

J. DELCOURT C.S.Sp.

AU
CONGO FRANÇAIS

Monseigneur Carrie
1842 - 1904

II

BV3625
.C63
C5x
vol. 2
Spiritan
Coll.

SPIRITAN COLLECTION
DUQUESNE UNIVERSITY
The Gumberg Library



Congregation of the Holy Spirit
USA Eastern Province

J. DELCOURT C.S.Sp.

AU CONGO FRANÇAIS

Monseigneur Carrie
1842 - 1904

II

BV3625

.C63

CS+

Vol 2

SPR

COLL

073797936

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
LYRASIS Members and Sloan Foundation

CHAPITRE XVI

B U A N Z A

La consécration de la mission au Sacré-Coeur avait développé la dévotion des chrétiens à l'égard de la Sainte Eucharistie.

Aussi le Conseil des Oeuvres du mois de mai fut-il en bonne partie consacré à régler les préparatifs et la cérémonie de la procession du Saint-Sacrement qui, pour la première fois, cette année, serait solennellement célébrée à Loango. Monseigneur porterait lui-même l'ostensoir ; un reposoir serait dressé au pied de la grande croix plantée au centre du village chrétien de Saint-Benoît ; la grande allée bordée de cocotiers qui y mène serait nettoyée, jonchée de fleurs, surmontée d'arcs de triomphe en feuillage, et ornée de drapeaux qu'on emprunterait au poste. Des invitations seraient adressées aux Européens de la ville. Evidemment, le supérieur, le Père Giron, aurait la haute main sur tous ces préparatifs.

- Je chargerai les Soeurs du reposoir, déclara-t-il.
- Madame Carrieu sera heureuse de les aider, ajouta l'évêque. Elle vit en leur compagnie, et manque rarement de communier le dimanche.

TOURNEE PASTORALE

Détonation du canon, fusillade nourrie, pétales de fleurs lancés au signal de la Mère Supérieure, quasi totalité de la colonie européenne suivant respectueusement le Saint Sacrement, nombreuse assistance africaine, rien ne manqua à l'éclat de la cérémonie.

Celle-ci terminée, l'évêque s'embarqua sur le "Sergent-Malamine" qui, brûlant l'escale prévue de Sette-Cama, le déposa au Cap-Lopez. La "Ville-de-Maceo" y arrivait fort opportunément peu après, qui recueillit le voyageur. Sachant ce dernier peu ami de la barre, le commandant du navire fit répandre de l'huile autour du boat, et l'évêque débarqua sain et sauf sur la plage de Sette-Cama. M. Vey, l'administrateur, les trois commerçants et les missionnaires l'y attendaient.

A la mission, le Frère Vivien avait terminé la chapelle et la maison des Pères, bâtiments en planches recouverts de tôles. Un peu d'indiscipline régnait parmi les vingt-cinq internes, dont les deux missionnaires se rejetaient mutuellement la responsabilité. Et ceci préoccupait l'évêque qui n'ignorait pas les mérites de chacun d'eux.

- Le véritable supérieur de Sette-Cama, ce n'est pas moi, lui confia aussitôt le Père Ussel, mais le Père Sublet. Il fait ce qu'il veut, comme il le veut et quand il le veut, sans jamais rien dire à personne. Il n'a accepté de

s'occuper de l'internat qu'à la condition de n'avoir de compte à rendre qu'à vous. Le résultat, vous le constatez vous-même : les enfants font ce qu'ils veulent, puisqu'il ne s'occupe pas d'eux. Que l'on sonne ou qu'on les appelle, ils ne répondent pas. Beaucoup font leur petite popote à leur guise. Un enfant que le Père a nommé responsable est, soi-disant, chargé de la discipline. Il y manque le premier. Tout traîne à la cuisine. Chacun y entre et en sort à toute heure du jour. Le Père n'accepte aucune remarque. Vu les circonstances, prétend-il, la marche de l'internat ne peut être plus régulière. J'estime, moi, que, par sa faute, c'en est fait de la mission. Quelle peine pour vous et pour moi ! Nous commençons à connaître les chefs, à les voir venir chez nous ; tout va disparaître.

De son côté, le Père Sublet reconnaissait qu'il n'avait pas pu plier d'emblée au règlement prescrit par l'évêque ces enfants habitués à la vie libre du village : "J'ai dû ébrécher le règlement au sujet du lever matinal et du travail dans leurs plantations." Mais il donnait ses raisons : "Que voulez-vous ? Pendant les heures de classe, ils dorment. Pendant le travail ou les récréations, ils pêchent les crabes ou courent dans la forêt après les oiseaux ; ils pleurent quand on les débarrasse de leurs chiques. Les écoliers anciens venus avec nous de Loango ont très peu d'ascendant sur eux. Je ne sais par quel malheur, ils ont appris que ces Loangos étaient d'anciens esclaves. Cela a encore créé difficultés et disputes. J'ai donc préféré agir avec une extrême prudence, pensant que si ces fils de rois nous quittaient, ce serait un grand malheur pour l'oeuvre."

Autre source d'indiscipline : la nourriture. Les enfants sont habitués au poisson et à la chikouangue. "Or, affirmait le Père Sublet, je dois la plupart du temps les nourrir avec des haricots et du riz. Si l'on réussit à trouver un peu de pois ou de chikouangue, le Père supérieur en fait profiter ses ouvriers. Alors, les enfants crient : "Guamba", et se plaignent à leurs parents, les rois Kings Kol et William. Jusqu'à présent, les rois ont tenu bon. Mais cela durera-t-il longtemps ? J'ai demandé deux ouvriers pour nous aider à préparer les plantations scolaires qui pressent : le Père me les a refusés ; pourtant, leurs besognes ne sont nullement urgentes."

A cela s'ajoutaient d'autres accusations réciproques, chacun reprochant à l'autre de l'empêcher d'agir en sapant son autorité, de prendre des décisions sans le consulter, d'agir comme s'il vivait seul à la mission. Les petits frottements de la vie commune blessaient à vif des épidermes devenus extrêmement susceptibles. "Trois jours de suite, se plaignait le Père Sublet, figura sur la table au déjeuner un trognon de lard dont la moisissure était aussi longue que ma barbe."

Bref, le Père Ussel exigeait le départ du Père Sublet ; et ce dernier se disait "absolument écoeuré" de la vie qu'il était obligé de mener à Sette-Cama. L'évêque comprit qu'il leur était devenu impossible de continuer à travailler ensemble.

- Je pars à Mayoumba, dit-il au Père Ussel. De là, je vous enverrai le Père Carrer, que le Père Sublet viendra remplacer.

Puis il gagna cette mission en longeant la côte. Doué d'une activité

prodigieuse, le Père Stoffel avait, en très peu de temps, donné à Mayoumba un développement considérable. Aidé du Frère Vivien, il venait d'en terminer le dernier bâtiment, la chapelle.

- Elle nous a coûté beaucoup plus cher que si nous avions fait venir les bois de France comme je vous l'avais demandé, remarqua-t-il avant d'y pénétrer à la suite de son évêque. Il nous faut construire en bois de palétuvier. Or il n'en reste plus dans les abords de la mission. Nous avons donc été obligés d'aller les chercher bien loin. D'où, pertes énormes de temps et d'argent. C'est enfin terminé.

Puis, après une courte prière dans l'église :

- Nos quatre-vingt internes sont logés. La nourriture ne leur manque pas, ni à nous. Six hectares de manioc et de maïs sont plantés. L'an prochain, nous en aurons vingt. Il nous faut malheureusement lutter contre les sauterelles.

Puis, des plantations et du jardin, on passa à la basse-cour que remplissaient cochons, brebis, poules et canards.

Revenus à la mission, la difficulté du mariage des internes devenus adultes fut, une fois de plus, évoquée :

- A la fête de la Pentecôte, vingt ont reçu le baptême, et quinze la première communion. Dès maintenant, je dois penser à leurs futures femmes. Mais tous les parents refusent catégoriquement d'envoyer leurs filles à l'école des Soeurs de Loango. Et ici, je ne vois pas comment ouvrir un internat pour les filles. M. Jäger, le directeur de la maison allemande, doit me racheter quelques petites esclaves. Celles-là, du moins, je pourrai les envoyer à Loango où les Soeurs les formeront à la vie chrétienne.

- Pourquoi n'en rachetez-vous pas vous-même au cours de vos tournées à l'intérieur ?

Parce que nous n'en faisons guère. Vous savez que le Père Carrer n'a pas de santé. Je ne puis l'envoyer en tournée. Et moi-même, j'étais, jusqu'à présent, très occupé par les constructions. Ma jambe gauche me fait aussi souffrir. Mauvaise circulation du sang, je pense. Je me déciderai, un jour ou l'autre, à vous demander d'aller consulter le docteur de Loango. Ceux des bateaux n'ont jamais pu me donner de traitement efficace. Il faudrait cependant que nous allions en brousse. Il s'y passe des choses affreuses que notre influence pourrait certainement réprimer. En avril dernier est mort le Mangove de Banda-Pointe. Trois hommes et quatre femmes, m'a-t-on assuré, ont été immolés le jour de l'enterrement. J'ai su cela par mes ouvriers qui m'ont demandé quinze jours de congé pour assister aux funérailles. Récemment est morte la première femme du chef de Kango, le petit village situé en bordure de mer, en face de la mission. Une pauvre femme a aussitôt été amarrée et devait être exécutée le lendemain. Heureusement, M. Vaquier, l'agent des douanes, l'a appris. Il a pu délivrer cette femme que je viens d'envoyer chez les Soeurs de Loango. Malheureusement la brousse se vide de plus en plus. Les caravanes de Brazzaville attirent tous les jeunes des environs, en particulier ceux de Konkuati. On prétend que ce qu'ils gagnent en faisant trois fois l'aller et le retour leur permet d'acheter une femme. Et tous les autres qui peuvent marcher passent

leur temps à aller vendre de la nourriture au Kouilou ou à Loango. Ce qui est aussi, paraît-il, d'un excellent rapport. Mais évidemment, les villes sont vides.

- Puisque le Père Carrer ne vous est guère utile, je vais le nommer à Sette-Cama. Vous recevrez en échange le Père Sublet qui ne s'entend plus très bien avec le Père Ussel. Le Père Sublet souffre en particulier d'être traité un peu en gamin par son supérieur, qui n'a pourtant qu'un an de sacerdoce de plus que lui. Cette difficulté n'existera plus avec le Père Carrer qui est beaucoup plus jeune. Le Père Sublet vous rendra de grands services. Vous veillerez à partager votre autorité avec lui. C'est un confrère et non un inférieur. Il nous faut laisser à nos subordonnés une initiative suffisante pour qu'ils se sentent nos coopérateurs et non nos serviteurs. C'est pourquoi, à Loango, chaque Père est, devant moi, seul responsable d'une oeuvre. Ici, vous avez tendance à tout faire par vous-même ; et le bien ne se réalise pas comme il le faudrait. Relisez les directives de notre saint fondateur.

Je pense aussi vous envoyer notre pauvre Père Sauner dès le début des vacances scolaires. La maison-mère se figure que la chaleur d'Afrique est excellente pour les poitrinaires. J'en doute. Après trois ans, le voici déjà littéralement à bout de souffle. Je voudrais le garder à ses petits écoliers qui l'aiment bien. Mais à Mayoumba l'air est plus vif qu'à Loango, et les vivres frais plus abondants. Le climat de Mayoumba lui rendra ses forces.

- A condition, Monseigneur, que je puisse lui donner à boire autre chose que de l'eau. Que de fois vous ai-je écrit pour vous dire notre complète pénurie, même en vin de messe !

- Je sais, je sais. Mais vous savez que le vin est la denrée la plus difficile à faire voyager. Combien de tonneaux se gâtent en route !

Dès son retour à Loango, l'évêque exprime à Paris, dans une lettre du 30 juin, les espoirs que lui donnent, selon son expression, ces deux missions "du Nord".

"Sette-Cama est une oeuvre d'avenir. Que Dieu la bénisse ! Mayoumba marche à merveille. Cette station a à peine trois ans d'existence, et déjà elle possède toutes les installations qui lui sont nécessaires, constructions spacieuses et solides. Elle a défriché et mis en culture de quarante à cinquante hectares de terrain de première qualité. Je ne sache pas qu'en aucune mission d'Afrique on ait obtenu d'aussi beaux résultats en aussi peu de temps, avec des moyens aussi faibles. Les enfants de Mayoumba sont laborieux et pieux. Que peut-on demander de plus ?" Et, pensant au bien que pourraient réaliser, en rayonnant de ces stations maintenant maintenues, des missionnaires plus nombreux, il s'enhardissait à comparer l'importance du personnel dont étaient dotées les maisons de France et les missions d'Afrique. "Permettez-moi de vous faire part, mon Très Révérend Père, d'une observation que j'ai entendue faire encore ces jours derniers : en France, combien de Pères qui n'ont, dans nos grands collèges, que de bien petites fonctions à remplir, tandis qu'en mission on est surchargé de besognes. Et cependant, en France, on se porte bien, on a une bonne nourriture, le climat n'est pas mauvais, tandis qu'en Afrique, le missionnaire est mal logé, mal nourri, abattu par les fièvres, et, malgré cela, doit faire de la besogne pour trois."

En écrivant cette lettre, il était encore sous le coup de la fatale nouvelle apprise à son retour, le 27 juin. Cinq jours auparavant, le Père Giron,

son provicaire, l'actif curé de la mission, avait été emporté par une bilieuse hématurique. Le malade avait lutté onze jours, soigné et veillé par le docteur Garnier et toute la communauté qu'il laissait dans la tristesse. +

En novembre dernier, Loango avait déjà perdu le Père Hivet, enlevé par le même maladie. Lui-même avait reçu l'extrême-onction quelques semaines plus tard. Après les séminaristes, c'était au tour des chrétiens et des catéchumènes à être privés d'un missionnaire particulièrement aimé. Et bientôt le Père Sauner serait obligé d'interrompre ses classes. En quelques mois, l'effectif de sa principale mission diminuait de moitié. Quel surcroît de travail pour les autres ! "Nous sommes tous condamnés maintenant à des actes héroïques, pour suivait-il, car, réduits comme nous le sommes, il faut ou sacrifier sa vie ou sacrifier les oeuvres de la mission." Et une fois de plus l'évêque réclamait des missionnaires : "Nous attendons donc avec impatience du renfort, et je ne pense pas, mon Très Révérend Père, que vous puissiez cette année nous refuser les quatre Pères que je vous demande depuis si longtemps."

L'appel était d'autant plus pressant qu'à Linzolo il faudrait sous peu remplacer le Père Sand qui, depuis plusieurs mois, souffrait beaucoup du foie et de la rate. Ce dernier réclamait la visite de son évêque depuis le début de l'année. Il y avait des chrétiens à confirmer, la cérémonie de la première communion à présider, des décisions à prendre à la suite de la séparation des deux vicariats, et, surtout, à intervenir auprès de M. Dolisie. Celui-ci, aux dires du Père Sand, continuait ses escarmouches, sinon contre les missionnaires, du moins contre la mission de Linzolo. Brazzaville faisait maintenant figure de grande ville avec ses trente fonctionnaires et ses dix maisons de commerce. De plus en plus, Dolisie y attirait les Africains. Et pour cela, il employait des procédés qui déplaisaient au Père Sand. "Le 21 avril, écrivait-il le 10 mai, il a marié civilement six couples chrétiens. En expliquant aux femmes leurs devoirs vis-à-vis de leur mari, il a insisté surtout sur l'obligation qui leur incombait de suivre leur mari dans le cas où ceux-ci ne VOUDRAIENT plus rester à la mission. A moi-même, continuait le Père Sand, il m'a confié son intention de fonder des villages libres autour de Brazzaville, et il trouve tout naturel que nos villages chrétiens soient le noyau de ces fondations. Et comme j'ai eu la maladresse de lui avouer que notre village chrétien de Saint-Paul devenait trop petit : 'A Brazzaville, m'a-t-il aussitôt annoncé, je donnerai du terrain à volonté à vos nouveaux mariés. Mais vous tenez à les conserver auprès de vous...' Et le Père Sand concluait : Tout semble vouloir la ruine de nos villages où l'on peut pourtant, à cause de l'éloignement des mauvais exemples, faire du bien. C'est là un puissant motif, Monseigneur, pour votre visite. Vous pourriez vous entendre avec les autorités ecclésiastiques et civiles de Brazzaville au sujet de votre pauvre mission de Linzolo. L'année prochaine, ce sera peut-être trop tard pour nos villages. Beaucoup d'autres points seraient aussi à régler."

Malgré le décès du Père Giron, Monseigneur décida donc de partir le 2 juillet à Linzolo, d'autant qu'il voulait, malgré son manque de personnel, étudier sur place un récent projet de fondation entre Loango et Linzolo. La route des caravanes avait été récemment raccourcie. De Loudima, elle gagnait directement Comba, en évitant Buanza dont le poste, devenu inutile, lui était gracieusement offert. Une fondation à Buanza le tentait.

Luxembourgeois naturalisé français, le Père Sand était un homme peu habitué à cacher ses sentiments et ses griefs. Le mauvais état de son foie aggravé par une crise récente, difficilement enrayée par le docteur Sims de Léopoldville, ne l'aidait pas à dominer ses impressions. Au cours de l'année précédente, il avait échangé avec son évêque des lettres dénuées d'aménité, si bien qu'en novembre 1890 l'évêque avait même signifié au Père qu'il le remettait à la disposition du Supérieur Général. L'autre l'en avait remercié dans une lettre du 21 décembre, l'assurant qu'il était ainsi soulagé d'un rude fardeau. "J'ai été frappé, ajoutait-il, en luttant pour Dieu et la justice. Je n'ai donc pas de reproches à me faire, et je pourrai hardiment me présenter au tribunal du Grand Juge."

Cependant, en juillet 1891, il demeurait toujours à son poste ; mais décidé à rentrer en France à tout prix, ne serait-ce que pour un congé que le docteur Sims jugeait d'ailleurs indispensable.

L'évêque s'attendait donc à un assez long chapelet de récriminations.

Prévenus par un messenger de l'arrivée de la caravane épiscopale, le Père Sang et son jeune compagnon, le Père Luc, descendirent la colline de Linzolo, au-devant du voyageur. Ecoliers et écolières les suivaient en chantant. La mission de Linzolo possédait en effet un internat de filles. L'idée de cet internat avait été deux ans plus tôt une trouvaille du Père Sang que M^{re} Carrie n'était pas loin de déclarer géniale. Elle résolvait, en effet, à peu de frais, le principal obstacle que rencontrait l'internat des garçons chrétiens en âge de se marier.

Il était évidemment aussi impossible de grouper à Loango les futures épouses des garçons de tout le vicariat que de doter de religieuses toutes ses missions. L'évêque savait ce qu'il lui coûtait d'avoir à les entretenir, et bien souvent il maugréait intérieurement en constatant qu'en élevant leurs élèves selon les méthodes européennes, elles les sortaient de la vie africaine, et, par là même, détournaient l'internat de son but, quand elles n'aboutissaient pas, les Européens se multipliant de plus en plus à Loango, à un résultat qui ne procurait nullement la gloire de Dieu.

Puisqu'il ne pouvait recevoir des religieuses à Linzolo, le Père Sand avait un jour décidé de s'en passer. M. Gresshoff et d'autres commerçants de Brazzaville lui ayant envoyé de jeunes esclaves qu'ils avaient rachetées, il construisit au village chrétien de Saint-Isidore une vaste case où il logea ces jeunes filles qu'il confia à une chrétienne du village. Par bonheur, Hélène Sanda, la gardienne, se révéla aussitôt une parfaite directrice, veillant avec des soins jaloux sur son petit troupeau qui ne cessait d'augmenter, et lui faisant observer strictement le petit règlement élaboré par le Père.

Loango avait suivi cette fondation avec un mélange de contentement et d'inquiétude. Inquiétude qu'entretenaient l'évêque de Brazzaville, ouvertement opposé à cette initiative, et Paris, plus nuancé dans ses craintes et ses prédictions pessimistes. L'évêque avait pourtant laissé faire, tout en recommandant instamment au supérieur de Linzolo prudence et vigilance. C'est beaucoup pour se rendre compte lui-même des résultats de cet essai qu'à peine rentré de Mayoumba, et malgré le marasme de Loango, il était reparti en tournée.

Pressé de visiter la mission, il ne s'accorde guère de repos et rejoint rapidement le Père Sand. Sur la charpente de l'église, des ouvriers remplacent les vieilles tuiles de paille usées par la pluie et le vent.

- Nous avons aussi à réparer la toiture de notre case, lui signale le Père, et celles des deux cuisines et de la basse-cour. Il nous faudrait profiter de la saison sèche pour remplacer le dortoir des internes, qui résistera difficilement à une nouvelle saison des pluies. J'avais pourtant un autre projet.

- Je sais, coupe l'évêque. Vous construire une nouvelle case, et laisser la vôtre aux internes. Il est inutile d'y penser. Il vous faudrait le Frère Vivien. Or je ne puis vous l'envoyer, et pour rassembler les matériaux et pour construire. Partout ailleurs, à Sette Cama comme à Mayoumba, quoique vous en disiez, les matériaux étaient préparés lorsque le Frère est arrivé, et pourtant le bois y est plus difficile à trouver qu'ici. Vous, vous affirmez que le Frère est plus indispensable avant la construction que pour la construction. Donc, n'en parlons plus. Le dortoir de vos écoliers tombe évidemment en ruine. Vous en construirez tout simplement un autre, que vous placerez près de leur salle de classe. Allons chez eux, voulez-vous ? Leur directeur, le Père Luec, en est-il satisfait ?

- Il le semble, Monseigneur, bien qu'il paraisse aussi regretter la côte et qu'il n'ait, de son propre aveu, aucun goût pour s'occuper des plantations et du matériel en général. Et, comme le bon Frère Euphrase, s'il est plein de bonne volonté, n'a ni force ni expérience, j'ai dû me charger de tout cela. De sorte qu'une fois de plus, je me vois obligé de vous dire que, dans le diocèse, le spirituel est trop souvent sacrifié au matériel.

- Peste, mon Père, vous m'avez déjà écrit cela l'an dernier. C'est même, d'après vous, l'opinion de tous mes missionnaires du Nord. Mais moi qui reçois leurs lettres, je puis vous assurer que, dans le concert de tous mes missionnaires du Nord et de la côte, vous êtes heureusement seul à chanter faux.

- Je le souhaiterais, Monseigneur ; mais j'ai tellement entendu de fausses notes depuis six ans, que j'ai peine à vous croire. Et s'il n'y avait que des fausses notes ! Il y a aussi malheureusement des faits. Vous tenez avant tout à ce que nos enfants prennent l'habitude du travail. Comment se fait-il donc qu'une fois quitté l'internat, plus aucun d'entre eux ne s'occupe de plantation, de culture ou de basse-cour. Une seule chose alors compte pour eux : la chasse. N'est-ce pas pour remédier à ce mal que le Père Campana annonçait récemment des "modifications heureuses" au règlement que vous aviez laissé à Landana ? Et je sais que M^{gr} Augouard s'apprête à en faire autant.

Tout en discutant, l'évêque et le missionnaire étaient arrivés devant l'école. Trois sections y groupaient quatre-vingt-dix enfants sous la direction du Père Luec, assisté du Frère Euphrase et d'un moniteur du nom de Nkano. L'évêque passe dans chaque classe, se faisant rendre compte des notes obtenues par chacun et interrogeant les enfants sur le calcul, la lecture, le catéchisme, les prières et l'Histoire Sainte. Quelques chants précèdent le traditionnel congé qu'il octroie.

- Allez voir leurs plantations, décide-t-il ensuite. M. Dolisie se montre-t-il aussi favorable à leur égard que son intérimaire, M. Gaillard ?

- M. Gaillard est irremplaçable. Durant son trop court séjour, il a tenu à fournir à nos écoliers leur ration journalière de viande d'hippopotame,

et lors de ses inspections il interrogeait les élèves non seulement sur le calcul et le français, mais aussi sur le catéchisme. Peut-on trouver mieux ? Cependant M. Dolisie s'intéresse aussi à l'école. D'ailleurs, ses exigences se sont calmées. Il a même reconnu devant M^{ER} Augouard que, selon le code, il ne pouvait exiger qu'une seule fois la visite de nos futurs mariés à Brazzaville.

- Vos plantations suffiront-elles ? demande-t-il, une fois arrivé devant une large percée taillée dans la forêt.

- Je le pense, Monseigneur. Les haricots poussent très bien. Au mois de mars, nous en avions plus d'une tonne en réserve. Et cependant la petite saison sèche a duré particulièrement longtemps, au grand désespoir des villages qui voyaient venir la famine. La mort d'un chef en était responsable, paraît-il. Les sorciers plongeaient et replongeaient leurs fétiches dans de grandes cales-basses d'eau, la pluie refusait toujours de tomber.

- Vous auriez pu vendre votre excédent de haricots au marché de Brazzaville. Quels sont les prix ?

- Six barrettes le kilo. Les haricots ne se vendent pas cher. C'est pourquoi j'ai préféré les conserver. Par contre, le pain de chikouangue vaut quatre à cinq barrettes. Un petit cochon, vingt barrettes, soit deux francs.

- D'où vous viennent vos garçons ?

- Surtout des familles libres, maintenant. Je vous l'ai écrit en septembre dernier. Nous trouvons encore des fillettes à libérer de l'esclavage ; mais les garçons au ruban vert, ce qui est ici le signe de l'esclave à vendre, se font de plus en plus rares. Le pays est drainé par des négriers qui revendent les malheureux aux Bayanzis qui les destinent à la marmite des anthropophages de l'Oubangui. Récemment, à trois jours d'ici, au plus grand marché de la région, je n'en ai trouvé que trois, ou plutôt deux, puisque le troisième, épouvanté par le sort auquel il se croyait destiné, a réussi à s'enfuir aussitôt. C'est ce qui vous explique que je n'ai pu donner aux plantations une très grande extension, les fils de famille libre refusant ici aussi de cultiver la terre. Et, puisque nous parlons achat et entretien de nos écoliers, permettez-moi de vous redire, avec tous mes confrères de l'intérieur, que nous trouvons injuste de recevoir pour eux la même somme que les missions de la côte, alors que nous, dans l'intérieur, nous vous payons sur toutes les marchandises un supplément de vingt-cinq pour cent pour frais de débarquement et de conditionnement en colis de trente kilos, en plus du paiement des caravanes.

- Peste, mon Père. Je sais mieux que vous ce qui est juste et ce qui est injuste. Et ce n'est pas à vous à trouver à redire, alors que ma façon de faire est approuvée par Rome. Allons maintenant aux villages chrétiens et à l'internat des filles. Etes-vous toujours satisfait de Héléna Sanda ?

- Elle arracherait les yeux au malheureux qui tenterait de s'introduire dans son bercail. J'aurais, au début, préféré notre grande Kuëla, que les Soeurs ont formée à Loango durant deux ans. Je vous avais demandé de me la renvoyer. Elle aussi, sans doute, a été absorbée par la ville...

- Et vos ménages chrétiens ?

- Il y en a neuf. Un sur deux est en perpétuelle dispute. Cela se comprend un peu. Bien qu'anciens écoliers de la mission, ils n'ont trouvé femme dans aucune famille libre, parce que sortis de l'esclavage et étrangers au pays. Pour les fixer et les empêcher de se dévergonder, nous leur avons conseillé d'épouser d'anciennes esclaves que nous leur avons achetées. Nous espérons qu'ils réussiraient à former leur femme. Nos espoirs ne se sont réalisés que dans la moitié des cas. Le pauvre Djimi, en particulier, est affligé d'une épouse beaucoup plus âgée que lui, absolument incapable d'apprendre la moindre

question de catéchisme et toujours malade. Comment voulez-vous que tiennent pareils mariages ?

- Raison de plus pour porter tous vos soins sur le collège des filles. Combien en avez-vous ?

- Vingt-cinq, Monseigneur. D'ailleurs, nous voici arrivés. C'est précisément Hélène Sanda qui vient vers vous.

Sous la véranda de la grande case du dortoir, une vingtaine de fillettes âgées de dix à quinze ans préparaient des chikouangues. L'évêque félicite la directrice de sa vigilance et insiste sur l'importance de la stricte observance du règlement ; puis, passant à travers les groupes, il s'intéresse au travail des enfants qui, se voyant observées, redoublent d'activité. De temps à autre, le Père faisant fonction d'interprète, il pose à l'une d'elles une question de catéchisme. Toutes alors s'arrêtent de travailler, fixent d'un oeil envieux leur compagne qui, avec confusion, baisse la tête, et attendent dans un silence général la réponse qui ne tarde pas à venir. Avant de les quitter :

- Dites-leur maintenant que je suis content d'elles. Qu'elles s'agenouillent, je vais les bénir.

Revenant vers la mission :

- Vous avez donc l'intention de m'accompagner à Loango où vous prendrez le bateau pour l'Europe. Le Père Luec restera donc seul avec les Frères Euphrase et Augustin. Il ne jouit pas de la même influence que vous dans le pays et sur le personnel de la mission. Nous sommes responsables de ces vingt filles, dont une quinzaine sont nubiles. Si un malheur arrivait, notre témérité serait coupable devant Dieu, et objet des risées des Européens de Brazzaville. Nous emmènerons donc pour l'internat des Soeurs de Loango les plus âgées de ces filles.

- Mais alors, Monseigneur, elles seront perdues pour nos grands écoliers.

- Pas du tout. Elles reviendront lorsque vos grands garçons seront prêts à les épouser.

- Elles reviendront ou elles ne reviendront pas ! Comme Kušla ! Il serait bien préférable de nous autoriser à avoir des Soeurs. Brazzaville en attend. Les nôtres viendraient avec elles. M. Gresshoff prend à sa charge tous les frais de transport ; et le Père Schmitt et moi nous trouverons des bienfaiteurs qui vous dispenseront de la moindre dépense.

- Savez-vous qu'au bas mot, c'est une question de quarante mille francs ? Rien que pour leur installation !

- Cette somme ne nous fait pas peur. Je demanderai un Frère charpentier au Très Révérend Père. Une fois les Soeurs installées, leur entretien ne chargera pas tellement notre budget. Et si sacrifices il y a, ils seront largement compensés par le bien qu'elles feront ici.

- Je parlerai de cette question avec M. Gresshoff, quand j'irai à Brazzaville après les confirmations.

Devant la mission attendait un messager porteur d'un pli.

- C'est la réponse de M^{gr} Augouard à ma lettre d'hier, dit l'évêque en l'ouvrant. Accepte-t-il de vous remplacer provisoirement par un de ses missionnaires ? Hélas non ! S'il veut finir avant l'an prochain les constructions nécessaires aux religieuses, m'écrit-il, il a besoin de tout son monde. Mais il enverra un Père à Linzolo au moins une fois par mois. C'est déjà quelque chose. De plus, les Pères Moreau et Sallaz apporteront demain tout ce qu'il faut pour la cérémonie pontificale et la confirmation. Je partirai avec eux lundi pour Brazzaville.

- M^{gr} Augouard vous parlera de notre eau-de-vie d'ananas. Il estime scandaleux que nous en fassions et en vendions aux Européens de Brazzaville. Peut-être tout simplement parce qu'il n'a pas eu cette idée avant nous. Il prétend que M. Augier, le directeur de la maison française, notre principal client, revend cet alcool à ses agents de l'intérieur avec de substantiels bénéfices. Qu'y pouvons-nous ?

- A quel prix lui vendez-vous cet alcool ?

- Deux francs le litre en argent, ou trois francs en barrettes ou en perles blanches. A Brazzaville, vous verrez certainement M. Dolisie. Tâchez d'obtenir qu'il nous laisse tranquilles et cesse d'attirer par tous les moyens nos ménages chrétiens et nos travailleurs. J'ai passé un contrat de deux ou trois ans selon les cas avec ces derniers. Mais que peut valoir ce contrat privé aux yeux du résident ?

Le vendredi 14 août, à 11 heures du matin, la caravane épiscopale revenait à Loango.

- Il m'a suffi de quatorze jours pour arriver de Linzolo, annonce l'avêque aux Pères Gaëtan, Levadoux et Le Louet, accourus à sa rencontre. A ma connaissance, personne n'a jamais voyagé aussi rapidement. A Buanza, que garde un sergent sénégalais, j'ai eu la bonne surprise de rencontrer M. Alfred Fourneau qui m'a raconté son expédition malheureuse dans le bassin de la Lobaye et l'échec que lui infligea le chef haoussa Djamballa. Le poste, ou plutôt ses environs, ne sont peut-être pas très à l'abri d'une très forte crue du Niari. Mais les conditions de cession par l'administration sont si intéressantes que nous n'avons pas à hésiter. Quant à Linzolo, le Père Sand vous en parlera à loisir.

Et tandis que le Père Levadoux conduisait les fillettes de Linzolo chez les Soeurs, l'évêque pénétrait chez lui, suivi du Père Gaëtan qui allait le mettre au courant des dernières nouvelles. Il apprit tout d'abord le décès de M^{gr} Le Berre, le 16 juillet.

- Je le savais malade, puisqu'il avait reçu l'Extrême-Onction au début de mai. Je ne m'attendais pourtant pas à ce décès. N'avait-il pas donné la confirmation à ses chrétiens de Libreville, le jour de la Pentecôte ? Envions-le. Ses quarante-cinq ans d'Afrique ne resteront pas sans récompense.

- Autre décès : celui de M. Bigrel, un collaborateur de M. Dybowski, continua le Père Gaëtan. Atteint de tuberculose aiguë, il avait dû abandonner l'expédition et demander à la mission de soigner ses derniers jours. Nous l'avons enterré hier. (Sa tombe se trouve encore au cimetière de Loango.)

Lundi dernier, le "Talisman" est arrivé en rade. Plusieurs officiers sont immédiatement venus nous faire visite, puis M. de Brazza, qui était à bord. Il a visité les jardins, l'école, la mission des Soeurs, et a

promis de revenir prochainement. Le lendemain, les écoliers de la première section et les séminaristes furent conviés à une promenade en mer. Ils ont été ravivés de l'accueil qu'on leur fit, des coups de canon tirés en leur honneur, et plus encore, peut-être, d'avoir reçu chacun un franc et un biscuit. Les séminaristes qui ont terminé les cours secondaires demandent s'ils commenceront la philosophie. La rentrée des classes approche.

- Je sais. Nous attendons trois jeunes Pères dont la maison-mère me dit beaucoup de bien : le Père Le Meillour, simple diacre, car, trop jeune, il recevra ici le sacerdoce ; le Père Brand, un savoyard ; et surtout le Père Derouet qui ferait, m'écrit-on, un excellent professeur de philosophie. Nous attendrons donc son arrivée pour ouvrir le grand séminaire.

- Vous avez sur votre bureau tout le courrier arrivé pendant votre absence.

- Prévenez les Pères et les Frères que je présiderai une réunion d'oeuvres après-demain. Le Fétiche est en mauvais état. Il serait bon de le remplacer par un autre magasin dont les piliers seraient en maçonnerie, et non plus en bois que rongent les termites. Il faut aussi construire un autre hôpital pour les Africains. Nous discuterons encore de bien d'autres choses.

"CE PAYS QUI DEVORE CEUX QUI L'AIMENT PLUS QU'EUX-MÊMES"

Le retour de l'évêque coïncide à Loango avec une recrudescence de la bilieuse hématurique. Au début de septembre, le jeune Frère Pantaléon, à peine âgé de vingt-cinq ans, est emporté en quelques jours par une bilieuse. C'est le troisième qui disparaît ainsi en moins d'un an à Loango.

"La main du Bon Dieu s'appesantit sur nous et nous frappe terriblement, écrit le 7 septembre Monseigneur au Père Campana. Le bon Frère Pantaléon vient de rendre son âme à Dieu ce matin, à neuf heures trente, après cinq jours de maladie. C'est toujours la même fièvre bilieuse hématurique. Quelle triste année ! Ce missionnaire n'avait pas encore dix mois de séjour à Loango. Quand cela s'arrêtera-t-il ? Quelle sera la prochaine victime ? Personne ne peut répondre à la première question, et à la seconde chacun se dit : ce sera peut-être moi. Quelle pensez-vous que soit la cause de tant de malheurs pour notre pauvre mission ? Et quels remèdes faut-il y apporter ? Votre avis bien franc, s'il vous plaît."

S'il recherche la cause principale du mal, il pense en avoir décelé une cause secondaire : "Permettez-moi de vous faire part d'une conclusion qui ressort bien évidemment de notre triste expérience. C'est que les petites fièvres lentes qui ne cèdent généralement pas à la quinine sont une voie assurée aux fièvres bilieuses hématuriques. Il faut donc s'en garder comme de la peste, et les traiter énergiquement par les purges, les vomitifs, la quinine, etc., et au besoin par un changement d'air. C'est forcé si l'on ne veut pas perdre son monde."

Trois jours plus tard, il écrit aussi son désarroi à Paris. "Je vous écris toujours pour vous donner de mauvaises nouvelles. Que d'épreuves, les unes après les autres ! Que de pertes cette année ! Nous avons une véritable épidémie de fièvres bilieuses hématuriques. C'est désolant. Le cher Frère Pantaléon vient de succomber à cette terrible maladie, après cinq jours à peine de

maladie. Il est mort lundi 7 courant, à neuf heures trente du matin. Il a fait la mort des prédestinés, après nous avoir tous édifiés par sa piété pendant sa maladie. C'est toujours pour nous une grande consolation de penser que ces saintes victimes ne sont pas perdues pour nous et pour notre chère mission. Si le sang des martyrs est une semence de chrétiens, il doit bien en être de même pour tous ces missionnaires qui donnent si généreusement leur vie pour le salut de l'Afrique. Il est impossible que de ces tombes il ne sorte pas un jour quelque arbre de vie pour ce pays qui dévore ceux qui l'aiment plus qu'eux-mêmes."

Il s'interroge aussi sur la cause du mal. "D'où vient qu'à Loango les santés sont si éprouvées ? En dehors des causes surnaturelles que Dieu seul connaît, cela tient, je crois, à ce que la vie à Loango est trop pénible, par suite de l'insuffisance de personnes pour les oeuvres, et à ce que la nourriture n'est pas toujours ce qu'elle devrait être pour soutenir les forces. Très peu de vivres frais cette année ; très souvent des conserves ; et encore cette nourriture est-elle le plus souvent mal préparée et nullement appétissante pour des estomacs lassés par la sempiternelle répétition des deux ou trois mêmes sauces. Ne pourriez-vous pas envoyer un bon Frère cuisinier ? Surcroît de travail, nourriture pitoyable. Comment résister avec cela ?"

Puis il supplie le Supérieur Général d'envoyer au plus tôt un renfort abondant. L'avenir de la mission et la santé des survivants l'exigent. On conserve beaucoup trop de personnel en France, rédit-il. C'est pourquoi le travail ne peut être efficace en Afrique, but essentiel cependant de la Congrégation.

"Nous nous demandons tous maintenant à qui le tour. Et nous craignons les uns pour les autres. Le départ de nos confrères pour la patrie nous a laissé beaucoup trop de travail sur les bras, précisément au moment où nous aurions plus besoin d'un peu de repos. Hâtez-vous donc, mon Très Révérend Père, de venir à notre secours. Sans quoi, nous y passerons tous. Sans doute, nous sommes venus en Afrique pour y mourir. Cependant, il ne faudrait pas que tout disparût d'un seul coup... Je suis obligé de confier au Père Gaëtan la direction du grand séminaire et de le charger des cours qui s'y font. Si nos séminaires africains ne réussissent pas toujours, il est bien certain qu'assez souvent cela tient à ce qu'ils n'ont pas le personnel nécessaire pour cela. C'est vraiment une pitié de voir le personnel qui a passé à ce séminaire du Congo français. Dans de semblables conditions, en France, un séminaire ne donnerait absolument rien, et ne serait qu'une risée pour ceux qui en connaîtraient la direction. Et nous, nous voulons faire quelque chose de bien en Afrique. Pas possible ! Et cependant, l'Afrique, voilà notre mission dans l'Eglise. La remplissons-nous bien ?... Dans une situation comme la nôtre, il est impossible, mon Très Révérend Père, de ne pas porter ses yeux sur ces maisons de France et d'Europe où se trouve un personnel énorme, plus que suffisant dans une seule maison pour faire deux missions comme la nôtre.

"Si donc, mon Très Révérend Père, vous pouviez nous remplacer le Frère Pantaléon par un bon cuisinier, vous nous rendriez grand service. Ici, comme toujours, ce sont les Pères qui s'occupent de cuisine, de jardin, de basse-cour, etc. C'est un peu le monde renversé. Que devient alors un Père missionnaire ? Vous le savez, il faut un rude courage pour ne pas se décourager."

Deux mois plus tard, au début de novembre, c'était au tour de la jeune Soeur Casimir d'être prise par la bilieuse hématurique. Un traitement à base d'opium appliqué par le docteur Garnier enrayait provisoirement le mal, qui l'emportait malheureusement au cours d'une rechute à la fin de janvier. La Soeur Casimir n'avait pas vingt ans. Le 8 février, la même maladie emportait la Soeur Hélène à vingt-trois ans. Jamais Loango n'avait connu pareille épreuve. Sur leur colline proche de Lubu, deux autres Soeurs sont alitées. Une jeune Soeur, nouvellement arrivée, doit seule soigner les malades, diriger la maison et s'occuper des quatre-vingt jeunes filles internes.

Au bas de la colline, la mission des Pères n'est guère plus brillante depuis la mort du Frère Pantaléon. Les Pères Levadour et Le Louet ont dû regagner la France. "Le Père Le Meillour, depuis peu arrivé de France et récemment ordonné prêtre, est atteint d'une fièvre bilieuse, écrit le 14 mars 1892 M^{gr} Carrie au Père Campana. Son cas est presque sans espoir. Le Père Gaëtan est au lit depuis deux jours. Vous voyez que je reste seul avec le Père Derouet, assez souvent malade. Non, jamais pareille situation ne s'est vue au Congo. Qu'allons-nous devenir si la main de Dieu continue à nous frapper ?" Puis l'évêque supplie les Soeurs de Landana de venir à l'aide de celles de Loango.

Malgré son manque de personnel, et quoique pris lui-même par des fièvres, c'est à ce moment que l'évêque installe dans le clocheton de son église une grande horloge impatientement attendue. Visible de très loin, dotée de sonneries nombreuses et perfectionnées, puisqu'elle annonce les quarts et les avant-quarts, elle comble d'aise celui qui aime tant régularité, discipline et règlements.

BRAZZA A LOANGO

Comme il l'avait annoncé, Brazza était revenu à Loango dans la matinée du vendredi 11 septembre. En grande tenue violette, l'évêque était monté aussitôt le saluer dans la soirée à la résidence.

- M. de Chavannes me remplace à Libreville, lui confia le commissaire général. C'est un administrateur hors ligne. J'en profite pour visiter les différents points que nous occupons sur la côte, dans l'Ogoue et ses affluents, pour m'arrêter dans les villages importants et inciter les indigènes à entreprendre des plantations de caféiers et de cacaoyers. Ces randonnées me plaisent beaucoup et sont, je crois, très utiles.

Lors de mon dernier passage chez vous, j'ai visité en détail la mission que je n'avais pas vue depuis longtemps. Je vous en félicite. Vous avez agrandi l'église, construit de nouveaux bâtiments, étendu vos plantations. Mon jardinier anamite de Libreville m'accompagnait ; je lui ai montré les choux, les tomates, les laitues, tous ces légumes de France que vous obtenez dans vos jardins. Il en était couvert de honte, et s'excusait de son peu de succès à Libreville en prétendant, ce qui est inexact, que la terre de Loango est meilleure que celle du Gabon : "Ça terre di Loango, disait-il, i en a beaucoup bon pour chardinaze".

- A condition de la travailler. Vous avez pu voir, Monsieur le commissaire, que les plants de caféiers et de cacaoyers que vous nous aviez envoyés ont prospéré.

- Tout prospère à la mission, même votre imprimerie qui, grâce à la souscription que vous avez lancée dans tout le Congo, s'enrichira bientôt d'une nouvelle machine, et même votre école. Combien avez-vous d'internes en ce moment ?

- Cent dix, Monsieur le commissaire, auxquels s'ajoutent trois grands séminaristes et neuf petits, neuf novices et postulants Frères et trois futurs instituteurs.

- C'est l'avenir du pays. J'ai appris que vous aviez ouvert une mission à Mayoumba et une autre à Sette-Cama. Je vous en félicite aussi. Vous savez que nous allons abandonner le poste de Buanza. Si vous en désirez les bâtiments, votre influence serait, là encore, très salutaire. Il vous suffirait, le cas échéant, d'envoyer à M. de Chavannes une demande officielle de cession de poste. Ce qui vous sera accordé aussitôt.

- Je reviens précisément de Brazzaville et de Linzolo. En passant, je me suis arrêté à Buenza, et, puisque vous voulez bien m'offrir ce poste, je vais le demander à M. de Chavannes.

- Vous revenez de Brazzaville : j'y partirai moi-même dans une quinzaine de jours. J'ai à régler avec M. Wahis, le nouveau gouverneur de l'Etat indépendant, de nombreux points en litige, en particulier à propos de nos relations de bon voisinage dans le Haut Oubangui ; puis, j'irai revoir le roi Makoko à M'Bey, remonterai la Sangha et gagnerai Ouesso et Nola, que je compte bien dépasser. Je veux prendre contact avec la tribu Haoussa qui a stoppé l'avance de Fourneau, et rétablir là-bas notre prestige. J'aime beaucoup plus ce genre de travail que de rester assis à mon bureau. Que pensez-vous de la route actuelle des caravanes ?

- Ce n'est encore qu'un sentier ordinaire un peu amélioré. Des marécages rendent extrêmement pénibles certaines étapes, et le Mayombe est évidemment très dur à escalader, surtout à la saison des pluies. Mais quel avantage de pouvoir se rendre à Brazzaville en dix-sept ou dix-huit jours !

- Et Brazzaville ?

- Ce centre change d'année en année. Les constructions s'y multiplient. Le poste compte une trentaine d'Européens sous les ordres de M. Dollisie, et une dizaine de commerçants travaillent activement sur la rive du fleuve que sillonnent inlassablement les vapeurs français et belges, car Léopoldville prend aussi une grande importance. Sur le plateau de la mission, M^{re} Augouard termine une maison à étage, dont le rez-de-chaussée est en briques. Il s'apprête à construire sa cathédrale et à recevoir des religieuses. Vous serez surpris, Monsieur le Commissaire, de l'activité de ce point central de toutes les relations avec l'intérieur, dont vous avez le premier deviné l'immense intérêt.

- Oui. J'ai hâte d'y arriver. Mais auparavant j'irai vous rendre votre visite. Après-demain, dimanche, voulez-vous ? Je viendrai à la messe de huit heures. A onze heures, ce même jour, je remettrai à M. Cholet la croix de la légion d'honneur. Je vous invite à cette cérémonie.

Le surlendemain, M. Cholet et plusieurs Européens, dont M. Walter, le secrétaire particulier de Brazza, attendirent vainement à la porte de l'église l'arrivée du commissaire général. A l'entrée du choeur, un prie-Dieu avait été préparé, qui demeura vide, car c'est l'office terminé que Brazza se présenta à la mission. Il était en grand uniforme et portait toutes ses décorations : "Ma montre retarde terriblement", dit-il à l'évêque pour s'excuser.

Comme le mois précédent, il fut reçu par les internes réunis dans une salle de l'école. Compliments, chants auxquels succédèrent un petit discours du commissaire, et la promesse de cadeaux qu'il apportera lui-même le surlendemain en venant partager le repas des missionnaires. Puis il termine son allocution en demandant aux enfants de crier avec lui : "Vive la République !" Ardent monarchiste, chargeant la République de tous les maux dont souffrent la France et l'Eglise de France, l'évêque ne put s'empêcher de froncer les sourcils. "Il aurait pu, au moins, faire crier : Vive la France !", remarque-t-il, une fois ses hôtes partis.

SUBVENTIONS ET TAXES ADMINISTRATIVES

Puis il reprit ses occupations habituelles. Plus que jamais, il s'efforce d'aider ses missionnaires. A ses occupations habituelles, il ajoute la surveillance et la direction des ouvriers dont il sait stimuler l'ardeur au travail mieux que quiconque. Et le soir, revenu dans sa chambre, il reprend sa volumineuse correspondance jusqu'à une heure avancée dans la nuit, élabore les directives que, mois après mois, publie le Mémorial, et corrige les épreuves d'imprimerie.

S'il veille tard dans la nuit, il ne tolère pas que ses missionnaires l'imitent. Et il n'est pas rare qu'après le couvre-feu de huit heures trente, sa lampe-tempête à la main, il ne contrôle de pavillon en pavillon si toutes les lumières sont bien éteintes. Un coup frappé à la porte et un vigoureux rappel à l'ordre avertiront éventuellement le délinquant que l'évêque veille au respect du règlement.

De Libreville, où il n'arrive pas à équilibrer le budget de la colonie, M. de Chavannes impose maintenant des taxes sur les caravanes et les contre-maîtres qui les commandent. Aux usagers, commerçants et missionnaires, de les payer. M^{re} Carrie lui écrit aussitôt : "Le gouvernement de la colonie n'a certainement pas l'intention de réduire à néant les maisons d'instruction publique et de civilisation qui se trouvent sur son territoire. Or, permettez-moi, Monsieur le Lieutenant-Gouverneur, de vous faire remarquer que ces oeuvres, si elles sont sujettes comme les maisons de commerce aux nouveaux droits et impôts de la colonie, non seulement ne pourront pas se développer, mais seront très considérablement arrêtées dans leur marche ordinaire. Il me semble donc raisonnable de demander à ce que nous ne soyons pas mis sur le pied des maisons de commerce pour les péages concernant caravanes et contre-maîtres. Les missionnaires n'ont aucun intérêt propre à soutenir, dans la colonie, les oeuvres qu'elles y ont établies dans le but unique de travailler au bien de cette colonie."

Puis, le 13 novembre, il signale le fait à M^{re} Augouard qui lui répond dès le 29 : "Merci des étrennes gouvernementales que vous m'annoncez au sujet des porteurs et des autres droits. J'en ai parlé hier à M. de Brazza, qui ignorait la chose. Tout a été fait par de Chavannes et Cholet. C'est bien la peine de se moquer des Belges et de leurs impôts ! Espérer des réductions et des faveurs ? Elles s'évanouiraient comme les promesses de Brazza, qui me dit maintenant qu'il ne peut rien faire pour l'hôpital des Soeurs. Je viens pourtant d'adresser une protestation en règle pour les impôts sur les porteurs. Elle est assez calme pour commencer."

Il parle aussi des difficultés que lui cause M. Dolisie qui continue à s'adjudger le monopole de l'achat des vivres à Brazzaville, emprisonne un briquetier de la mission après un jugement illégal et dans le seul but de le faire travailler chez lui, et, ses quatre vapeurs étant en panne, réquisitionne le "Léon XIII" pour le service de M. de Brazza. La paix est tout de même revenue après une vive discussion. "N'osant pas répondre à aucune de mes lettres officielles, soit au sujet du bateau, soit au sujet des vivres, soit au sujet de mon appel de son jugement, Dolisie vint me voir à trois heures de l'après-midi. L'entretien se prolongea jusqu'à sept heures trente. Il était très pâle en entrant, et j'étais moi-même fort ému. Nous eûmes une très chaude explication, et j'en profitais pour lui dire mon mal de coeur au sujet de sa conduite envers nous et Linzolo. Je lui dis que j'avais fait toutes les concessions demandées par notre vieille amitié, mais, puisqu'il voulait déclarer la guerre à la mission, que j'étais prêt à la soutenir avec courtoisie, mais sans faiblesse, et que je saurais bien montrer à la France nos oeuvres établies doucement, mais solidement et à peu de frais, en regard des expéditions aventureuses et des gaspillages insensés que je pouvais constater tous les jours.

"Au bout de deux heures, la discussion devint moins acide, et l'amitié prit le dessus. M. Dolisie pleura à trois reprises différentes, et je lui montrai aussi l'amertume de ma situation en face d'un gouvernement qui, au lieu de nous protéger, ne fait qu'entraver nos oeuvres. Vous avez laissé votre frère mourir comme un chien, et on m'a appelé quand il était déjà mort depuis plus d'une demi-heure. Pas un Blanc ne daigne assister à la messe, et vous avez laissé passer les 1^{er} et 2 novembre sans penser à vos morts de l'année, morts bien tristes, hélas ! Votre père était un saint : quelle tristesse envahirait son âme s'il était ici ! Vous-même, qu'avez-vous fait de vos sentiments chrétiens ? Il est donc bien vrai qu'on n'est plus libre quand on sert un gouvernement franc-maçon. Devez-vous donc forcément nous persécuter ?

"M. Dolisie était atterré ; et, à un moment, il pleurait à chaudes larmes. Il m'avoua avoir bien des peines, être mal secondé par un personnel aussi ambitieux que peu travailleur, qu'en effet il aurait voulu venir plusieurs fois à la messe le dimanche, mais que ..., etc... Je vis toutefois qu'il avait une peine profonde, et que ce conflit avec moi l'ennuyait profondément. Il relâcha donc immédiatement le prisonnier, me permit d'acheter des vivres comme bon me semblerait, et, depuis ce jour, il s'est montré charmant.

"Quant à M. de Brazza, il était censé rester en dehors de cette bagarre, mais Dolisie lui raconta tout notre entretien ; et, à son tour, il vint, le lendemain, me causer longuement de ces affaires. On parla des deux mille francs de subvention ; je lui fis remarquer combien c'était peu de chose, surtout dans l'intérieur, et dans un pays où il fallait nourrir et habiller ses élèves. Faites donc venir des instituteurs laïcs, et vous verrez ce qu'ils vous coûteront ! - Oh, je le sais bien, me répondit-il, nous en aurions pour deux ou trois cent mille francs ! - Mais alors, il faudrait au moins nous exonérer des impôts et ne pas nous traiter comme des maisons de commerce. Elles viennent pour gagner de l'argent, tandis que nous, nous donnons notre sang et notre vie. - Je le sais, je le sais ; aussi j'aviserai à donner des compensations. - Ce sont des belles promesses..."

Et, voulant donner un premier gage de bonne volonté, Brazza prie l'évêque de Brazzaville d'envoyer au poste, le 1^{er} janvier, les élèves internes, fils de familles libres : ils recevront quelques cadeaux. Les enfants rachetés de l'esclavage, précise-t-il toutefois, sont exclus de ces largesses.

"Je n'en fis rien naturellement, écrit le 6 janvier M^{gr} Augouard. Le lendemain, M. de Brazza me demanda pourquoi je ne les avais pas envoyés. Je lui répondis carrément qu'à la mission, il n'y avait ni libres ni esclaves, qu'ils étaient tous sur le même pied et que je regrettais vivement que le chef de la colonie lui-même cherchât à introduire des distinctions parmi nos enfants. Il se tint coi, de même que M. Dolisie qui cherche à attirer les enfants au poste, où pourtant ils n'ont guère de bons exemples à leur mettre sous les yeux."

A Loango, au début de l'année 1892, une circulaire de M. Cholet a, selon les directives de M. de Chavannes, demandé à la mission et aux maisons de commerce divers renseignements en vue des licences et patentes qu'elles devront désormais obtenir. "Je ne m'explique pas, lui répond M^{gr} Carrie le 6 janvier, pourquoi l'administration assimile la mission aux maisons de commerce en la mettant en tête de leur liste, et en lui demandant les mêmes renseignements qu'à ces maisons. L'administration sait bien cependant que la mission ne fait aucun commerce, de quelque nature que ce soit, et que, par conséquent, elle ne doit pas être assujettie aux droits qui frappent les maisons de commerce, et qui ne sont faits que pour elles. Que si la mission écoule des étoffes et de l'alcool, c'est uniquement pour acheter les vivres du pays et payer des ouvriers ou serveurs indigènes, les produits étant ici une véritable monnaie. Or je ne pense pas qu'on puisse frapper d'impôts de semblables dépenses, pas plus que (l'on ne taxe) la monnaie dont on se sert dans un pays. S'il en était autrement, les agents du gouvernement devraient être assujettis aux droits, tout aussi bien que les missionnaires ; ce qu'on n'a jamais vu cependant. Quant aux patentes, je crois que l'administration n'a absolument aucune raison d'en imposer à la mission, puisque nous n'exerçons ni commerce ni industrie ni profession qui soit (sic) soumis aux droits de patente." +

Cédant en partie, le conseil d'administration du Congo exonéra les missions de la taxe de deux francs par porteur qui frappait les caravanes, "à condition, précisait-on, de prendre l'engagement formel de ne pas profiter de cette exonération pour en tirer un bénéfice quelconque." On craignait sans doute en haut-lieu que la mission ne se prêtât à un douteux trafic en faisant transporter les marchandises des commerçants par des caravanes à l'étiquette missionnaire. De plus, le conseil remboursait six cent soixante-quinze francs que la mission avait déjà payés à titre de patentes et de licences au cours du deuxième semestre de 1891.

Les taxes ne suffisent pas. Le gouvernement général veut maintenant contrôler les internats. Puisque l'administration verse annuellement deux mille francs par école, et bien qu'il soit question de diminuer cette subvention, elle réclame des statistiques et annonce des inspections. M. Cholet le signale à M^{gr} Carrie, en même temps d'ailleurs qu'il lui annonce que le poste de Buanza lui est cédé.

"J'ai toujours fait visiter mes écoles à ceux qui voulaient bien s'y intéresser, répond l'évêque. J'en ai toujours reçu compliments et encouragements. Je n'ai donc aucune raison de m'opposer au désir de Libreville. Je vais vous fournir les statistiques que vous me demandez... Dans nos écoles primaires, secondaire et professionnelle, cette dernière formant imprimeurs, relieurs, menuisiers, jardiniers, nous entretenons ici deux cent vingt-cinq élèves, dont un bon nombre rachetés de l'esclavage. Sur leur colline, les

Soeurs élèvent quatre-vingt-deux filles ; la mission de Mayoumba, une centaine de garçons ; celle de Sette-Cama, environ vingt-cinq ; et Linzolo, soixante-quinze garçons et quinze filles. J'ai donc dans mon vicariat un total approximatif de plus de cinq cents garçons et filles entièrement à notre charge."

Si l'évêque du Congo acceptait d'emblée l'inspection de ses écoles, il n'en était pas de même de celui de Brazzaville. Le 21 mars, M^{sr} Augouard le fit connaître dans une lettre où le destinataire, M^{sr} Carrie, était lui-même pris à partie :

"Une circulaire du Gabon nous annonce en guise d'étrennes la réduction du budget et les formalités auxquelles il faudra désormais se soumettre pour obtenir à chaque trimestre quelques pièces de cent sous. Trouvant la chose trop grave, j'ai consulté mon conseil. Et tous, nous avons été d'avis qu'il valait mieux renoncer à quelques milliers de francs, désormais fort aléatoires, pour conserver notre liberté et nous soustraire à une tutelle qui deviendra forcément, et en peu de temps, fort gênante.

"Je vous envoie ci-joint la copie des lettres officielles et personnelles que je viens d'écrire à ce sujet, et je vous serais reconnaissant d'en envoyer une copie à la mission du Gabon, car, dans la même colonie, il est bon que les voisins sachent ce qui est fait chez le voisin, car l'union fait la force.

"Aurons-nous cette force et cette union ? Je vous dirais que j'en doute un peu, car il en est peut-être qui hésiteront à sacrifier quelques milliers de francs. Et cependant, dans une de vos dernières lettres, vous gémissiez sur le peu d'union des évêques de France pour résister à Satan, et vous ajoutiez : 'Quel malheur pour les évêques le jour où ils ont reçu de l'argent. Ils sont devenus des esclaves'. Et nous, allons-nous en faire autant ? et accepter cette ficelle qui deviendra bientôt un gros câble ?

"Vous m'avez engagé à combattre. Eh bien, je crois que le moment est venu, et j'ose espérer que vous ne me laisserez pas seul dans l'arène. En acceptant mille francs d'argent dans ces conditions, nous perdrons dix mille d'honneur et de dignité. Si les trois vicariats s'entendaient pour fermer d'un seul coup les écoles, je crois que ces Messieurs réfléchiraient et qu'ils trouveraient même le moyen d'augmenter notre budget, au lieu de le diminuer. Mais si nous faisons comme les bons moutons de France, nous sommes perdus.

"Qu'ils gardent leur argent ; je garde ma liberté, et surtout ma plume et ma parole qui, une fois dégagées de leurs entraves, feront connaître la vérité sur le patriotisme de tous ces explorateurs à gros traitements et à larges galons. Quoi que nous fassions, ils nous feront toujours la guerre. Qu'espérer des Vincent et des Crouzet, pour ne pas citer d'autres noms ? Ainsi par exemple, avec leur fameuse déclaration de ne pas faire de bénéfices quelconques, ils pourront nous défendre de vendre nos produits de notre jardin.

"Dans ma lettre au directeur de l'Intérieur, vous remarquerez que je parle d'une somme de deux mille francs attribuée au budget de 91 à l'école de Bangui. C'est une malice de ma part ; mais pourquoi font-ils des virements, et prétextent-ils une école qui n'existe pas pour détourner deux

mille francs ? Où sont allés ces deux mille francs ? M. de Brazza n'a pas voulu me le dire, et il était fort embarrassé pour me répondre. Après tout, ceux qui ne connaissent pas le dessous des cartes pourront me dire que j'ai reçu deux mille francs pour une école qui n'est pas encore fondée, et pourront me demander pourquoi." *

FONDATION DE BUANZA

Le 22 mai 1892, le "Taygète" amenait à Loango les deux missionnaires, les Pères Sand et Schmitt, que Monseigneur attendait pour ouvrir Buanza. Avec eux voyageait le jeune duc d'Uzès et cinquante tirailleurs. Le duc se proposait d'aller venger la mort de M. de Poumeyrac, tué et mangé ainsi que onze de ses miliciens, par les Boubous du Haut Oubangui, aux couteaux de jet plus meurtriers que des fusils.

Doté de maigres moyens, M. Liotard commande cette région d'avant-garde, bassin des affluents de la rive droite du Mbomou, lui-même affluent de l'Oubangui, que l'Etat indépendant du Congo nous dispute malgré les accords de 1885 et 1887. Encouragé par l'Angleterre, l'Etat y installe des postes, y répand par centaines des fusils modernes, excite contre nous ses populations et incendie les villages qui arborent le drapeau français. Il est grand temps d'y faire valoir nos droits et d'y montrer notre force. Tel est le but de l'expédition d'Uzès. Il faudrait aussi, estime Dolisie, explorer le Bahr-er-Gazal, atteindre le Nil à Fachoda et pousser des pointes vers Khartoum et l'Ethiopie, afin de relier Dakar à Djibouti, tant que les Anglais sont occupés en Egypte.

Mais déjà la route des caravanes n'est plus sûre. Excédés des abus commis par les porteurs, les villages pillent les convois, si bien que le duc d'Uzès décide de gagner Brazzaville par l'ancienne route du Congo, suivant à deux mois d'intervalle l'expédition Maistre de Béahgle qui, de Bangui, doit gagner le Tchad et la Benoue en passant par Yola.

Tout est prêt maintenant pour ouvrir Buanza. Et le lendemain de la Fête-Dieu, dans l'après-midi du 20 juin, Monseigneur, le Père Sand et les Frères Vivien et Désiré quittent la mission, suivis de cinquante porteurs.

Dès le départ, un premier contre-temps les arrête. La feuille de route des porteurs doit être signée au départ. Elle indique le numéro d'ordre de la caravane, les noms de l'expéditeur et du destinataire, ceux du contre-maître et des porteurs, ainsi que leur nombre, la nature des charges, le salaire convenu, et la date de la mise en route. Contrôlée, datée et signée au passage dans les différents postes, cette "Moukande" ne sera encore au retour. Au départ de Loango, la douane doit y apposer son visa. Or aucun des douaniers ne se trouve dans les bureaux, situés à mi-route du chemin bordé de manguiers qui, de la lagune, monte jusqu'au quartier administratif. Ils sont, paraît-il, tous les trois à bord d'un cargo anglais arrivé le matin même.

* En ce cas, l'administration avait confondu l'école de Bangui, qui n'existait pas, et celle de Sette-Cama, qui existait. Cf. lettre du 14 juillet 1892, de M^{gr} Augouard.

Aussi, laissant l'évêque et ses deux autres compagnons continuer leur route jusqu'à Diosso, l'habituelle petite étape de mise en train, le Frère Vivien revient-il avec les porteurs à la mission. Il rejoindra l'avant-garde, le lendemain à la première heure.

Deux journées de marche mènent aux premiers contreforts du Mayombe, journées relativement peu fatigantes : le terrain n'est guère accidenté et la brise de mer se fait encore sentir.

Puis la végétation devient exubérante et les hauts arbres forment, loin au-dessus des têtes, une voûte sombre qui tempère l'ardeur du soleil. On pénètre dans une demi-obscurité à l'humidité oppressante. L'herbe verte de la savane a disparu. Le sol est recouvert d'un tapis spongieux de feuilles et de branches mortes. Dans l'intervalle des larges troncs, de jeunes arbustes cherchent un peu d'air et de lumière au milieu des lianes qui tombent en décrivant de curieuses arabesques. On semble cheminer dans un monde mystérieux, fermé, angoissant, à l'étrange silence qui guette les bruits de la forêt et de ses animaux, et que trouble l'écho qui amplifie le craquement des brindilles sous les pas et le murmure des voix.

Ces quatre jours de la traversée du Mayombe imposent des prodiges d'équilibre et d'endurance. L'étroit sentier taillé dans le flanc de la montagne longe de profonds précipices ou escalade en une pente abrupte un sommet vers lequel on se hisse en s'agrippant à tout ce que rencontre la main, lianes ou branchages ou racines, semblables à des marches plantées au ras du sol. Peu de villages. On campe la nuit au bord d'un des soixante-dix petits affluents du Kouilou ou de la Loeme, qui coulent limpides, semés d'une infinité de graviers et de débris de rochers, dans les failles de la montagne. La dernière journée dans le Mayombe est épuisante. Monter et descendre sept hauts sommets escarpés et souvent baignés de brouillard ou couronnés de nuages, exige un renouvellement perpétuel d'efforts et de virtuosité.

Enfin, avec le soleil retrouvé et l'escale de Loubomo qui deviendra Dolisie, commence le pays des palmiers. Deux jours après la haute chaîne montagneuse et sa grande forêt, la station de Loudima accueille les voyageurs au confluent du Niari et de la Loudima.

On repart dès le lendemain, malgré l'insistance du chef de poste, M. Arrivet, et de son adjoint. Le sentier longe le Niari, lorsqu'il ne décrit pas de tortueux méandres, et traverse d'importants villages plantés de palmiers et entourés de vastes plantations, petits coins de fraîcheur entre des plaines brûlées par le soleil, des bas-fonds marécageux et d'immenses champs de hautes herbes qui cinglent le visage. Dans ces villages Bassoundis, chacun est à sa tâche. Puis on rencontre les premiers Babembés, aux longs cheveux huilés et poussiéreux qui retombent en mèches autour de la tête, les hommes arborant une paille à travers la cloison nasale.

A quatre jours de Loudima, à treize de Loango, Buanza. Deux bâtiments en briques sèches, coiffés de paille, que gardent deux tirailleurs. Les Pères sont chez eux. Le lendemain, une rapide inspection des locaux satisfait M^{re} Carria.

- Les cases sont en meilleur état que je ne pensais, confie-t-il au Père Sand et au Frère Vivien. Après aménagement et réparations, elles conviendront très bien aux Soeurs qui vous arriveront dès octobre, au début de la saison des pluies. Vous y ajouterez plus tard les bâtiments nécessaires à leur internat de filles. Ces petits travaux ne vous demanderont guère de temps. Vous avez donc trois mois avant les pluies pour vos propres constructions. C'est largement suffisant, puisqu'avec la méthode exposée dans le petit manuel que je vous ai confié vous n'avez même pas à faire des briques sèches. Vous établissez un solide coffrage de piquets, de branches et de larges feuilles. Pas besoin de planches. Vous coulez et tassez fortement dans ce coffrage votre argile, une fois bien battue. Lorsque l'argile est bien sèche, vous enlevez le coffrage, et vous avez ainsi la carcasse de votre case. Vous le voyez, rien de plus simple, de plus rapide et de plus économique.

- A condition, comme je vous l'ai déjà dit, Monseigneur, que ces murs veuillent bien tenir. Je n'ai guère confiance dans cette méthode. Pourquoi ne pas construire soit en briques sèches, soit même en briques cuites. C'est ce que fait M^{re} Augouard à Brazzaville, et c'est beaucoup plus solide.

- Peste, mon Père. Je n'ai pas de leçon à recevoir de M^{re} Augouard. Qu'il construise à sa façon, c'est son droit. Mais je pense avoir assez d'expérience en la matière pour pouvoir imposer à mes missionnaires mes propres idées. Vous construirez donc en pisé, et selon la méthode indiquée. Les derniers mois de la saison sèche vous suffiront donc largement, puisque vous trouverez dans les villages voisins autant de paille que vous voudrez pour les toitures. Nous irons demain chercher l'emplacement de votre future mission. Je veux la placer assez loin de la mission des Soeurs et du Niari, dont je crains l'humidité, les moustiques et les crues.

Vous aurez même le temps de commencer un jardin. Vraiment, tout s'arrange pour le mieux. Dès mon retour à Loango, je vous enverrai du renfort, le Père Schmitt, le Frère Roch et des ouvriers. La situation privilégiée de Buanza en fera une des plus belles missions du vicariat. Vous êtes entourés de villages importants, riches et bien disposés, que vous pourrez atteindre par la route, par le Niari et par la Buanza qui descend du nord.

Le Père Schmitt n'avait pas encore quitté Loango qu'une lettre du Père Sand tempérerait l'optimisme de l'évêque. Sa technique de construction en pisé ne donnait nullement les résultats escomptés. "En dépit des soins les plus minutieux que nous avons pris pour en assurer la réussite, écrivait le Père, notre essai a complètement échoué. Les branches enlevées, les angles surtout tombaient. Un second essai n'a pas mieux réussi." Pour ces constructions en pisé, il faudrait de la chaux, estime-t-il. Aussi propose-t-il de construire en pierres et en briques sèches. Le rez-de-chaussée serait en pierres, et l'étage en briques. De toute façon, il lui faut des manoeuvres. "Le Père Schmitt nous amènera, je n'en doute pas, un bon nombre d'ouvriers. Autrement, il nous serait impossible de terminer nos installations, même provisoires, avant la saison des pluies."

Autre mauvaise nouvelle concernant les vivres. La chicouangue abonde. C'est vrai. On troque autant qu'on en veut le pain contre deux bœufs ; mais poules, cabris, moutons, cochons ne s'obtiennent que dans les villages éloignés, et encore moyennant des marchandises de luxe. C'est l'inconvénient de se trouver à proximité de la route des caravanes qui, elles aussi, courent après la viande. "Notre chef Lubenda, que je viens de voir à l'instant,

me dit que sans poudre ou fusils à silex (il est interdit de vendre le fusil à piston), je ne pourrai jamais acheter de cabris, de moutons, et surtout de cochons avec lesquels eux-mêmes achètent leurs esclaves. A cinq jours à la ronde, le contre-maître n'a pas pu nous en procurer avec nos étoffes." Et, la preuve étant faite que le mode de construction prôné par l'évêque est irréalisable : "Je vous retourne le livre traitant du pisé".

L'évêque n'insiste pas. Que le Père Sand construise ses bâtiments à son idée ! Avec le Père Schmitt, le Frère Roch et les travailleurs loangos qui partiront le 26 juillet, il recevra même deux ânes qui seront précieux pour transporter les pierres. L'évêque écrit que, pour la somme de quatre cent vingt-cinq francs, il vient d'en acheter trois à un commerçant de Sette-Cama. Le troisième servira de monture aux Pères Le Louet et Déroutet dans leurs tournées apostoliques, car l'expérience a montré que les chevaux ne peuvent s'adapter au climat de Loango. "Fend-le-Vent" ne vient-il pas d'être emporté, lui aussi, par les fièvres et la strangurie, comme ses prédécesseurs. Loango signale aussi l'arrivée des Soeurs de Brazzaville, et le passage, peu de temps auparavant, des premiers missionnaires belges du Congo. Le Très Révérend Père Jérôme Van Aertselaer, Supérieur Général de leur Société, les conduisait, et cinq religieuses belges du Coeur Immaculé de Marie les accompagnaient.

A BRAZZAVILLE - LES SOEURS ET LA CATHEDRALE

Dans l'histoire de la route des caravanes, aucun voyageur ne connut l'accueil enthousiaste qui, de village en village, accompagna de Loango à Brazzaville les quatre Soeurs de Saint-Joseph-de-Cluny qui avaient débarqué du "Taygète" le 22 juillet. Le Père Rémy était venu de Brazzaville les chercher à la côte.

Le jour de leur départ, le 2 août, les Européens de Loango et Madame Carrieu se joignirent aux Pères et aux Soeurs de la mission pour parcourir avec elles les premiers kilomètres. Puis, après des adieux émus, ils les regardèrent s'éloigner vers ces étapes semées de difficultés qui mettent à si rude épreuve la résistance humaine.

Refusant le plus souvent d'utiliser les hamacs envoyés de Brazzaville, elles chantaient des cantiques, escortées parfois pendant huit ou dix kilomètres par les hommes, les femmes, les enfants des villages qu'elles traversaient. Ebahi de cette première rencontre avec des femmes européennes, chacun, surtout les femmes africaines, cherchait à s'approcher d'elles, à leur parler, à leur rendre de petits services. C'était à qui apporterait des oeufs, des patates douces, des ignames, des arachides, et, à l'étape, de l'eau ou du bois pour le feu, en criant très haut sa surprise et sa joie, et en suivant des yeux avec une curiosité avide les moindres gestes des religieuses.

En vingt-et-un jours - les "Grands Explorateurs" en mettent parfois trente, écrira toujours caustique MST Augouard, elles atteignirent Brazzaville, sans autres aventures que quelques chutes dans les montagnes du Mayombe, dans l'une ou l'autre rivière, et un bras foulé. Comme à Loango, tous les Européens, M. Dolisie en tête, les accueillirent avec la plus grande sympathie et les aidèrent à s'installer dans leur maison à étage construite à dix minutes de celle des Pères, à mi-chemin entre la mission et le gouvernement.

A Brazzaville, on était d'autant plus content de les voir arriver qu'on avait été anxieux à leur sujet. Peu auparavant, des villages situés entre Comba et Brazzaville avaient pillé une caravane. Une expédition punitive avait été envoyée contre ces villages. Forte de quatre Européens et de vingt tirailleurs, elle venait de revenir, ramenant le corps d'un tirailleur tué par les pillards, et un Européen, M. Bourayne, blessé au poulmon par un projectile. Mais dans ces villages, comme partout ailleurs, les Soeurs avaient reçu la plus cordiale hospitalité.

Depuis son retour de France, M^{gr} Augouard avait donc terminé sa mission, construit celle des Soeurs et commencé sa cathédrale, se faisant tour à tour architecte, entrepreneur, briquetier, maçon et menuisier. Pour couvrir ces bâtiments, il lui a fallu des tôles, beaucoup de tôles. Durant l'année 1891 et les premiers mois de 1892, mille deux cent quarante-sept porteurs lui en ont amené, en plus de tout le matériel nécessaire à la vie de son vicariat. Il recevra vingt-quatre caravanes durant l'année 1892. Mais ces tôles sont des colis encombrants, difficiles, et même dangereux à transporter, surtout dans le Mayombe. Pour sa cathédrale, il lui en faut encore beaucoup, et il les lui faut d'urgence, car la saison des pluies est proche et la charpente est déjà montée sur les murs de briques.

Malheureusement, à la mission de Loango, il devient de plus en plus difficile de former une caravane, tellement les maisons de commerce et l'administration se disputent les porteurs au prix fort, pour alimenter leurs succursales et les postes de l'intérieur, toujours plus nombreux, et pour assurer l'approvisionnement des multiples expéditions militaires.

D'accord avec M. Dolisie, M. Cholet en arrive même à réquisitionner, ou plutôt à prélever pour les besoins de l'administration, un porteur sur cinq que recrute le commerce ou la mission.

Cette mesure, que signale le 21 juillet 1892 l'évêque de Loango, tombe bien mal à propos, puisque toutes les lettres de M^{gr} Augouard réclament des porteurs et des tôles. "Nos tuiles métalliques sont très pressées, écrit-il le 25 août, et je crains fort d'être déjà en retard, car hier nous avons eu une première pluie très forte." Un mois plus tard, le 18 septembre, il est prêt à n'importe quel sacrifice pour obtenir ces tôles : "Envoyez-les nous à n'importe quel prix et par n'importe quel intermédiaire. Il vaut mieux sacrifier cinq cents francs que d'en perdre dix mille. Je n'insiste pas davantage, car je sais que vous ferez pour le mieux." Et le 6 octobre : "Les pluies sont arrivées et commencent à détériorer notre maçonnerie, et nous n'avons pas encore reçu une seule tuile." Dans la même lettre, il fait part à M^{gr} Carrie de son mécontentement de la mesure prise par M. Cholet, mesure qu'il estime injuste, car, écrit-il, "les charges du gouvernement ne sont pourtant pas si pressées, puisque la station (de Brazzaville) a vendu des charges de cartouches gras à M. Delcommune." C'est donc qu'elle n'en avait pas besoin. Pour éviter le dommage que lui cause cette main-mise de l'administration sur une partie de ses porteurs, il conclut un arrangement avec M. Dolisie : "Il veut bien nous laisser nos porteurs à condition que le "Léon XIII" lui prenne gratuitement des charges de Brazzaville à Liranga. Il doit écrire dans ce sens à M. Cholet."

Grâce sans doute à cet accord, il signale le 29 octobre : "Je reçois à l'instant l'agréable nouvelle de l'envoi de quatre-vingt porteurs chargés de tuiles. Je vous en remercie vivement. J'espère que nous pourrions couvrir la cathédrale sans trop d'encombre. Les premières pluies n'ont pas persisté, et jusqu'à présent, il n'y a pas eu de grands dégâts à la maçonnerie."

A vrai dire, la difficulté de trouver des porteurs n'était qu'en partie responsable du manque de tôles de Brazzaville ; une autre raison en était la pénurie de personnel à Loango, où, le Père Schmitt parti à Buanza, il ne restait, en plus de Monseigneur, que deux Pères et deux Frères : les Pères Derouet et Gaëtan, et les Frères Jérémie et Mamert. L'évêque assurait l'économat de la mission et la procure du vicariat. Dans ces conditions, il estime qu'il ne peut plus se charger du transit des colis de Brazzaville. C'est ce qu'il écrit à Paris le 20 juillet : "Voilà le vicaire apostolique obligé d'acheter les poules et les cabris et de s'occuper de la cuisine et de la basse-cour. C'est une misère extrême et intolérable. J'ai dû déclarer à M^{sr} Augouard que je ne pourrai plus m'occuper de ses caravanes."

DESACCORD ENTRE EVEQUES

A la pénurie de porteurs et de personnel s'ajoutait une certaine tension entre les deux évêques. En réalité, l'entente n'avait jamais été parfaite entre ces deux hommes, très énergiques et très personnels, mais très différents de caractère.

Pour utiliser les dons exceptionnels de son missionnaire, sans se heurter continuellement à lui, M^{sr} Carrie l'avait nommé dès le début à des postes très éloignés de Landana et de Loango : Saint-Antoine-du-Sogno, puis Linzolo et Brazzaville. Lorsque, de loin, surgissait une occasion de dissentiment, l'obéissance que le Père Augouard devait à son supérieur, le réel attachement qu'il lui portait et sa générosité naturelle l'amenaient toujours en dernier ressort à accepter généreusement la décision qui lui était communiquée, même lorsqu'à son avis elle lésait l'oeuvre qui lui avait été confiée. Evêque de Brazzaville, responsable de son diocèse, M^{sr} Augouard n'était évidemment plus tenu à pareille soumission.

Lors du départ du Père Schmitt, puis du Père Sand, il avait accepté de se priver du Père Gourdy et de le prêter à Linzolo, afin d'éviter que le jeune Père Le Luec n'y demeure seul. De ce fait, il retardait la fondation déjà projetée de Saint-Paul des Rapides de Bangui. Du renfort arriverait dans trois ou quatre mois, avait alors précisé M^{sr} Carrie, et le Père Gourdy lui serait rendu.

Mais voici le renfort avec les Pères Sand et Schmitt qui reviennent de France. Et, au lieu de donner un compagnon au Père Le Luec, l'évêque de Loango ouvre Buanza. Celui de Brazzaville s'en étonne. "Paris a mis à ma disposition le Père Gourdy, répond Loango. Le Très Révérend Père l'a annoncé au Père Sand." "Si le Très Révérend Père, rétorque Brazzaville, me donne l'ordre de mettre le Père Gourdy à votre disposition, j'obéirai immédiatement et avec plaisir. Mais aucune de ses lettres ne me donne cet ordre ; et il n'est pas dans ses habitudes de commander oralement les évêques par l'inter-

médiaire des Pères qui viennent de France. En attendant, je retire le Père Gourdy de Linzolo et reprends mon projet de fonder Bangui."

Obligé de reconnaître le bien-fondé de ces remarques, M^{gr} Carrie avait dû retirer de la procure le jeune Père Le Meillour, ordonné prêtre le 17 avril, et l'envoyer au début d'août à Linzolo, de sorte qu'il demeurait à Loango avec un personnel si réduit qu'il avait estimé devoir écrire à M^{gr} Augouard qu'il n'avait plus le temps de s'occuper de ses caravanes. En réalité, ce n'était guère qu'une boutade dictée peut-être par ces divergences d'idées dont témoigne la nombreuse correspondance échangée entre les deux évêques. Rien que du 2 mars au 28 décembre 1892, trente-deux lettres, dont certaines de dix-huit, vingt-quatre, ou même trente-six pages, de M^{gr} Augouard parvinrent à M^{gr} Carrie, lequel répondait fidèlement.

Linzolo était la première pierre d'achoppement. Que la mission fabriquaît de l'eau-de-vie d'ananas et en vendit aux Européens de Brazzaville était insupportable à M^{gr} Augouard. "Cette petite industrie est immorale, écrit-il tout simplement le 31 mai. Si vous saviez tout ce qui se dit contre la mission à ce sujet... Pie IX et Léon XIII ont bien eu raison d'inciter les missionnaires à se créer des ressources ; mais, en demandant aux Puissances de prohiber absolument l'entrée de l'alcool en Afrique, ils n'avaient certainement pas eu l'intention d'inviter les missionnaires à en produire. J'espère bien que, pour une fois au moins, vous vous rendrez à mes raisons, et que Linzolo ne continuera plus ce commerce. Si je suis sévère à ce sujet, il me semble que vous êtes singulièrement large ; ce qui me prouve, une fois de plus, que la question pécuniaire influe quelquefois beaucoup sur les questions théologiques. Qu'on en fasse pour soi, pour en user sobrement. Soit. Mais qu'on en fournisse aux autres pour s'enivrer, c'est ce qu'une théologie même large ne saurait admettre. Comme on persiste toujours à croire que Linzolo relève de moi, on me rend responsable, et je n'en suis pas flatté."

Que Linzolo puisse relever de Brazzaville, était précisément une des hantises de M^{gr} Carrie. Relevant l'allusion de M^{gr} Augouard à propos de l'alcool, il lui répond le 10 mai : "Il paraîtrait que vous cherchiez à avoir Linzolo sous votre juridiction. Je vous laisse le soin de qualifier votre conduite à notre égard. Pour moi, je vous déclare que je ne le céderai jamais, et que le jour où il vous sera donné, je prierai la maison-mère de vous donner le tout, et je me retirerai." Puis, de Buena, le 3 juillet : "Que pensez-vous du procédé qui consiste à nous enlever deux établissements, avec tout leur personnel ! Sera-ce pour vous une légère peccadille ?... Quelle conscience ! Tout de même !"

"Vraiment, Monseigneur, rétorque M^{gr} Augouard le 29 juillet, vous êtes loin du langage de S. Paul écrivant à Timothée, et vous avouerez que je dois être d'un caractère parfait si je ne bondis pas devant de telles paroles... Quand on vous a mis à la tête du vicariat du Congo français, quelqu'un a-t-il jamais songé à vous accuser d'avoir volé Loango et Linzolo avec tout leur personnel ? On a bien parlé d'une certaine imprimerie ; mais on a trouvé tout naturel de vous donner des stations fondées, sans lesquelles le vicariat n'aurait pas été érigé. A quoi pensez-vous ? Vous interprétez mal toutes mes paroles, et vous voulez que je promne toutes les vôtres pour de l'eau sucrée. Comme, sans doute, vous allez dire que je fais de même ; comment nous en-

tendre ? Et voilà deux braves gens qui s'aiment sincèrement et qui se chapi-trent à qui mieux mieux."

M^{re} Carrie estime aussi qu'il est étrange que le centre de la mission de l'Oubangui soit à Brazzaville : "La capitale de la France ne se trouve ni en Espagne, ni en Allemagne."

"Ce n'est pas sérieux, continue M^{re} Augouard. Mon chef-lieu ne se trouve pas chez vous, mais bien chez moi... Je suis sur les confins de mon vicariat, comme vous sur les confins du vôtre, comme le Gabon, comme Landana surtout, comme Lisbonne pour le Portugal, Londres pour l'Angleterre, etc... Votre comparaison n'a donc aucune raison d'être, puisque vous êtes exactement dans les mêmes conditions et que, même, vous prenez toujours le titre de vicaire apostolique du Congo français, quoique Rome ait décidé de vous y faire ajouter le mot inférieur."

Puis il revient sur l'épineuse question de Linzolo. S'il l'avait voulu, cette mission aurait fait partie de son vicariat : "On y était tout disposé à Paris et à Rome, car on prévoyait bien que, tôt ou tard, j'en aurai la charge." A Paris, on ne comprenait pas non plus sa ténacité à vouloir garder Brazzaville, "et que vous voulussiez sérieusement fonder un vicariat avec les paillottes de Saint-Louis. La difficulté que vous me faites aujourd'hui pour les caravanes prouve bien la sagesse du partage, car que deviendrions-nous si nous étions obligés d'avoir un deuxième procureur à Brazzaville, et d'être à la merci de la bonne volonté de nos confrères ?"

Il l'engage enfin à se soumettre aux décisions de Rome : "Puisque Rome a tracé les limites des deux vicariats, pourquoi toujours revenir sur cette question. Dans votre "Memorial", vous avez fulminé des peines sévères contre les missionnaires qui n'observeraient pas les vieilles prescriptions de la Propagande d'il y a trois siècles, prescriptions tombées en désuétude, et données du reste pour la Chine. Comment se fait-il donc que vous n'obéissiez point aux actes formels du partage et aux réponses de la Propagande, données spécialement pour votre mission. Vous qui êtes si sévère pour les autres, pourquoi êtes-vous si large pour vous-même ? Ne vous endormez pas dans une trompeuse soumission qui consiste à accommoder les réponses à votre système. C'est le système qu'il faut accommoder aux réponses, aussi bien qu'il faut vous accommoder sans arrière-pensée du partage que Rome n'a point fait pour vous décapiter. Soyez-en bien convaincu."

Dans sa lettre du 3 juillet, longue de seize pages, et dans d'autres du 31 juillet et du 7 août, M^{re} Carrie exige une fois encore que Brazzaville lui prête un missionnaire : "Envoyez un Père à Linzolo, ou envoyez un Père à la côte." Le personnel de Saint-Louis de Liranga et celui du vicariat de Brazzaville en général est proportionnellement, estime-t-il, beaucoup plus nombreux que le sien. Si M^{re} Augouard ne lui vient pas à l'aide, par exemple en chargeant un de ses missionnaires de s'occuper de ses affaires à Loango, c'est qu'il y met de la mauvaise volonté. Ce sera alors la fin des caravanes.

Et M^{re} Augouard de répondre : "Je n'ai pas à mettre mon personnel à Linzolo qui ne m'appartient pas. C'est à vous de ne pas entreprendre de nouvelles fondations avant d'avoir le personnel suffisant... Employez votre per-

sonnel comme vous l'entendez, mais laissez-moi la libre disposition du mien. Dès que j'aurai un deuxième Père, je fonderai Saint-Paul des Rapides. Comment pouvez-vous trouver que j'ai trop de quatre blancs à Saint-Louis, pendant que vous en mettez cinq à Buena ? Et notez que Saint-Louis est bien plus éloigné que Buena, que les communications sont beaucoup plus difficiles, et que le Père Allaire est presque continuellement absent." Pourquoi, demande encore M^{gr} Augouard, ne pas attendre le procureur commun que les deux évêques ont demandé à la maison-mère ?

Comme en octobre ce procureur n'est toujours pas arrivé, d'autres solutions sont suggérées. M^{gr} Augouard propose à M^{gr} Carrie de se décharger sur un commerçant du transit des colis de Brazzaville ; il envisage d'utiliser les services des Pères belges de Boma et de Matadi, et aussi, mais à contre-cœur, d'envoyer un de ses missionnaires à Loango : "Donnez aux maisons de commerce tout ce que vous pouvez pour vous décharger. Rien de mieux. En attendant le chemin de fer (belge), il me faudra au Loango un procureur pour prendre nos intérêts ; et, dans le cas de rupture, pourra-t-il loger chez vous, et sa situation ne sera-t-elle pas pitoyable ? Et que fera-t-il des trois-quarts de son temps où il ne sera pas occupé ? Avoir une procure et une petite oeuvre, voudrez-vous y consentir ? C'est douteux. Et cependant, je ne puis laisser ainsi un prêtre désœuvré pendant de longues journées !" Il ne cache pas qu'il "souffre énormément de cette situation. Je vous supplie à deux genoux d'oublier le passé et de laisser votre bon cœur prendre le dessus. Nos deux missions n'ont qu'à gagner à l'union et à la concorde, tandis que le scandale sera grand si la rupture est complète entre nous. Et puis alors, comment pourrions-nous enseigner l'Evangile, si nous faisons tout le contraire de ce que nous enseignons ?"

S'occupant du transit de Brazzaville, Loango tenait évidemment la comptabilité de tout ce qui était envoyé. Autre source de conflit.

"Voilà la huitième caravane qui arrive sans bordereau ni lettre d'envoi, se plaint M^{gr} Augouard le 11 juillet. Il nous est impossible d'opérer un contrôle et de signaler ce qui pourrait manquer. Nous sommes obligés de nous en rapporter aux paroles des contre-maîtres qui ne sont pas des puits de vérité. Les étoffes sont arrivées dans un état déplorable, sans le plus petit emballage." Il demande qu'on en revienne à l'usage ancien de confier au contre-maître, en plus du bordereau sommaire destiné à l'administration, un état détaillé à l'usage de la mission.

Sans doute, explique l'évêque de Brazzaville, il a la possibilité de demander au poste de lui prêter ses bordereaux, et c'est ce qu'il a fait. Il a pu ainsi constater que la caravane 15 ne lui avait livré que vingt-six charges sur trente-sept, que la caravane 16, attaquée en cours de route, a eu onze charges pillées, dont quatre d'étoffes, que, de la caravane 19 qui a traîné cinquante jours en chemin, seulement neuf porteurs sont arrivés à destination, tandis que onze se sont sauvés après Loudima. Mais le bordereau du poste ne permet pas de contrôler certains détails importants, par exemple si les étoffes reçues sont bien celles qui ont été envoyées, ou encore combien de pièces de tissu contient chaque charge. D'ailleurs, devant tant de demandes réitérées de bordereaux, le poste a fini par manifester son mécontentement et par déclarer ouvertement qu'il y avait vraiment bien peu d'ordre dans les affaires de la mission. Réflexion d'autant plus désagréable qu'on n'y pouvait rien répondre.

Malgré les réclamations, les caravanes continuent à arriver à Brazzaville sans le moindre papier. "Ce silence serait-il précurseur d'un orage, demande alors M^{tr} Augouard le 25 juin, à la venue de la sixième caravane ? Je vous ai trop d'obligations pour que je puisse songer un instant à vous faire le moindre reproche ; mais, d'un autre côté, je dois en conscience veiller aux fonds qui me sont confiés. Cette fois, cela a été d'autant plus ennuyeux que les hommes apportaient une foule de choses en moutête et qu'ils ont eu la partie belle pour nous voler. Je ne m'explique pas ce silence venant de vous, qui étiez autrefois si exact, si scrupuleux, si réglé pour ces caravanes. Etes-vous las de vous en occuper ? Oseriez-vous envoyer pareilles sommes d'étoffes à Linzolo sans un bout de billet qui puisse servir à contrôler la fidélité des porteurs ? Que diriez-vous si la maison-mère vous envoyait vos commandes pêle-mêle sans factures et sans détails ?"

M^{tr} Augouard tenait d'autant plus à ne pas se laisser voler par les porteurs qu'ils lui occasionnaient par eux-mêmes une forte dépense. Les frais de transport, estime-t-il, majorent de cent pour cent le prix des marchandises. Aucune allocation de Rome ou de Paris ne les couvre. Il le signale à Paris qui, interprétant mal la pensée de l'évêque, adresse une remarque à M^{tr} Carrie. Nouveau sujet de dispute. L'évêque de Brazzaville se justifie le 14 juillet : "J'ai bien écrit textuellement ceci : 'En un an, je vais avoir à payer à M^{tr} Carrie environ trente-cinq mille francs, pour frais de caravane. C'est épouvantable, et l'avenir me paraît bien sombre.' Mais dans cette phrase, je n'avais nullement l'intention de me plaindre de vous, car je sais bien que nous vous devons cette somme, et que les porteurs, hélas, n'ont que trop absorbé ces fonds. Je vais en écrire à la maison-mère pour lui dire qu'elle s'est étrangement trompée sur le sens de mes paroles. Je vois, une fois de plus, qu'il suffit de deux lignes d'un homme pour le faire pendre."

D'accord sur ce point, les deux évêques ne l'étaient plus quelques jours plus tard, M^{tr} Augouard ayant reçu des "récriminations pour les comptes du passé, à propos desquels il avait pourtant bien été entendu entre nous à Loango qu'on n'y reviendrait plus".

Et l'évêque de Brazzaville s'explique : "Votre fameux calepin parle des sommes colossales pour nous dépensées à Brazzaville et Saint-Louis. Vous oubliez tout d'abord, ou affectez d'ignorer, que la moitié de la somme est restée au Loango en frais de porteurs. Vous avez en mains tous nos comptes et toutes nos dépenses, et vous avez dû voir que nous n'avons rien gaspillé. Dans tous les cas, ce n'est pas le vin que vous nous avez envoyé qui vous a ruiné." Après avoir justifié ses anciennes dépenses, il ne peut s'empêcher de déclarer malicieusement que certaines lui avaient été imposées, et pour le seul profit de Loango : "Il y a eu encore des dépenses accessoires, telles qu'un concasseur de maïs que vous nous avez vendu et qui nous a coûté cinq cents francs bien inutilement. Il y avait des frais qui se montaient à des sommes considérables et dont Loango retirait le bénéfice. Ainsi cent quatre rouleaux de lait-on ayant coûté six mille francs, vous prélevez quinze cents francs, ou vingt-cinq pour cent. Or il y avait à peine trois cents francs de fret ou d'emballage. Vous avez donc fait un bénéfice net de douze cents francs pour deux voyages du boat au paquebot." Puis il demande à M^{tr} Carrie s'il a jamais calculé la somme colossale que Loango a absorbé depuis son premier retour de France. Lorsque lui, Père Augouard, recevait de ses amis de France ou du mi-

nistère des Affaires Etrangères des dons importants pour les missions de l'intérieur dont il était chargé, la somme qui lui revenait des subsides des œuvres missionnaires en était diminuée d'autant. Mais il n'en était pas de même pour les dons que recevait la mission de Loango. Ou encore, dans cette répartition des subsides, on tenait compte du grand nombre des internes de Loango, mais on ignorait complètement les frais de transport des missions de l'intérieur.

Lancé sur ce chapitre, M^{gr} Augouard poursuit. Une parisienne fortunée, une certaine Madame Obled, se montre très généreuse à l'égard de M^{gr} Carrie. Lors du sacre à Paris de M^{gr} Augouard, elle vient lui rendre visite, et tient à lui offrir elle-même sa croix pectorale et son anneau. M^{gr} Carrie soupçonne aussitôt M^{gr} Augouard de vouloir "détourner à son profit une petite fontaine qui a coulé jusque là pour moi". "Pourriez-vous faire une attaque plus méchante et plus blessante, demande ce dernier dans cette même lettre du 29 juillet. Si j'étais méchant, je transcrirais simplement à Madame Obled le passage de votre lettre, et c'est pour le coup que je tarirais la source. Si les missionnaires d'Asie auxquels elle donnait déjà avant de vous connaître vous faisaient le reproche que vous me faites aujourd'hui, que diriez-vous ? Non, cher Seigneur, je n'ai jamais cherché à vous enlever vos ressources. Les œuvres de Dieu ne se gênent pas, et la charité n'a jamais ruiné personne, soit qu'il s'agisse d'argent, soit qu'il s'agisse de travailler un peu pour les confrères. Je n'ai accepté ses dons qu'après m'être fait prier, par délicatesse à votre égard, et lorsqu'elle m'eut répondu : "Ma fortune est assez grande pour me permettre de vous faire du bien sans retrancher de ce que je destine à M^{gr} Carrie et aux missionnaires d'Asie. D'ailleurs, j'ai remarqué que le Bon Dieu a augmenté ma fortune depuis que je donne aux missions d'Afrique." Devant pareille déclaration, pouvais-je ne pas accepter ? Si je l'ai invitée à mon sacre, c'est qu'elle m'a répété plusieurs fois qu'elle avait été vexée de n'avoir pas été invitée au vôtre. Elle me dit aussi d'un air pincé que vous lui aviez demandé le chiffre de sa fortune pour y mesurer vos demandes, et que vous lui aviez fait remarquer qu'en 1890 elle ne vous avait pas envoyé les cinq cents francs promis pour votre séminaire. Pourtant, disait-elle, j'ai envoyé bien plus de cinq cents francs à M^{gr} Carrie tous les ans depuis son départ de France."

Puis, M^{gr} Carrie lui ayant affirmé que le recrutement et le paiement des porteurs lui occasionnaient des pertes d'argent assez sensibles, il revient une fois encore sur le problème que posent les caravanes : "J'ai peine à croire, écrit-il, le 18 septembre, que les charges vous reviennent à trente-six francs sans l'impôt sur le contre-maître. Si M. Lecorneur traite avec nous à trente-trois francs quarante, y compris les débarquements, il me semble que vous ne devez pas perdre beaucoup, d'autant plus que lui ne perçoit rien pour les avances perdues, tandis que chez vous elles sont à notre compte. Autrefois, avec le Père Levadoux, nous avions calculé que la charge revenait à vingt-huit francs. On y avait ajouté deux francs pour le coulage, les oublis, etc... Dès son départ au mois de mars, et avant les impôts, vous aviez déjà augmenté d'un franc cinquante par charge, de sorte que ce ne sont pas nos caravanes qui doivent vous ruiner et absorber vos faibles ressources."

Les 16 et 29 octobre, il s'explique une fois de plus, dit la peine que lui causent les lettres qui viennent de Loango, et tente de ramener le calme : "J'ai bien reçu avant-hier vos deux lettres du 24 août et du 18 septembre. Inutile de vous dire que j'ai ressenti en les lisant un grand serre-

ment de cœur, car je constate avec tristesse que vous êtes toujours profondément irrité contre moi. Je vous avoue que je m'étais fait une toute autre idée de la charité, et je pensais que les leçons élémentaires du catéchisme regardaient les évêques aussi bien que les simples fidèles. J'ai agi selon ma conscience et j'ai voulu me rendre compte de nos dépenses, sans jamais avoir voulu vous léser en quoi que ce soit. Vous vous êtes mépris sur mes sentiments, et vous avez mal interprété toutes mes paroles. Je le regrette et ne puis plus que prier le Bon Dieu de vous éclairer et de vous inspirer des paroles plus douces et plus charitables... Revenons donc à la cordiale entente du passé et oublions les griefs réciproques pour ne penser qu'à notre salut et au salut des âmes.

"J'ose encore espérer que vous allez m'envoyer une de ces bonnes lettres que votre cœur vous dictera et que le mien comprendra pour son plus grand bien et pour le bien de nos deux missions qui n'oublieront jamais que vous avez été leur premier père."

Vers la fin de l'année, le désaccord s'atténua. L'abbé Maonde, le premier prêtre congolais, a été ordonné. Il seconde le Père Gaëtan au séminaire. Du renfort est arrivé de France. En plus de l'évêque et de l'abbé, la communauté de Loango compte quatre Pères et trois Frères. Le Père Remy de Brazzaville est descendu, pour peu de jours il est vrai, à Loango. Mieux secondé, M^{gr} Carrie peut se donner davantage aux affaires de Brazzaville. Malheureusement, en ce début de novembre 1892, la route est, une fois de plus, coupée à la hauteur de Comba et le demeurera un mois et demi ; si bien que M. Dolisie lui-même doit emprunter la route de l'Etat indépendant pour regagner la côte et la France. "Aucune caravane arrivée à Brazzaville depuis un mois et demi, écrit M^{gr} Augouard le 24 décembre. M. Laval s'est fait tuer par sa très grande faute ; et, en arrivant sur le théâtre de la guerre, près de Comba, les porteurs déposent leurs charges et retournent 'velociter' au Loango. Il paraît qu'il y a dans les villages une grande quantité de charges ainsi accumulées."

Dans sa réponse, M^{gr} Carrie qui, malgré toutes ces difficultés, aura cependant envoyé durant cette année 1892, vingt-six caravanes à Buzenza et à Linzolo, et vingt-quatre à Brazzaville, fait part d'un décès : celui de M. Cholet. Perclus de rhumatismes, à bout de forces, malgré ses trente-trois ans, élu récemment délégué au Conseil supérieur des colonies par vingt-et-une voix sur les vingt-quatre électeurs français que comptait alors Loango, M. Cholet s'apprêtait à rentrer en France. Son état s'aggravant, il était venu mourir à la mission. L'administrateur Fourneau, son successeur, un ancien de l'équipe de Brazza, que ses explorations de l'Ogoue et de la Sangha avaient rendu célèbre, arrivera quatre jours plus tard, accompagné de sa jeune femme.

PREMIERES ORDINATIONS SACERDOTALES

Le lendemain de l'enterrement de M. Cholet, samedi des Quatre-Temps de Noël, M^{gr} Carrie avait eu la joie de réaliser pour la première fois un de ses plus chers désirs.

Au début de l'année scolaire 1875, deux ans après leur arrivée à Landana, le Père Duparquet avait ouvert un petit séminaire. A vrai dire, ce petit

séminaire ne comptait alors qu'un seul élève, un petit mulâtre, Louis de Gourlet. Quatre ans plus tard, devenu supérieur, le Père Carrie donne une nouvelle impulsion au séminaire. Quatre autres petits écoliers rejoignent Louis de Gourlet ; ce sont Louis Loutete, le fils d'un chef des environs de Landana, et trois petits esclaves rachetés à Boma en 1874, Charles Maonde, Charles Kambo et Jean-Baptiste Massensa. "Ils sont séparés des autres, écrivait à l'époque le Père Carrie au Père Duparquet, pour la classe, l'étude, la plupart des récréations et les exercices spirituels qui sont à peu près ceux du scolasticat de Langonnet... Voici comment nous avons arrangé les choses pour suffire à tout. Je fais la classe de latin, une heure et demie par jour. Le Père Schmitt est chargé du cours de français, deux heures par jour. Le Père Gaëtan, le matin, pendant une heure et demie, enseigne l'arithmétique et le catéchisme." En 1882, le petit séminaire comprendra treize élèves. Si le Père Carrie en a passé la direction à l'un de ses missionnaires, il en demeure cependant le véritable supérieur. Aucune initiative ne s'y prend sans son agrément. Il a fixé dans un coutumier tout ce qui fait sa vie et celle du futur grand séminaire, les jours de classes, de fêtes et de vacances, avec leurs règlements et leurs horaires, le nombre des repas et leur menu, l'habillement et le logement des élèves, le programme des études. Celles-ci dureront six ans au petit séminaire et autant au grand. On prendra la soutane - grise - en entrant en philosophie.

Comme il l'avait prévu, les changements de professeurs et de directeurs furent malheureusement fréquents. En plus du Père Duparquet et de lui-même, douze directeurs, dont l'un d'eux, le Père Gaëtan, le sera à quatre reprises différentes, se succéderont à la tête de l'établissement. Mais, durant ce laps de temps, trente-trois enfants seront cependant admis au grand séminaire. En cette année 1892, le 17 décembre, M^{gr} Carrie recueillait le fruit de ses patients efforts. Les abbés Louis de Gourlet et Charles Maonde allaient recevoir le sacerdoce.

Ce n'était pas la première ordination sacerdotale que voyait l'humble cathédrale en planches de Loango. En 1890, M^{gr} Carrie avait déjà conféré le sacerdoce à un missionnaire portugais dépendant de son ancienne préfecture de Landana, puis l'année suivante au Père Le Meillour, et enfin, en 1892, à l'abbé Alvens du diocèse de Loanda. Mais pour la première fois il avait la joie d'ordonner prêtres des enfants du pays.

Originaires tous deux de la préfecture de Landana, ils avaient été laissés libres d'y retourner ou de demeurer après leur sacerdoce dans le vicariat. Louis de Gourlet avait opté pour la préfecture, tandis que Charles Maonde avait préféré demeurer auprès de M^{gr} Carrie.

Son enfance avait été particulièrement éprouvée. Devenu avec sa mère et son frère l'esclave du chef de son village de Yembou, près de San-Salvador, après la mort de son père empoisonné par le poison d'épreuve, il avait été vendu et revendu contre quelques grosses d'étoffes et plusieurs bouteilles d'eau-de-vie. Son dernier maître l'avait enfin proposé à un commerçant français de Boma, qui l'avait racheté moyennant fusil, poudre, étoffe et eau-de-vie, pour le compte du Père Carrie.

Alors âgé d'une douzaine d'années, Maonde et ses petits compagnons, Massensa et Kambo, s'étaient très vite familiarisés avec la vie de la mission et la discipline de l'école. Physiquement et intellectuellement, il était peut-être le moins doué des trois, mais il surpassait ses compagnons par sa surprenante assiduité au travail, sa parfaite obéissance, sa modestie et sa piété exemplaire. Aussi, distançant ses deux amis, il inaugurerait le grand séminaire en 1886, en compagnie de Louis de Gourlet et de Louis Loutete, recevait la tonsure avec eux le 5 mars 1887, puis, devançant encore ces compagnons, il recevait les ordres mineurs le 1^{er} mars 1890, le sous-diaconat le 22 décembre de la même année, le diaconat le 19 décembre de l'année suivante, et, rejoint par Louis de Gourlet, s'appropriait à recevoir la prêtrise.

Trois ans après son ordination, l'abbé de Gourlet sera emporté à Landana par la tuberculose. Quant à l'abbé Maonde, il sera sous-directeur du petit séminaire et vicaire à la paroisse. "On ne compte pas les villages qu'il a visités, écrira plus tard M^{sr} Derouet, successeur de M^{sr} Carrie, les indigènes qu'il a catéchisés, les malades qu'il a soignés et consolés. Sur les registres des baptêmes, on relève près de quinze cents inscriptions portant sa signature. A lui seul, il entendait en confession les trois-quarts des chrétiens de Mayoumba (où il fut envoyé dans la suite). Et ces succès n'étaient dûs qu'à sa piété, à son zèle, à son inlassable persévérance, car sa parole était lente et assez souvent embarrassée. Mais il parlait en frère, et, à défaut de l'éloquence mondaine, ce modeste avait l'éloquence du coeur que relevait encore l'attrait de sa vertu."

Après quinze ans de ministère, un hydrocèle se déclara qui lui rendit la marche de plus en plus difficile. On l'envoya à Paris. Opéré à l'hôpital Saint-Joseph le 10 juin 1907, il entra en convalescence, lorsqu'une pneumonie l'emporta dix jours plus tard. Ses obsèques eurent lieu à Chevilly, où il repose dans le cimetière de la communauté.

Avant lui, en 1902, ses amis, les abbés Massensa et Kambo, étaient morts à quelques mois d'intervalle, emportés par la maladie du sommeil. M^{sr} Carrie les avait ordonnés prêtres en décembre 1898.

Avant la fin de cette même année 1892, le jour de Noël, l'évêque de Loango avait encore la joie de voir entrer au noviciat de la jeune congrégation de S. Pierre Claver qu'il avait fondée, deux postulants Frères congolais, et de recevoir les premiers vœux de deux novices, les Frères Pierre et Célestin.

CHAPITRE XVII

LE BARRAGE DU KOUILOU

M^{re} Carrie avait eu raison de conseiller à ses Pères de Buanza de se méfier du Niari. Depuis janvier de cette nouvelle année 1893, le fleuve ne cesse de monter. En mars, il déborde de ses rives et couvre à perte de vue la savane avoisinante, noyant les jeunes plantations et les premiers travaux de la nouvelle mission. De cet immense lac jaillit comme un flot le petit tertre que dominent les deux cases de l'ancien poste.

"J'écris à Monseigneur que nous ne pouvons demeurer ici, décide le Père Sand. Et, puisqu'il nous faut trouver un meilleur emplacement et que nous sommes condamnés à l'oisiveté, je pars dès demain à sa recherche avec les ouvriers."

De retour quelques jours plus tard : "A quelques kilomètres d'ici, dit-il au Père Schmitt, j'ai trouvé dans la direction de Loango un superbe plateau qui domine le fleuve. La terre appartient au chef Ndamba. Je lui ai immédiatement fait des propositions d'achat. Nous allions conclure le marché, lorsque les sorciers l'ont fait revenir sur ses promesses. Rien dans les environs ne me paraît aussi intéressant. Si nous ne pouvons avoir cette terre, que le Sacré-Coeur vienne à notre aide."

Au sixième jour d'une neuvaine décidée à cette intention, des messagers de Ndamba arrivent à la mission :

- Le chef demande aux hommes de Dieu, déclarent-ils, de venir habiter sur sa terre.

- J'en suis heureux, confie aussitôt le Père Sand au Père Schmitt. Ces Babembes méritent qu'on s'intéresse à eux. Ils me paraissent énergiques. Les villages sont peuplés d'enfants. Partout, j'ai reçu le meilleur accueil. Mais nous nous sommes bien trompés en pensant cette population douce et pacifique. La guerre semble même les passionner. Au cours de ma tournée, j'ai pu assister à un spectacle extraordinaire : d'un point élevé qui dominait la savane et de nombreux villages, j'en ai vu deux partir en même temps récolter leurs arachides ; de part et d'autre, une dizaine de guerriers éclairaient la route en avant-garde ; suivaient les femmes chargées d'enfants, de paniers, de pioches, de fétiches, enfin le gros de l'armée, cinquante à soixante hommes, fermait la marche. Durant le travail des femmes, les hommes disséminés et cachés autour des plantations, s'aventuraient parfois à la recherche d'un mauvais coup à faire, d'une femme à capturer, d'un adversaire à tuer. Cette insécurité permanente doit être une des raisons pour lesquelles nous trouvons si difficilement du bétail. Quoi qu'il en soit, je communique immédiatement à M^{re} Carrie la nouvelle du revirement de Ndamba.

Il lui signale aussi que, si dans l'avenir on peut espérer remplir l'école avec la jeunesse des environs, on ne trouve aucun enfant à racheter de

l'esclavage. "Deux seulement, et à des prix exorbitants : huit fusils à seize francs pièce, quatre tonnelets de poudre à quatre francs, cinq pièces de guinée à cinq francs soixante : prix de la côte." Et pour la première fois - le renom de Buanza deviendra, hélas, rapidement célèbre sur ce point - il annonce qu'un des Frères est atteint par la bilieuse.

EVEQUE ET MEDECIN

Hanté par les cas si fréquents de cette maladie qui décimait ses missionnaires, l'évêque avait jugé de son devoir d'étudier lui-même les remèdes à y opposer. Pour cela il avait consulté livres de médecine et médecins présents à Loango ou qui y faisaient escale. Ses conclusions l'avaient réconforté.

"Ces fièvres ne sont plus dangereuses, pense-t-il pouvoir répondre au Père Sand, lorsqu'elles sont soignées comme il faut."

Comment les soigner ? "Dès le début, purgez le malade à l'huile de ricin, quarante grammes. Revenez à cette médecine un ou deux jours après, si la fièvre n'est pas coupée. De suite après la purge, administrez dans la journée de trois à quatre, au besoin cinq grammes de quinine. Aucun accident à craindre. La vie du malade en dépend uniquement. Si le malade vomit, faites une injection de chlorhydrate de quinine (voyez Bouchardat, p. 87). C'est infailible. La quinine prise par injection a un effet au moins double de celle prise par la bouche. Les injections doivent être profondes, dans les chairs et non sous la peau. Il faut, avant de les faire, laver à l'eau phéniquée la seringue et la peau à l'endroit où vous faites la piqûre. Cela, pour éviter les abcès. Ici, on sauve tous les malades avec ces traitements. Vomissements, graves symptômes, ne pas s'en inquiéter trop, car c'est uniquement l'effet de la fièvre. Coupez la fièvre, et ils cesseront. Ne pas vous inquiéter de l'hématurie, c'est l'effet de la fièvre. Le grand, le seul ennemi à combattre, c'est la fièvre."

Et en post-scriptum : "Prévenez les fièvres bilieuses en vous purgeant tous au moins tous les mois ou tous les quinze jours. Prenez de fortes doses de quinine. C'est l'antidote par excellence des miasmes paludéens."

Mais comment rendre la quinine liquide ? Le supérieur de Buanza le demande deux mois plus tard, pour un autre de ses Frères atteint à son tour.

L'évêque répond le 20 août : "Il faut cinq grammes de bromhydrate ou de chlorhydrate de quinine pour dix grammes d'eau de laurier-cerise. On remue le mélange de quinine et d'eau de laurier-cerise avec un cristal d'acide tartrique, jusqu'à ce que la solution soit limpide, puis on filtre." Il en envoie à Buanza, ainsi qu'une seringue Pravaz de cinquante centigrammes. "Deux injections de cette solution équivalent à deux grammes de quinine prise par la bouche."

Ces précautions et ces remèdes "infaillibles" de l'évêque et les soins assidus du docteur Descours de Loango n'empêchèrent malheureusement pas la Soeur Nézie, âgée de vingt-trois ans, et le Frère Vivien de succomber en juillet et en septembre 1893, emportés par cette même bilieuse hématurique.

Le décès du Frère Vivien fut particulièrement sensible à M^{re} Carrie dont le Frère, âgé d'à peine vingt-neuf ans, était depuis plus de dix ans, le compagnon fidèle et laborieux. Il exprime sa douleur dans ces lignes du "Mémorial" : "Le 21 septembre, nous avons la douleur de perdre notre bien cher et regretté Frère Vivien. Ouvrier de la première heure, il avait bien travaillé aux premières constructions de la mission de Loango, et depuis, il n'avait cessé de nous rendre les plus précieux services dans les fondations de Mayoumba, de Sette-Cama et de Buanza. Jeune, intelligent, ardent et dévoué, il semblait être appelé à une longue et très utile carrière, lorsque la mort est venue nous l'enlever. Il a fait à Dieu et pour l'Afrique le sacrifice de sa vie et s'est endormi paisiblement dans le Seigneur. Bienheureux ceux qui sont morts dans le Seigneur ! leurs oeuvres les suivent."

Il n'en demeure pas moins confiant dans son traitement, recommandant toutefois, dans la lettre qui annonce ce décès à Buanza, d'augmenter le nombre des injections de quinine : "Donnez quatre seringues Pravav de solution de quinine (soit deux cents centigrammes) le matin, autant à midi, et autant le soir, ou à six heures de distance. Ce qui coupera probablement la fièvre." Pour que le malade ne souffre pas trop de ces multiples piqûres : "Il ne faut enfoncer l'aiguille de la seringue Pravav qu'une seule fois dans la chair, même quand vous devez injecter quatre grammes de solution, ou quatre injections. Après la première injection, vous laissez donc l'aiguille dans la chair, où elle doit être enfoncée entièrement, c'est-à-dire jusqu'à la garde. Vous dégagez la seringue de l'aiguille et la rechargez de nouveau pour l'assujettir à l'aiguille et injecter son contenu jusqu'à trois ou quatre fois. Mais il faut bien assujettir la seringue à l'aiguille, sans cela le liquide fuirait à la jonction de la seringue et de l'aiguille. Ce système épargne bien des douleurs au malade et ménage l'espace qui, dans une longue maladie, finit par vous manquer, à moins de cribler de piqûres le pauvre patient. Ce qui est un petit martyre."

En novembre, ce sera au tour du troisième Frère de Buanza d'être atteint, et le Père Schmitt qui remplace alors le Père Sand, obligé de rentrer en France en juillet pour soigner son foie, n'arrive pas à dissoudre la quinine. "J'ai suivi à la lettre la manière indiquée, confesse-t-il le 14, mais sans succès. Je vous serai très reconnaissant, Monseigneur, si vous vouliez bien avoir la bonté de m'expédier une solution de quinine toute préparée."

Ce que fait aussitôt l'évêque, qui explique de nouveau sa méthode : "Vous n'avez pas mis assez d'acide tartrique. Ici, je réussis parfaitement en suivant le procédé que je vous ai indiqué, et les médecins de Loango n'en suivent pas d'autre. Prenez de préférence deux ou trois gros cristaux d'acide tartrique, que vous retirez dès que la solution devient transparente. J'ai indiqué, dans le traitement de la fièvre bilieuse hématurique, la manière de préparer ces solutions. Je vais vous en envoyer qui sont toutes prêtes. Ayez grand soin que votre seringue soit parfaitement propre et désinfectée, sans cela vous vous exposez à avoir des abcès désagréables."

Si les bilieuses se renouvellent si fréquemment à Buanza, estime l'évêque, c'est que les missionnaires n'utilisent pas leurs parasols, "ce qui est fort dangereux. Après plus de vingt ans d'Afrique, je ne puis pas encore supporter le grand soleil pendant une heure sans parasol. C'est pour s'être

exposé au soleil qu'un officier de l'expédition Monteil vient d'échapper à grand peine à une hématurique."

DANS L'INTERIEUR

Les inondations et la nécessité de reconstruire ailleurs la mission avaient fait ajourner la venue des Soeurs à Buanza. Ces mêmes raisons y appelaient M^{re} Carrie qui, dès le mois de mai 1893, profite de la saison sèche pour retourner dans l'intérieur.

Dans le Mayombe, sa caravane croise celle du duc d'Uzès et du lieutenant Julien. Une dysenterie tenace les oblige tous deux à revenir à la côte. S'ils ont pu reprendre à la tribu des Boubous, dans le Haut-Oubangui, la tête de M. de Poumeyrac, ils doivent abandonner leur projet de continuer sur Bangassou, d'atteindre Fachoda en passant par le Bahr-el-Ghazal, de pousser sur Khartoum, en vue de contrebalancer dans ces pays l'influence belge et anglaise, et de gagner l'Abyssinie par un affluent de la rive droite du Nil.

A Buanza, sur le plateau Ndamba, commence à sortir de terre une vaste maison en briques.

- Selon le plan que vous nous avez envoyé, explique le Père Sand qui, en compagnie du Père Schmitt et des Frères Roch, Désiré et Mamert, fait à l'évêque les honneurs de la nouvelle mission, elle sera entourée d'une véranda et comportera au rez-de-chaussée deux pièces, un grand magasin et un grand réfectoire, et six chambres à l'étage. Le travail ne manquera donc pas au Frère Célestin que vous avez bien voulu nous amener en renfort.

- Je suis étonné que l'administration n'ait pas choisi cet emplacement pour son poste, déclare l'évêque qui, les fondations de la case examinées, s'approche du bord du plateau et contemple, du haut de la rive qui tombe à pic sur le fleuve, le Niari qui coule lentement à ses pieds en une large boucle. Ici, aucune crue du fleuve n'est à craindre. Par contre, la rive droite est certainement submergée à chaque saison des pluies. Quelle vaste étendue que cernent là-bas, très au loin, ces hauts sommets du Mayombe !

- La proximité du village de Ndamba le gênait sans doute. J'espère qu'un jour le village partira. Nous y mettrons notre village chrétien. Si vous le voulez, Monseigneur, allons voir le four à briques ; il peut contenir trente-cinq mille briques. J'ai calculé qu'il nous en faudra plus de cinq cent mille pour la maison, les trois bâtiments scolaires, la cuisine, la lingerie et autres petites dépendances. Le four à chaux du Frère Roch se trouve malheureusement beaucoup plus loin, à près de dix kilomètres, et, en ce pays de savane, le Frère Désiré doit faire au moins quatre kilomètres pour trouver des arbres pour ses constructions.

- Donc, n'hésitez pas à planter, surtout, évidemment, des arbres fruitiers, spécialement les arbres à pain.

- Tout cela est prévu, Monseigneur, même une allée de manguiers qui longera la mission et ira de la rive du Niari jusqu'au sentier qui mène aux villages. M^{re} Augouard nous a promis des plants de caféiers. Nous profitons de la saison sèche pour couper la brousse et préparer nos plantations. Le Frère Désiré a prévu son jardin potager sur le bord du Niari, mais à distance de toute crue possible. Malheureusement, le manque de main d'oeuvre nous retarde.

- Trouvez des ouvriers sur place. Les Loangos n'acceptent plus de travailler dans l'intérieur. On a tellement besoin de porteurs, et les porteurs gagnent tellement ! En deux mois, c'est-à-dire en un voyage aller et retour, ils se font autant que s'ils travaillaient un an comme ouvrier. Il faut dire qu'en plus de leur salaire de porteur, ils vendent à leur profit, en cours de route, des marchandises personnelles. Embauche donc des Babembes.

- C'est ce que nous faisons, Monseigneur. Au début, quelques jeunes ont accepté de travailler trois ou quatre heures. Ils étaient payés aussitôt et revenaient ou non le lendemain. Nous passions sur beaucoup de lenteur et de négligence pour ne pas les décourager. Petit à petit, ils ont pris goût au salaire qu'ils reçoivent, et ils viennent maintenant plus régulièrement, et parfois de villages distants de trois ou quatre jours de marche. Certains sont devenus d'habiles briquetiers.

L'évêque arrive devant l'enclos qui renferme la basse-cour :

- C'est le domaine du Frère Désiré, continue le Père Sand. Son élevage et le gibier que nous achetons nous permettent d'économiser nos boîtes de conserve. Et nos chèvres nous donnent tous les jours un peu de lait.

- Et l'évangélisation du pays ? demande l'évêque.

- Il se réduit pour le moment à des classes de catéchisme que nous faisons aux ouvriers et dans les villages des environs. Quand la maison sera achevée, nous partirons en tournée dans l'intérieur. Mais nous avons déjà pu constater que, loin de nous cacher leurs malades, les Babembes nous les amènent pour les soigner. Presque chaque jour aussi, des porteurs malades ou blessés viennent nous demander des soins. Mais le plus malade est peut-être encore moi qui recommence à souffrir beaucoup du foie. J'ai parfois envie de vous demander de retourner en France.

- Consultez d'abord le médecin de Loango. S'il exige votre retour, je ne pourrai évidemment pas m'y opposer.

Le temps de sa visite à Buanza terminé, Monseigneur reprend la route des caravanes. Dix jours plus tard, il est à Linzolo. Là aussi il fallait construire. A part la chapelle, les bâtiments des Pères et ceux de l'internat tombaient en ruines.

Le Père Le Luc avait, au début de l'année, reçu l'ordre de préparer les matériaux : briques et bois de charpente. En attendant une machine à briques, des apprentis briquetiers en faisaient à la main, sous la surveillance du Père Le Meillour et d'un ouvrier prêté par M^{gr} Augouard. On construisait aussi un four à briques au bas de la colline. Si les bûcherons du Frère Euphrase abattaient les arbres de la forêt comme en se jouant, ses scieurs avaient beaucoup de mal à débiter ces arbres en planches régulières.

Aussi Monseigneur trouva-t-il que les préparatifs n'étaient guère avancés. Le Père Le Luc en convint. Mais comment obtenir de meilleurs résultats avec de pareils ouvriers ? Doivent-ils passer avec eux leurs journées, ou assurer l'instruction et la surveillance de leurs soixante-douze internes, les classes de catéchisme à la mission et dans les deux villages chrétiens et faire des tournées ?

- Cinq nouvelles familles ont été installées dans nos villages, signale-t-il. J'hésite cependant à continuer à racheter adultes et femmes âgées. N'est-il pas préférable de réserver notre argent à acheter des enfants ? Ils coûtent évidemment plus cher, puisque les villages se les vendent pour environ trois mille barrettes, tandis que le prix d'un esclave adulte, et à fortiori d'une vieille femme, est sensiblement moins élevé. Mais nous n'obtiendrons de vraies familles chrétiennes qu'avec les enfants.

- Vous avez raison. Quand nous recevrons de l'administration des enfants par centaines, comme nos collègues belges, nous pourrions utiliser quelques crédits de la Sainte Enfance pour racheter vieilles et adultes. Mais ce n'est malheureusement pas pour demain.

- Sûrement pas. Peu avant qu'il ne rentre en France, j'avais demandé à M. Dolisie s'il n'avait pas par hasard une femme à donner à notre catéchumène Musoki. J'ajoutais que je ne tenais pas à recevoir une de ces femmes qui passent de laptot à laptot, de travailleur Loango à travailleur Loango, qu'une de celles que ses vapeurs descendent parfois du haut ferait mieux mon affaire. M. Dolisie a été piqué de ce que je ne trouvais pas bon pour la mission les femmes perdues qui traînent au poste. Il me répondit sèchement que toute personne qui avait mis le pied sur le territoire français était libre d'aller où bon lui semblait. Je crois d'ailleurs vous avoir déjà raconté ce petit incident dans une de mes lettres du début de mai.

- Votre basse-cour a bien diminué.

- Le début de la dernière saison des pluies a été une période de famine. Le porc revenait à cinquante francs, le cabri à quarante ou quarante-cinq, et une poule à quatre francs, lorsqu'on en trouvait. Nous sommes demeurés parfois plus de trois semaines sans pouvoir acheter une poule, à moins d'aller nous-mêmes assez loin dans le pays bassundi. Cette montée des prix est due en partie à la S.A.B., société belge qui veut ruiner la maison hollandaise, et a besoin à Manyanga d'un nombre toujours plus grand de porteurs. Elle les trouve en fixant à très bas prix ses étoffes les meilleures et de grande largeur, bourre rouge et guinée forte, qu'ils appellent Gapi et Gandzoko. Le reste n'est accepté que pour une valeur dérisoire.

À propos des porteurs, je vois dans les comptes qu'à Loango aussi leur salaire ne cesse d'augmenter. En mars 1892, chaque porteur recevait trente francs ; maintenant, nous le payons trente-six francs. Pourtant la nouvelle réglementation signée par tous les Européens de Loango fixait à quarante-deux cortades le salaire d'un porteur. A soixante-dix centimes la cortade, cela fait vingt-neuf francs quarante.

- Vous oubliez les taxes qui frappent les caravanes, en vue d'entretenir et d'améliorer la route. Chaque porteur me revient à plus de trente-huit francs.

Comme il l'avait annoncé, M^{gr} Augouard arrivait le lendemain. Il tenait à rendre à M^{re} Carrie la visite que ce dernier lui avait faite l'an dernier à Brazzaville, et espérait bien le décider à revenir une fois encore sur le bord du Pool. N'avait-il pas à lui faire les honneurs de sa cathédrale en voie d'achèvement ? L'évêque de Loango ne se fit pas prier. Comme le lui rappelait M^{gr} Augouard, il demeurait le père et le fondateur des missions de l'intérieur.

Sachant ce que la moindre construction demande de patience et d'efforts, M^{re} Carrie admire cette vaste nef de trente-six mètres de long sur

douze mètres de large, ornée de bas-côtés de deux mètres cinquante, que supportent des colonnes en bois posées sur des soubassements en palissandre et couronnées par des chapiteaux. Un clocher surmonté d'une croix s'élève à vingt mètres de haut.

- Elle nous a demandé dix fournées de trente mille briques, explique l'évêque en désignant le sol et les murs. Un de nos maçons nous en a cassé trois en tombant de cinq mètres de haut. Honteux de sa maladresse, il s'empressa de remonter, tout penaud, sur son échafaudage et de se remettre au travail. Les briques avaient eu plus de mal que lui. Le bois de la charpente et des colonnes, le "Léon XIII" l'a cherché dans les îles boisées du fond du Pool. La scierie hydraulique que le Père Allaire avait essayé de nous monter n'a jamais pu fonctionner sérieusement. Elle nous causait beaucoup d'ennuis et débitait moins que deux hommes. Nous l'avons démontée, et la grande roue de quatre mètres a été métamorphosée en cette rosace que vous voyez sur la façade au-dessus du porche. J'en fermerai les rayons par des grisailles de couleurs. M. Gresshoff, le duc d'Uzès et le prince de Croy, gouverneur de l'Etat indépendant, que nous avons eu le plaisir de recevoir plusieurs fois, m'ont promis des vitraux pour les fenêtres ogivales du chœur. Le général Charette m'offre le maître-autel. Une voûte en voliges cachera les tôles du toit. Pour le moment, nous travaillons à meubler l'église.

- Quand pensez-vous l'inaugurer ?

- Dans un an, j'espère.

Revenant vers la mission, vaste rectangle planté d'ananas et d'arbres fruitiers qu'entouraient une dizaine de bâtiments en briques, couverts de tôles pour la plupart, et que dominait la maison à étage des missionnaires :

- Il nous faut toutes ces constructions pour loger nos nombreux hôtes et leurs multiples charges, nos écoliers et nos ouvriers.

- Brazzaville aussi a bien changé. Voyez-vous : à certains moments, il me semble que nous ne progressons pas, que nos efforts sont vains. Que de déchets suis-je obligé de constater au séminaire, parmi nos grands écoliers et nos ménages chrétiens ! On vient à nous tant qu'on espère un quelconque avantage matériel ; mais on nous fait mauvaise figure à la première occasion. On nous empêche de baptiser les moribonds, qu'on nous accuse de faire mourir par l'eau du baptême. Et la nkassa, la sorcellerie, et même l'esclavage continuent tout comme dans le passé. Malgré tant d'efforts et la vie de tant de missionnaires, mon vicariat n'a encore que huit cent cinquante chrétiens. Mais dans ces moments-là, je m'efforce aussi de voir l'autre partie du tableau. A votre arrivée à Landana en 1880, nous étions trois Pères et trois Frères pour toute la préfecture. Boma, la première filiale, était fondée. Mais nous étions loin d'être sûrs de l'avenir. Tiendrait-on ? Ne serions-nous pas rejetés à la mer, soit par les Africains, soit par les Portugais ? Vous vous souvenez des mauvais moments que nous avons alors passés. Et voilà qu'en moins de treize ans ont été créés, à côté de la préfecture de Landana, les vicariats du Congo français, de l'Oubangui et du Congo belge. Vingt missions s'éparpillent jusqu'à deux mille kilomètres à l'intérieur, avec Liranga et Bangui. Cent vingt missionnaires, Pères, Frères et Soeurs travaillent, ou ont donné leur vie pour ce coin de l'Afrique. Alors, je me dis que nos efforts, si épuisants qu'ils soient, ne sont pas vains, et que nous semons ce que d'autres moissonneront.

- C'est bien vrai. A tout prendre, malgré les énormes moyens dont

ils disposent, le commerce et l'administration n'obtiennent pas d'aussi bons résultats que nous. M. Dolisie me le disait encore, peu avant de partir en congé.

- Comment a-t-il accepté votre refus de faire inspecter vos écoles ?

- Mal, sur le moment. Mais il m'a été très facile de lui faire comprendre que, ayant ouvert moi-même mes écoles et les faisant vivre par mes propres ressources, j'avais parfaitement le droit de leur imposer le règlement qui me plaisait, et qui est d'ailleurs le vôtre, de les fermer si tel était mon bon plaisir, et que, s'il me donnait deux mille francs par école, il m'en prenait beaucoup plus avec leurs multiples taxes en douane, sur les contre-maîtres des caravanes, etc... Bref, un accord a été conclu. Et les inspections sont faites par des fonctionnaires que j'agréé et qui n'obligent pas mes élèves à crier : 'Vive la République !' Et récemment, au lieu de me parler d'inspection, on vient de m'envoyer un supplément de mille francs, mérité, m'écrit-on, par la tenue supérieure de mes écoles. On est étonné en haut lieu de voir déjà une quarantaine de garçons à l'internat de Liranga, et plus encore de savoir que je suis descendu de ma dernière tournée dans l'intérieur, en février-mars, avec huit fils de chefs destinés à l'école, dont six de ces terribles Bondjos, grands mangeurs de chair humaine. A Bangui, j'ai arraché à la marmite quantité d'enfants, dont deux petites filles et un petit garçon pour le prix infime d'un fusil à pierre et un verre de poudre. Si j'avais pu rester huit jours de plus, j'en aurais eu vingt ou trente à de semblables conditions. Pendant ce temps, le Père Allaire portait des vivres et des secours à des Belges attaqués dans le Baringa. En remerciement, l'Etat l'a laissé baptiser huit prisonniers avant qu'ils ne soient fusillés, et lui a permis de ramener à Liranga quarante-deux femmes et enfants condamnés au même triste sort. Malheureusement, à son retour un voisin, chef influent et très favorable, venait d'être tué pour une question de femme par un laptot du poste. L'administrateur a refusé de punir son soldat. Même cas ici récemment. Quand notre grand chef Mallié est quasi ivre-mort, son grand plaisir consiste à couper le cou à l'un ou l'autre de ses esclaves. Ses gens ont eu le courage de venir me supplier, en cachette évidemment, d'intervenir auprès du chef du poste, pour qu'il mette fin à pareille barbarie. Savez-vous la réponse : 'C'est une affaire entre Batekes. Je ne puis m'en mêler.' De son côté, me signale-t-on, Brazza a adopté dans la Sangha une politique extrêmement arabophile. Il y déverse par charges entières Corans, gris-gris, chapelets musulmans, etc... Si M. Etienne était encore sous-secrétaire d'Etat aux colonies, je lui signalerais le danger de cette politique pro-musulmane. Mais il est maintenant remplacé par M. Delcassé.

Voulez-vous que nous rendions visite demain au docteur Cureau, intérimaire de M. Dolisie, dont le successeur, l'administrateur Chauvot, arrive dans quelques jours ? Nous irons aussi voir M. Gresshoff, s'il est là. Cet après-midi, les Soeurs vous réclament. Dans la nuit du 9 mai, leur mission a été à moitié démolie par une tornade d'une force inouïe. Partie vers six heures du soir de Kinchassa où elle a coulé un vapeur belge, elle nous est arrivée par le port de Brazzaville et a continué son chemin dans la direction des Soeurs, fracassant les arbres sur son passage et arrachant la moitié du toit de leur maison à étage et ceux du parloir et de la basse-cour. Les chevrons ont été projetés dans la cour intérieure, et nous avons retrouvé des tôles à quatre ou cinq cents mètres de là, parfois accrochées au sommet des grands arbres. Des torrents d'eau n'ont cessé de tomber toute la nuit, abîmant la maçonnerie et détériorant tout chez les pauvres Soeurs. Comble de malheur, un autre orage

les inonda encore toute la nuit du surlendemain, avant que les dégâts aient pu être réparés.

Dans un agréable coin de verdure s'alignent six bâtiments disposés selon le plan de la mission des Pères. Les Soeurs ne cachent pas leur joie de revoir celui qui, il y a près d'un an, les accueillait à leur descente de bateau. A l'internat où elles mènent les deux évêques, leurs quarante élèves reçoivent les prélats selon le cérémonial traditionnel en pareille circonstance : discours, chants, interrogations sur les diverses matières d'enseignement, présentation des travaux de couture que l'évêque de Loango ne regarde que d'un oeil distrait, tandis qu'il s'intéresse au nombre d'hectares d'arachides et de manioc qu'elles ont préparés en vue de la prochaine saison des pluies. Au moment de les quitter, il leur adresse, à la demande de M^{re} Augouard, un petit mot d'encouragement qui se termine par une mise en garde contre la vanité, la coquetterie et la paresse : "C'est en aimant le travail, leur dit-il, en particulier le travail de la culture, que vous deviendrez de bonnes chrétiennes, de bonnes épouses et, plus tard, de bonnes mères de famille."

Sur le chemin du retour :

- Ne pensez-vous pas, demande M^{re} Carrie, qu'il serait bon de nous réunir de temps à autre avec les chefs des juridictions voisines ? On dit le plus grand bien de M^{re} Le Roy, le jeune successeur de M^{re} Le Berre. Ses problèmes sont les nôtres ; qu'il s'agisse d'éducation des garçons ou des filles, de séminaire, de catéchiste, de catéchuménat, de fondation de missions, de relations avec l'administration, et même de vie de communauté. Nous gagnerions à échanger nos idées sur ces points importants.

- Et à mettre, autant que possible, de l'uniformité dans notre action, approuve M^{re} Augouard.

- C'est pourquoi j'envisagerais une sorte de 'synode' groupant vicaires et préfets apostoliques et leurs missionnaires les plus expérimentés. A l'époque présente, si différente de celle que nous avons connue il y a simplement dix ans, nos oeuvres ont besoin d'être remaniées et adaptées à la vie moderne.

- Votre idée est excellente. Mais, comment la réaliser ? Ne me faut-il pas, à moi, votre plus proche voisin, vingt jours d'un pénible voyage pour me rendre chez vous ? Ces problèmes communs dont vous parlez, nous pourrions peut-être les étudier chacun chez nous avec nos missionnaires. Puis, les solutions envisagées, les conclusions obtenues, nous nous les communiquerions en vue d'une mise au point et d'une action communes, pour autant du moins que cela sera possible. Le Père Campana n'accorde-t-il pas, par exemple, à ses séminaristes de Loango, et malgré vos objurgations, bien des faveurs que, dans le même séminaire, vous refusez aux vôtres ?

- Nous verrons ce qu'en pense la maison-mère, à qui j'ai déjà soumis mon projet. J'ai même invité le Très Révérend Père à présider notre éventuelle réunion. Il pourrait ensuite, lui ai-je suggéré, visiter et mieux connaître nos missions d'Afrique dont l'évolution est si rapide maintenant.

- Attendons donc la réponse de Paris.

- Malgré vos constructions et vos voyages, pouvez-vous faire un peu de ministère ?

- Pas beaucoup jusqu'à présent, à part les classes de catéchisme à la mission. Les Batekes de Brazzaville sont toujours en route. Ils servent

de courtiers entre les Bayenzis du Haut-Fleuve et les Bacongus du littoral. A ce régime et dans l'état d'esprit actuel, ils gagnent beaucoup d'argent, qu'ils dépensent d'ailleurs aussi vite, sinon plus, qu'ils ne le gagnent. Il est difficile de leur faire un catéchisme suivi. La persévérance n'est pas leur fort. Le Père Paris fait aussi régulièrement que possible des tournées dans les villages voisins. Celui de Mpila, à cinq kilomètres d'ici, a ses préférences. Il s'y rend à dos d'un âne dont le prince de Croy nous a fait cadeau. La première fois qu'il se présenta à Mpila dans cet équipage, tout le village prit la fuite. Ce blanc à quatre pattes et muni de longues oreilles n'inspirait pas confiance. Puis on vit que l'équipage se démontait et que le Père, loin d'être malfaisant, soignait les malades, la confiance revint et les malades aussi... Aujourd'hui, toute crainte a disparu. On aime voir le Père arriver dans les villages et on lui indique volontiers les malades. Il en profite pour parler aussi à l'âme et envoyer au ciel les voleurs de Paradis, qui prient là-haut pour leurs frères moins heureux de la terre. Ici aussi, son petit hôpital connaît des jours de grande affluence, depuis qu'il a guéri un guerrier bateke horriblement brûlé sur tout le corps par l'éclatement de son sac de poudre qui prit feu à la suite d'un malheureux coup de fusil. Partout maintenant, il est connu sous le nom de Nganga Mbouka.

BRAZZA ET L'ISLAM

Revenu à Loango vers le milieu de juillet, précédé du Père Sand qui doit retourner en France soigner son foie, M^{re} Carrie apprend le décès du duc d'Uzès.

- Nous l'avions invité à faire partie du jury qui présida l'examen du grand séminaire, raconte le Père Derouet. Il ne nous a pas caché son étonnement d'entendre l'abbé Gaspard d'Oliveira exposer en latin la thèse de l'origine des idées. Il profitait de la moindre occasion pour venir nous voir. Le 10 juin, il s'est embarqué, souffrant plus que jamais de la dysenterie, sur un bateau qui touchait Cabinda avant de regagner l'Europe. On a dû le descendre à Cabinda, où il mourut le 20 juin, réconforté par la présence du Père Campana.

Pendant votre absence, M. et M^{re} Carrieu nous ont aussi quittés. Leur départ a été marqué par un pénible incident. M. Fourneau, qui ne s'entendait guère avec eux, a fait mettre le feu à leur paillote, alors que leur bateau était encore en rade. Il était question depuis longtemps de la reconstruire en matériaux solides. Mais pourquoi brûler sous leurs yeux cette maison où ils avaient passé leurs premières années de mariage ?

Plus graves sont les nouvelles que l'évêque ne tarde pas à recevoir de Brazzaville.

Après lui avoir raconté les plaisanteries d'un goût douteux dont il fut l'objet de la part de la Poste : "Au dernier courrier, on m'a supprimé quatre Croix du Poitou, et on y a substitué quatre journaux pornographiques ignobles. J'ai adressé une plainte virulente à l'administration, qui a promis de faire une enquête sérieuse. Cette petite saleté pourrait bien venir de la Poste de Loango." M^{re} Augouard reparle, le 4 septembre, de la politique de plus en plus arabophile de Brazza.

Revenu de la Sangha, "avec une vedette sans gouvernail et une deuxième suivant péniblement à la pagaie", le commissaire général se montre souvent à la mission et ne cache pas que, pour ne pas froisser les musulmans et ne pas gêner leur commerce, il ne veut ni missionnaires ni commerçants dans la Haute Sangha. "Je lui ai dit et redit que cette alliance avec les musulmans me semblait bien dangereuse pour l'avenir de la colonie. En tout cas, un malheur pour la mission. Dieu veuille que la France n'ait pas à se repentir d'une telle politique !" D'après Brazza, le Dieu de Mahomet vaut bien le Dieu des chrétiens. Ce qui déplaît souverainement à l'évêque qui rétorque que les musulmans seront toujours les ennemis des chrétiens et des Français. Le commissaire ne s'en tient pas là. Voici maintenant qu'il veut fonder des écoles arabes dans la Sangha, et fait venir des instituteurs musulmans. "Il m'a caché la venue de ces instituteurs musulmans, écrit-il le 5 décembre. La colonie s'en repentira tôt ou tard. De la part de ce franc-maçon, cette conduite anti-chrétienne n'a rien d'étonnant. Mais c'est aussi une conduite anti-française."

Et il énumère tout ce que Brazza fait pour ces musulmans. "De nombreux ballots contenant Corans, chapelets turcs, chemises, burnous, calottes, etc..., sont arrivés à Brazzaville, destinés aux enfants des écoles arabes de la Haute Sangha. Et l'on réquisitionne nos caravanes pour faire passer d'abord ces ballots. Il faudra peut-être encore donner nos porteurs pour véhiculer ces Arabes avec leur ménagerie, quand nos missionnaires qui arrivent de France devront attendre à la côte. Et il faudrait encore garder le silence ! Ah mais non ! Je me repends bien d'avoir prêté à Brazza notre plus belle baleinière qu'il m'a demandée avec instance et qui va probablement servir à trimballer ses Arabes." On comprend la mauvaise humeur de l'évêque, dont les charges, faute de porteurs, attendent depuis des mois dans les magasins de la mission de Loango.

Il reparle encore des sommes relativement importantes que les deux vicariats doivent verser au gouvernement, et qui compensent largement les trente-sept mille francs de subsides reçus "pour nos écoles où cinquante ou soixante missionnaires donnent l'instruction à près de trois mille enfants". La colonie affirme toujours qu'elle manque de crédits, "et voilà qu'on trouve de grosses sommes pour faire venir des Arabes qui vont enseigner la haine des chrétiens et n'apprendront jamais aux indigènes à aimer la France. Ces Arabes touchent chacun dix-huit cents francs de traitement. Leurs voyages sont payés avec toute leur smala. Le gouvernement leur construira leurs écoles et habitations et subviendra en outre à leur nourriture et entretien. La première année, ces gaillards vont coûter plus de quarante mille francs. N'est-ce pas véritablement scandaleux ?"

En se montrant favorable à l'Islam, le commissaire général espérait s'opposer aux visées belges et anglaises, dont l'influence progressait à l'intérieur de l'Afrique, et même dans les territoires français, et qui, elles, n'hésitaient pas à recourir même aux armes pour lutter contre les forces arabes. Malheureusement pour lui, ces instituteurs musulmans disparaîtront rapidement de la Sangha. Le dernier périra tragiquement dans le naufrage d'une baleinière dans laquelle il se trouvait en compagnie de M. de Brazza.

EXPEDITIONS MILITAIRES

A cette époque, l'Angleterre s'efforçait de réaliser son axe Le Caire-Le Cap, évidemment inconciliable avec l'objectif français, Dakar-Djibouti. Considérablement retardé dans sa remontée du Nil, Lord Kitchener, le général anglais, avait obtenu qu'une entente secrète de son pays avec l'Allemagne et l'Etat indépendant entravât, le cas échéant, notre expansion vers le nord et vers l'est de l'Afrique.

Jusqu'à présent, d'ailleurs, toutes nos expéditions avaient échoué : Crampel, Dibowsky, Poumeyrac, le duc d'Uzès, avaient tous dû revenir à la côte. Seul, Liotard se cramponnait dans le Haut Oubangui et progressait même, lentement, vers l'est. Mais, malgré le renfort d'une partie de l'expédition d'Uzès, ses faibles forces ne suffisaient pas à empêcher l'Etat indépendant de pénétrer et de s'installer sur notre territoire, d'exciter contre nous ses populations et de leur vendre par centaines des fusils à tir rapide. Avant de songer à aborder le bassin du Nil, il fallait d'abord être maître des crêtes nord du bassin du Congo.

L'opinion publique, la Chambre et le gouvernement, pour des raisons diverses, se lassaient de ces expéditions estimées inutiles, onéreuses ou inefficaces. Profitant d'un voyage en France, M. de Chavannes avait cependant réussi à en faire accepter une nouvelle, en mettant à sa tête un officier que de brillants services au Tchad avait rendu populaire, le commandant Monteil.

Vers le milieu de septembre 1893, les premiers éléments de sa troupe débarquaient à Loango, et s'éparpillaient dans tous les logements disponibles, avant de prendre avec de nombreux bagages la route de Brazzaville.

Plus que jamais, celle-ci est encombrée et manque de porteurs, car des sociétés commerciales de Léopoldville l'empruntent aussi. L'une d'elles est même soupçonnée de vouloir nuire aux autres et à l'administration française en accaparant les porteurs, si bien que la réquisition officielle des caravanes privées passe de un porteur sur cinq à un porteur sur quatre ; et comme M. Largeau, qui a succédé à M. Fourneau après l'intérim de M. Fondère, se montre à l'égard des missions moins complaisant que son prédécesseur, les charges de M^{tr} Augouard s'accroissent de plus en plus dans les magasins de Loango. A M^{tr} Carrie qui s'étonne de ne pas entendre ses plaintes et lui parle de l'expédition Monteil dont l'avant-garde commandée par le capitaine Lamy doit atteindre le Nil dans les premiers jours de 1894, il répond le 2 octobre d'une plume assez sceptique : "Je ne pouvais protester avant de connaître les nouvelles réquisitions. Mais je vous assure que toutes les fois que M. de Brazza vient ici je lui en parle, et il doit en être saturé. Je mets les Soeurs en avant et lui dis que c'est une honte pour la France d'obliger les Soeurs à boire de l'eau et à manger du manioc. Quant au colonel Monteil, il aura beau avoir plein pouvoir pour mettre les Belges à la raison, il faudra le pouvoir. Ceux-ci concentrent des forces considérables dans l'Oubangui, où ils envoient leurs meilleures troupes. Ils ont déjà là-haut plus de cent blancs, plus de mille noirs, des forts et des canons, quand les Français sont encore à la côte. Une grosse expédition se concentre à Léo., pour partir en même temps que Monteil et le contrecarrer tout le long de la route. La meilleure tactique sera de l'affamer, et les Belges s'y connaissent."

KOUSSOUNDA

Officier d'ordonnance de M. Freycinet, ministre de la marine, le capitaine Alfred Le Chatelier était venu en septembre 1892 inspecter officieusement l'administration du Gabon-Congo, et en particulier étudier les raisons de l'insuccès des diverses expéditions militaires, insuccès dont Paris rendait en partie responsable Libreville. Au cours de ce voyage, qui le mena jusqu'à Brazzaville par la route des caravanes, il se rendit rapidement compte que l'essor économique du pays ne pouvait se contenter d'une voie de communication à si faible débit. Mis au courant par M. de Chavannes des efforts tentés jadis par le capitaine Plaigneur, l'ingénieur Jacob et la société Christophe, il revint en France acquis au projet de reprendre ces travaux et de les faire aboutir.

Patronné par le ministère de la marine, un comité était constitué, et le 12 septembre 1893, officiers et sous-officiers du génie débarquaient à Loango et s'éparpillaient le long du Kouilou. Le capitaine Le Chatelier les suivait quelques semaines plus tard. Rendant visite à M^{re} Carrie, il l'entretint de son dessein de réaliser de l'embouchure du Kouilou à Brazzaville une voie mixte ferrée et fluviale.

- Il est grand temps de la créer, approuve l'évêque. Stanley disait que 'Le Congo sans railway ne vaut pas un penny'. Les Belges l'ont bien compris. J'admire l'audace et l'énergie du capitaine Thys que son souverain soutient, il est vrai, de toutes ses forces. Depuis octobre 1886, il travaille à son chemin de fer. Les rails parviennent maintenant au kilomètre 42. Le plus dur est fait à travers les rudes montagnes qui commencent aussitôt après Matadi. Les premières locomotives arriveront à Kinchassa dans moins de quatre ans, assure-t-on. Et pendant ce temps, notre République multiplie les projets pour les abandonner peu après. Le dernier en date, celui de M. Christophe, a échoué à la suite de combinaisons louches, m'a confié M. de Chavannes. Comme moi, vous savez pourtant le mal économique, politique, et même humain, qu'entraîne cette méchante route des caravanes. Voyez le temps que perdra l'expédition Monteil à parvenir à Brazzaville avec ses nombreux bagages, s'ils y arrivent tous. L'essor économique du pays est complètement paralysé, et son avenir politique compromis, d'autant que les sociétés belges ne se gênent pas pour encombrer, elles aussi, cette route, et même embaucher nos Loangos pour travailler à leur chemin de fer.

- On l'a compris en France, Monseigneur. Et c'est pourquoi je suis ici. J'ai derrière moi, en plus du ministère de la marine, un comité composé de hautes personnalités de l'industrie et du commerce. J'ai étudié les travaux de mes devanciers. Celui de Jacob me semble presque entièrement réalisable.

- J'ai bien connu l'ingénieur Jacob ; je le vois encore arrivant à la mission, ses grandes jambes maigres serrées jusqu'au genou dans de hautes bottes noires, son éternel bâton à la main et ses yeux brillants derrière ses lunettes. M. de Chavannes avait beaucoup apprécié, lui aussi, son travail, qu'il avait espéré voir récompensé par la Légion d'honneur.

- Son étude du Kouilou-Niari la méritait. Elle montre que, sur cinquante kilomètres, c'est-à-dire de l'embouchure à Kakamoeka, aucune autre difficulté ne se présente que la barre. Ensuite, des seuils rocheux obligent à un portage d'environ dix kilomètres, jusqu'à des gorges appelées Koussounda. C'est un site splendide. Sur une longueur d'environ douze cents mètres, le lit du fleuve est maintenu à une largeur de moins de quarante mètres par deux

rives rocheuses de deux cent cinquante mètres de haut, distantes à leur sommet de moins de deux cent soixante mètres. M. Jacob avait l'idée géniale de fermer ce défilé par un barrage facile à réaliser, d'environ trente-cinq mètres de haut. Par ce barrage, avait-il calculé, il noyait tous les rapides qui rendent la navigation impossible de Koussounda aux rochers de Mtigui, soit sur soixante-dix kilomètres. De Mtigui à Biedi, soit sur quatre cents kilomètres, le fleuve est aisément navigable, sauf à Zilengoma qui présente des passes difficiles.

- Savez-vous, interrompt M^{re} Carrie, que Koussounda est le nom d'un génie maléfisant du fleuve ? C'est là que le capitaine Fleigneur s'est noyé. Sa pirogue ayant chaviré, il n'a pas pu se dégager de l'imperméable qui le protégeait de la pluie.

- Les capitaines Cornille et Goudard qui m'ont précédé, confirment ces vues de l'ingénieur Jacob, tout en s'en écartant sur deux points. D'après eux, de faciles travaux de dérochage permettraient aux boats d'atteindre la rivière Mangi à six kilomètres en amont de Kakamoeka. Mais ils doutent que le barrage projeté soit capable de noyer les rapides de Mtigui. Plutôt que d'un barrage, ils se montrent partisans d'un premier tronçon de voie ferrée, Mangui-Mtigui, voire embouchure du Kouilou-Loudima, et évidemment d'un deuxième, Biedi-Brazzaville. Je pars étudier ce problème sur place.

- Et Zilengoma ?

- Des vapeurs de soixante ou soixante-dix centimètres de tirant d'eau franchiraient les passes et, filant à sept ou huit noeuds, remonteraient sans difficulté les plus forts courants.

- A la pleine saison des hautes eaux ?

- Non, Monseigneur, pendant huit mois : dès que les eaux commencent à monter. Comparé au chemin de fer belge, notre projet présente l'inconvénient de trois ruptures de charges. Mais, alors que notre trajet est double de celui Matadi-Kintchassa, notre route reviendrait beaucoup moins cher. Vous savez que la compagnie du Congo belge se voit obligée de lancer des emprunts, non seulement en Belgique, mais en Angleterre et en Allemagne, et même en France, ce qui est un comble puisque la France trouve déjà que ses propres colonies lui coûtent trop cher.

- Combien de temps demanderaient les travaux ?

- Trois ou quatre ans au plus, Monseigneur. Autre avantage sur le chemin de fer belge qui, comme vous le disiez justement tout à l'heure, ne sera pas terminé avant quatre ans.

- Tous mes vœux vous accompagnent, mon capitaine. Puissiez-vous rendre à la colonie ce service dont elle a tant besoin !

CHAPITRE XVIII

FOUSSEMAGNE ET MONTEIL

En septembre 1893, une nouvelle année scolaire commence, qu'inaugurent selon la tradition la messe du Saint-Esprit et trois jours de retraite.

Cinq philosophes, les abbés Massensa, Kambo, Kiassinda et les deux frères Albert et Gaspard d'Oliveira, entrent en théologie. Quelques nouvelles recrues portent à douze le nombre des petits séminaristes. Depuis l'an dernier, le Père Derouet dirige le séminaire, aidé au petit séminaire par l'abbé Maonde. Monseigneur y assure des classes le matin, et le Père Carrer l'après-midi, bien qu'assisté du Frère Hildevert et d'un maître africain il soit aussi responsable de l'internat et de ses quatre-vingt dix élèves. Quant au Père Gaëtan, qui donne des cours de théologie au grand séminaire, il a maintenant la charge de la paroisse, du noviciat des Frères où entrent six anciens internes, et de celui des "Petites Soeurs de S. Pierre Claver" que, sur sa colline, vient d'ouvrir la Mère Saint-Charles avec trois postulantes, bientôt suivies par cinq autres. Le travail ne manque donc pas. Le Père Derouet et l'abbé Maonde ont beau donner au ministère tout leur temps libre, l'évêque se rend bien compte que l'évangélisation des villages voisins souffre. Il lui faudrait, comme du temps du Père Giron - et il le demande à Paris - un Père absolument libre de s'absenter plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Lui-même a beaucoup à faire avec l'économet. Aussi est-il content d'accepter, bien qu'avec réticences, une offre qui lui vient de la maison-mère.

Un de ses lointains cousins par sa mère s'est cru, voici quelque temps, destiné à l'apostolat missionnaire. Il a tâté du noviciat d'Orly pour en ressortir après quelques semaines, désirant, disait-il, mûrir sa vocation en pays de mission. M^{re} Barthet l'avait alors accueilli à Dakar. N'y trouvant pas non plus sa voie, le jeune homme avait pensé à Loango. Paris estimant que l'oncle pourrait mieux que quiconque comprendre et orienter le neveu, avait accepté de le faire passer du Sénégal au Congo. Et M. Foussemagne, préposé à la direction des entrepôts de la procure et à celle des caravanes, avait été logé, près du pavillon épiscopal, dans le bâtiment des magasins, que le jardin intérieur sépare du reste de la communauté.

Mais, en cette fin d'année 1893, où trouver porteurs et ouvriers que réclament Linzolo, Buanza, Brazzaville, Liranga et Bangui ? Priorité absolue est accordée aux innombrables colis de l'expédition Monteil. "Payez soixante francs s'il le faut, supplie M^{re} Augouard le 2 octobre ; mais, de grâce, envoyez-nous les grandes tuiles." Si sa cathédrale est enfin couverte, les trois bâtiments de son internat ne le sont pas. Heureusement, M. de Brazza a une fois de plus besoin du "Léon XIII", et M. Fondère, intérimaire de Largeau à Loango, reçoit l'ordre d'accorder quelques porteurs à la mission.

Durant toute l'année scolaire, qui correspond à la saison des pluies, le manque de personnel maintient l'évêque à Loango. Il lui tarde pourtant de visiter ses missions de la côte, Mayoumba et Sette-Cama.

A Mayoumba, un différend entre le Père Stoffel et l'administrateur, M. Hinault, pourtant animé à l'égard des missions des meilleures intentions, a provoqué le rappel du missionnaire à Loango, puis son retour en France dans les premiers jours de l'année 1894. Sur le témoignage de plusieurs de ses catéchumènes, le Père Stoffel avait signalé à l'administrateur que son interprète, un nommé Pangou, n'était pas insensible aux cadeaux que lui faisaient certains plaignants. M. Hinault demande des preuves. Tout en faisant rechercher les accusateurs de l'interprète, le Père échange avec l'administrateur des lettres assez vives, et prend fait et cause pour ses gens qui, mis en présence du chef du poste, ne parlent plus de cadeaux, mais d'échanges de manioc contre du tafia.

Découragé par cet incident, fatigué par six années consécutives à Mayoumba qu'il avait créé de toute pièce, et vingt-cinq années de présence en Afrique, le Père Stoffel, rappelé à Loango, avait donc demandé et obtenu son retour en France.

L'évêque l'avait remplacé par un jeune et excellent missionnaire, le Père Carrer. Mais il était d'autant plus impatient de revoir Mayoumba que le nouveau supérieur et son compagnon, le Père Garnier, chargé de l'internat, lui faisaient part du magnifique succès de leurs efforts. Le nombre des élèves ne cessait de croître : "Nous en avons cent quatorze, lui écrit un peu avant Fâques le Père Garnier. La plupart sont de parents libres. Certains appartiennent même aux familles les plus influentes de la grande tribu des Baloumbous, bien que certains soient babilas ou baïakas. Ces Baloumbous sont doux, laborieux et pacifiques. Ils s'étendent vers le nord jusqu'à la plage des Camas et le pays des Ashiras, et dans l'intérieur rejoignent les Baïkas et les Bas-Congos, à une distance de trois ou quatre semaines de marche."

Le Père Carrer voudrait un troisième missionnaire, qui ne s'occuperait que de ministère. Chefs et populations sont favorables, même le fameux "Manimachinds" qui eut maille à partir avec l'administration, en 1888. Il s'est alors prudemment éloigné de cinq à six jours de marche dans l'intérieur, où maintenant "il s'enrichit du butin humain qu'il tire de l'importante tribu des Baïakas", ce qui ne l'empêche pas de confier ses propres enfants à la mission. Seul, le chef Dinde, dont l'influence s'étend de Mayoumba à Loango, se refuse à toute relation avec la mission. Il est aussi, d'ailleurs, en très mauvais termes avec l'administration. "Viennent les Français, proclame-t-il. Mon fétiche me rend invulnérable. Leurs balles s'aplatiront sur ma poitrine et tomberont sans force à mes pieds."

Les vocations de Frères y sont si nombreuses que l'évêque a autorisé l'ouverture d'un postulat qui groupe aussitôt une dizaine de sujets. Mayoumba est beaucoup moins exposé que Loango à l'agitation et aux tentations de la ville, si néfastes - l'évêque le constate de plus en plus - à l'épanouissement des vocations sacerdotales ou religieuses. Et le Père Carrer a obtenu aussi de commencer un internat de filles, que dirige, à l'exemple de Linzolo, une chrétienne sérieuse et expérimentée.

Pour nourrir toutes ces bouches, la forêt fait place aux plantations. Quatre-vingt dix hectares sont maintenant plantés de manioc, de maïs, de patates douces, de trente mille pieds de bananiers et de dix mille pieds d'ananas. Cafésiers et cacaoyers commencent à rapporter ; et, dans le verger ou le long

des allées, manguiers, mandariniers, avocatiers, corossoliers, orangers, goyaviers, arbres à pain, papayers, etc... sont déjà en plein rapport. Enfin, ce qui réjouit l'évêque qui ne cesse de recommander à ses missionnaires de ne pas se contenter de recevoir passivement de France ou de Rome des subsides toujours aléatoires, la mission vend à l'administration de la chaux qu'elle extrait d'un amoncellement prodigieux de coquilles d'huîtres qui, depuis des temps immémoriaux, s'accumulent dans la lagune. Aussi donne-t-il son accord de principe pour l'acquisition de la mission de Mambi que les protestants abandonnent après l'avoir ouverte en 1887 au fond de la lagune.

Avec évidemment du retard sur son aînée, Sette-Cama progresse au même rythme. La mission possède la chance d'avoir en la personne de M. Forêt un chef de poste, non seulement extrêmement favorable, mais même empressé à rendre tous les services possibles. Que de petits esclaves n'a-t-il pas libérés au cours de ses tournées et confiés à l'internat des Pères !

Quatre-vingt-dix élèves y reçoivent instruction et formation chrétienne. Le pourcentage des enfants de famille libre y est moins élevé qu'à Mayoumba. Ce qui explique peut-être que les santés y soient beaucoup moins florissantes. Le Père Sublet se heurte même à des enfants absolument réfractaires à toute autre alimentation que la terre qu'ils mangent à pleines mains. Enfermés dans l'infirmerie, ils se couchent à plat ventre, lèchent la poussière du parquet et finissent par mourir de faim dans des convulsions proches de l'épilepsie. Ces cas se rencontrent surtout, écrit-il, parmi les enfants de la tribu butjabi. Comme à Mayoumba et à Linzolo, un petit internat de filles a été confié à un ménage du village chrétien de Saint-François-de-Sales.

Les constructions demeurant encore l'objectif principal, seize hectares seulement ont pu être défrichés et transformés en champs de manioc et en plantations de bananiers. Le Père Sublet veille aussi sur une pépinière de jeunes plants d'un arbre à caoutchouc du Brésil. Avec ses jeunes plants, il espère fixer dans leurs villages ses populations que la recherche des lianes de caoutchouc, objectif principal du commerce de Sette-Cama, dissémine dans les forêts durant des mois entiers. En mai 1892, le jardin d'essai de Libreville lui a envoyé deux petites boutures d'une espèce dont le rendement est de loin supérieur à ce que l'on trouve à l'état sauvage. En novembre 1893, ces deux boutures en ont déjà fourni trois cents. Le supérieur de Sette-Cama se propose de les distribuer dans les villages voisins qu'il voit déjà entourés de plantations prospères et d'entretien facile.

Si certains grands chefs ont préféré s'éloigner du voisinage européen, il n'en est pas de même de la population. "Il y a trois ans, on comptait trois villages entre la mission et la mer : il y en a dix maintenant", écrit le Père Sublet. Mais là aussi, et plus encore qu'à Mayoumba, il faudrait un troisième missionnaire. Le jeune Frère Anacleto, catéchiste ambulant durant ses après-midi du dimanche, vient d'être emporté par une étrange maladie du sang qui le couvrait d'énormes furoncles des pieds à la tête. Monseigneur ne peut le remplacer, et le Père Sublet, sensible lui aussi à la furonculose, doit cumuler, avec sa tâche de supérieur, d'économe et de catéchiste, celles d'architecte, d'entrepreneur, de contre-maître et de menuisier. Le Frère Marie-Joseph, un excellent Frère africain, entretient et agrandit les plantations. En ce domaine, heureusement, la main-d'œuvre qualifiée ne manque pas. Et le

Père Brandt, fatigué de la poitrine et bientôt remplacé par le Père Demaison, dirige l'internat et y fait classe. Monseigneur lui procurera sous peu l'aide de l'abbé Gaspard d'Oliveira. Tout le personnel est donc occupé à la mission même.

Les villages des environs se montrent pourtant accueillants, et même friands des cérémonies liturgiques. Et, puisque les Pères ne peuvent aller chez eux, ce sont eux qui viennent à la mission Saint-Benoît-Labre, du moins si les pirogues sont disponibles, si le village n'est pas parti cueillir le caoutchouc, et si l'on a pu être prévenu du Jour du Seigneur, car leur semaine ne compte toujours que trois jours de travail suivi du "Tsona" ou jour de repos. Comment alors savoir quand survient le "Tsona" de la mission ? Il faudrait, supplie le Père Sublet, une grosse cloche capable d'annoncer à travers la lagune le Jour du Seigneur. En attendant, il confie ce soin à des messagers bénévoles.

Les relations avec le voisinage européen, une trentaine de blancs, excellentes au début, tant avec les commerçants, allemands pour la plupart, qu'avec le poste, sont devenues moins amicales, du moins avec les premiers. Ceux-ci n'ont pas été satisfaits de la surveillance que M. Forêt exerce sur eux. Aussi ont-ils rapporté à Libreville qu'il rachète des esclaves, qu'il les libère et les confie à la mission. Or la haute administration ne veut pas voir de différence entre racheter des esclaves et favoriser la traite. Mêlée au débat, la mission a évidemment pris parti pour son administrateur.

Au cours de cette année scolaire, le Père Gaëtan de Loango est rentré en France refaire sa santé. Les Pères Carrer et Bouleuc, affectés à Mayoumba et à Buanza, ont été remplacés au petit séminaire et à l'internat par les jeunes Pères Paul Kieffer et Marichelle. Le Père Derouet est devenu l'heureux curé de la paroisse. Il s'est empressé d'installer deux catéchistes à Tchilunga et à Pointe-Noire qu'il visite souvent au trot de son cheval ou de son âne.

Le 5 juin 1894, M^{re} Augouard arrive inopinément à Loango. Il prendra le premier bateau pour la France. Sa santé l'exige. Evidemment, à Paris, il ira entretenir le ministère des colonies, récemment créé au mois de mars, de diverses questions essentielles, estime-t-il, pour l'avenir du pays.

- Le commandant Monteil traîne en France, se plaint-il à M^{re} Carrie. On affirme à Brazzaville qu'il intrigue pour se faire nommer gouverneur du Haut-Oubangui. Et pendant ce temps, l'Etat indépendant y multiplie ses "abominations". J'en parlerai aussi au cardinal Ledockowsky. Nos milieux officiels le tiennent pour "anti-français". Pour moi, je sais que, non seulement il m'a remercié des lettres où je lui parlais des razzias d'ivoire et d'esclaves que font les Belges, mais qu'il en a écrit au roi Léopold. Ce dernier lui a répondu, d'ailleurs, qu'il ne pouvait être responsable des "erreurs" de ses officiers. A mon jugement, ce n'est pas une réponse. J'irai, s'il le faut, trouver le cardinal Rampolla, moins autoritaire et moins entier que le cardinal de la Propagande. Et j'en glisserai un mot au pape Léon XIII.

- Vous avez raison. Les missionnaires belges doivent se montrer plus circonspects à l'égard de l'Etat indépendant. Et eux seuls peuvent le leur dire. Pour nous, la question primordiale demeure l'affaire Le Châtelier. Comme les précédentes, elle semble mourir à petit feu.

- Il paraîtrait que des personnages influents de sa Société veulent s'en retirer. Pourquoi ? On n'en sait rien. Ce qui est certain, c'est qu'il faut immédiatement au capitaine entre vingt et vingt-cinq millions, et que le Parlement tarde à les voter. J'irai évidemment voir ce qui se passe. Avez-vous eu connaissance des prétentions allemandes ? Ces Messieurs exigent, sous quel prétexte, je n'en sais rien encore, que leur Cameroun débouche sur la Sangha où Brazza a tant travaillé, trop peut-être, puisqu'en France on aurait préféré le voir dans le Haut-Oubangui. Pourquoi aussi vient-on de donner à M. Daumas, notre vieille connaissance, tout un fief sur l'Ogoue, un million soixante-douze mille hectares ? Rien que cela ! Que va-t-il en faire ? Il a su manoeuvrer. Mais si maintenant les sociétés privées se substituent à l'Etat, je me demande quel bien le pays en retirera ?

L'année scolaire terminée, Monseigneur est enfin libre. Le 24 juillet 1894, il s'embarque pour Sette-Cama, mais la barre étant très mauvaise, il préfère débarquer tout d'abord à Mayoumba, où il demeure une semaine. Les écoliers le reçoivent au bruit sonore du Boyo, sorte de mirliton, instrument sacré dans les villages baloumbous, qui, depuis toujours, impose aux femmes une crainte salutaire et une obéissance aveugle. Il suffit de souffler dans cet instrument, le soir de préférence, pour qu'instantanément toutes courent se blottir dans leur case, n'osant plus risquer un seul regard au dehors. Puis le mirliton exprime ses exigences et demande chikouangue, poisson ou vin de palme, nattes ou pagnes. Tout sera fidèlement apporté à l'endroit indiqué. Malheur à celle qui oserait refuser de satisfaire la moindre fantaisie du Boyo. Pour dénoncer cette supercherie, les missionnaires ont fabriqué, eux aussi, des Boyos. Et, durant les promenades, les écoliers s'entraînent à marcher en jouant du mirliton. Stupeur et mécontentement des chefs, des notables et des sorciers qui accourent à la mission : "Kina, Kina, orient-ils au Père Carrer. C'est défendu de souffler dans le Boyo. Il faut faire taire les enfants, ou bien nos femmes ne vont plus obéir."

La cérémonie avait recommencé en l'honneur de l'évêque. Mis au courant de la signification païenne du Boyo, il avait cependant recommandé la prudence, estimant dangereux de heurter de front et de tourner brusquement en ridicule des coutumes qui, depuis si longtemps, servent de cadre à la vie du village.

Là comme ailleurs, l'évêque s'enquiert tout d'abord de la stricte observance des règlements qui régissent la vie des missionnaires, leur ministère sur place et dans les villages, et les diverses œuvres : internats des garçons et des filles, postulat des Frères et village chrétien. Puis il rend visite à chacune de ses œuvres et ne cache pas sa satisfaction devant l'importance croissante des plantations et le développement de la basse-cour.

- Mayoumba, confie-t-il ensuite au Père Carrer, remplit toutes les conditions nécessaires au succès de nos œuvres chrétiennes. Nous n'avons à Loango ni la fertilité de votre sol, ni la pureté de votre air, ni surtout cet éloignement de la ville, si pernicieuse à nos enfants et à nos séminaristes. J'ai trouvé vos postulants beaucoup plus heureux de leur vocation que ceux de Loango.

- D'autres s'annoncent pour la rentrée prochaine.
- Nous n'en aurons jamais trop.

Après avoir confirmé quarante-trois internes et promis un troisième missionnaire spécialement chargé du ministère, il poursuit sa tournée sur Sette-Cama.

Réconciliés avec la mission, les commerçants viennent l'y trouver. "Nous sommes ici trente Européens, sans compter ceux de Ngowe, de Nyanga et vos missionnaires, lui disent-ils. Nous payons annuellement plus de quatre-vingt mille francs à la colonie en frais de douane. Depuis plusieurs années, nous supplions vainement Libreville de placer un médecin à Sette-Cama. Ne pourriez-vous pas intervenir efficacement en notre faveur auprès de M. Dolisie, notre nouveau gouverneur ?"

L'évêque ne demande pas mieux. Ses missionnaires et l'internat en profiteraient. Mais sera-t-il mieux écouté ?

L'EXPEDITION MONTEIL

Le 7 août, le commandant Monteil, son état-major, trois cent cinquante soldats européens et sénégalais, débarquaient à Loango. Le paquebot "Le Rhône" qui les transporte amène aussi un matériel considérable : munitions, ravitaillement, ligne télégraphique devant relier Loango à Brazzaville, en tout dix mille colis, sans compter six pièces de canon, deux canonnières démontables et un ballon captif. Durant cinq jours, toutes les embarcations et tous les bras disponibles, y compris ceux des internes, sont réquisitionnés pour décharger le bateau.

Revenant le 13 août de Sette-Cama, le Père Derouet lui annonce :

- L'arrivée du colonel Monteil, qui a reçu ces jours-ci son cinquième galon, a provoqué une fuite éperdue de tous les hommes de Loango et de Diosso. Ils craignent, paraît-il, d'être mobilisés et envoyés en Oubangui. Le Ma-Loango et d'autres chefs nous ont suppliés d'intervenir en leur faveur !

- Je ne vois pas très bien nos pacifiques Vilis devenir de but en blanc d'intrépides guerriers.

- C'est ce que nous nous sommes efforcés de leur faire comprendre. Mais, s'ils n'ont pas à craindre qu'on leur mette un fusil entre les mains, je crois bien qu'on leur mettra à tous une charge sur la tête. Dix mille colis ont été débarqués de ce dernier bateau. Vous avez d'ailleurs vu sur la baie et un peu partout cet amoncellement de marchandises plus ou moins bien gardées militairement. Et mobilisés pour la guerre ou mobilisés pour le portage, cela revient au même.

- C'est peut-être même pire. Quoi qu'il en soit, les tôles de M^{re} Auguard n'arriveront pas demain à Brazzaville.

- D'autant que, depuis votre départ, un porteur sur deux des caravanes privées est réquisitionné par l'administration. On parle même d'une priorité totale en faveur du colonel qui compte pourtant utiliser aussi le Niari. Le colonel désire vous rendre visite. Vous sachant absent, il a envoyé son officier d'ordonnance s'enquérir de la date de votre retour. Nous sommes aussi invités à une grande revue qui aura lieu demain sur la place des Fêtes, en haut de la colline, près de la case du docteur.

- Allez-y avec le Père Marichelle. Vous inviterez de ma part le colonel et trois de ses officiers à manger avec nous le 15 août à midi.

Si le surlendemain le jeune colonel - il n'avait que trente-neuf ans - ne parut pas à la messe, il se montra par contre un convive si agréable que Monseigneur accepta exceptionnellement d'être à son tour, avec ses Pères, son hôte le lendemain soir.

Le jour suivant : "Je vous reçois en toute simplicité, comme des frères d'armes, s'excuse le colonel en s'avançant au devant de l'évêque, dès qu'il l'aperçoit dans la nuit qui tombe, débouchant de la route qui monte au sommet du plateau. Nous serons dans l'intimité, entre missionnaires et militaires, donc entre soldats."

Intime, peut-être, la réception n'en est pas moins magnifique. Une table luxueusement décorée et brillamment illuminée est dressée sur la vaste esplanade qui s'étend entre la demeure mise à la disposition du colonel et l'extrémité de la haute falaise qui domine la mer. Un peu à l'écart, des fauteuils attendent les invités. Des ordonnances africains graves et empressés présentent des rafraîchissements. Dans le calme de la nuit et la fraîcheur de la brise qui vient de la mer, des criquets strident aux alentours, perçant le murmure sourd et régulier des vagues qui se brisent sur la place au pied de l'escarpement abrupt.

Evêque et colonel échangent leurs souvenirs, le premier relatant la reprise de l'antique préfecture du Congo, l'autre sa récente expédition du Tchad à Tripoli. Puis, à table, on parle des dures journées à venir, de l'avant-garde déjà arrivée à Brazzaville, des difficultés du portage.

- Voici près d'un an que nous vous attendons, ne peut s'empêcher de remarquer l'évêque. En septembre dernier, tout était prêt pour vous faire remonter le Congo et l'Oubangui jusqu'au M'Bomou où des piroguiers vous attendaient. Un de nos bons amis de Brazzaville, M. Gresshoff, avait promis à M. de Brazza de mettre à votre disposition sa petite flottille de commerce.

- De fâcheux contre-temps m'ont retardé. J'ai dû négocier à Berlin l'abandon de la Sangha, puis il m'a fallu m'occuper de mon père gravement malade, et, en dernier ressort, renforcer considérablement mon équipement. Le gouvernement me voulait à forces égales avec les troupes que l'Etat indépendant rassemble sur le M'Bomou.

Tout en pensant que ce temps perdu avait précisément laissé à l'Etat indépendant la liberté de s'installer plus solidement à l'intérieur de nos frontières, l'évêque fait dévier la conversation sur l'avance des Anglais vers le Haut Nil. Optimiste, le colonel ne la craint pas.

- Nos forces, affirme-t-il, atteindront le Bar-El-Ghazal et Fachoda bien avant eux.

A la fin du repas, on parle de la France et de l'assassinat du Président Carnot.

- Après-demain, annonce l'évêque, je célébrerai un service solennel

à sa mémoire. J'ai pensé qu'il était bon de donner aux Européens si nombreux en ce moment à Loango l'occasion de témoigner publiquement de leurs sentiments chrétiens devant la mort.

- Comptez sur moi et sur mes officiers, approuve le colonel. Demain au rapport, un ordre du jour convoquera à ce service mes officiers et sous-officiers européens et sénégalais. Je vous enverrai des drapeaux tricolores pour orner l'église et, si vous le désirez, des fusils qui pourraient être dressés en faisceaux autour du catafalque.

Avant de le quitter, l'évêque remet au colonel un exemplaire imprimé de sa lettre pastorale qui annonce ce service et prescrit des prières pour le Président.

En France où il se trouve donc, M^{re} Augouard reçoit aussi cette lettre pastorale. Elle lui inspire le 22 octobre une réponse qui n'eut sans doute pas le bonheur de plaire à l'évêque de Loango.

"A vous entendre parler, écrit-il, Carnot serait un saint et un martyr. Or il était loin d'être l'un ou l'autre. Comment ? Vous trouvez qu'il avait su s'attirer l'estime de tous les gens sérieux et bien pensants, lui qui a signé toutes les lois de persécution ? Vous trouvez sa fin noble et chrétienne ! Or il n'a pas dit un mot à l'archevêque de Lyon, et il s'est contenté de ne pas le mettre à la porte quand celui-ci s'est présenté de son propre mouvement. Qu'on prie pour ce malheureux, je le comprends, car il en avait bien besoin. Mais vraiment je vous trouve rempli d'un inusité et saint zèle en ordonnant non seulement un service (ce qui était tout naturel), mais encore des messes et des Memento pendant un an ! Mais, quand vous mourrez vous-même, que fera-t-on donc ? Jusqu'à présent, vous n'aviez pourtant guère fait des mamours à la République, et vous aviez bien raison. Enfin, espérons que ces Messieurs du Gouvernement vous en seront reconnaissants."

Le surlendemain, la modeste chapelle cathédrale de Loango voit affluer, bien avant l'heure de la cérémonie pontificale, agents du gouvernement, membres de l'expédition Monteil et commerçants de toutes nationalités, parmi lesquels deux Italiens récemment débarqués. Plus de cent vingt Européens sont présents. Jamais office ne connut pareille assistance. Une immense tenture de velours noir prêtée par un commerçant couvre le fond du chœur. Deux prie-Dieu entourés de drap noir attendent l'administrateur Largeau et le colonel Monteil, à qui le Père Derouet, peu familier avec les exigences du protocole, veut attribuer la première place. Est-ce pour cette raison que, l'office terminé, M. Largeau déclinera l'invitation à déjeuner que lui adresse l'évêque, et se contentera de le prier de souscrire à la collecte qu'il a prescrite en vue d'élever au Président un monument à Loango ?

Puis, tandis que porteurs et caravanes montent fébrilement à Brazzaville les charges de l'expédition, un petit aviso mouille en rade. Il apporte de Libreville la nouvelle qu'avant même d'avoir commencé, la guerre est déjà terminée.

Un arrangement est en effet intervenu, le 14 août, par voie diplomatique. Les Belges respecteront désormais les frontières de l'Oubangui française, et le colonel reçoit l'ordre de s'embarquer pour Grand-Bassam. Au Soudan

qu'il gagnera en traversant la Côte d'Ivoire, il s'opposera aux razzias esclavagistes et à la "guerre sainte" de Samory. Il ne lui reste plus qu'à rappeler ses hommes et la goélette de la factorerie hollandaise qui, avec treize tonnes de matériel, a déjà gagné le Kouilou. Et, le 4 septembre, la "Ville de Maranhao" emmène à Grand-Bassam toute l'expédition. De l'immense camp de tentes où pendant plus d'un mois ont logé, entre la Lubenda et la colline, huit cents hommes de troupe, ne demeure qu'une vaste esplanade de terre battue qui aura déjà reverdi à la fin de la proche saison des pluies.

VOL ET INCENDIE

Avant que celles-ci ne tombent, M^{re} Carrie veut réaliser un projet auquel il pense depuis longtemps. Au temps où le bassin du Kouilou-Niari était occupé par l'Etat indépendant, un poste avait été créé à Loudima, centre important que les études de la mission Le Chatelier ont encore mis en relief. Pourquoi n'y pas installer une mission, nouveau relais dans l'intérieur entre Loango et Buanza-Linzolo ?

Un commerçant bien connu sur la place, M. Ancel-Seitz, y envoie précieusement deux agents chargés de prospector les ressources locales. L'évêque part avec eux le 15 septembre, décidé, si les circonstances s'y prêtent, à acquérir un terrain. Puis il poursuivra sa route sur Buanza.

Huit jours après son départ, à quatre heures du matin, dans la nuit du samedi au dimanche 23 septembre, une retentissante explosion ébranle et réveille toute la mission. Aussitôt sur pied, chacun court dans l'obscurité d'un bâtiment à l'autre.

"On a fait sauter les machines de l'imprimerie", crie le Père Derouet au Père Kieffer qui réside à côté de lui dans le local du séminaire. Ensemble, tandis que la cloche sonne à toute volée, ils se précipitent vers la maison à étage dont le rez-de-chaussée est occupé par l'imprimerie. Ils y trouvent le Père Marichelle qui occupe une des chambres du haut. Dans l'imprimerie, tout est parfaitement en ordre. "Un simple coup de tonnerre particulièrement violent", suppose ce dernier. Mais au même instant, du côté opposé du jardin, où se trouvent les magasins et le pavillon de Monseigneur, des écoliers crient : "Au feu, au feu !"

Les missionnaires y courent, respirant en s'approchant une forte odeur de poudre. Massée devant le logis épiscopal, la masse sombre des enfants est éclairée dans la nuit par des lueurs d'incendie qui dansent derrière les ouvertures béantes de la porte et de la fenêtre en partie arrachées.

"Reculez", ordonne le Père Derouet qui craint une nouvelle explosion, tandis que, suivi des grands séminaristes, il grimpe sur la véranda et pénètre dans le salon. L'âcre odeur de la poudre lui brûle la gorge. Des flammes lèchent les murs de la pièce et courent sur les meubles renversés en désordre et sur le plancher couvert de lettres et de journaux qui se consomment.

"Jetez dehors tout ce qui brûle, commande le Père Derouet aux abbés Maonde et Massensa qui le suivent. Vite. Du sable sur les flammes."

La porte de la chambre à coucher qui donne sur le salon est à demi-ouverte. Elle supporte en fléchissant les planches du plafond qui s'est écroulé. Le Père y pénètre. La chambre a encore plus souffert que le salon. Des débris de sacs de poudre brûlent un peu partout sur le plancher et sur le lit. La cloison mitoyenne est complètement disloquée. "Du sable !" réclame encore le Père qui piétine les flammes qui brûlent à l'entrée de la pièce.

C'est alors qu'il commence à comprendre. Le lourd coffre-fort n'est plus à sa place dans l'angle de la pièce entièrement noirci et brûlé. Renversé sur le plancher, apparemment intact, il a été projeté deux mètres plus loin. A l'endroit qu'il occupait, un large trou dont les bords brûlent encore, a été creusé par la charge de poudre qui l'a jeté à terre.

Le Père en vérifie aussitôt la serrure. Elle semble ne pas avoir été forcée. Cependant, la combinaison des lettres qui commandent l'ouverture, et dont il pense être le seul avec l'évêque à détenir le secret, est distinctement formée.

- J'avais pourtant brouillé les lettres avant-hier, lorsque, pour la dernière fois, j'ai ouvert le coffre, murmure-t-il à voix basse au Père Mari-chelle qui est entré derrière lui. Aurait-on volé la clef dans sa cachette ? De fait, le tiroir du bureau où elle était dissimulée a disparu. En prévision de la fondation de Loudima, Monseigneur y avait vingt mille francs en billets et en pièces d'or et d'argent, continue le Père qui se penche de nouveau sur le coffre. Tenez. L'explosion en a défoncé la base. La riche croix pectorale que Monseigneur y rangeait n'y est plus. La custode en or a aussi disparu. L'argent placé à l'étage supérieur a peut-être été protégé. Nous ne pourrions le savoir qu'une fois le coffre ouvert.

Pendant ce temps, le jour s'est levé. L'incendie éteint : "J'envoie l'abbé Massensa demander à M. Largeau et au commissaire de police, M. Hélier, de venir constater le sinistre. Je reste ici en les attendant. Faites commencer le service des messes du dimanche".

Celle de huit heures amène le commissaire ainsi qu'un bon nombre de curieux européens, déjà au courant du sinistre.

M. Hélier est immédiatement introduit dans le pavillon épiscopal. Après les premières constatations : "La tentative d'incendie, remarque-t-il, n'a été manifestement qu'une grossière mise en scène destinée à camoufler ou à déguiser l'effraction du coffre-fort. A-t-on réussi à dérober la somme importante qu'il renfermait, dites-vous ? C'est ce qui reste à savoir. Mais comment l'ouvrir puisque la seule clef que vous possédiez a disparu ? Le docteur de la mission Le Chatelier pourra peut-être nous aider : je le sais très adroit de ses mains."

Appelé, le docteur arrive aussitôt. Mais la serrure résiste à tous ses efforts. Il s'attaque alors à la plaque médiane, qu'il réussit enfin à desceller. Comme on le craignait, le coffre-fort est vide.

- Si le voleur avait eu l'idée, déclare-t-il en manière de consolation, de bourrer de poudre votre coffre et de le fermer en laissant une mèche allumée, il ne serait rien resté de ce pavillon, et peut-être même du magasin voisin.

- Il nous reste à découvrir ce voleur, intervient M. Héliier en se tournant vers le Père Derouet. A mon grand regret, je me vois obligé d'apposer immédiatement les scellés sur les portes et fenêtres de vos chambres et des dortoirs des élèves.

Vers trois heures de l'après-midi arrive M. Largeau accompagné du commissaire et d'un de ses agents, M. Destephen. M. l'administrateur est visiblement mécontent. "J'ai bien reçu cette nuit votre abbé africain, dit-il sèchement au Père Derouet. Pareil événement aurait mérité, me semble-t-il, que je l'apprenne de la bouche d'un de vos missionnaires européens. Vous êtes suffisamment nombreux ici. Vous n'aviez aucun danger à redouter sur la route, et la mission demeurait pourvue d'hommes pour la défendre le cas échéant. Quoi qu'il en soit, nous allons commencer immédiatement l'enquête en visitant toutes les chambres. Veuillez nous accompagner, je vous prie."

Longue et minutieuse, la fouille qui se termine par le dortoir des internes ne découvre pas la moindre trace de l'argent volé. Du moins les scellés sont-ils levés, et chacun peut regagner ses appartements. Durant la nuit, les Pères Kieffer et Marichelle, et les séminaristes, montent la garde.

Le lendemain, M. Fondère, adjoint de M. Largeau, M. Héliier et M. Gadoux se présentent à la mission : "Nous venons continuer l'enquête, disent-ils au Père Derouet, et recueillir vos dépositions. Veuillez mettre à notre disposition le salon de votre communauté, et faire en sorte que tous les témoins du sinistre comparaissent devant nous."

Ceci terminé, qui dure plusieurs journées, l'autorisation est donnée, après une dernière inspection des chambres et des dortoirs, de réparer les locaux endommagés.

Les travaux sont sommairement achevés lorsque, le 16 octobre, Monseigneur revient à marche forcée de Loudima où il a appris la catastrophe. Il se la fait détailler minutieusement par le Père Derouet.

- Dans cette triste histoire, conclut le Père, le plus pénible pour nous, c'est que l'administration ne se cache pas pour affirmer que l'auteur, ou les auteurs, de ce vol se trouvent parmi nous. A l'escale de Libreville, en revenant de France, le Père Levadoux a été mis au courant de l'événement par M. Dolisie lui-même. Le gouverneur ne semblait guère prendre cette catastrophe très au sérieux. Il a même montré au Père économe le rapport de M. Largeau qui conclut très nettement à la culpabilité de la mission. Pareil son de cloche fut entendu par l'abbé Maonde, et de la bouche, cette fois, du docteur Roques qui, dans un groupe d'Européens, aurait affirmé : "A la place de M. Largeau, j'aurais fait mettre en prison les Pères et les Frères, et même l'évêque qui est probablement à l'origine de tout. Il ne cesse de crier misère. Alors, quoi de plus simple que de faire organiser pendant son absence une mise en scène, d'ailleurs stupide, quelques chaises brûlées, un vieux coffre-fort démolí et forcé, un plafond par terre, des tôles du toit arrachées ? Le vol sacrilège est patent.

Et ça permet de solliciter avec des mines désolées la charité des bons naïfs de France et d'ailleurs. Vous verrez que l'évêque va organiser une quête parmi nous, comme il l'a fait il y a trois ans pour se payer une nouvelle machine à imprimer.

- Toutes les apparences sont en effet contre nous, reconnaît l'évêque. Comment le voleur a-t-il pu connaître le secret de la combinaison et la cachette de la clef que tout le monde à la mission ignorait sauf vous et moi ? Auriez-vous des soupçons sur quelqu'un ?

- L'administration n'a pas caché que, si elle nous soupçonne tous, elle a appris que, la nuit du vol, le Frère Elpide ne se trouvait pas à la mission.

- Où donc était-il ?

- Il a lui-même avoué qu'après le couvre-feu de huit heures, il était parti jouer aux cartes à la factorerie John Holt.

- S'il était chez John Holt, il ne pouvait en même temps cambrioler la mission.

- Il a quitté ses compagnons de jeu à minuit. Qu'a-t-il fait entre minuit et quatre heures, heure de l'explosion ? demande M. Hélier.

- Le Frère Elpide n'est pas capable d'un pareil acte. Depuis son arrivée, il n'a pratiquement jamais mis les pieds dans mon bureau. Connaissait-il seulement l'existence du coffre-fort ?

- C'est ce que j'ai fait remarquer. On m'a répondu qu'un Européen était seul capable de machiner et de réaliser semblable coup, et que tout prouvait qu'il faisait parti de l'entourage de l'évêque. Comment un étranger, demande M. Hélier, pourrait-il connaître le secret de la serrure et la cachette de la clef ? Que répondre à cela ?

- Rien, évidemment. Mais, je le répète, aucun d'entre nous n'est, à mon avis, capable même d'imaginer pareil méfait.

- Aucun de nos Pères ni de nos Frères. Oui, Monseigneur. Mais, excusez-moi. Vous m'avez demandé tout à l'heure si je soupçonnais quelqu'un. Permettez-moi de vous rappeler que nous avons parmi nous quelqu'un qui n'est ni Père ni Frère.

- Vous voulez parler de M. Foussemagne ?

- Oui, Monseigneur. M. Foussemagne couche à dix mètres de votre pavillon. Comment, sans risquer de le réveiller, un étranger peut-il pénétrer chez vous, et préparer l'incendie de votre salon et de votre chambre, et l'explosion de votre coffre-fort ? Rien de plus facile, au contraire, s'il est lui-même, seul ou avec un complice, l'auteur du vol. Il est, en votre absence, le seul à résider de ce côté de la mission, donc très loin de nous autres ; et il dispose dans son magasin d'un nombre important de sacs de poudre, dont il est seul à connaître la quantité exacte. Il reste à savoir comment il aurait eu connaissance de la cachette de la clef et du secret de la serrure.

- Ce que vous me dites m'accable d'autant plus que, je m'en souviens maintenant, j'ai plusieurs fois, à sa demande, ouvert le coffre devant lui, pour régler des factures importantes et extrêmement urgentes, affirmait-il. Par le fait même, il a pu connaître et la cachette et aussi la combinaison des chiffres.

- Mes soupçons - car, évidemment, ce ne sont que des soupçons - ont commencé en entendant le médecin de l'expédition Le Chatelier remarquer que, si le voleur avait bourré le coffre de poudre, il aurait fait sauter, non seulement votre pavillon, mais aussi le pavillon voisin, celui où précisément dort M. Foussemagne.

- En avez-vous fait part à M. Largeau ?

- Oui, Monseigneur. Aussitôt que j'ai compris qu'il accusait le Frère Elpide. Mais, m'a répondu M. Largeau, la chambre de M. Foussemagne a été fouillée comme les autres, et rien n'a été relevé contre lui ; tandis que le Frère Elpide a contre lui sa sortie nocturne.

- Quand vous êtes arrivé chez moi dans la nuit après l'explosion, avez-vous vu M. Foussemagne ? Quel était son comportement ?

- Je ne l'ai pas vu à ce moment. D'ailleurs, je ne prêtais guère attention aux personnes qui m'entouraient. Je me souviens cependant de lui, un peu plus tard : il nous aidait à éteindre le feu dans votre salon.

- Cette sinistre affaire ne va pas améliorer nos relations avec M. Fourneau. Dès son arrivée, il refuse sans explication l'invitation que je lui adressais. Quinze jours après, il signe un rapport contre nos écoles. Elles sont, paraît-il, inutiles à l'intérêt général du pays, sous prétexte que nous n'y faisons pas d'enseignement professionnel. Comme si nos Frères ne formaient pas des charpentiers et des menuisiers dans les missions de la côte, et des maçons à Linzolo et à Buanza. Il voudrait peut-être des maçons à Loango, où toutes les constructions se font en bois. Il ne cesse de mettre en avant les subides que l'administration nous donne pour nos écoles. Mais qu'est-ce que neuf mille huit cents francs par an pour six écoles et plus de cinq cents internes ? J'ai calculé que, l'an dernier, nous avons reçu de l'Etat dix-neuf francs soixante par enfant. Cette somme nous est d'ailleurs reprise en très grande partie par les droits de douane qui frappent les marchandises et les vivres qui leur sont destinés. Mais, pendant que l'Etat nous donne dix-neuf francs soixante - qu'il reprend donc en quasi totalité -, rien qu'à Sette-Cama, où, avec Mayoumba, l'entretien des enfants est le moins onéreux, chaque interne nous a cependant coûté cinquante-quatre francs soixante-quinze, pendant cette même année.

Mais voici encore mieux : M. de Brazza se propose, paraît-il, de nous retirer l'exonération de la taxe sur les porteurs. C'est encore, j'en suis sûr, une trouvaille de MM. Largeau et Dolisie. Ils en espèrent un bon point de la franc-maçonnerie. Mais, à voir dans quel état on laisse le sentier Loango-Brazzaville, je me demande où passe cet argent prélevé officiellement pour son amélioration. Peut-être à combler le trou fait dans le budget local par les instituteurs musulmans !

Pour en revenir à notre triste affaire, laissons l'enquête suivre son cours, et attendons le juge d'instruction que vous m'avez annoncé. Le Père Levadoux a repris l'économat. Je lui dirai de surveiller M. Foussemagne, qui se contentera de tenir en ordre les magasins et de préparer les colis individuels des porteurs. Peut-être, d'ailleurs, pourrions-nous nous passer d'eux sans trop tarder, puisque le capitaine Bassuet de l'expédition Le Chatelier vient pour la première fois de remonter en boat le Kouilou-Niari jusqu'à Biedi.

M. AUBERTIN, JUGE D'INSTRUCTION

L'enquête suivait en effet son cours.

Un dimanche du début de novembre, toute la communauté se trouvait réunie au salon sous la présidence de Monseigneur pour l'habituel conseil d'oeuvre. Tout à coup, la porte de la salle s'ouvre, un Européen, jeune encore, s'abrite dans l'encadrement, secoue sur la véranda son manteau trempé de pluie, entre dans la pièce suivi de M. Hélier et d'un autre personnage, ébauche une

sorte de salut en portant la main à hauteur de la figure et demande sèchement : "Le Père Derouet, supérieur de la mission ?" - "C'est moi", répond le Père, qui se lève et s'avance vers le nouveau venu. Dressant la tête et fixant le Père : "Au nom de la Loi, déclare-t-il d'un ton solennel, et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous, juge d'instruction, vous ordonnons et mandons de consigner la mission en sorte que personne n'y entre ni n'en sorte."

Agacé par tant d'impolitesse et de fatuité, "Le Père Derouet était supérieur par intérim durant mon absence, coupe M^{re} Carrie. J'ai repris la direction de la mission. C'est donc à moi que vous avez à faire."

"Très bien, dit l'autre, qui plie soigneusement son manteau. Je ne savais pas. Je reprends donc : Au nom de la Loi et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous, juge d'instruction..." Mais ces paroles se perdent dans un brouhaha de pas et de chaises déplacées, car, sur un signe de l'évêque, les Pères et les Frères disparaissent par une porte latérale, le laissant seul, avec le Père Derouet, entendre M. Aubertin, juge d'instruction, terminer son impérative déclaration.

- Une mission n'est pas une caserne, réplique l'évêque. Elle n'est pas entourée de murs d'enceinte. Comment voulez-vous que je la consigne ? Peu importe d'ailleurs. Aucun d'entre nous n'en sort sans mon autorisation.

- Bien, fait le juge. Mon escorte veillera à ce que personne n'y entre.

- A votre aise.

- Les rapports concernant l'affaire qui a nécessité mon déplacement ne me donnant pas satisfaction, je me vois obligé de reprendre l'enquête moi-même. Et, comme le temps dont je dispose est limité, nous allons commencer de suite. Vous n'étiez pas, Monseigneur, présent à la mission au moment du vol, il me plairait cependant de recevoir votre déposition. Asseyons-nous, Messieurs, dit-il à ses compagnons, tandis que le Père Derouet, à qui M. Aubertin déclare qu'il l'entendra à la suite de l'évêque, quitte la pièce.

Interrompu par le repas de midi, l'interrogatoire prend fin lorsque le soleil se couche. Celui de M. Foussemagne et du Frère Elpide a duré particulièrement longtemps. Prenant congé de l'évêque : "J'emmène M. Elpide en détention provisoire, lui annonce le juge. Il vous est loisible de lui faire porter du linge à la résidence. Envoyez-moi demain matin l'élève Maïadi que la déposition de M. Foussemagne met fortement en cause. C'est un de vos séminaristes, m'a-t-il dit."

Et, devant toute la communauté, le Frère Elpide quitte la mission entre deux gardes africains le fusil sur l'épaule. Deux semaines plus tard, l'enquête terminée, il était dirigé sur Libreville.

DOLISIE SUPPRIME L'EXEMPTION DE LA TAXE SUR LES PORTEURS

Au cours du mois précédent, M. de Brazza, haut-commissaire du Gabon-Congo était arrivé de l'intérieur par la route des caravanes. En son honneur, Loango avait pris son air de fête. Des corvées de prisonniers avaient coupé les hautes herbes qui poussaient un peu partout, gratté et égalisé les chemins,

réparé et blanchi les cases de l'administration. Brazza n'avait pas manqué de rendre visite à la mission, rapportant de bonnes nouvelles de Buanza, et remerciant de l'aimable hospitalité qu'il y avait reçue.

M^{re} Carrie trouve précisément qu'on abuse un peu de cette hospitalité, ce qui entraîne Buanza dans des dépenses relativement élevées. Si les commerçants, d'ailleurs toujours pressés de gagner leurs postes, n'hésitaient pas, en général, à compenser d'une manière ou de l'autre les frais qu'ils occasionnaient, il n'en était pas de même des agents du gouvernement. Aussi eut-il un moment la pensée d'en parler à M. de Brazza, et de lui réclamer pour Buanza l'indemnité journalière de cinq francs, versée par l'administration à ses agents en voyage, et perçue par les négociants de Loango lorsqu'il leur arrive de loger ces mêmes agents. Mais n'est-ce pas un peu mesquin de réclamer au commissaire général des dédommagements lorsqu'il vous confirme l'exemption des taxes sur les porteurs et vous fait espérer une substantielle diminution des droits de douane ?

- Le Père Schmitt, s'était-il donc contenté de répondre, a hébergé cent trente-cinq voyageurs au cours de ces dix derniers mois. Il n'a pas compté le nombre de ceux qui n'ont pris chez lui qu'un seul repas.

Mais il avait attiré l'attention du commissaire sur le mauvais fonctionnement de la poste de Loango qui égarait les lettres, interceptait les journaux, et même abandonnait durant des semaines les sacs postaux à mi-chemin de Mayoumba, dans la case-relais de Konkouati.

- J'ai remédié ce matin même à cette carence, rétorque M. de Brazza, et j'ai nommé à la direction des postes de Loango M. Arrivet que vous avez apprécié, je crois, lorsqu'il commandait le poste de Buanza.

Puis Brazza s'était fait raconter les diverses péripéties du vol qui hantait encore toutes les mémoires, et avait relaté à son tour son dernier naufrage à bord du "Courbet". S'il avait pu s'en sortir en gagnant la rive à la nage, le dernier instituteur musulman qu'il ramenait à Brazzaville s'était noyé. A ce sujet encore, l'évêque avait préféré garder pour lui ses réflexions.

Or, en même temps que le départ du Frère Elpide pour Libreville, la mission apprend que l'exemption des droits sur les porteurs lui est retirée, et qu'en France le ministère des Colonies, après avoir aussi promis à M^{re} Augouard une certaine exonération des droits de douane, est revenu sur sa promesse à la suite d'un avis défavorable du haut commissaire.

"En lisant Brazza, il faut lire Dolisie, précise le 4 novembre l'évêque de Brazzaville. C'est lui qui a fait la pièce et qui a signé pour le commissaire général. Dolisie donne à entendre que nous nous servirions de ces exemptions pour frauder la douane ou commettre des indélicatesses. C'est vraiment bien à lui de porter de pareilles accusations."

M^{re} Augouard se montrait d'autant plus dépité qu'à son arrivée en France il avait défendu auprès du ministre ce même Dolisie, fortement accusé et en passe de perdre son commandement.

Et comme le gouverneur de Libreville avait jadis affirmé à son ancien compagnon de Linzolo qui détestait par-dessus tout d'être joué, qu'il appuyait ses requêtes auprès du Ministère : "Je vais, ajoutait M^{gr} Augouard, copier le passage de sa lettre où il me dit formellement qu'il a appuyé ma demande, et l'envoyer au Ministère, où l'on pourra juger de la bonne foi du Monsieur. Par ce courrier, j'envoie aussi copie à M. Dolisie de la lettre au Ministère, et je mettrai en regard ses propres paroles, en lui demandant si c'est lui ou le ministre qui nous trompe."

Ces échecs n'empêchent pas M^{gr} Carrie de demander à Dolisie "la reconnaissance à Loango d'un curé et d'un vicaire qui seraient rétribués par le gouvernement à l'instar de ce qui se fait à Libreville". Pareille demande sera évidemment éludée. Et, séjournant à Loango au cours du mois de décembre, le gouverneur ne rendra même pas à l'évêque la visite que ce dernier lui fait à la résidence, alors qu'il prendra le temps d'accompagner sa femme chez les Soeurs.

Voyant qu'il a été trompé, Monseigneur donne alors au Père Schmitt des directives précises concernant l'hospitalité à accorder aux fonctionnaires. Ce qui lui vaut, dès le 5 janvier, une lettre de reproches de M. Largeau qui accuse l'évêque d'user de représailles et d'obliger ses missionnaires à manquer aux lois élémentaires de l'hospitalité. Le gouvernement agira désormais de la même manière à l'égard des missions, et M. Dolisie sera mis au courant de l'affaire.

Peu après, sur le point de quitter Loango pour occuper un nouveau poste, il soumet tous les Européens non fonctionnaires à une dernière exigence : "Je viens de recevoir des questionnaires à remplir pour obtenir un permis de séjour au Congo, annonce l'évêque au Père Derouet. Les chefs africains étaient beaucoup moins tâtilons. Il nous faut désormais nous plier tous les ans à cette formalité, si nous voulons être tolérés ici. Vous vous en occuperez. C'est probablement, d'ailleurs, le dernier ennui que nous fait M. Largeau. Il est, paraît-il, affecté à Ndikole. M. Fournieu le remplacerait."

Par la "Ville de Maranhao" qui avait amené à Loango M. Dolisie le mois précédent, M. Foussemagne était rentré en France sur sa demande. La communauté l'avait vu partir sans regrets. Or, coïncidence singulière, quatre jours après son départ, cent quarante francs en pièces d'or et d'argent et la custode en or sont retrouvés à fleur de sable au pied d'un cocotier, en face de son ancienne chambre.

Cette découverte qui, de l'avis unanime, proclame l'innocence du Frère Elpide est aussitôt signalée à M. Aubertin.

M. le juge d'instruction pense malheureusement tout le contraire. "Ces derniers renseignements que vous nous envoyez, répond-il, prouvent nettement la culpabilité du Frère Elpide, puisque, nous a-t-il avoué, lorsque la nuit il allait jouer aux cartes en habits civils pour ne pas attirer l'attention, il cachait toujours sa soutane dans ces parages. Nous regrettons de devoir vous annoncer qu'il est maintenant condamné et part, par le prochain bateau, faire son temps de prison au Sénégal."

- On croirait, confie M^{gr} Carrie au Père Derouet en lui montrant la lettre, qu'ils tiennent absolument à condamner un missionnaire. Si à Loango, continue-t-il, nous perdons le Frère Elpide, à Landana le Père Campana a perdu l'abbé de Gourlet. Il vient de mourir de la poitrine après deux ans de sacerdoce. Les voies de Dieu ne sont pas les nôtres.

Et l'évêque pensait non seulement au Frère Elpide et à l'abbé de Gourlet, cette première vocation du Congo, mais qu'en novembre il avait dû fermer, à Loango même, le noviciat des Frères africains et, tout récemment, se résigner au départ de six des neuf petits séminaristes. Et ce vide n'avait été très partiellement comblé au séminaire que par la rentrée de deux petits internes.

Tous ces échecs ne l'obligeaient-ils pas à reconnaître que Loango, de plus en plus ville d'argent et de plaisir, tentait au-delà de leurs forces, et plus encore au-delà des forces de leur famille, une jeunesse que quelques notions de latin et de français paraient d'une auréole de grand savoir. Or tant l'administration que le commerce si disputaient à prix d'or quiconque était capable de tenir un registre ou de servir d'interprète.

NOS SEIGNEURS AUGOUARD ET LE ROY

Il se promet d'en parler à M^{gr} Augouard et à M^{gr} Le Roy qui annonçaient leur arrivée par le prochain "Ville de Pernambuco".

Au matin du 5 février 1895, de joyeux cris de "Selo" signalaient l'entrée du paquebot dans la baie. Nouvellement repeint en leur honneur, le boat de la mission, "le Saint-Joseph", part aussitôt chercher les deux prélats qu'accompagnent trois Pères, un Frère et quatre Soeurs de Saint-Joseph de Cluny destinées aux deux vicariats.

En tenue de cérémonie, soutanes violette et noires, évêque, Pères et Frères que suivent les Soeurs, les séminaristes, petits et grands, et les internes, garçons et filles, vont à leur rencontre sur le bord de la mer. Le chemin qui y mène a été soigneusement nettoyé et orné de palmes. Des salves crépitent lorsque les deux évêques prennent pied sur le sable ; elles ne cesseront que lorsque, arrivé devant la petite église, M^{gr} Carrie, qui a revêtu son habit de choeur, adresse ses souhaits de bienvenue à ses visiteurs et les introduit dans le sanctuaire où il entonne un Te Deum.

Poursuivant sa route sur Landana, M^{gr} Le Roy ne passera que deux journées à Loango. Il en profitera pour faire connaissance avec la ville et son administrateur intérimaire, M. Drapeau, avec le séminaire et l'internat, et pour parler longuement avec les deux évêques de leurs problèmes communs sur l'évangélisation du pays, la formation des catéchistes et la création autour des missions de postes secondaires. Ils évoquent aussi la situation précaire de l'Eglise de France. "Toutes les sociétés religieuses s'attendent à être expulsées, signale M^{gr} Augouard. Le Très Révérend Père Emonet pense signer la Loi dite d'Accroissement, ou encore d'Abonnement. Ceci pour éviter, sinon la suppression de la Congrégation, du moins la mobilisation de nos grands séminaristes et la perte du séminaire colonial, et, par le fait même, de notre immeuble de la rue Lhomond. Il estime préférable d'accepter de passer par les

désirs du gouvernement et de soumettre à l'impôt nos biens de main-morte. D'autres Supérieurs Généraux sont du même avis."

Ces deux journées sont aussi employées à décharger les nombreux colis de M^{re} Augouard et les deux boeufs qu'il a reçus de son ami le docteur Ballay en passant à Conakry. Les deux bêtes sont immédiatement offertes au Père Levadoux. L'une alimentera sur le champ les nombreuses bouches à nourrir, tant chez les Pères que chez les Soeurs. L'autre est destinée à tirer le wagonnet Decauville qui, du puits creusé dans le jardin, monte chaque jour les tonnelets d'eau nécessaires à la mission.

Au retour de Landana, M^{re} Le Roy passe encore une journée à Loango. Cette fois, le canon résonnera en son honneur.

Dans ce but, le Frère Philibert, préposé à la charge d'artificier, a emprunté un vieux canon à Kondika, le chef du village de la Martinique, et déjà il suppute le nombre de charges qu'il tirera. Malheureusement, M^{re} Carrie, qui n'aime guère voir brûler la poudre inutilement, surveille ses préparatifs.

- Peste, mon Frère, lui reproche-t-il, vous voulez donc ruiner la mission? Ne recommencez pas à distribuer des fusils à tous les enfants. Vous ne tirerez qu'une seule salve avec le canon.

- Une seule salve ! murmure le Frère entre ses dents, lorsque l'évêque s'est éloigné ; d'accord. Mais on l'entendra.

Et la vieille coulevrine avait été bourrée jusqu'à la gueule. Puis, pour ménager son effet, le Frère attend que les missionnaires soient groupés autour des trois évêques devant le pavillon épiscopal où est installé son canon. Alors seulement il allume la mèche. Un fracas épouvantable. Un souffle d'ouragan. Des projectiles qui fusent de toutes parts dans un nuage de sable et de fumée. Le canon a explosé, emportant des morceaux de la soutane d'un jeune Père et couvrant les autres de noires fumeroles.

Après un moment de stupeur : "Peste, mon Frère, s'écrie mi-sérieux mi-narquois M^{re} Carrie, vous vouliez donc nous tuer tous ! Vous pourrez remercier le Bon Dieu de nous avoir laissé la vie sauve." Atterré, le Frère Philibert ne semble pas l'entendre. Il contemple abasourdi les restes informes de son canon.

Le lendemain, revenant de la plage où il a reconduit M^{re} Le Roy, l'évêque voit Kondika devant sa porte. Le chef a sa figure des mauvais jours.

- Je te prête mon canon, et tu me le casses, se plaint-il dès qu'il l'aperçoit.

- C'est vrai, concède ce dernier. Mais est-ce bien de prêter à son ami une chose si abîmée qu'elle se casse dès qu'il s'en sert ?

Et pour le dédommager, il lui signe un bon de quinze cortades.

Malgré la pluie qui tombe sans arrêt, M^{re} Augouard a rapidement transporté dans les magasins de la mission ses six tonnes de bagages. Puis chacun l'aide à les répartir en colis de trente kilos, tout en lui demandant

malicieusement où il trouvera les deux cents porteurs nécessaires. André Loemba, toujours chef de Pointe-Noire, peut lui en fournir une soixantaine. Répartis en trois équipes, sous les ordres des contre-maîtres Makaya, Makosso et Mabiala, ils prennent aussitôt le chemin de Brazzaville, leurs mukandes dûment signées par M. Errecalde, chef du poste et des douanes dont M^{gr} Augouard s'est fait un ami.

Lui-même, après une dernière séance de projections lumineuses qui, sorties de sa lanterne magique, émerveillent séminaristes et écoliers, est enfin prêt à les suivre. Dix jours se sont écoulés depuis son débarquement. Taty commandera la caravane épiscopale, grossie du cuisinier, des boys et des tipoyeurs des Soeurs. Sous la surveillance de l'évêque, les charges sont distribuées dans la matinée. Chacun en est désormais responsable, de même que Taty, le contre-maître, est maintenant responsable de ses hommes devant l'administration. Comme d'habitude, dix cortades leur sont versées, les vingt autres, susceptibles d'être augmentées ou diminuées selon la bonne volonté montrée en cours de route, seront payées à Brazzaville.

M^{gr} Carrie et ses missionnaires accompagnent les partants jusqu'à la Lubende, ne rebroussant chemin que lorsque le dernier porteur de moutète a disparu dans l'allée de manguiers qui monte vers le poste administratif.

CHAPITRE XIX

BUANZA MENACÉ

Dans les premiers jours du mois de mars, M. et M^{me} Fourneau reviennent à Loango. Ils débarquent d'un navire allemand. Evêque, fonctionnaires et commerçants les accueillent à l'extrémité de la petite jetée en briques construite sur la lagune, à l'entrée du chemin qui monte vers la douane.

"J'irai vous voir d'ici peu à la mission", se contente de répondre assez sèchement l'administrateur à M^{gr} Carrie qui lui offre ses souhaits de bienvenue.

M. Fourneau se présente en effet quatre jours plus tard à la mission.

NOUVELLES ACCUSATIONS

Visite à la mission, encouragements à apporter aux écoliers, évocation du temps passé, du Loango des années 90-91 qu'il connut lors de sa dramatique expédition d'Imfondo : rien de tout cela n'intéresse l'administrateur, pas même le souvenir de ses anciens amis disparus, M. Laval, ancien adjoint de Dolisie tué par le chef Mabiala en 1892, alors qu'il essayait de pacifier la route des caravanes, Cholet, dont l'accueil empressé avait tant fait au retour d'Imfondo pour atténuer sa peine. L'administrateur a bien d'autres pensées en tête. Ni M. Largeau, ni M. Hélier, ni M. Aubertin lui-même n'ont établi selon les formes légales la procédure concernant l'incendie et la vol de la nuit du 23 septembre. Tout est donc encore à recommencer, et la visite des lieux et les interrogatoires. Ces derniers, pourtant innombrables. Devant combien de commissions, missionnaires, séminaristes et grands écoliers n'avaient-ils pas été convoqués, passant au poste des après-midi et des journées entières, au point que, bien inutilement d'ailleurs, l'évêque avait fini par s'en plaindre.

Ne voulant pas s'opposer à l'administrateur dès les premiers jours, l'évêque accepte sans commentaires et les nouvelles visites et les nouveaux interrogatoires.

- Une question plus délicate m'amène encore ici, poursuit le chef du territoire. Durant son séjour ici, M. Foussemagne fut bien, n'est-ce pas, votre collaborateur dans l'approvisionnement matériel du diocèse ?
- C'est exact.
- A ce titre, il eut donc souvent à débarquer des marchandises venant d'Europe, et à traiter avec la douane ?
- C'est encore exact.
- J'ai le regret, Monseigneur, de vous apprendre que votre ancien collaborateur vous a accusé d'avoir induit la douane en erreur à propos de sommes considérables : factures falsifiées, déclarations omises ou mensongères, dé-

barquements clandestins de marchandises. D'après lui, certains commerçants de la place sont parfaitement au courant de ces agissements. Ce qui, évidemment, aggrave votre cas. Libreville me donne l'ordre d'introduire une enquête à ce sujet.

- Monsieur l'Administrateur, une fois de plus M. Foussemagne a menti. Mais peu importe. Votre enquête le prouvera. Nous nous sommes toujours conformés à la loi. Permettez-moi simplement de vous redire que le Frère Elpide est innocent, et donc injustement condamné, et de vous lire à ce propos un passage très significatif d'une lettre de mes supérieurs de Paris, datée du 24 février : "Il paraît, d'après les officiers de la 'Ville de Maranhao' que la conduite à bord de M. Foussemagne était absolument indigne. Il jouait et mettait des enjeux de dix francs. Où a-t-il pris cet argent ? Depuis son retour - car nous supposons qu'il est arrivé - nous n'avons pas entendu parler de lui. Où est-il ? De quoi vit-il ? Cela peut donner lieu à bien des soupçons." Je n'ai rien d'autre à ajouter, Monsieur l'Administrateur.

Peu après, M^{re} Carrie apprenait que, sur ordre de M. Fourneau, une enquête concernant ses "fraudes" en douane avait été menée auprès de ses missionnaires de Mayoumba et de Sette-Cama.

A vrai dire, le développement des écoles rurales dans les environs de Loango et la santé de ses missionnaires de Buanza le préoccupaient beaucoup plus que la menace de passer en cour d'assises.

Depuis l'arrivée, en novembre dernier, du jeune Père Koffel, le Père Marichelle était devenu curé de Loango. Circuler de village en village pour dépister les moribonds à baptiser, pour enseigner le catéchisme, contrôler l'activité des catéchistes, préparer les enfants et les adultes au baptême, diriger sa petite chrétienté et ouvrir des écoles de brousse, lui plaisait infiniment plus que de faire la classe à des enfants que l'attrait de la ville rendait de moins en moins dociles. Aidé du Père Derouet et de l'abbé Maonde, il répondait parfaitement aux désirs de Monseigneur que ne contentait pas la centaine de baptêmes inscrite chaque année sur les registres.

En 1888, le Père Giron avait jeté son dévolu sur l'important village de Mpaka situé à une bonne journée de marche au sud de Loango, et à environ dix kilomètres de la mer. Exigences des parents, instabilité des élèves, difficultés extrêmes à obtenir une case d'école, puis le mystérieux suicide du maître placé par le Père, avaient rapidement entraîné la fermeture de l'école.

En 1894, l'excellent chef de Pointe-Noire, André Loemba, veut procurer aux enfants de ses villages l'instruction et l'éducation chrétienne. Il leur construit en bordure de mer un bâtiment que malheureusement d'importants marigots séparent des villages. Louis Kinabakidi y fait classe aussitôt à une douzaine d'élèves. Il est question d'ouvrir une autre école rurale à Mpili, ensemble de villages dont le plus important est Nunvu, et qui sont situés entre Diosso et le Kouilou, et une seconde, beaucoup plus au nord, à Longobonde, en bordure de mer, à une bonne journée de marche du Kouilou.

Une dernière petite mission de brousse a déjà, et aura toujours, les préférences du Père Marichelle. Il l'a fondée, sous le vocable de "Sainte-Marie", au village de Kaia-Tchilounga, à environ une heure de marche du Kouilou.

Antoine Mpadi, le chef de ce petit village, a jadis été interne à Loango. Il est demeuré si fidèle à la mission qu'il a non seulement cédé au Père un terrain parfaitement bien situé, mais qu'il enseigne lui-même le catéchisme à ses gens, et à lire et à écrire à une trentaine de garçons de son village, tandis que Marie-Antoinette, sa jeune femme, ancienne élève des Soeurs, épousée récemment en janvier 1895, fait le catéchisme à une vingtaine de filles.

- Nous y construirons une mission en miniature, explique le Père Marichelle à M^{re} Carrie. Nous aurons une chapelle, une école et une case pour le Père. De la cour de Sainte-Marie, on découvre l'océan, la Pointe-Indienne, Loango, la terre de Kisanga et la vallée du Kouilou que bordent à l'horizon les sombres montagnes du Mayombe et celles de Toubia. Dans les environs, les villages de Kouani, de Bifundi et l'ensemble de la région de Tchilunga semblent s'intéresser à nos efforts. J'ai l'impression qu'heureuses de vivre sur les bords de son fleuve auxquelles elles sont très attachées, ces populations voient avec plaisir la mission venir à elles.

- Si nos efforts avaient rencontré partout pareil succès, constate l'évêque, une bonne partie de notre vicariat serait déjà convertie. Si vous le voulez, je prêcherai une petite retraite à vos catéchistes durant la Semaine Sainte. Ne nous plaignons donc pas ; l'affluence de nos chrétiens va bientôt nous obliger à agrandir une seconde fois la chapelle. Nos Vilis ont l'intelligence de ne pas imiter l'exemple des Européens qui nous boudent de plus en plus, alors que leur nombre ne cesse d'augmenter, tant dans l'administration que dans le commerce. Ils ne nous connaissent que quand ils ont besoin de nous. Depuis le début du mois, voilà le deuxième agent du capitaine Le Chatelier que nous hospitalisons. Et le premier nous a quittés une fois guéri, sans même dire au revoir.

A BUANZA, BILLIEUSES ET REFUS DE CONCESSION .

De Buanza arrivaient toujours de tristes nouvelles. Les bilieuses s'y succédaient sans interruption.

Au début du mois de juin, les deux Pères et les deux Frères avaient été atteints presque en même temps. Trois fois pris par cette maladie en l'espace de cinq mois, le Père Boulenc devait rentrer se reposer en France. Avant de gagner la côte, il écrivait : "Buanza ressemble à un hôpital. Figurez-vous quatre pauvres missionnaires perdus au fond de l'Afrique, loin de tout secours, le Frère Désiré et moi souffrant de la fièvre, le Père supérieur en convalescence couché sur un lit de camp dans la chambre du Frère Désiré, surveillant les deux malades. Le Frère Roch passe ses nuits auprès de nous ; et pourtant il se traîne, car les injections de quinine que nous lui avons faites lui ont causé des abcès et des plaies aux jambes."

Le Frère Désiré ne se relèvera malheureusement pas. "Ce matin, à trois heures, écrit à son tour le Père Schmitt le 19 juin, il nous a quittés pour le ciel, à trente-et-un ans. Sa mort a été ce que fut sa vie, douce, calme et sainte. Quelle immense perte pour la mission de Buanza ! Les larmes et la douleur ne me permettent pas, Monseigneur, de vous dire plus longuement aujourd'hui les détails de la sainte mort de notre bien-aimé confrère. Avant d'expirer, le Frère Désiré m'a promis de s'occuper de nous au ciel. Il est

tombé victime de son dévouement. Bénissez-nous, Monseigneur, et priez le Bon Dieu de nous donner force et résignation dans notre profonde douleur."

Cette lettre trouva Monseigneur sur la route de Buanza, profitant des derniers jours de la saison sèche pour visiter ses missions de l'intérieur. Le Père Kieffer et le Frère Philibert reçoivent aussitôt l'ordre de le rejoindre à Buanza où, malgré les épreuves, les constructions sont achevées. Une quarantaine d'enfants peuplent l'internat ; les populations voisines montrent d'excellentes dispositions. Il est temps, estime l'évêque, de s'occuper activement de les évangéliser. Le Père Kieffer s'y emploiera.

Evidemment, il recherche attentivement la cause des multiples bilieuses. Le Père Schmitt en rendait responsable les inondations du Niari et les miasmes que le vent apportait. L'évêque les attribue plutôt à un excès de fatigue dû aux travaux trop rudement menés.

- Jadis, rappelle-t-il, combien de fois n'avez-vous pas reproché au Père Sand, votre ancien supérieur, de travailler et de faire travailler fortifier et pas assez suaviter. Je crains que vous n'ayez été formé à trop bonne école !

- Qui donc, Monseigneur, a pour devise : "Travaillons tant que nous sommes sur terre ; nous nous reposerons durant l'éternité !", se contente de répliquer le Père en souriant malicieusement.

Laissant le Père Schmitt encouragé par l'assurance de la venue prochaine du Père Kieffer et du Frère Philibert, l'évêque poursuit sa route vers Linzolo et Brazzaville.

A Linzolo, la piété des internes et leur obéissance, leur dévotion envers le Sacré-Coeur, l'affection qu'ils témoignent au Père Doppler, leur nouveau directeur, les santés florissantes et la bonne marche des travaux, tout cela le surprend agréablement.

- Je me demande, remarque le Père Luec qui, d'après des lettres précédentes, s'attendait à des reproches, qui a bien pu vous faire croire qu'ici tout allait à la débâcle et que j'avais adopté les règlements et la façon d'agir du vicariat voisin ? Linzolo, je le sais fort bien, dépend de Loango, et non de Brazzaville. Là-bas, la plupart de vos règlements ont d'ailleurs été maintenus. Vous pourriez le constater lorsque vous irez voir M^{gr} Augouard.

- Il m'a écrit à ce sujet. Mais vous auriez pu vous dispenser de confier à un autre les remarques que je jugeais bon de vous adresser.

- C'est juste, Monseigneur. Mais ces remarques m'ont été envoyées aussitôt après le passage de M^{gr} Augouard à Loango, lors de son retour en France. Le soupçonnant d'en être responsable, n'était-il pas naturel que je m'en assure ?

A Brazzaville, le problème des caravanes, la difficulté de trouver des porteurs, de bons porteurs, préoccupent les deux évêques. Que de colis perdus en brousse ! Certaines charges demandées en priorité, sel et café, sont pillées en cours de route. On cherche aussi à se mettre d'accord au sujet d'un missionnaire de Brazzaville, renvoyé en France par M^{gr} Augouard pour désobéissance et incorporé d'autorité par M^{gr} Carrie dans son diocèse. Chargé de la procure de Loango, il est donc devenu maître du ravitaillement de Brazza-

ville... M^{tr} Augouard en est indigné : "J'ai été sur le point de réexpédier à la côte les dix charges qu'il m'a envoyées, déclare-t-il avec mécontentement. S'il a omis, volontairement ou non, de dater le bordereau d'envoi et d'y indiquer le poids des sacs de sel, il a signé ce billet malicieusement en très grosses lettres bien lisibles. Cela promet pour l'avenir. Vous favorisez l'indiscipline." En définitive, on décide d'en référer à Paris.

Repassant par Buanza, M^{tr} Carrie y trouve une lettre stupéfiante de M. Fourneau. "Monsieur l'évêque, y écrit l'administrateur principal de Loango et dépendances, j'ai le regret de vous informer que le directeur de l'Intérieur vient de m'aviser que, dans sa séance du 3 juillet 1895, le conseil privé de la colonie a ajourné votre demande de concession de Buanza. Il me prie en outre de vous inviter à bien vouloir évacuer les lieux dont vous sollicitez la concession, dans le cas où vous les occuperiez provisoirement. Recevez, Monsieur l'évêque, l'assurance de ma haute considération."

Ni lui, ni le Père Schmitt ne comprennent rien à cette lettre.

- Comment ne sait-on pas à Loango et à Libreville que nous sommes à Buanza depuis plus de deux ans ? s'écrie le supérieur. Voilà deux ans que Libreville verse des subsides à notre école ; deux ans que nous hébergeons par centaines ses voyageurs ; deux ans que nous rendons mille services à ses expéditions militaires et autres qui passent dans la région ; deux ans que nous construisons des bâtiments que M. de Brazza lui-même a admirés. Et voilà qu'aujourd'hui Libreville nous demande si nous sommes à Buanza, et exige que nous quittions la place si nous y sommes. C'est un comble d'inconscience ou de méchanceté ! M. Dolisie, le président de ce conseil, ne se souvient-il plus de la lettre qu'il nous écrivait, le 22 août 1892, pour nous suggérer de quitter Biribi, qu'il estimait trop proche du fleuve, pour nous installer où nous sommes, sur le plateau Damba, à une heure et demi de marche de leur ancien poste ?

- Curieuse affaire, constate aussi l'évêque, porté plutôt à y voir une monumentale erreur. L'administration, Père Schmitt, travaille parfois dans l'abstrait. Des subalternes, plus ou moins ignorants des questions qu'ils traitent, préparent des papiers que signent rapidement les responsables, sans même prendre la peine de les lire. Et on aboutit à des lettres comme celle-ci. A moins qu'on ne me soupçonne, comme pour Loudima, de vouloir spéculer sur un terrain destiné à prendre de l'importance. Dès mon retour à Loango, j'irai m'expliquer à Libreville. Continuez tranquillement votre travail au milieu des Babembes.

- Eux-mêmes, j'en suis sûr, ne nous laisseront pas partir.

De fait, dès la fin de l'après-midi, le chef Ngomba arrive à la mission avec quelques-uns de ses guerriers. Déjà au courant de l'événement, il ne parle de rien moins que de déclarer la guerre aux blancs de Mputu, si ceux-ci veulent chasser les Pères : "Moi aussi, déclare-t-il d'un air féroce, j'ai des fusils pour les tuer".

Revenu à Loango le 11 août :

- La civilisation pénètre de plus en plus, lui déclare le Père Derouet. Il nous faut maintenant une autorisation écrite de l'administration

pour accoster avec notre boat les navires en rade. Plus on est civilisé, moins on est libre.

- Ils feraient mieux de s'occuper un peu plus de la route des caravanes, toujours aussi mauvaise et de moins en moins sûre. M^{re} Augouard y a de nombreux colis en détresse ; le plus souvent, il ne sait même pas où ils ont été abandonnés. Sur trente-et-une charges de sel, il a eu un manquant de cent soixante-deux kilos. "C'est un peu fort pour l'évaporation", me disait-il.

FERMETURE DU PETIT SEMINAIRE

- Bien qu'en période de vacances, poursuit le Père Derouet, les petits séminaristes ne donnent pas non plus satisfaction. Nous sommes lassés de leur mauvaise volonté évidente, de leur vanité, de leur insubordination. Ces petits messieurs n'acceptent plus qu'on leur serve du riz et du poisson. Le pauvre Père Herpe n'en est plus maître. Ses élèves l'accusent ouvertement d'incompréhension, de dureté, de méchanceté, d'injustice. Ils vantent devant lui leur ancien directeur, le Père Kieffer qui, prétendent-ils, était le seul à les comprendre et à les aimer. Je vous ai amené le "Journal du Petit Séminaire" qu'ils rédigent eux-mêmes. Il vous édifiera sur le mécontentement qu'ils étalent sans vergogne. Voici à la date du :

"Mardi 2 juillet. Un petit séminariste poussé par la faim est allé enlever un coco à huit heures du soir. Le Père Herpe fait une scène au coupable aussi bien qu'aux innocents, nous croyant complices de cet acte. Les esprits s'échauffent de part et d'autre. Notons en passant que, depuis quatre jours, la mission n'a plus de riz, et on a pour toute ration que du poisson salé et des haricots à moitié cuits.

"Mercredi 3. Départ du Père Kieffer pour la mission de Buanza. Le Père, ancien directeur du petit séminaire, a toujours été notre défenseur. Aussi, à son départ, bien des larmes ont été versées par ses anciens élèves. Malheureusement, ces larmes ont été mal vues par notre directeur qui ne peut s'entendre avec ses dirigés.

"Samedi 6. Le sacristain est puni pour avoir causé un peu trop fort à la sacristie. Mais le coupable n'a pas voulu accomplir sa pénitence, parce qu'il voit que le Père directeur met un peu trop d'acharnement à le punir à la moindre faute qu'il fait, tandis qu'à d'autres il ne dit rien.

"Dimanche 7. Le petit séminariste qui n'a pas voulu subir sa pénitence a voulu faire un coup de tête. Mais, grâce aux sages conseils qui lui ont été donnés de la part de ses confrères, et surtout de la part des abbés, il s'est soumis. Nous voyons clairement que son directeur lui en veut. Mais, après tout, c'est aux élèves à se soumettre aux caprices des maîtres.

"Mardi 9. Un petit séminariste a porté la malice jusqu'à jouer un vilain tour à son directeur. Il a badigeonné sa chaise avec le lait du "Nundo", de sorte que la soutane du Père est presque perdue. Mais personne n'a voulu dénoncer le coupable.

"Mercredi 17. Djimi Joseph reçoit une correction pour insubordination et mauvais esprit. Il est mis en pénitence pour quarante-huit heures. Défense absolue de lui parler pendant ce temps. Le contre-coup se ressent jusqu'au grand séminaire qui n'a jamais vu infliger à un élève du séminaire une punition pareille. On attend l'arrivée de Monseigneur avec impatience."

Devons-nous continuer à nous entêter dans de pareilles conditions ? N'est-il pas prouvé que nos enfants ne peuvent plus résister aux mille bruits

d'argent et de plaisir dont résonne la ville et qu'ils ressentent d'autant plus l'austérité et l'effacement de leur condition, la difficulté des études et la sévérité de leur règlement qu'ils n'ignorent pas la liberté, la considération, le bien-être dont jouissent leurs anciens compagnons de classe partis à l'aventure ? Dans cet état d'esprit, la moindre observation de leur directeur devient obligatoirement un manque d'égard, et les refus d'obéissance se multiplient. Ici, au petit séminaire, nous dépensons inutilement notre temps et notre argent.

- Vous avez peut-être raison. Depuis longtemps je pense transporter le séminaire à Mayoumba. Le temps en est peut-être venu. Nous prendrons une décision à ce sujet après-demain, à la réunion des oeuvres.

Le surlendemain, la fermeture du petit séminaire est décidée. Les deux petits séminaristes les plus coupables sont renvoyés dans leur village. Les trois autres obtiennent de demeurer à l'internat. "Ainsi fut fermé, lit-on encore dans le 'Journal', le petit séminaire, après seize ans et treize jours d'existence. Trente-trois enfants ont été abrités sous son toit et, de ce nombre, un est prêtre, un est mort prêtre, trois sont minorés, un tonsuré ; deux clercs tonsurés ont quitté la soutane, le premier après sept ans de séminaire et le second après deux ans et six mois ; deux ont quitté le séminaire comme philosophes ; un est mort après sa philosophie ; deux sont morts au cours de leurs études ; un est entré chez les Frères ; un continue à Landana ; dix-huit ont quitté le petit séminaire pour diverses raisons."

On comprend que ce n'est pas sans un très dur serrement de cœur que M^{re} Carrie se vit contraint de supprimer cette oeuvre essentielle à l'évangélisation du Congo. Héritée du Père Duparquet, il lui avait donné tout son cœur. Peut-être, se disait-il avec humilité, celui qu'il considérait toujours comme son modèle et son véritable maître aurait-il réussi là où il avait échoué. Il conservait du moins l'espoir de faire renaître son séminaire dans une autre mission plus adaptée aux exigences de cette oeuvre.

Le lendemain 14 août, la "Ville de Maceio", récemment remis à neuf, l'emmène à Libreville. Dès le 2 septembre, il peut envoyer au Père Schmitt des nouvelles rassurantes.

"Je suis au Gabon depuis le 28 du mois dernier. J'ai vu quatre fois M. Dolisie, dont deux fois en tête à tête. Il m'a assuré que, du Gabon, on n'avait donné aucun ordre d'évacuer le terrain que nous occupons et que, si le conseil de la colonie a refusé la concession demandée, c'est 1° parce qu'on nous croyait encore à l'ancien poste, et que, 2°, on ne comprenait pas alors pourquoi nous demandions une nouvelle et si grande concession de terrain. On pensait que nous voulions en faire une spéculation pour le cas où le chemin de fer passerait sur le terrain, afin de le revendre à bon prix.

"Vous comprenez que quelques explications ont suffi pour dissiper tous ces malentendus, volontaires ou non... Et samedi 31 août, le conseil, réuni en session extraordinaire pour examiner notre affaire, nous a accordé la concession demandée, l'étendue de la rive comprise entre la mission et le village de Mabalala sur une profondeur de deux kilomètres pour l'établissement des Pères, et huit cents mètres de rive, à partir du petit torrent qui se jette dans le grand trou du terrain des Soeurs, sur une égale profondeur de deux kilomètres."

L'évêque aurait voulu aussi que le conseil reconnût officiellement une façon d'agir qu'il estimait légitime. De ce côté, il ne reçut pas satisfaction. En s'installant dans le pays, le gouvernement avait déclaré qu'au-delà d'une certaine limite entourant les villages, tout le territoire devenait terre domaniale. La mesure se légitimait par la nécessité d'éviter ce genre de difficulté que la mission, et l'administration elle-même, avaient connu jadis à Mayoumba avec M. Evans. Pourquoi, demandait l'évêque, lui refusait-on le droit d'acheter directement aux Africains telle portion de terre qui, selon la décision du gouvernement, leur appartenait encore en propre et que la proximité des villages rendait particulièrement propice à l'établissement de ses missions ?

"M. Dolisie, continuait-il, ne veut pas ratifier nos achats de terrain aux indigènes, tout en reconnaissant que nous avons bien fait d'agir comme nous avons agi. On ne sait pas encore trop sur quel pied danser ici. Leur législation n'est pas claire. J'ai posé à M. Dolisie à ce sujet des questions qui l'ont fort embarrassé, et auxquelles il se gardera bien de me répondre, dit-il, car il ne veut pas se compromettre. Son système est de ne pas répondre à toute demande un peu gênante. C'est très facile, mais peu courtois. En échange de la concession de Buanza, et moyennant une subvention de quatre mille francs, il nous demande de canaliser le marigot de la Lubende."

UNE FOIS ENCORE, L'EXTRÊME-ONCTION

Revenant de Libreville, il apprend le décès survenu à Loango, le 1^{er} septembre, de la Soeur Marie Saint-Antoine, la première religieuse africaine de la Congrégation de S. Pierre Claver. Puis, à la fin de septembre, le chef de poste, M. Garrouste, lui envoie une circulaire qui interdit à tous les Européens l'entrée des locaux administratifs réservés aux Africains.

- Ce qui veut dire, commente l'évêque en montrant la lettre au Père curé, que la franc-maçonnerie nous refuse le droit d'enseigner le catéchisme aux prisonniers et de donner l'extrême-onction aux malades de l'hôpital. Evidemment, je n'accepte pas cette interdiction. J'irai dès demain tenter de montrer à l'administrateur combien elle est injuste à l'égard des catéchumènes et des moribonds.

Depuis quelque temps, Monseigneur est aux prises avec des accès de fièvre de plus en plus prolongés et violents. A la fièvre s'ajoutent bientôt de très forts maux de tête. Diète, vomitifs, purgatifs, piqûres de quinine ne provoquent qu'un plus grand affaiblissement général et de fortes douleurs à l'estomac. A la fin d'octobre, la fièvre ne le quitte plus. "Je vais vers la fin", murmure-t-il avec résignation aux missionnaires qui viennent chez lui prendre de ses nouvelles lorsqu'ils ne l'aperçoivent pas au fond de la chapelle, où il s'est traîné appuyé sur une épaule compatissante. Au début de novembre, il ne quitte plus le lit. Le docteur Roques ne cache pas ses craintes. Monseigneur se prépare au dénouement fatal, nomme le Père Levadoux provicaire apostolique et demande de recevoir le viatique et l'extrême-onction.

Cette cérémonie a lieu le 4 novembre. Elle groupe dans la chambre du malade tous ses missionnaires et, dans le bureau ou sur la véranda, séminaristes, écoliers et chrétiens des environs.

Devant l'hostie que lui apporte le Père Derouet, l'évêque renouvelle sa profession de foi et ses vœux de religion. Puis il fait ses adieux à ceux qui, autour de son lit, ont peine à retenir leurs larmes. "Avant de paraître devant mon Souverain Juge, déclare-t-il, je tiens à vous demander pardon à tous, Pères, Frères, Soeurs, chrétiens et catéchumènes, de la peine que j'aurais pu vous causer durant ma vie. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi, et surtout pour l'extension du règne du Sacré-Coeur en qui je me confie. Je vous remercie, vous spécialement, mes chers missionnaires, qui m'avez si bien secondé dans ma tâche, sans jamais me donner la moindre occasion de tristesse ou de reproche." Et, d'une voix distincte, il répond aux prières liturgiques.

Descendu vers la fin de l'après-midi, le docteur Roques prescrit de remplacer purgatifs et vomitifs demeurés sans effet par des lavements à base de peptone. Le malade éprouve immédiatement un grand soulagement. La nuit suivante est calme. Au matin, la fièvre a baissé. Et lorsque le docteur vient constater les effets de son nouveau traitement : "Tout danger immédiat est écarté", déclare-t-il. Effectivement, les forces reviennent rapidement, et, dix jours après avoir reçu l'extrême-onction, l'évêque peut sortir de sa chambre et reprendre ses visites à la chapelle. Mais le docteur exige quelques mois de convalescence en France. Monseigneur prendra donc le bateau du 23 novembre.

L'embarquement sur le "Thibet" est l'occasion d'une scène amusante et émouvante. Depuis sa fondation en 1883, la mission utilisait un petit Decauville. Au cours des années, le Decauville s'était perfectionné. Tout un réseau de rails partant de la cour intérieure s'éparpillait en plusieurs embranchements vers le jardin, le puits, des marécages à combler et la lagune où s'opéraient tant de débarquements.

Pour éviter à l'évêque toute fatigue, les missionnaires imaginent de fixer sur une plate-forme de Decauville un fauteuil où le voyageur prend place sous son parasol. Cachant son émotion dans une plaisanterie : "Les voyageurs pour l'éternité, en voiture !" murmure-t-il, lorsque le wagonnet s'ébranle en direction de la plage.

A bord, les forces revenant rapidement, Monseigneur envoie ses directives au Père Levadoux qui, de Sette-Cama, n'avait pu regagner Loango avant son départ. Il l'encourage tout d'abord à se confier entre les mains de Dieu, puis lui recommande d'éviter les dépenses inutiles, de maintenir avec fermeté les règlements édictés et de veiller sur les vocations.

"Pas de dépenses inutiles, écrit-il le 11 décembre. Mais pas non plus d'économies mal entendues, pour la nourriture surtout. Sous ce rapport, on a fait dans les derniers temps des dépenses inutiles à Loango, en faisant trop d'invitations à dîner. Il ne faut inviter que les hauts personnages séjournant dans la localité, ou les officiers des grades supérieurs, bienfaiteurs ou bien connus de la mission. Si vous voulez inviter tous les officiers de passage, ou tous ceux qui se disent chargés de quelque grande mission, vous n'en finiriez pas. Ce serait de grandes dépenses..."

"Tenez bien à l'observance de la Règle, des Constitutions et des règlements de la mission. Veillez à ce que chacun prêche à son tour, le dimanche et les grandes fêtes de l'année. On est exposé aussi à être en retard pour les offices publics : c'est une chose détestable que vous ne devez pas tolérer..."

"Je vous recommande tout particulièrement le grand séminaire. Veillez sur lui comme sur la prune de votre oeil... Il faut que les séminaristes observent exactement leur règlement, et qu'on ne les en détourne en rien. Veillez aussi sur votre jeune prêtre indigène. Ne perdez pas de vue le noviciat des Frères indigènes, ni les vocations religieuses et ecclésiastiques. Dans ces oeuvres difficiles, il ne faut jamais perdre courage."

Dans sa réponse du 21 décembre, le Père Levadoux donne quelques petits aperçus des différentes missions. Il a affecté à Sette-Cama le jeune Père Le Mintier de la Motte-Basse, nouvellement arrivé de France. A Mayoumba, "la plus belle mission du vicariat", toutes les oeuvres se développent : noviciat des Frères, internat groupant plus de cent trente élèves, ministère dans les environs, en particulier à Manby. Accablé de travail, le Père Carrer demande du renfort. "C'est un trésor qui serait difficile à remplacer", écrit le Père, comme s'il prévoyait l'avenir. A Buanza, on se tue aussi à la tâche. "On a voulu établir à la vapeur une mission de premier ordre. Une embarcation destinée à cette mission est arrivée à Loango. Elle est très jolie, mesure six mètres de long, sur un mètre cinquante de large, mais est parvenue sans aucun instrument, sans aucune tôle pour les réparations. En cas d'avarie, elle deviendrait pour longtemps inutilisable. Etant en acier, elle ne semble guère propre à résister au choc contre un rocher dans un courant un peu fort. On pense ici qu'une embarcation en bois aurait été préférable. Les accidents sont moins à craindre, et les réparations plus faciles. Il est de même malheureux qu'elle ne soit pas arrivée en pièces détachées qui auraient été montées sur place. On espère la faire partir le mois prochain par la compagnie Le Chatelier."

A propos de Loango et des dépenses inutiles, le provicaire expose nettement sa pensée à son évêque : "L'oeuvre des enfants est, je ne veux pas dire une ruine, mais un gros, très gros embarras pour le vicariat. Autrefois, il y avait quelques plantations qui rapportaient et, de plus, l'on pouvait acheter à bon compte des vivres du pays ; mais actuellement, les plantations ne signifient plus rien, et encore ne peut-on récolter le peu qui pousse. Au Loango, il y a certainement plus de voleurs qu'il y en avait jadis dans la forêt de Bondy. Actuellement, tout ce que les enfants mangent, sauf les mangues, vient d'Europe ou de Mossemédès. 15.000 kilos (sic) de riz ne durent pas un mois. S'il arrive un accident à un navire allemand, qui occasionne un retard d'un mois ou même de quinze jours, il faudra renvoyer tout le monde, ou acheter le riz sur place à raison de un franc le kilo. * Le poisson salé et les haricots d'Europe sont à l'avenant. On ne peut même pas avoir une ration de feuilles de manioc par mois. Si encore, avec tant de dépenses, on obtenait des résultats consolants, ce ne serait que demi-mal. Mais mieux que moi vous connaissez ce que produit l'invasion des Européens au Loango."

Pour éviter ces dépenses inutiles et obtenir de meilleurs résultats, l'ancien procureur proposait une solution, en accord, disait-il, avec d'autres missionnaires de Loango : "On aurait avantage à supprimer l'école telle qu'elle est constituée, ou du moins à la diminuer considérablement, et à avoir

* En faisant venir le riz d'Europe, le sac de trente kilos revenait à six francs, majorés, il est vrai, des frais de douane.

à la place une école libre où ceux qui voudront venir viendront, mais en disant adieu à la nourriture et aux vêtements achetés par tant de sacrifices avec si peu de résultats."

De même, il estimait parfaitement imprudent d'envoyer en Afrique de si jeunes religieuses. Pourquoi s'étonner si elles ne résistent pas au climat ? "Hier, sur le "Maceio" on a embarqué Soeur Emilie qui en est à sa douzième bilieuse. En voilà une qui, comme vous, Monseigneur, a vu la mort de près. Il serait peut-être utile de faire remarquer à la Supérieure Générale des Soeurs de Saint-Joseph de Cluny que les Soeurs qu'elle envoie dans nos contrées sont beaucoup trop jeunes. En mettant de côté l'inexpérience, il y a, ce me semble, presque une imprudence en envoyant ainsi dans des climats malsains de si jeunes personnes de dix-huit ans. Je crois que des Soeurs de vingt-trois à vingt-cinq ans conviendraient mieux."

Il signale aussi que la tentative du Père Rémy d'établir à la mission de Loango une procure pour Brazzaville est en sommeil : "Après avoir préparé les bois d'un bâtiment provisoire, il les a remisés sous les arbres et a écrit à son supérieur ce qu'il pensait de la situation." Celle-ci, cause de "lettres un peu virulentes entre les deux évêques", au témoignage de M^{re} Augouard lui-même, s'était cependant un peu détendue à la suite du retour en France du missionnaire de Brazzaville retenu à Loango.

AU KOUILOU-NIARI

Sur le Kouilou-Niari, les travaux de la voie ferrée et fluviale avaient été un instant paralysés par l'incompétence et la fatuité d'un agent général qui, s'estimant trop grand personnage pour vivre sur ses chantiers, préférait commander son monde de Loango. M. Dolisie l'ayant signalé au capitaine Le Chatelier, ce dernier survenait à Loango et, en six heures de temps, remplaçait son directeur par un ingénieur de Centrale. Sous l'énergique impulsion de M. Nicolas, l'activité reprenait, s'attaquant aux seuils rocheux qui obstruaient le fleuve, faisant passer remorqueurs et chalands en amont des rapides. "A l'heure actuelle, écrivait en novembre M. Dolisie à son ami M. de Chavannes, on doit faire le premier transport sur Biedi".

Le Père Levadour estima venu le moment de connaître un peu mieux cette région appelée à devenir un centre important, puisque les travaux semblaient enfin devoir aboutir. Le dernier jour de l'année 1895, il part l'explorer en compagnie du Père Marichelle. Quinze jours plus tard, les deux missionnaires étaient de retour passablement déçus.

Remontant le fleuve en pirogue, ils n'ont trouvé, expliquent-ils, que des villages insignifiants dans les environs de Kakamoeka, de la rivière Mandji, et de l'étroit couloir de Koussounda. Le Bas-Kouilou est plus attirant, avec les plantations européennes et ses importants villages de Tuba, Magna-Matadi, Kibele et Kaia-Thilunga où prospère la petite mission de Sainte-Marie. Ils auraient voulu explorer aussi la rivière Mpili, mais il leur fut impossible de la remonter. Ils estiment donc sage d'attendre encore la suite des événements.

Quatre mois plus tard, la mort inopinée de M. Nicolas anéantissent d'ailleurs tous les espoirs. La main-d'oeuvre se raréfiait. Gallois et

Mayombas du Gabon refusaient de s'embaucher, de même que les Krumans du Libéria, pourtant habitués à s'engager n'importe où et pour n'importe quel travail. Sur l'ordre de Dolisie, M. Pournau eut beau contraindre les Vilis à s'enrôler comme manoeuvres, le personnel européen se lassait lui aussi ; et sur les rives du Kouilou, Le Chatelier demeurait quasi seul à la tâche, confiant malgré tout en sa réussite, mais pestant contre l'administration de Libreville.

En rendant compte à Monseigneur de sa tournée dans le Kouilou-Niari, le Père Levadoux lui annonce que le matériel de l'école rurale de Mpili sera sous peu transféré à Kaia, et Mpili abandonné. Ses habitants refusent de reconstruire le bâtiment scolaire. Le maître d'école, Maurice Loemba, s'absente du village très souvent, à la recherche, dit-il, d'une fiancée, et le Père Marichelle peut difficilement surveiller ce petit centre distant de trois ou quatre heures de marche de Bueli-Diosso.

LE PERE LEVADOUX VOUDRAIT LE GRAND SEMINAIRE A MAYOUMBA ET LA SUPPRESSION DE L'INTERNAT

Entre temps, les idées du Père Levadoux concernant grand et petit séminaires et internat n'ont fait que se préciser. Il suggère dans cette même lettre de rouvrir le petit séminaire à Mambi : "Loango n'est pas un endroit propice à un séminaire, soit grand, soit petit. Il n'y a pas cette solitude qui est indispensable à ce genre d'oeuvre. Si la solitude est nécessaire en Europe, elle est indispensable en Afrique. Les missionnaires travailleront, souffriront et mourront en voyant leur travail s'évaporer en une fumée qui ne sera pas pour le plus grand bien des âmes. Plus on attendra, plus on rendra le mal irréparable. En ce moment, tout pourrait s'arranger pour le mieux sous ce rapport. Mambi est là avec ses constructions et son éloignement des blancs. Sans grandes difficultés, on pourrait réunir les séminaristes venant de Sette-Cama, Mayoumba, Loango, voire de Buanza et Linzolo. Vous ne pourriez, il est vrai, avoir ces enfants sous les yeux ; mais il vous serait facile de les voir souvent et sans grande difficulté. Un bon règlement et un zélé directeur feraient le reste. Consultons le passé et profitons de ses leçons pour mieux faire à l'avenir.

"Je ne vous parle pas de l'oeuvre des enfants de Loango, poursuivait le Père. Je n'en ai pas le courage. Elle ne mérite certainement pas les sacrifices immenses qu'on fait pour elle."

A deux reprises il reviendra dans la suite, et en termes très énergiques, sur ce problème, demandant maintenant le transfert immédiat du séminaire à Mambi, et des modifications importantes dans son règlement.

A une lettre du 2 février qui lui recommande très instamment le grand séminaire, le Père répond le 26 mars : "Le séminaire a perdu l'un de ses sujets les plus intelligents, Kiassinda. Les trois autres persévèrent, mais le découragement commence à se montrer. Leur imagination travaille fortement. Ces mariages qui se font sous leurs yeux, les projets de mariage dont, malgré tout, ils entendent parler sans cesse, la vie des Européens et mille autres choses comme l'amour du gain, du luxe, etc..., font qu'ils comparent leur vie à celle de ceux qu'ils ont connus et qui, moins intelligents qu'eux, sont plus heureux selon le monde. Les bons conseils de leur directeur, notre attention à les sa-

tisfaire autant que la règle le permet, sont de faibles palliatifs. Aussi, je vois le moment peu éloigné où ils déclareront obstinément ne pas vouloir aller plus loin. De l'aveu de tout le monde ici, il n'y a qu'un moyen d'éviter la catastrophe, c'est de transférer ailleurs le séminaire, et cela sans retard. Dans la vie, il y a des semaines qui valent des années. C'est pour dégager ma responsabilité et celle du Père Derouet, leur directeur, que, d'entente avec lui, je vous écris. J'avais presque jugé, à un moment donné, les circonstances assez graves pour prendre sur moi d'envoyer, au moins pendant quelques mois, les séminaristes à Mayoumba ; mais, après consultation et réflexion, la décision parut trop grande et, quoique avec crainte, je me suis résolu à attendre. Voilà donc ce que je vous propose : de décider le transfert immédiat du séminaire à Mayoumba, et de préférence à Mambi. Les constructions existantes seraient suffisantes. A votre retour, vous verriez par vous-même ce qu'il y aurait lieu de faire. Dans un incendie, on jette ce que l'on peut par la fenêtre ; on songe ensuite à les mettre dans un endroit plus sûr. En ce moment, le feu est à la maison. Encore un peu de retard, et de ce séminaire dont vous attendez tant de fruits, il ne restera que des maisons vides.

"A Mambi, on pourrait rouvrir le petit séminaire. La mission de Mayoumba et celle de Sette-Cama fourniraient les premiers sujets. Mais il faudrait tout d'abord un professeur..."

Pour terminer, il évoque le désordre qui, ces derniers temps, affirmait-il, avait régné dans la gestion des biens du vicariat : "En un an, quatre ou cinq personnes se sont succédées à l'économe de Loango. La plupart n'ayant jamais su ce que c'est qu'un livre de compte, et encore moins ce qu'est l'économie. L'un d'eux, accueilli par charité, se vantait d'avoir fait deux mille francs de gain, quand en réalité il a gaspillé le bien des pauvres. A un changement d'économe, on a même oublié de faire la caisse."

A Mayoumba, si le supérieur, le Père Carrer, acceptait volontiers d'héberger le séminaire, grand et petit, il n'était nullement partisan d'un transfert à Mambi. Il l'exprime à l'évêque dans une lettre écrite le même jour que celle du Père Levadoux.

Il y donne d'abord de bonnes nouvelles du noviciat des Frères indigènes : "Les deux premiers novices se maintiennent bien. Trois postulants sont prêts à prendre l'habit, et de nouvelles admissions sont prévues d'ici peu. L'école comprend cent quarante-trois garçons. Dans ce nombre, il y a eu plusieurs rachats cette année. Dans quelque temps, je pense marier trois ou quatre de nos plus grands. Je suis satisfait de leur esprit. Les filles sont au nombre de quinze. Leur recrutement est pénible.

"Le Père Levadoux m'a envoyé le Père Derouet en changement d'air pendant une quinzaine (En réalité, le Père était venu étudier la possibilité de déplacer le séminaire et sonder les intentions du Père Carrer.) Il rêve du transfert du séminaire à Mambi. Il m'a entretenu un peu de ses projets. Il doit vous en dresser un rapport, m'a-t-il dit. On a parlé longuement de la chose. Si le déplacement de ces oeuvres avait lieu (et le Père ne rêve que d'une solidité de seul à seul avec ces jeunes gens, ce qui me paraît impossible, et d'une approbation fort douteuse de votre part), Mambi, à mon avis, ne serait pas son meilleur emplacement, mais Mayoumba même. J'ai donné au Père Derouet plusieurs raisons me semblant des plus plausibles et pouvant s'opposer au transfert à Mambi. Si jamais vous approuviez la chose, à Mambi tout serait à créer au

point de vue matériel pour la marche de ces deux oeuvres, petit et grand séminaires. Le bon Père ne songe guère à tout cela. Mambi pourrait être uniquement un lieu de changement d'air pour ces jeunes gens." Le Père Carrer signale aussi que, vu la prospérité des plantations de Mayoumba, l'entretien des séminaristes y serait relativement peu coûteux : "Les plantations de manioc, de maïs, de patates, de bananes, etc... sont vastes et belles. J'ai fait border nos chemins de plus de quatre cents arbres fruitiers, avocatiers surtout. Notre allée de manguiers fera bientôt voûte ; l'allée de mandariniers du jardin est très belle. Les graines de vos orangers perpétuels ont bien levé. Les cocotiers de Loango poussent bien sur le versant nord du plateau. La basse-cour est toujours bien garnie de porcs, pigeons, cabris, poules, canards et treize lapins. Nos orangers de la cour sont chargés de fruits."

Enfin, le ministère commence à porter ses fruits, puisque "notre chapelle va devenir trop étroite. En temps perdu, je continue d'y faire quelques travaux de peinture".

Cette lettre et une autre écrite le surlendemain furent les dernières que le Père Carrer adressa à son évêque, car, le 9 mai, il mourait, lui aussi, d'une bilieuse hématurique, et le coeur broyé par la tristesse. Un mot de M^{re} Carrie lui avait révélé que Paris venait de recevoir un volumineux rapport rempli de calomnies le concernant. De telles bassesses l'avaient tué.

"Le cher Père était bien faible de constitution, écrit le Frère Hildevert en annonçant à M^{re} Carrie la mort du Père Carrer. Il prenait trop à coeur les événements plus ou moins fâcheux de la vie. Une chose qui n'aurait pas effleuré même un autre lui allait droit au coeur. Votre lettre, dans laquelle vous lui exposiez les plaintes formulées contre lui, l'a tué. Quel terrible coup quand il recevait cette nouvelle. Après avoir reçu la lettre, il m'appela chez lui, me la lut et pleura comme un enfant. Ensuite, il déclina. Le 4 mai, il était pris d'un accès froid, et voilà au cinquième jour il rendait son âme à Dieu."

A Loango, le Père Levadoux continue à trouver urgent le départ du séminaire et trop onéreuse l'école, du moins telle qu'elle est conçue. Par décision épiscopale, l'économe doit utiliser les grands internes comme payeurs lors du débarquement des marchandises. Ces services, il lui faut ensuite les rétribuer au directeur de l'école, selon un tarif qu'a encore fixé l'évêque et qu'il estime prohibitif.

"Consultez la Propagande, lui écrit-il le 12 avril, et voyez si elle approuve une oeuvre qui ne mange que du riz et des haricots d'Europe, du poisson de Mossamedes, et qui ne fait pas de plantations suffisantes pour lui fournir un plat de feuilles de manioc par mois. Elle n'a pas de dettes, cette oeuvre, me dira-t-on. Oui ! Mais c'est grâce aux débarquements payés à un taux extraordinaire. Ainsi nous qui travaillons pour elle, nous sommes obligés de lui payer, pour un débarquement de huit caisses de conserves, la somme de vingt-quatre francs, tandis que, dans les factoreries, j'aurais une embarcation avec une équipe pour vingt-cinq francs, et cela pendant toute la journée. Qu'on lui enlève ce bénéfice, et elle expirera, faute de ressources. Si encore ces enfants qui vivent de nos sueurs et de celles des pauvres étaient re-

connaissants ! mais non... Qu'on instruisse les noirs les plus intelligents pour en faire des instituteurs, des séminaristes, rien de mieux ; mais qu'on mette des missionnaires à faire quatre heures de classe à n'importe qui, voilà, me semble-t-il, du temps perdu.

"Pour en revenir au séminaire, je vous dis qu'au Loango notre séminaire se recrutera difficilement, pour ne pas dire pis. Vous n'empêcherez pas les nouvelles d'y arriver et, par une bizarrerie des choses, souvent ce sont eux qui sauront les premiers qu'un tel désire se marier avec une telle. Ils en parleront entre eux, en attendant qu'ils désirent en faire autant. Je vous parle de faits qui se sont produits de tout temps, et qui se produisent encore."

Enfin, il signale l'arrivée d'un orgue qu'il estime trop majestueux pour la pauvre chapelle de Loango, d'autant qu'il ne peut tenir dans la tribune : "Un harmonium n'était-il pas suffisant ? demande-t-il. Pourquoi une telle dépense ? Le Père Marichelle, me dites-vous, doit trouver deux mille francs. Je vous le demande : où pensez-vous qu'il trouve cette somme ? Si les catholiques de France ferment leur bourse, les athées d'ici ouvriront-ils la leur ?"

MONSEIGNEUR AUGOUARD A LOANGO

L'envoi par M. Fourneau de travailleurs Loango dans les chantiers Le Chatelier avait rendu plus difficile encore le recrutement des porteurs. Une fois de plus, les commerçants et la mission - qui reçoit précisément de France le Père Allaire avec quinze cents pièces d'un nouveau "Léon XIII" - voient leurs charges s'accumuler dans leurs entrepôts.

De passage à Loango au milieu du mois de février, M. Dolisie s'efforce de calmer l'opinion. Il réunit tous les usagers de la route des caravanes pour étudier avec eux les difficultés qu'elle pose et tâcher d'y remédier. Mais ses bonnes paroles sont impuissantes à faire surgir du sol les centaines de porteurs nécessaires.

L'annonce de l'arrivée prochaine d'une nouvelle expédition militaire vers le Nil ne fait qu'augmenter le mécontentement. Ce mécontentement, M^{gr} Augouard ne se gêne pas pour le manifester lorsque, le 6 mars, convoqué en France pour l'élection du nouveau Supérieur Général, il survient à Loango.

- Pluies torrentielles pendant les vingt-et-un jours de voyage, explique-t-il, et chemin de plus en plus impraticable. Comment les porteurs peuvent-ils résister aux difficultés de la route ? Il est stupéfiant de les voir, leur moutète de vingt-cinq à trente kilos sur la tête, franchir d'un pas rapide et glissant, étape par étape, les cinq cents kilomètres Brazzaville-Loango, en particulier dans la traversée du Mayombe. J'admire leur résistance à la fatigue, d'autant plus extraordinaire qu'en général ils ne paraissent pas des colosses. Ils franchissent les torrents, descendent dans le fond des ravins, escaladent les pics, s'agrippent des pieds et des mains aux cailloux et aux racines, insinuent en souplesse, sans s'arrêter, leur lourde moutète à travers les lianes ou sous les arbres écroulés. Au bout de la route, ils ont bien mérité les soixante francs de cortade de tissu, de cuillers de perles et de boutelles de tafia.

- Pas d'attaques meurtrières comme en 1886 ?

- Non, grâce à Dieu. Mais je me suis tenu sur mes gardes pendant toute la traversée du territoire des turbulents Bassoundis, c'est-à-dire jusqu'au delà de Comba. L'endroit le plus dangereux se trouve à environ cent kilomètres de Brazzaville. Là, trois villages bordent la piste, Foulembao, Lilembao et Makabendilou, que commandent respectivement les chefs Mayokey, Missitou et Mabala. Ces trois crapules bassoundis ont organisé un véritable guet-apens aussi bien monté qu'une pièce de théâtre en trois actes.

Lilembao n'est qu'un tout petit village. Mais il est situé sur la piste même et au pied d'une colline abrupte qui porte le nom de "Montagne des chiens". An général, les convois qui viennent de Loango y font halte pour reprendre leur souffle avant d'escalader la colline. Sous un prétexte futile, mais calculé d'avance : achat de vivres ou ravitaillement en eau, par exemple, une discussion ne tarde pas à s'élever entre indigènes et porteurs. La dispute soigneusement entretenue dégénère en querelle, puis en rixe. Que craignent les porteurs dans ce hameau insignifiant ? Soudain apparaissent les guerriers du grand Mayokey, chef de Foulembao. Chassant par hasard dans les environs, disent-ils, ils ont entendu du tumulte. Ils viennent voir ce qui se passe ; et prennent évidemment parti pour leurs frères de Lilembao. Alors, les malversations commencent à l'égard des porteurs, et même des Européens, s'il en est dans la caravane, et les menaces de représailles et de mort.

Quand la querelle a atteint son paroxysme surgit le vieux Mabala et ses hommes de Makabendilou. Ils s'interposent entre leurs amis bassoundis et la caravane houpillée, apaisent les hurlements, détournent les fusils, abaissent les sagaies et rétablissent le calme.

Comment ceux qui viennent d'être ainsi tirés d'un si fâcheux mauvais pas ne déborderaient-ils pas ensuite de reconnaissance à l'égard de ce bon vieux Mabala et ne seraient-ils pas prêts à la lui témoigner de façon généreuse ? Faute de quoi, Mabala se retire sous un prétexte quelconque. La bagarre recommence de plus belle. Les porteurs y laissent leur charge, et parfois leur tête. Et la piste risque d'être coupée.

Un peu plus loin, la traversée du village de Balimoeke est presque aussi dangereuse. Un certain nombre de porteurs, et même de miliciens, y ont disparu. Son chef Mabiala N'Kinke a toujours eu la suprême adresse de trouver des alibis. Mais en haut lieu personne n'est dupe, et chacun est même persuadé qu'en 1892 Mabiala N'Kinke a prêté main forte à son oncle Mabiala Minganga dans l'émeute où fut tué l'administrateur Laval. Ce Mabiala Minganga a évidemment disparu en brousse. L'administration n'arrive pas, ou ne veut pas arriver, à le retrouver. Comment le pourrait-elle d'ailleurs, puisqu'elle ne dispose que de deux postes en brousse, Loudima et Comba ?

Pour en revenir à ce qui nous intéresse plus directement, Père Levadoux, j'encombre vos magasins avec mes colis. En attendant le "Matadi", nous allons travailler, le Père Rémy et moi, à les vider. M. Fourneau m'a promis son concours. Dépêchons-nous : l'arrivée de l'expédition Marchand ravivra les porteurs.

Les jours suivants, la mission connaît une animation et une gaieté inhabituelles. L'évêque de Brazzaville est présent partout. A l'administration, dans les factoreries, chez les chefs africains ; il discute, plaisante, gronde et bénit, et revient chaque fois à la mission à la tête d'une troupe de porteurs qui prennent le chemin de Brazzaville, leur moutête sur la tête. De Boma, on apprend que le "Matadi", gravement endommagé par l'explosion d'un im-

portant chargement de poudre qu'on débarquait, n'est pas près de reprendre la mer.

- J'attendrai donc le "Taygète" du 26 mars, annonce l'évêque au Père Levadoux. Ce délai me permettra de rencontrer ici M. Le Chatelier et de lui demander si, oui ou non, nous pouvons compter sur sa route. M. Dolisie semble avoir perdu tout espoir. Il m'écrit, par contre, que le chemin de fer belge, après avoir connu des moments difficiles, progresse maintenant rapidement. J'ai demandé au docteur du poste de venir soigner vos petits varioleux. Savez-vous que, sous prétexte d'économie, on vient de lui supprimer ses deux tipoyeurs ? Il m'a tout de même promis de descendre vacciner vos internes.

MONSIEUR CARRIE EN EUROPE

En France, malgré, ou peut-être grâce au froid de l'hiver, la santé de M^{re} Carrie n'avait pas tardé à se rétablir. Dès le début d'avril, il part pour Rome où, à deux reprises, il est reçu par le cardinal préfet de la Propagande, à qui il a fait remettre un rapport détaillé sur son vicariat. Le cardinal l'encourage et le félicite.

Depuis un certain temps, l'évêque se demandait s'il devait continuer à racheter des esclaves. En vérité, ne favorisait-il pas la traite, comme le lui reprochait Brazza, du moins indirectement ? N'encourageait-il pas les trafiquants à se procurer de la "marchandise" ? Ne conservait-il pas à ce trafic une valeur marchande ? Et, par là, n'agissait-il pas contre les directives de Rome et contre les lois humanitaires promulguées par tous les états européens ?

Ces scrupules étaient renforcés par la mauvaise foi de certains propriétaires d'esclaves, ou de prétendus esclaves, dont il avait parfois été dupe. Complices de leur maître, qui n'était peut-être qu'un parent, ou convaincus par lui qu'ils allaient être mangés, ces garçons s'enfuyaient de la mission après deux ou trois jours et regagnaient leur ancien logis. Il ne restait plus qu'à recommencer la même manœuvre avec un autre Européen.

Quel était donc son devoir, et la ligne de conduite à donner à ses missionnaires ?

Le cardinal le rassure. Il ne faut pas, estime-t-il, s'opposer aux rachats d'esclaves. Ce serait priver ces malheureux enfants du bien qu'on peut si facilement leur faire. Il convient cependant, précise-t-il, de racheter les esclaves avec le plus de discrétion possible et, sauf exception, individuellement et dans des villages assez distants les uns des autres. Quant au risque de les voir s'évader et de devoir récompenser plusieurs fois le même maître qui fait mine de les ramener tout en facilitant l'évasion suivante, ce risque sera diminué si l'on s'efforce de prendre toutes les garanties voulues et si l'on coupe court après une ou deux évasions.

Le cardinal approuve aussi les demandes d'importantes concessions sur lesquelles naîtront petit à petit les villages et les cultures vivrières de ces jeunes gens libérés et devenus chrétiens.

Au Saint Père, l'évêque confie surtout ses soucis et ses craintes concernant le petit et le grand séminaires. Mais si jamais des pensées de découragement avaient pu le tenter, le pape Léon XIII les aurait apaisées par son empressement à l'entendre parler de ses efforts en faveur du clergé congolais, et par ses encouragements à persévérer dans cette oeuvre essentielle.

Revenu à Paris, il apprend du Révérend Père Grizard, vicaire général, que les cinquante-cinq capitulants, évêques et Pères, qui élargiront le nouveau Supérieur Général ne se réuniront au noviciat de Grignon-Orly que le mercredi 20 mai. On lui demande de bien vouloir assurer, en attendant, les confirmations dans le diocèse de Nantes dont l'évêque est gravement malade. A Grignon-Orly, M^{gr} Carrie retrouve M^{gr} Augouard nouvellement débarqué. Les deux évêques parlent évidemment aussitôt de Loango et du Congo.

- Dès mon arrivée à Paris, signale M^{gr} Augouard, j'ai rendu visite à M. Lebon, le ministre des Colonies. Il m'a parlé de sa nouvelle expédition militaire qui, une fois de plus, veut réaliser la fameuse jonction Dakar-Djibouti.

- C'est beaucoup trop tard, réplique M^{gr} Carrie. Les Anglais sont maintenant trop solidement installés en Egypte. Ils n'accepteront jamais que nous leur coupions leur route d'accès au Cap. L'an dernier déjà, M. Hanotaux, forcé par l'Angleterre, a renoncé à envoyer Liotard jusqu'au Nil et, avant de quitter le Gabon, M. de Chavannes me confiait qu'en traînant en France sous prétexte de mieux préparer son expédition, le colonel Monteil avait laissé passer la dernière chance de gagner Fachoda.

- C'est bien ce que j'ai dit au ministre. Inutilement, d'ailleurs. Il assure que l'état-major de cette expédition est composé d'officiers de première valeur. Il m'a présenté son chef, le capitaine Marchand.

- Je l'ai connu à Loango avec le colonel Monteil. C'est le type même de l'officier français : prestance virile, visage énergique, yeux vifs et intelligents. Le choix est excellent.

- Vous avez dû connaître aussi sous second, le capitaine Baratier, lui aussi de l'équipe Monteil. D'autres, les lieutenants Largeau et Mangin, ne sont pas des inconnus. Malheureusement, tous, ministre et officiers, sont persuadés qu'en quelques semaines leur expédition, c'est-à-dire cent cinquante tirailleurs et trois mille colis, sera à pied d'oeuvre en Oubengui, et qu'elle atteindra le Soudan sans la moindre réaction des Anglais. J'ai pu faire du mauvais esprit en leur affirmant que, dans un an, ils n'auront peut-être même pas dépassé Brazzaville où je les aurai précédés ; et que, dans ces conditions, s'il était encore possible il y a deux ans de s'installer sur le Nil et de précéder les Anglais à Fachoda, ce ne l'est plus maintenant, même avec les meilleurs officiers du monde.

- Vous avez cent fois raison. Refusent-ils de voir clair à Paris, ou sont-ils mal renseignés sur la rapidité des transports au Congo ? A mon avis, ces braves gens vont une fois de plus à un échec. Mais, quant à être avant eux à Brazzaville, cela ne vous sera possible que si l'évêque de Brazzaville n'est pas élu Supérieur Général des Pères du Saint-Esprit !

- Aucune crainte à ce sujet. Avez-vous déjà vu un ancien zouave pontifical devenir Supérieur Général d'un Ordre quelconque ? Je suis à peine bon, vous le savez mieux que moi, pour vivre au milieu de mes sauvages de l'Oubangui, en tâchant de les évangéliser de mon mieux. Ce qu'il nous faut à notre tête, c'est un homme d'expérience, de science, de distinction, de sainteté.

Nous trouvons tout cela en M^{tr} Le Roy. Ses ouvrages sur le Zanguebar et le Kilimandjaro l'ont déjà rendu célèbre.

De fait, le dimanche 24 mai, la majorité des suffrages se portaient sur l'évêque du Gabon.

Deux jours avant, M^{tr} Carrie écrivait au Père Carrer dont il ignorait encore le décès : "C'est ad duritiam cordis que j'ai autorisé la translation du séminaire à Mambi. Mais il le fallait, sous peine de tout perdre. Je souhaite qu'il réussisse. Mais je n'y compte guère. Que de déceptions on va avoir ! Ces gens-là ne savent pas ce qu'il en coûte pour une installation. Ils vont le voir. Mais si le Père Derouet qui va être seul vient à tomber malade, qui le soignera ? Qui le confessera ? Qui veillera sur ses enfants pendant qu'il sera malade ou absent, car il faudra qu'il descende à Mayoumba pour se confesser ? Quelle sottise ! Quel empressement irréfléchi ! Ils auraient eu le feu aux poudres qu'ils n'auraient pas été plus pressés à quitter Loango !"

En réalité, le séminaire n'avait pas quitté Loango. Le Père Levadoux avait bien reçu l'autorisation sollicitée. Mais il avait senti que cette autorisation n'avait été accordée que du bout des lèvres. Aussi avait-il répondu à Monseigneur le 11 juin : "Puisque vous n'attendez rien de bon de la translation du séminaire à Mambi, il n'y a pas deux chemins à suivre. Le séminaire est à Loango. Il y reste. Moi, je ne veux absolument rien prendre sous ma responsabilité. Il me faut un ordre formel de votre part. J'ai fait mon devoir en vous exposant les raisons qui militaient pour cette demande. Elles ont été trouvées trop faibles. N'en parlons plus."

CHAPITRE XX

RETOUR A LOANGO

Au début du mois de juin, l'avant-garde de Marchand débarque à Loango. Le capitaine Baratier la commande. En 1894, le capitaine se trouvait déjà à Loudima, lorsqu'un ordre du colonel Monteil l'avait rappelé.

Dès le premier dimanche, il vient à la mission. Comme Marchand, il semble né pour le commandement. Cultivé et même lettré, il a la réputation de partager le plus naturellement du monde la rude vie de ses tirailleurs.

- Me revoici à Loango, dit-il au Père Derouet qui l'accueille. Et cette fois, rien ne nous empêchera d'atteindre le Nil.
- Je le souhaite. Mais vous arrivez mal. Une fois de plus, la route des caravanes est coupée. Ballaris et Batekes sont en guerre.
- Ce n'est pas grave. Nous aurons vite fait de les réconcilier, de gré ou de force.
- Il vous faudra aussi rendre aux porteurs Loangos le courage de s'aventurer dans ces parages. On assure que les Européens de Brazzaville sont privés de ravitaillement depuis plusieurs mois. Le lieutenant Largeau réquisitionne à l'usage de l'expédition tous les porteurs. Encore faut-il en trouver !
- Et la route Le Chatelier ?
- Nous n'y croyons plus guère.
- On nous a pourtant assuré que toutes les difficultés étaient surmontées. Sa route comprend, paraît-il, un premier tronçon fluvial de soixante kilomètres, de la mer à Kakamoeka, puis un chemin muletier d'une centaine de kilomètres qui coupe la boucle du Niari et va de Kakamoeka à Zilengoma, à quarante kilomètres en aval de Loudima, où des baleinières reprennent les charges jusqu'à Kimbedi, à deux cents kilomètres de Brazzaville.
- Oui, c'est le projet définitif. Mais entre projet et réalisation, il y a une différence.
- Il faudra pourtant bien que j'y passe. On m'a confié sept baleinières à monter avec leurs charges jusqu'à Zilengoma.
- On vous demande presque l'impossible. Les rapides du Niari ont la réputation d'être infranchissables. Or ils n'ont pas été supprimés. Le capitaine Pleigneur s'y est noyé, et le lieutenant Besançon y est mort d'épuisement.
- Je sais. Il me faudra pourtant réussir. Leurs travaux m'aideront.

BARATIER ET LA ROUTE DES CARAVANES

Quinze jours plus tard, tandis que les forces du corps expéditionnaire débarquaient à Loango, Baratier partait pour le Bas-Kouilou sur un vapeur de la société Le Chatelier. Son avant-garde et les sept baleinières l'y avaient précédé.

En moins de deux heures, le "Fiote" parvient à l'embarcadere du Kouilou. Devant lui, la barre se brise dans un large chenal que le flauve a percé

dans un banc de sable et par lequel il se jette dans l'océan. Extrêmement dangereuse et sournoise, elle a englouti récemment un énorme chaland. Le "Fiote" en remorque précisément un, ce qui l'alourdit terriblement. Bien manoeuvré, il franchit cependant sans encombre ce passage difficile, n'abandonnant à une énorme vague qui déferle sur son pont que le panneau de la chambre des machines. De l'autre côté de la barre attendent les sept baleinières.

Le surlendemain, Baratier répartit les charges et les équipes ; et la petite flottille commence à remonter le fleuve. Le chant des piroguiers accompagne le rythme saccadé des pagaies. "C'est, écrit Baratier dans ses carnets de route, un choeur, un air sauvage, tantôt lent et doux qui rase la surface du fleuve comme un oiseau aux ailes étendues, tantôt vif et rauque qui monte au-dessus des arbres et remplit la vallée. Fait de dissonances, ce chant possède une harmonie étrange, puisée dans la nature au milieu de laquelle ces payeurs ont passé leur vie. Tous les gosiers s'unissent, c'est le rugissement des rapides, le grondement de la tempête, le ruissellement de la pluie. Les voix s'affaiblissent, le rythme se ralentit, le choeur s'affaisse ; mais quelques notes percent encore. C'est l'apaisement de la rivière, les gouttes d'eau qui claquent sur les feuilles après l'orage ; puis, subitement les voix reprennent en notes plus hautes, plus vibrantes. Le soleil resplendit. Chant des rivières sur lesquelles vivent ces hommes ; chant des eaux qui coulent presque sans murmure, et tout à coup se précipitent en mugissant ; chant de la brise qui fait bruire les feuillages ; chant de la tornade qui s'engouffre entre les falaises ; ce sont les harmonies de la nature que ces hommes ont apprises en écoutant l'eau et le vent.

"L'air chargé de chaleur s'est adouci. Il prend une saveur humide, les payeurs approchent ; de temps en temps, l'un d'eux lance une note assourdie qui ne s'envole plus ; elle semble planer, palpiter comme un battement d'ailes. La nuit descend tiède et tranquille."

Ainsi passent les journées, lorsqu'il ne faut pas, devant un seuil rocheux, décharger les baleinières, les hisser sur la rive et les traîner lourdement jusqu'au prochain plan d'eau.

A Zilengoma, Baratier reçoit des ordres. Marchand a obtenu, non sans peine, pleins pouvoirs sur la route des caravanes. Au Congo aussi, il justifiera le surnom que lui donna le Soudan : "Pakebo - l'Ouvreur de routes". Mangin, avec quatre-vingt quinze tirailleurs, rétablit l'ordre à Mbamou, chez les Ballaris. Largeau a déjà atteint Brazzaville, où il prépare l'arrivée du corps expéditionnaire et sa mise en route sur le grand fleuve du Congo. Un nouveau poste est ouvert à Kimbedi, entre Bouenza et Comba. Il surveillera le territoire des turbulents Bassoundis, frères des Ballaris. A lui, Baratier, est confiée la pacification du tronçon Kimbedi-Comba, où sévissent les deux Mabiala. Le plus jeune, Mabiala N'Kinke, vient encore d'exterminer deux porteurs malades de la colonne Mangin.

Après un court arrêt, il reprend ses baleinières, passe à Loudima et arrive à Buanza un dimanche à l'heure de la messe : "J'entre dans l'église ; une centaine de petits négrillons agenouillés sur la terre battue chantent des cantiques sur un ton suraigu. Ils chantent à cœur joie. Derrière les enfants, des hommes et des femmes écoutent avec recueillement et admiration. L'office terminé, les Pères m'emmènent visiter leur domaine. Dans le jardin de la mis-

sion, les légumes abondent, les plates-bandes soigneusement entretenues regorgent de choux, d'épinards, de carottes, de haricots ; plus loin, ce sont les fruits du pays et ceux d'autres colonies acclimatés ici. Du potager, nous passons aux ateliers où les enfants apprennent un métier ; voilà la menuiserie, la briqueterie, le four à chaux. Enfin, nous revenons vers le bâtiment principal, résultat de tous ces travaux. La maison de briques, sa charpente, les meubles, tout sort des ateliers que nous avons visités.

"On sent ici la suite dans les idées, dans la direction, l'activité dans l'exécution, la foi dans l'œuvre entreprise, toutes conditions seules capables d'assurer le succès. Les Pères changent, les uns meurent et s'en vont peupler le petit cimetière à côté de l'église, les autres sont déplacés et vont porter leur ardeur plus au fond de cette Afrique à laquelle ils ont donné leur vie. Mais l'impulsion reste la même, le but ne varie pas : élever les âmes vers Dieu. Leur tâche est ardue ; ils le savent bien ; mais ils ne peuvent la rendre plus facile. Ils n'ont pas d'illusions sur la valeur présente des conversions obtenues, mais ils ont confiance dans l'avenir ; ils n'ont pas la prétention de transformer les moeurs en un jour, ils cherchent d'abord à les améliorer. Ils vivent sur cette parole : 'La destinée de l'homme n'est pas de toucher le but, mais d'être toujours en marche'. Et cette marche, avec l'Infini pour flambeau, se continuera au delà du tombeau."

Arrivé à Kimbedi :

- Il m'a fallu cinq semaines pour parvenir jusqu'à vous, déclare le capitaine à M. Gros, chef du poste. Hommes et baleinières se sont parfaitement comportés. Mais combien de fois les premiers ont-ils dû tirer leurs embarcations sur la rive ! Je vais maintenant m'installer chez votre Mabilia N'Kinke.

- Vous n'y pensez pas ! Vous vous jetez dans la gueule du loup !

- Parfaitement. C'est le meilleur moyen de lui limer les dents.

Prêtez-moi vos miliciens. Je vous laisse mes payeurs.

Les habitants de Balimoeke - l'Unique Palmier - n'avaient sans doute pas la conscience très en règle, car ils s'enfuient dès qu'ils aperçoivent la petite troupe du capitaine, non sans laisser quelques otages entre ses mains : ils répondront de sa sécurité. Des cases en paille disséminées sous les arbres, pense Baratier, ne constituent pas un réduit stratégique. Mabilia ne tardera guère à revenir avec ses guerriers. Plus loin, au nord de la piste, se dresse un petit mamelon dénudé. Baratier s'y transporte avec ses hommes. C'est l'endroit idéal pour surveiller le village et la route, et, le cas échéant, résister à une attaque.

Celle-ci ne tarde pas. Autour de la colline, le tam-tam de guerre a résonné toute la nuit. Au petit jour, le village s'agite. Des groupes de guerriers dansent en brandissant leurs armes. A un signal, ils se disséminent tout autour de la colline qu'ils commencent à gravir. Sur la route, deux hommes montent à découvert. "Mabilia et son interprète", murmure à Baratier un des tirailleurs de Kimbedi. Arrivés à portée de voix les deux hommes s'arrêtent.

- Le chef Mabilia N'Kinke vous dit, crie l'interprète : Pourquoi êtes-vous venu prendre son village avec vos fusils ? Pourquoi faites-vous la

guerre contre lui ? Il dit encore : Rentrez chez vous avec vos fusils. Laissez partir ceux que vous avez pris hier. Si vous n'écoutez pas, il va vous faire la guerre et vous tuer tous. Vos fusils n'ont pas la force contre lui.

- Je ne fais pas la guerre au chef Mabilia, répond Baratier. Je lui demande seulement pourquoi il coupe la route de Brazzaville, pourquoi il tue les porteurs et vole leurs charges ?

- Le chef Mabilia N'Kinke commande la terre que tu occupes. Qui t'a permis de venir chez lui pour lui prendre ses hommes ? Il est plus fort que toi et tes soldats. Ses guerriers vont te chasser de sa terre.

A ce moment, les hommes de Mabilia qui n'ont cessé de progresser ouvrent le feu.

Huit poteaux de la ligne télégraphique du colonel Monteil séparent Baratier de Mabilia.

- Chef Mabilia, crie une dernière fois Baratier, fais revenir tes hommes, ou bien je tire sur toi.

La fusillade continuant, Baratier met la hausse de son fusil à quatre cents mètres, vise le chef qui excite ses guerriers, et appuie sur la détente, en commandant le feu. Mortellement atteint, Mabilia s'écroule sur place. Voyant leur chef brusquement foudroyé, les Bassoundis tournent les talons et s'enfuient de tous côtés.

Cela suffit pour qu'à Makabendilou le vieux Mabilia fasse aussi sa soumission et restitue à Baratier un certain nombre de charges. Pris de peur, ses deux complices, les chefs Mayokeye et Misitou se réfugient chez les Batekes qui s'empressent de les livrer au lieutenant Mangin. Il reste à mettre Mabilia Minganga hors d'état de nuire. Mais l'homme est toujours introuvable.

En attendant, la confiance revient sur la route des caravanes, d'autant que Marchand organise le portage par tronçons successifs. Chaque tribu porte les charges sur son territoire propre. Babembes dans les alentours de Buanza, Bakambas à Kimbedi, Bassoundis à Balimoeke, Bagangalas à Comba, Balalis à Mbamou.

En octobre, le repaire de Mabilia Minganga est enfin découvert. Le chef se cache dans une grotte dissimulée dans la brousse aux environs de Balimoeke. Il n'a avec lui que quelques partisans. Les tirailleurs de Baratier les encerclent aussitôt. Mais seuls des coups de feu répondent à toutes les sommations. Pendant toute une nuit, Mabilia soutiendra l'attaque, tenant à distance la troupe aguerrie qui l'assiège. Puis, au petit jour, Baratier aura la stupéfaction de le trouver asphyxié dans sa caverne par un feu de brousse involontairement allumé. Plutôt que de se rendre, le chef a préféré mourir.

En décembre, Tensi, un autre chef bassoundi, troublera encore la paix de la route des caravanes et dévalisera les porteurs, et il faudra que Marchand, Mangin et l'administrateur de Kerroul unissent leurs efforts pour avoir raison de lui. Si bien que l'expédition Marchand ne commencera à quitter Brazzaville qu'en janvier 1897.

RETOUR DES EVEQUES DU CONGO

Comme l'avait annoncé M^{gr} Augouard, les deux évêques étaient déjà de retour au Congo. Ils avaient pensé voyager ensemble par le "Thibet" de la Compagnie Fraissinet qui quittait Marseille le 25 octobre. M^{gr} Augouard y avait renoncé dès le mois de septembre, en apprenant l'inauguration prochaine à Matadi d'un premier tronçon du chemin de fer belge.

Cent quatre-vingt-deux kilomètres de voie ferrée sont entièrement réalisés, qui aboutissent à Tumba, d'où l'on atteint Kinchassa-Léopoldville en sept jours de marche.

Voilà enfin l'évêque de Brazzaville débarrassé des complications, des lenteurs, des soucis et des frais énormes de la route des caravanes. De Bordeaux à Matadi, la Compagnie des Chargeurs ne lui demande que cinq cent quatre-vingt-trois francs par personne, alors que la Compagnie Fraissinet fait payer à M^{gr} Carrie six cent-deux francs de Marseille à Loango. Connaissant le goût de ce dernier pour l'épargne, il ne peut s'empêcher de lui signaler malicieusement cette légère différence de prix, en même temps qu'il lui parle de la route et de de Brazza : "On a fait passer cinq cents charges Marchand par le Congo belge sous couvert de la maison hollandaise, ajoute-t-il, et le ministre me conseille d'en faire autant. Quel aveu d'impuissance et d'incurie pour Brazza, dont la succession est virtuellement ouverte, m'a-t-on dit."

Quatre jours après, le 21 septembre, il prévoit l'arrêt des travaux Le Chatelier. Le capitaine est à court d'argent, une fois de plus. "Il fonde une nouvelle société de transport, avec encore un million huit cent mille francs. Mais pourra-t-il les trouver ? Il demande que le gouvernement lui fournisse un minimum de douze mille charges par an. Quel fumiste !"

Arrivé à Loango le lundi 23 novembre, exactement un an après son départ, M^{gr} Carrie débarque en compagnie de cinq Pères et de quatre Frères anciens et nouveaux, et de deux grands séminaristes, les abbés Jamault et Vézier, qui, comme jadis le Père Levadoux, termineront leurs études sous la direction du Père Derouet.

Parmi les chrétiens qui viennent l'accueillir, il s'étonne de voir des femmes portant des pièces de monnaie française en guise de bijoux. "Depuis quelques mois, lui explique le Père Derouet, l'administration a remplacé le traditionnel système de troc, de moukande et de cortade, par le paiement en espèce. Mais jusqu'à présent nos Africains s'y montrent réfractaires. Comme vous le voyez, ils n'apprécient que les sous en cuivre, et pour s'en parer.

Durant les premiers jours, l'évêque reprend contact avec sa mission. On le voit longuement à l'école, au séminaire, à la procure, au jardin. Il s'enquiert auprès du Père Marichelle des progrès de son ministère, et se fait montrer les comptes par le Père Levadoux. Puis il convoque les sept Pères et les quatre Frères qui résident à ce moment à la mission. Des décisions sont à leur communiquer, et divers aménagements à la marche de la mission à étudier.

La réunion a lieu dans son salon, le 13 décembre. Après quelques remarques de détail concernant la propreté générale de la mission, des alliées,

des magasins, des bâtiments et du cimetière, et les réparations à exécuter au séminaire, Monseigneur prescrit un inventaire général de tout ce qui appartient à chaque oeuvre. Il reconnaît l'inutilité de conserver à l'école des enfants trop âgés ou désormais incapables de progresser dans les études. Il réfléchit à l'opportunité de confier les débarquements à une maison de commerce. Les Pères Derouet et Marichelle sont confirmés dans leur charge de directeur du séminaire et de curé de la paroisse. Le Père Guyodo et l'abbé Maonde les secondent.

Préfet apostolique de la Guyane où son ancienneté, sa bonté et sa sainteté lui avaient ouvert tous les coeurs, le Père Guyodo en avait été expulsé récemment par une administration ouvertement franc-maçonne. M^{gr} Carrie l'avait rencontré rue Lhomond, désœuvré et aspirant malgré ses soixante-quinze ans à reprendre du travail. Il était donc arrivé le 26 juillet à Loango, où sa simplicité et son dévouement édifiaient la communauté. Malheureusement, sa santé s'acclimatait difficilement au pays.

Un nouvel arrivant, le jeune Père Zimmermann, aidera le Père Levadoux à la procure, décide encore Monseigneur. Un Père et un Frère demeurent chargés de l'internat, qui recevra bientôt un nouveau règlement.

- M^{gr} Le Roy, déclare-t-il, n'apprécie guère ce système que nous avons dans nos missions d'Afrique d'enlever des enfants à leur famille et à leur tribu, de les élever et de les placer près de nous en des villages chrétiens. "Cela, m'a-t-il écrit de Saint-Ilan, le 3 octobre dernier, lui a toujours paru très coûteux, très aléatoire, très lent et très sujet à décourager les missionnaires." Nous allons donc réduire nos oeuvres d'enfants, et cela nous permettra de nous tourner davantage vers un apostolat plus direct. Au début, nous avons été contraints d'admettre tous les enfants qui se présentaient. Nous pouvons et devons maintenant faire un choix. Nous ne garderons dans nos classes que les enfants intelligents, capables et désireux de s'instruire, c'est-à-dire les élèves qui désirent devenir prêtres, Frères ou catéchistes, et ceux susceptibles de rendre de réels services à la société. Aux autres, nous enseignerons les éléments de la morale et de la religion et quelques métiers utiles.

Les Frères conservent leurs occupations au jardin, au débarquement des bateaux, à la surveillance des travaux. Dès que possible, le Père procureur partira regrouper sur la route des caravanes les nombreuses charges qui y traînent encore et que l'exclusivité accordée à l'expédition Marchand a jusqu'à présent empêché de relever.

- Avant-hier, avant de nous quitter pour reprendre la "Ville de Macaio" qui l'emmène à Matadi, précise le Père Levadoux, M^{gr} Augouard m'a affirmé qu'il estime à six cents les colis destinés à son vicariat et abandonnés sur la route. Cent cinquante le sont, paraît-il, depuis deux ans. En son absence, les Pères de Brazzaville n'ont pu célébrer la messe que grâce à la farine et au vin que Linzolo, heureusement bien approvisionné, leur fournissait.

LE PERE LEVADOUX ET LES CHARGES PERDUES SUR LA ROUTE

Parti avec une escorte de porteurs le 1^{er} janvier 1897, le Père Levadoux retrouve sans trop de difficultés les charges dispersées entre Loango et Loudima. Ensuite, sa caravane refuse d'avancer, tant elle a peur des Babembes. Or c'est précisément dans le secteur de Buanza qu'a été perdue la majorité des charges. Usant de patience et de fermeté, le Père réussit à obtenir l'aide des chefs, à rendre courage à sa troupe et à regrouper la plupart des colis.

A Buanza, le Père Schmitt voudrait le retenir. Il trouve si lourde sa charge de supérieur, et si disproportionnés la faiblesse de ses moyens et les besoins de sa mission. Il désirerait tant se confier longuement à ce bon compagnon et lui faire partager, au moins quelques instants, ses soucis et ses désirs. Mais d'autres charges traînent entre Buanza et Brazzaville, qu'il faut rechercher au plus vite. Le Père Levadoux promet de s'arrêter au retour tout le temps que Monseigneur accordera.

A Brazzaville où il arrive le 2 février, M^{gr} Augouard lui fait le récit détaillé des avantages de la nouvelle route et des prévenances de l'Etat indépendant.

- A Boma, lui raconte-t-il, on a chauffé un train pour me mener chez le gouverneur. A Matadi, même réception. A Tumba, le chef de district, le baron de Rosen, est venu de six jours de marche pour me souhaiter la bienvenue et me livrer trois cent cinquante porteurs, alors que j'en avais demandé trois cents. Durant les trois jours que j'y ai passés, on m'a comblé de politesse. Ce service de portage est admirablement organisé. C'est un agent de l'Etat qui vient faire prendre vos charges. C'est loin de ressembler aux réquisitions de Loango. Le chemin de fer fonctionne admirablement, et les travaux accomplis sont gigantesques. A titre gracieux et exceptionnel, la compagnie nous a tous conduits au bout du rail qui est établi à quarante-huit kilomètres au delà de Rumba. Dans deux ans, le rail sera au Pool. Ce sera la fin de nos tribulations. Adieu, belle route de Loango !

Sur le Pool et de l'autre côté du Pool, les autorités et les amis de M^{gr} Augouard avaient aussi fait grandement les choses. "L'Antoinette", le plus beau vapeur de la maison hollandaise, était venu le chercher, ayant à bord M. Gresshoff et le commandant Marchand en grande tenue. Autorités civiles et militaires l'attendaient au débarcadère où la troupe lui présentait les armes.

Brazzaville est donc assuré désormais d'être ravitaillé sûrement et rapidement par le chemin de fer belge. "Pourriez-vous, demande M^{gr} Augouard, faire expédier à Matadi tout ce qui me reste dans vos magasins de Loango ? Le chemin de fer se charge des déclarations en douane, à condition que vous joigniez à l'envoi une facture indiquant le poids et le prix approximatifs des marchandises expédiées."

De Brazzaville, le Père se rend à Linzolo, dont il a aussi retrouvé bien des charges sur la route. Puis il regagne Buanza, où le Père Schmitt lui apparaît encore plus fatigué, déprimé et découragé.

- J'ai beau écrire lettres sur lettres à Monseigneur pour lui réclamer ce qui nous est indispensable, rien ne vient. Comment, dans ces conditions,

est-il possible de construire, de vivre et de faire vivre nos internes ? Pour Monseigneur, rien d'autre ne compte que Loango ! Combien sont-ils là-bas de Pères et de Frères ? Sans vous compter ni Monseigneur, vous avez les Pères Guyodo, Derouet, Le Meillour, Bouleuc, Marichelle, Zimmermann, Laurent et l'abbé Maonde, soit huit prêtres - dix, avec vous et Monseigneur ; puis les Frères Euphrase, Auxène, Odon et les deux Frères africains et les grands séminaristes qui rendent à l'occasion quelques services. Qu'ont-ils comme travail que nous n'avons pas ? Le grand séminaire avec quatre ou cinq élèves, l'aumônerie des Soeurs, soit trois ou quatre confessions par semaine, un ministère un peu plus actif avec leurs écoles rurales. Mais sont-ils comme nous absorbés par le travail pénible des constructions qui nous a déjà emporté deux Frères et qui épuise le jeune Frère Philibert ? Ici, le Père Kieffer a seul la charge de ses quarante internes. A Loango, pour le même nombre d'élèves, Monseigneur met un Père et deux Frères, plus, je crois bien, un maître africain.

Je voudrais procurer de temps en temps à mes missionnaires des fortifiants, une nourriture plus appétissante qui les change de l'éternel manioc, du cabri et du poulet rachitique ou de la boîte de conserve. Pour Monseigneur, c'est un luxe dont Buanza n'est pas digne. Ce qui ne l'empêche pas de me rendre responsable de la fatigue et du mauvais état de santé de mes confrères. Bientôt, même le vin de messe va nous manquer. "Ne vous faites pas de bile, me répond Monseigneur ; confiez-vous à la volonté de Dieu." Tout cela est très beau. Mais il devrait penser que le Bon Dieu lui demande à lui de penser aussi bien à nous qu'à Loango. Comment ne pas se faire de bile lorsqu'on voit ses confrères dépérir ?

- Vous avez mille fois raison de veiller sur la santé de vos confrères et de réclamer ce que vous croyez nécessaire. Lorsque Monseigneur était simple supérieur, il exigeait de ses confrères beaucoup plus que vous n'exigez d'eux. Mais, s'il a peut-être un faible pour Loango, soyez sûr qu'il s'occupe aussi beaucoup de ses autres missions. Vos ennuis viennent surtout des difficultés du portage. Des commerçants pourraient peut-être nous venir en aide, surtout maintenant que nous n'avons plus à nous occuper de Brazzaville. J'en parlerai à Monseigneur à mon retour. Faites-moi la liste de ce que vous désirez. Je l'enverrai à Monseigneur. En attendant, profitons de cette fin de journée pour admirer le paysage et visiter votre domaine.

L'emplacement de ce "domaine" avait été parfaitement choisi par le Père Sand. Du bord de la rive escarpée du Niari, la maison des Pères domine une immense étendue de savane que ferment au loin dans la brume les derniers contreforts du Mayombe. Le fleuve débouche de l'est, sombre ruban aux berges verdoyantes, qui bute au pied de la mission et enserme la rive droite basse et plate dans une large boucle d'où émerge sur la gauche l'île des Caïmans.

- C'est le territoire des Babembes-Tsassi, explique le Père Schmitt. Les monts que vous voyez devant le Mayombe sont ceux du Kinvenbe, du Kyele, du Ngiri et du Nzaou. Le poste où nous nous étions installés se trouvait à huit kilomètres en amont, au confluent de la Buanza qui descend du nord et du Niari. Si nous en avions le temps, je vous mènerais aux chutes de la Buanza. Ce sont les plus belles que j'ai jamais vues. Entre l'ancien poste et nous se trouvent les villages importants de Kindemba sur la rive droite et, sur l'autre rive, de Kimpanzou et de Kimbedi, commandés par les chefs Mukollo et Mbedi-Sara.

De l'autre côté du fleuve et de la maison à étage, l'église et l'internat donnent sur un chemin bordé de jeunes manguiers, qui mène vers la ligne téléphonique et les villages de l'intérieur.

- Où pensez-vous installer les Soeurs ? demande le Père Levadoux, une fois l'église et l'internat visités.

- Je ne sais pas encore. J'avais pensé un moment construire leur mission dans la direction de Loango, près de la futaie de Gamba, pas bien loin de la forge, de l'autre côté de l'étable-bergerie ; mais c'est aussi la direction du marché de Nkoy. Et les marchés sont trop souvent l'occasion de beuveries d'où naissent mille mauvaises idées. Je pense donc les mettre du côté de Brazzaville.

- Vous avez raison. Pourquoi ne construisez-vous pas sur la petite colline qui se dresse entre la Loa et le petit ravin de la Ntotolo où coule votre source ? Les Soeurs seraient à dix minutes à peine de la chapelle, suffisamment éloignées du marais du Bamba, à l'abri de toute crue du Niari, et bien exposées à la brise qui vous vient de l'ouest.

- J'y avais pensé aussi. En nous étendant de ce côté, nous nous rapprochons de Kimbaka, le village du chef Lumbangu, qui se trouve près du marais du Bamba, du chef Sinda qui est installé sur la rive droite de la Loa, derrière le bois de safoutiers, et du village de Ndamba. Allons examiner cet endroit de plus près.

Après une inspection qui les décide, ils reviennent par le sentier qui part de la Loa, longe le Niari et passe derrière le cimetière où reposent les Frères Désiré et Roch. Arrivés devant la maison, ils voient le Frère Philibert revenir de la forge et de la briquetterie. Le Frère s'appuie lourdement sur son baton.

- Il n'a pas vingt-deux ans, on lui en donnerait trente, murmure le Père Levadoux.

- J'ai des vertiges, soupire le Frère en abordant les Pères. Je n'en puis plus, je vais me reposer.

- Voilà Buanza, se lamente le Père Schmitt. La journée du Père Kieffer avec ses quarante enfants n'est pas moins fatigante. Et Monseigneur s'étonne que je me fasse de la bile ! Heureusement, vous êtes là. Je puis me confier à quelqu'un. Demain, si vous le voulez, nous tracerons ensemble les fondations de la maison des Soeurs.

Devant la maison attend un tirailleur chargé d'un pli pour le Père Schmitt. Après l'avoir lu :

- M. Lescure, l'administrateur de Comba, m'annonce qu'il est malade et vient se faire soigner ici. Un de plus ! Savez-vous combien nous en avons reçu durant ces douze derniers mois ? Plus de cent cinquante. Beaucoup ne nous demandent qu'un seul repas. C'est vrai ! Mais si je compte une dépense moyenne de dix francs par visiteur, cela me fait tout de même quinze cents francs par an. Plus que ne coûte l'entretien d'un missionnaire.

- Demandez-leur une indemnité. Savez-vous que chaque poste touche cinq ou dix francs par jour lorsqu'il héberge un fonctionnaire de passage ?

- Monseigneur a demandé à M. de Brazza de nous faire bénéficier de cette mesure. "Mes caisses sont vides", lui a répondu le commissaire général.

- Elles ne le sont pas lorsqu'il s'agit d'instituteurs musulmans !

Le lendemain, un garde du poste de Loudima apporte le courrier :

- Une fois de plus, des reproches, confie le Père Schmitt au Père Levadoux en lui tendant une lettre de Monseigneur.

- Comment cela ?

- Les dernières étoffes venues de Loango étaient d'un métrage un peu plus court que d'habitude. Nos Babembes, qui ne sont pas des imbéciles, ne les acceptaient que pour trois brasses. J'y perds chaque fois une demi-brasse. J'ai donc demandé simplement à Monseigneur de revenir à la qualité précédente. Monseigneur a vu dans cette demande une critique de son administration et un reproche personnel. Du coup, il m'énumère tout ce que Loango et lui-même font pour Buanza et conclut qu'en retour, au lieu de critiques, je devrais lui exprimer ma reconnaissance. C'est à vous décourager, à vous donner la tentation de jeter le manche après la cognée ! Nous manquons ici de l'indispensable, je vois mes compagnons dépérir, mourir les uns après les autres parce que je ne peux leur procurer un régime assez varié et fortifiant ; je supplie mon évêque de m'envoyer du ravitaillement : ce sont des lettres de reproches que je reçois ! Pourquoi avoir des missions à l'intérieur si on n'est pas capable de les ravitailler ?

- Vous recommencez à vous faire de la bile. Vous connaissez Monseigneur, vous le savez très susceptible et facilement impulsif, mais très bon. Il n'a certainement pas écrit cette lettre pour vous faire de la peine. Vous avez eu bien raison de lui signaler que les étoffes ne vous donnaient pas satisfaction : c'est votre devoir de supérieur. Je lui en reparlerai dans ma prochaine lettre. Jadis, les rois avaient des fous pour leur dire des vérités que les hauts personnages n'osaient faire connaître. Je ferai auprès de Monseigneur l'office de fou.

- Dites-lui aussi de nous envoyer du ravitaillement. Les derniers sacs de sel contenaient du sable, et ceux de poudre du charbon de bois. Si je n'avais pas vérifié toutes les charges à l'arrivée, aucune sanction n'aurait pu être prise contre cette équipe qu'avait fournie M. Maïa. Par le fait même, nous sommes à court de sel et de poudre.

La lettre du Père Levadoux datée du 26 mars et une autre du 8 avril croisaient en route un mot de Monseigneur qui demandait au Père de revenir à Loango. Le Père Guyodo ne pouvant s'adapter au climat avait dû reprendre le bateau, suivi du Père Derouet que le nédecin renvoyait passer quelques mois en France. Et comme Monseigneur partait au Gabon sacrer évêque M^{gr} Adam, le successeur de M^{gr} Le Roy, la présence du provicaire apostolique était indispensable à Loango. Pour chacun la séparation fut d'autant plus pénible que le jeune Frère Philibert venait de s'aliter, aux prises avec une forte bilieuse.

RECTIFICATIONS DES COMPTES

Dès le départ du Père Levadoux, Monseigneur avait repris en détail les comptes de la procure, et de minutieux rectificatifs n'avaient pas tardé à partir dans toutes les directions, semant la consternation et provoquant des réponses assez vives.

"Il me semble que vous revenez sur des comptes bien anciens, lui écrit le 10 mars de Landana le Révérend Père Campana. Depuis longtemps il aurait fallu réclamer car bien des fois depuis 1888 les comptes entre les deux missions ont été réglés."

Et le Père Le Luec, le 12 mai, de Linzolo : "Pour les comptes, il y aurait lieu de se fâcher, si votre réputation en ce point n'était universellement connue. Aussi nous avons pris le parti d'en rire." Ce qui n'empêche pas Monseigneur de persévérer dans ses additifs, auxquels le Père Le Luec répond le 5 octobre : "Caravanes d'étoffes en 1895. Ces étoffes, en effet, ne me paraissent pas vous avoir été payées. Mais le compte n'est pas juste. Ce qui n'est pas étonnant avec le désordre qui règne dans votre économat. Permettez-moi de le rectifier. - Comptes du 8 juillet 1895 : 21 kilos de pointes à 21 Fr 80, plus le 40% : 7 Fr 60. Toutes nos pointes nous sont venues de la maison-mère ; pourquoi donc, et deux ans après l'envoi, ce 40 % ? - Réparation de deux montres : 21 Fr 50. Voilà qui est difficile à contrôler à trois ans d'intervalle. - 12 juillet 1894 : payé un bon du Père Le Luec au porteur Duli : 20 Fr. De deux choses l'une : ou ce jour-là, M. Foussemagne était saoul, ou il a volé. Ce ne serait pas à moi de payer ... Monseigneur, ces comptes inattendus que vous nous envoyez ont creusé dans notre budget un déficit considérable. Les réclamations que je vous présente respectueusement, et que je crois fondées, vont singulièrement réduire ce déficit."

De Brazzaville, réactions évidemment encore plus violentes : "Les comptes ont déjà été réglés avec pièces à l'appui, répond le 17 mai M^{gr} Augouard. Je considère donc ce compte fantastique comme non avenu." L'évêque de Loango insistant, celui de Brazzaville finit par demander les pièces justifiant pareilles rectifications, et en particulier le registre des caravanes du commerçant Maïa et les reçus de la douane : "Si vous ne voulez pas me les envoyer, j'enverrai vos chiffres à qui de droit, en demandant des renseignements à ce sujet." Puis il estime que : "Plus vous donnez d'explications, plus vos comptes s'embrouillent. Hâtez-vous donc de régler définitivement ces comptes, car vos réclamations pécuniaires augmentent toujours, et bientôt vous aurez absorbé le capital de l'Oubangui. J'entends vous payer tout ce que je vous dois ; mais rien que ce que je vous dois."

Il s'étonne aussi de voir figurer sur ses comptes le prix du voyage en France de son ancien missionnaire retenu à Loango par M^{gr} Carrie : "J'ai trois lettres de la maison-mère (juin, juillet, août 1895) qui me disent que le Père est attaché à votre vicariat, et l'une d'elles dit même que c'est à votre demande. En outre, j'ai de vous-même une lettre plus que cavalière où vous m'envoyez joliment promener, en me disant que le Père vous a été donné par la maison-mère et que vous le gardez. Par conséquent, je n'ai pas à payer les voyages de quelqu'un qui ne m'appartient plus. Vous avez voulu le garder malgré moi. Subissez-en les conséquences." Enfin, à propos d'une barrique de vin qui, d'après M^{gr} Carrie, n'a jamais été payée : "Le Père Rémy vous a demandé sous quelle rubrique vous aviez fait entrer les sommes que vous réclamiez pour rectification des comptes du Père Levadoux. Votre silence me prouve que vous ne pouvez être dans la bonne foi. Voyant que je ne consentirais pas à payer des sommes qui avaient été si consciencieusement liquidées par le Père Levadoux, au lieu de maintenir franchement et ouvertement vos réclamations, vous introduisez furtivement de-ci de-là différentes sommes, et vous me laissez

croire que vous ne me faites pas payer cette fameuse facture où vous m'accusiez de vous avoir volé une barrique de vin et de vous donner en partant le coup de pied de l'âne. Je vous ai déjà dit que ma dignité ne me permettait pas de relever pareilles paroles ; mais l'introduction furtive de comptes plus ou moins faux dépasse toutes les bornes."

SACRE DE MONSEIGNEUR ADAM - RETOUR PAR SETTE-CAMA ET MAYOUMBA

En même temps que le Père Levadoux arrivait à Loango la nouvelle de la mort du Frère Philibert.

- Je prévoyais ce triste dénouement, confie le Père Levadoux à Monseigneur en terminant le compte-rendu qu'il lui fait de son voyage. Il serait injuste d'accuser le Père Schmitt de trop demander à ses confrères. Il manque à Buanza le minimum indispensable à la santé des missionnaires, et aussi à la bonne marche de la mission. J'ai vu travailler le Père Kieffer : il ne semble guère fait pour l'enseignement et pour garder une quarantaine d'internes. Tout le porte au contraire vers la vie active et le ministère. Si un troisième Père pouvait se charger de l'internat, lui pourrait faire beaucoup de bien dans les villages des environs.

- Je vais réfléchir à ce que vous me dites. Mais il est bien évident que tous ces ennuis proviennent surtout du manque de caravanes. Or le ravitaillement de Buanza va être facilité par la révolte des Bassundis qui, une fois de plus, ont coupé la route après Comba. Les caravanes ne peuvent donc plus atteindre Brazzaville. Et ce qui fait le malheur de Brazzaville, fera le bonheur de Buanza. Vous reprendrez d'ailleurs en main le soin de ravitailler nos missions, car votre adjoint, le Père Zimmermann, parle beaucoup, mais n'est guère efficace en ce domaine. Je lui donnerai sans doute bientôt un autre poste. Le Révérend Père Campana nous arrivera sous peu. Le Saint Père l'a nommé prélat coconsécréteur de M^{gr} Adam, de même que le Révérend Père Coll, préfet apostolique de Fernando-Po. Nous partirons ensemble à Libreville par le bateau du 25. Au retour, je visiterai Sette-Cama et Mayoumba. Vous me remplacerez durant mon absence.

La cérémonie du sacre de M^{gr} Adam était fixée au 6 juin, jour de la Pentecôte.

Cinquante-trois ans auparavant, le 28 septembre 1844, les deux premiers missionnaires du Gabon, le Père Bessieux et le Frère Grégoire, avaient débarqué d'un navire de guerre français. Ils arrivaient du Cap des Palmes, seuls survivants d'une équipe de dix missionnaires que les fièvres avaient emportés en quelques semaines. Le commandant de Mauléon les avait recueillis à bord de sa frégate "Le Zèbre", alors qu'ils étaient eux-mêmes à toute extrémité et les avait amenés au fort d'Aumale, base maritime récemment ouverte au Gabon. Les bons soins du docteur Jublot et des autres officiers qui commandait le capitaine d'infanterie de marine Brisset, les avaient rapidement tirés d'affaire.

Depuis, onze missions avaient été fondées au Gabon. Et l'immense vicariat apostolique des deux Guinées, dont M^{gr} Bessieux avait été le premier titulaire après l'éphémère épiscopat de M^{gr} Barron, s'était fractionné en une douzaine de juridictions indépendantes.

Après le sacre, qui eut lieu en plein air sous une sorte d'auvent dressé devant la résidence Sainte-Marie et auquel assistaient cinq à six mille chrétiens et catéchumènes, M^{gr} Carrie reprend le chemin de Loango en visitant ses missions de la côte.

A Sette-Cama, le Père Herpe et les huit Européens, fonctionnaires et commerçants, qui résident en cette localité l'accueillent, la barre une fois franchie. Ils l'accompagnent jusqu'au débarcadère de la lagune et l'aident à monter dans la pirogue qui le mènera à Ngaley. Après avoir pris des nouvelles de la communauté, tandis que la pirogue glisse rapide et légère, l'évêque demande :

- Combien d'écoliers ?
- Cent quinze, Monseigneur : chiffre en constante progression. Nous en avons perdu beaucoup, vous vous en souvenez, lors de ma dernière et tragique tournée chez les Varamas. Depuis, nous avons largement regagné le terrain perdu.
- Pouvez-vous les nourrir facilement ?
- Nos chasseurs et nos pêcheurs attirés nous ravitaillent abondamment, car les environs sont très giboyeux et très poissonneux. Un buffle de quatre cents ou six cents kilos nous revient à environ seize ou dix-sept francs de cotonnades, poudre et autres marchandises. Il nous est très facile de fournir chaque jour à nos enfants un bon plat de viande ou de poisson. Nous avons trois barriques de viande en réserve dans le magasin. Seul le riz, qui vient de France, coûte assez cher. Mais il en faut pour compléter les bananes et le manioc.
- Etes-vous satisfait de leur travail ?
- Ils nous donnent satisfaction. Je crois qu'ils se plaisent ici. Nous nous montrons pourtant assez sévères. Lorsqu'un enfant refuse d'accepter la discipline du règlement ou se montre inapte au travail intellectuel, nous n'insistons pas : nous le rendons à son chef de village, qui le remplace en général par un sujet meilleur. Cinq ou six enfants m'ont confié qu'ils désiraient entrer soit au petit séminaire soit au noviciat des Frères.
- Vous me les désignerez : je les encouragerai. Que deviennent ceux qui vous quittent ? Demeurent-ils fidèles à la mission et prêts à lui rendre service ?
- Ils s'engagent à peu près tous soit dans l'administration soit dans les factoreries de la côte ou de l'intérieur. Nous n'aurions pas à le regretter si, en quelques mois, ils ne devenaient de petits messieurs vaniteux et dédaigneux de leurs frères moins instruits. Je me demande parfois si nos internats qui nous prennent tant de temps et d'argent demeurent de nos jours une forme d'apostolat vraiment efficace.
- Moi aussi. Cette question me préoccupe. J'en ai beaucoup parlé avec M^{gr} Le Roy quand il était à Libreville, puis durant mon séjour en France. Il est temps, je crois, d'orienter notre apostolat de façon différente. A notre arrivée dans le pays, nous ne pouvions de but en blanc nous livrer à un apostolat fructueux dans les villages, sans connaître nos gens, leurs coutumes et leur dialecte, et sans être connus et appréciés. D'où la nécessité pour nous d'ouvrir des écoles où nous étions trop heureux d'admettre indifféremment tous les enfants qui se présentaient ou que nous rachetions. Grâce à Dieu, la situation n'est plus la même. Le pays a beaucoup évolué. Les villages, maintenant, nous attendent et même, il me semble, nous désirent. Ils ne voient plus en nous des blancs qui leur apportent richesse et considération, mais des

hommes de Dieu. Allons donc de l'avant en réduisant nos oeuvres d'enfants. Gardons à l'école les internes vraiment désireux et capables de s'instruire et de rendre service plus tard. Contentons-nous d'enseigner aux autres un métier manuel. L'essentiel n'est pas d'avoir de nombreux écoliers, mais de former de bons jeunes gens. Avec cette méthode, nous serons plus libres pour évangéliser les villages.

- C'est exactement, Monseigneur, ce que le Père Murard et moi désirons. Nous avons précisément l'intention de vous en parler. Mais nous voici arrivés.

Depuis qu'ils sont en vue de Ngaley et qu'ils se savent regardés par la foule massée sur le débarcadère de la mission, les piroguiers ont encore accéléré le rythme de leurs pagaies qui piochent l'eau et projettent très haut derrière eux de fines gouttelettes d'une eau cristalline. L'un d'eux entonne une mélodie tantôt nasillarde, tantôt gutturale, dont tous reprennent en force les dernières syllabes. Sur une dernière note qu'ils soutiennent longuement, pagaies soudainement dressées vers le ciel, la pirogue se range le long de l'embarcadère, petite langue de terre entourée de gros pieux de bois, qui fait saillie dans la lagune.

Les Pères Koffel et Murard et le Frère Similien aident les voyageurs à prendre pied sur la terre ferme, tandis que, derrière eux, écoliers et ménages chrétiens les saluent en scandant un sonore "Loué soit Jésus-Christ !" Parvenu au sommet de la colline, Monseigneur visite aussitôt les divers bâtiments, puis se rend à l'école et, de là, au village chrétien. Sept ménages y sont déjà installés. De retour à la mission, il interroge le Père Murard sur les succès de son ministère.

- Ngaley, explique ce dernier, possède l'avantage d'être entouré de toute une ceinture de villages. Dans la journée, nous pouvons en atteindre dix-sept en pirogue. J'en vois parfois deux ou trois le même jour. Partout, l'accueil est excellent. Je rends d'abord visite aux malades ; on ne me les cache jamais. Puis, à l'ombre d'un arbre ou d'une case, j'enseigne le catéchisme. Les gens m'écoutent très volontiers. Le seul obstacle à ces tournées est d'avoir à payer les piroguiers : ils nous reviennent très cher.

- Et au delà de ces dix-sept villages ?

- C'est la tribu des Varamas, intervient le Père Herpe. Je compte y repartir bientôt revoir les anciens écoliers retenus de force l'an dernier. Les chefs manifestent, paraît-il, de meilleures dispositions.

- Tout cela est encourageant, conclut l'évêque, qui s'informe du nombre de chrétiens à confirmer et décide de faire passer lui-même le lendemain un petit examen aux écoliers.

À Mayoumba, quelques jours plus tard, les Pères Le Mintier de la Mothe-Basse et Garnier, le jeune Frère Timothée et les Frères africains Marie-Joseph et Charles l'attendent au débarcadère de la mission. Comme à Sette-Cama, des écoliers et des ménages chrétiens les entourent. Les tombes des Pères Sauner et Carrer ont été creusées sur la gauche du chemin qui monte vers la mission, entre deux rangées de manguiers. Monseigneur s'y arrête et récite un De profundis. La petite allée débouche dans une vaste cour au sommet de la colline. Les bâtiments en occupent trois côtés : la chapelle et le noviciat des Frères à main droite, auxquels font face l'école et l'internat ; au milieu,

dominant la lagune, la grande maison des Pères bâtie sur pilotis de fonte. De la véranda, Monseigneur contemple le paysage et la lagune qui coule à ses pieds, au bas d'une pente assez abrupte, plantée de jeunes arbres fruitiers de diverses espèces.

- A part Buanza, aucune mission ne jouit d'un aussi beau panorama, remarque-t-il en se retournant vers les missionnaires. Vous avez la mer au loin, la lagune à vos pieds et Mamby là-bas à notre gauche.

- Avec une lunette d'approche, dit en plaisantant le Père Le Mintier, nous pourrions distinguer notre école et la succursale de Hatton et Cookson.

- Qui avez-vous placé là-bas ?

- Etienne Ngoio, un excellent catéchiste. Malheureusement, il souffre en ce moment d'une fluxion de poitrine et j'ai dû le ramener ici. Son intérieur, un certain Sibi, ne le vaut pas. La pêche aux crabes l'intéresse beaucoup plus que l'enseignement.

- C'est aussi vous qui possédez le plus grand nombre d'internes, si j'en juge d'après la petite troupe venue m'accueillir à la descente de pirogue. Combien en avez-vous ?

- Cent cinquante-huit, Monseigneur. Quarante-huit ont fait cette année leur première communion et vous attendent pour la confirmation. Une dizaine voudraient entrer au séminaire, si vous décidez de le rouvrir ; d'autres au postulat des Frères.

- Ceux-là, je tiens à les voir en particulier. Mais, avant, je m'occuperai de l'école. Nous y perdons beaucoup trop de temps et d'argent.

- Je voulais justement vous demander de nous commander une tonne de poisson à Mossamedes. Depuis qu'en se baignant dans la lagune un de nos postulants-Frères a eu le bras gauche à moitié emporté par un requin, personne ne veut plus plonger pour pêcher les grosses huîtres qui alimentaient la table de nos enfants. Et, comme nos parages ne sont guère giboyeux, nous avons en ce moment de la difficulté à les nourrir.

- Je prendrai note de votre demande, mais après avoir fait des coupes sombres dans votre école. Une trentaine de vos enfants - je veux dire : de vos jeunes gens, ne sont plus d'âge scolaire. Nous avons autre chose à faire qu'à nourrir et à élever des garçons quasi en âge de se marier. Si encore ils nous demeuraient fidèles quand ils nous quittent ! Il est temps de nous occuper des villages qui maintenant nous connaissent et nous accueillent.

Je ne veux donc plus que l'internat soit l'objectif principal de nos missions. Ces jeunes gens que j'éliminerai, vous les installerez comme catéchistes dans vos villages. Beaucoup accepteront : ils feront partie de notre famille religieuse, un peu comme nos prêtres et nos Frères africains. Vous les visiterez souvent dans leurs villages. Vous leur montrerez de la déférence, de la sollicitude, même de l'affection. Vous les réunirez de temps en temps ici. Et vous verrez comme ils décupleront votre travail.

Ceux qui refuseront tout en voulant demeurer à la mission, vous les donnerez aux Frères comme élèves-apprentis. Nous leur mettrons ainsi un métier en main tout en continuant leur formation religieuse et morale et en allégeant l'école. En attendant de se marier, ils constitueront une section nouvelle de l'internat, que je placerai sous le patronage de S. Isidore. Un bâtiment leur sera affecté et leur travail rétribué par un salaire qu'ils toucheront en se mariant. Nous ne sommes tout de même pas venus ici pour apprendre à lire et à écrire à des garçons de quinze et seize ans. Au-dessus de dix ans, j'interdis d'accepter les enfants à l'école. D'ailleurs, dès mon retour à

Loango, je publierai dans le "Mémorial" une lettre qui précisera toutes ces directives et établira le règlement de cette nouvelle section de l'internat.

Nous reparlerons aussi du séminaire, car tout me porte à le rouvrir ici en septembre, avec le Père Laurent et l'abbé Maonde.

- C'est impossible, Monseigneur ! Tous nos bâtiments sont occupés.

- Vous le logerez dans le noviciat des Frères.

- Que faire des trois novices et des sept postulants ?

- Ils s'installeront dans les ateliers, en attendant la nouvelle maison que vous leur construirez.

Venons-en au ministère. Vous y consacrerez désormais l'essentiel de vos efforts. M. l'abbé Maonde aidera le Père Laurent, tout en étant chargé des villages chrétiens. Vous diviserez votre territoire en un certain nombre de districts. Chaque district sera confié à un catéchiste que vous visiterez régulièrement, tantôt vous, tantôt le Père Garnier qui parle le Vili, le Tchumbu et le Kiaka. Il a fait ses preuves dans les alentours de Mamby. Vous m'avez parlé de l'hostilité des gens de Banda-Pointe. Ne l'avez-vous pas provoquée en leur dérobant leur fétiche N'Boio ? Expliquons aux païens qu'ils n'ont pas à croire aux simagrées des sorciers. C'est parfait. Vous l'avez fait à Mamby, et vous avez été entendu. Mais s'emparer de force de leur fétiche, comme vous l'avez fait à Banda-Pointe, c'est heurter brutalement leurs vieilles croyances et les pousser à répondre à la violence par la violence. Cela, je l'interdis absolument.

- Nous n'avons jamais touché au gros fétiche de Banda-Pointe. Celui que nous avons emporté un jour, c'est le Nvaio. Et si je l'ai pris, c'est parce que personne n'y croit plus depuis que nos enfants jouent du tambourin comme lui, et parce que le chef avait injustement amarré et fouetté deux de mes porteurs.

Le mécontentement de Banda-Pointe est dû à une autre cause, très ancienne, celle-là. Au début de la fondation de Mayoumba, Mangen, le vieux chef de Banda-Pointe, avait confié un certain nombre d'enfants au Père Stoffel. Lorsqu'il mourut, les parents réclamèrent leurs enfants. Mais ni le Père Stoffel ni, après lui, le Père Carrer n'acceptèrent de les laisser partir, estimant ce départ préjudiciable aux intérêts de leurs écoliers. D'où le mécontentement des parents et le ressentiment de Banda-Pointe. Ce ressentiment, Monseigneur, vous pouvez l'apaiser. Quatre de ces grands écoliers de Banda-Pointe désirent épouser des jeunes filles de cette région. Malheureusement, toutes sont encore païennes, et, poussées par leurs parents, refusent de venir recevoir ici l'instruction chrétienne nécessaire au baptême. Autorisez nos jeunes gens à contracter mariage sans attendre le baptême de leur future épouse. Celles-ci accepteront ensuite de venir à la mission. A moins que, selon vos récentes décisions, je ne place comme catéchiste leur mari à Banda-Pointe, Konkouati, Ngao, etc... Ils instruiront alors eux-mêmes leur femme des vérités de la religion. Si nous ne prenons une de ces solutions, je crains fort, Monseigneur, que nos enfants ne trouvent à se marier, ou, plus probablement, ne nous quittent pour vivre en concubinage avec leur fiancée.

- Dans ces conditions, dispensons donc vos jeunes gens de l'empêchement de disparité de culte. Et qu'ils soient catéchistes dans la région de Banda-Pointe.

Parlons maintenant de vos santés. Comme la plupart de mes missionnaires, vous ne prenez aucune précaution. Et puis, un jour, comme eux, vous m'écrirez : bilieuse hématurique. Je prescris donc désormais à tous les membres de la mission dix centigrammes de sulfate de quinine à prendre chaque

jour dans un verre à liqueur de café. Vous purifierez aussi l'eau de table avec une solution de Crésyl-Jeyès que je vous enverrai de Loango dès mon retour.

- Bien, Monseigneur. Mais la santé dépend aussi beaucoup d'une bonne cuisine. Et une bonne cuisine dépend d'un bon cuisinier. Nous en avions un excellent en la personne de Martin Tchibote. Je l'avais autorisé à retourner chez lui huit jours, sa mère étant souffrante. A peine arrivé au Kouilou, il a été ramassé par le Père Marichelle qui en a fait un catéchiste. Si les confrères nous volent maintenant nos employés, où allons-nous ? Et ce procédé déloyal, vous l'avez approuvé, puisque vous avez remboursé à Martin toutes ses économies laissées ici. Je les ai vu inscrites à notre débit dans vos derniers comptes. Mais, par contre, vous avez oublié de porter à notre crédit les briques que nous vous avons envoyées en mars.

- Feste, mon Père ! Ne vous emportez pas. Les bons catéchistes sont encore plus rares et plus utiles que les bons cuisiniers. Et c'est pourquoi j'ai approuvé le Père Marichelle. Les cuisiniers ne manquent pas à Loango et nous vous en enverrons un.

- Pour ça, non, Monseigneur ! Gardez vos cuisiniers : ceux de la ville ne peuvent plus s'habituer à la brousse. Le Frère Timothée continuera à former le petit marmiton de Martin.

- Comme vous l'entendez. Quant aux briques, je n'ai pas à vous les payer, puisqu'une bonne moitié m'est arrivée en petits morceaux et que le reste était très mal cuit.

- Vous êtes vraiment, Monseigneur, un client peu commode ! Vos briques étaient de la même fournee que celles qui m'ont valu un prix de cinquante francs à Libreville, et j'ai surveillé personnellement leur emménagement à bord du "Thibet", de six heures du matin à deux heures de l'après-midi. S'il y eut de la casse ensuite, je n'en suis pas responsable.

- Moi non plus ! Et je sais ce que je dis. Vos ouvriers n'ont pas suffisamment pétri l'argile avant de les mouler et de les cuire. Pour vous satisfaire, je vous enverrai le malaxeur que nous avons fait venir à Loango : il ne nous servira jamais.

- Puis-je vous demander un autre service ? La grande horloge que vous nous avez commandée à Beauvais n'a jamais marché régulièrement : pourriez-vous y porter remède ?

- J'essaierai volontiers. Parlez-moi maintenant de vos voisins européens.

- Vous avez vu M. et M^{me} Dumonet : il nous est difficile de trouver administrateur plus chrétien, plus aimable, plus favorable. Les commerçants nous rendent aussi volontiers service. S'ils refusèrent récemment de me reprendre la farine que vous nous aviez commandée en trop grande quantité, c'est que, en plus des frais de douane et du permis de débarquement, elle revient déjà à quarante-deux francs quatre-vingt, alors qu'ils s'en procurent à trente-quatre francs à bord du Havrais. Seul, l'actuel douanier veut faire du zèle à nos dépens. C'est un certain M. Bougue, un ancien brigadier de gendarmerie. Ses prédécesseurs, Messieurs Bavoux et Merlenghi, n'ont jamais exigé que nous ouvrions nos caisses devant eux : ils comprenaient les dangers et les risques de vol que ces caisses auraient courus jusqu'à leur arrivée à la mission. Lui veut contrôler le connaissance et prétend ouvrir nos colis. S'il le fait, je refuserai de lui vendre des légumes.

- Et croyez-vous que cette petite vengeance lui fera changer d'opinion ? Vous n'obtiendrez rien en le mécontentant, d'autant qu'il a parfaitement le droit d'ouvrir vos caisses. S'il en arrive vraiment à cette mesure,

il verra bien qu'il vous oblige chaque fois à descendre au poste, donc à perdre au moins une demi-journée. Je doute fort qu'il persévère longtemps dans cette attitude que lui reprochera l'opinion publique de Mayoumba. A propos de Mayoumba, le poste m'a semblé très menacé par le déplacement de l'embouchure de la lagune.

- La rivière est maintenant très proche des premières cases. M. Dumonet a déjà choisi, ou plutôt prévu, un autre emplacement pour le poste, car il est certain que, tôt ou tard, un de ses successeurs sera obligé de reconstruire ailleurs. Et devons-nous nous en réjouir ou le regretter ? Nous serons alors très voisins du nouveau Mayoumba qui se transporterait en face de nous, de l'autre côté de la lagune, sur le versant qui regarde la mer.

CHAPITRE XXI

ESSOR DE L'APOSTOLAT

Le bateau sur lequel il comptait ayant brûlé l'escale de Mayoumba, Monseigneur revient à pied le 10 juillet. Pendant son absence, le Père Levadoux a dû revenir en France.

- Le docteur lui trouvait tous les symptômes d'une tuberculose avancée, assure le Père Marichelle. Il a exigé son départ immédiat par le premier Havrais.

- Que Dieu nous le garde ! Lui aussi s'est usé sur la route des caravanes. J'ai l'intention de ne passer ici que quelques jours, le temps d'organiser le départ du séminaire à Mayoumba. Le Père Campana me réclame à Landana. Je lui dois, paraît-il, un nombre incalculable de visites. Et le Frère Hilaire me demande de lui apprendre à soigner les bilieuses et à faire des piqûres sans provoquer gangrène ou tétanos. Ils ont calculé là-bas que je n'étais pas revenu dans mon ancienne mission depuis dix ans. Je partirai donc par le paquebot anglais du début de septembre, qui me ramènera huit jours plus tard, la veille des ordinations.

Avant qu'il ne s'embarque parvient la nouvelle d'un désastre à Mayoumba : la maison-école de Mambi a été entièrement consumée par les flammes. "Même les gros troncs qui servaient de piliers ont été réduits en cendres, écrit avec tristesse le Père Le Mintier. Rien d'autre n'a été sauvé que l'autel portatif. La cuisine aussi a été brûlée, de même que la maison de Ngoio, le catéchiste. Voici ce qui s'est passé.

"Sibi, le remplaçant provisoire de Ngoio, au lieu de faire travailler ses enfants, est allé un jour avec eux, vers neuf heures du matin, chercher des crabes à la rivière. Ensuite, ils les ont fait cuire sur un petit feu, à droite du chemin qui monte vers la case. Le feu s'est communiqué à quelques fougères sèches le long du chemin. Puis il est monté lentement, brûlant les herbes sur une largeur d'environ soixante centimètres. Les enfants, au lieu de l'éteindre, ne s'en sont pas inquiétés. Vers les onze heures trente, un grand vent s'est levé venant de la mer, augmentant considérablement le foyer de l'incendie, et communiquant le feu aux bananiers qui se trouvent à droite en montant. Le vent soufflant très fort a conduit les flammes vers la maison. Rien n'était encore perdu si les enfants étaient venus circonscrire le feu. Mais ils sont restés tranquillement à manger leurs crabes. Ce n'est qu'aux cris des gens du village vis-à-vis qu'ils sont montés. Mais c'était trop tard. Le feu était dans la toiture. Les gens de la factorerie, avertis à ce moment, sont venus, mais trop tard : tout était en feu. Le feu a pris à la cuisine et, de la cuisine, à la maison de Ngoio. Voilà, Monseigneur, les faits."

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, la même lettre annonce que les anciens grands écoliers, devenus catéchistes dans le secteur de Banda-Pointe, ne peuvent pas épouser leurs fiancées païennes : les coutumes anciennes doivent être respectées, exigent les parents. Qu'ils vivent tout d'abord avec

leur future femme, et que celles-ci leur donnent des enfants. Du moins le supérieur de Mayoumba a-t-il la satisfaction d'écrire : "Ces braves enfants sont toujours bien disposés et tiennent toujours bon".

Monseigneur part donc sur ces tristes nouvelles. Mais lorsque, la veille de l'ordination, le paquebot anglais revient à Loango, il n'est pas à bord. Et les Pères Marichelle et Laurent qui l'ont vainement attendu à la plage doivent se résigner à annoncer aux trois ordinands, Messieurs Kambo, Massensa et Albert d'Oliveira, que leur ordination est remise à plus tard.

Mais, le soir, comme, après la prière, chacun regagnait sa chambre, on entend au loin le trot d'un cheval et de l'ombre surgit un cavalier qui n'est autre que l'évêque.

- Hier matin, explique-t-il en mettant pied à terre, j'ai manqué le bateau. Mon réveil n'a pas sonné à l'heure voulue. Comme il n'était pas question de supprimer l'ordination, le Père Campana a bien voulu me prêter son cheval.

REPRISE DU SEMINAIRE - METHODE KNEIPP

Le lendemain, les abbés Kambo et Massensa reçoivent le sous-diaconat et l'abbé Albert d'Oliveira les ordres mineurs. Puis, tandis que ce dernier prend la route de Linzolo où il aidera les missionnaires, le Père Laurent, l'abbé Gaspard d'Oliveira, dix anciens grands écoliers et de nombreuses caisses de matériel scolaire embarquent à bord du "Pélion" à destination de Mayoumba. Cinq internes ont demandé à être reçus au postulat des Frères et cinq autres au séminaire déjà ouvert avec treize élèves, dont trois viennent de Sette-Cama.

Arrivé au large de Mayoumba au début de la nuit, le "Pélion" pénètre dès les premières lueurs du jour dans la rade où le Père Le Mintier, accouru aussitôt dans sa grande pirogue, assure lui-même le débarquement du personnel et du matériel. L'après-midi est consacrée à l'installation des nouveaux venus qui sont immédiatement mis sur le même pied que leurs petits camarades de la brousse. "Un petit nuage vers le soir, lit-on dans le Journal du Petit Séminaire en ce jour du 26 septembre. Le Père supérieur, accompagné du Père directeur, ont fait table rase de toutes les malles et caisses des Loango, ainsi que des objets trop luxueux qu'elles contenaient. Chacun aura son casier et le simple costume prévu par le coutumier. Puis, après une retraite de trois jours, on se met au travail."

Un mois plus tard, le Père Le Mintier écrit qu'il est content des séminaristes, et même de leur professeur, l'abbé Gaspard, reçu à Mayoumba avec beaucoup de réticences. Il lui reproche toutefois de sermoner ses élèves à tort et à travers, et parfois en termes peu corrects.

Les santés sont malheureusement peu brillantes : fièvres et dysenterie, avoue-t-il, font de trop fréquentes et durables apparitions.

"Soignez-vous par l'homéopathie et suivez la méthode Kneipp", répond l'évêque, devenu partisan convaincu des cures d'eau.

"Comment voulez-vous que j'étudie l'homéopathie, réplique le Père supérieur, le 14 novembre. Nous n'avons aucun volume ici. J'en dirai de même de la méthode Kneipp. Nous n'avons pas "Ma cure d'eau", "Vivez ainsi", "Soins à donner aux enfants", trois volumes qui semblent de première nécessité. Commandez-nous aussi les livres pour l'homéopathie, avec les principaux remèdes comme l'électricité rouge, jaune, bleue, blanche, verte, et les principaux globules : Scrofolose, Giappone, Vermifugo, Febbrigugo."

La méthode Kneipp, l'évêque la recommande aussi à Buanza où la santé du Frère Hyacinthe donne maintenant du souci. "Le mal est dans le sang, diagnostique-t-il dans sa lettre du 25 octobre. Il faut attaquer la cause encore plus que l'effet, c'est-à-dire purifier le sang. Pour cela, donnez au Frère jusqu'à ce qu'il soit remis un laxatif quotidien de dix grammes de sulfate de magnésie, ou une cuillerée à café de Sedletz Chantand ou de Fruit Salt. Puis, faites-lui faire chaque matin en se levant et chaque soir en se couchant une lotion totale suivant le système Kneipp. La propreté est un grand auxiliaire en hygiène. Prenez, comme nous à Loango, chaque matin, un petit verre de café quinquina, préparé comme suit : jetez dans un litre de café noir non sucré cinq grammes de quinine ; mêlez et agitez avant de vous en servir. Je crois que c'est là un excellent fébrifuge, facile à prendre et ne fatiguant pas."

Malgré toutes ces précautions, à Loango même, la jeune Soeur Rosalie est, le mois suivant, emportée par le tétanos contracté à la suite de piqûres faites avec une aiguille mal aseptisée.

ECOLES RURALES ET PROGRES DU MINISTERE

A Mayoumba, malgré les obstacles rencontrés dans leur projet de mariage, les jeunes catéchistes ne sont pas demeurés inactifs, si bien que les Ngangas estiment leur influence menacée. A Banda-Pointe même, ils tentent d'empoisonner le catéchiste André Ndelika. Et au village voisin, où enseigne Alphonse Buiti, le Père Garnier venu en tournée est insulté et menacé par le chef qui prétend agir sur l'ordre du fétiche N'Boio.

"N'Boio, réplique le Père qui veut en finir, je le connais mieux que toi. Appelle les femmes du village. Tu verras. Il me parlera." Croyant à une vantardise dont il récoltera le profit, le chef rassemble toutes les femmes. Et, dans un mirilton, le Père imite N'Boio. S'avouant aussitôt vaincu, le chef offre de détruire la case du fétiche et confectionne avec les principaux madriers une croix qu'il érige au milieu de son village.

"Le même geste fut fait, écrit le Père Garnier en racontant l'incident à son évêque, dans dix-sept villages des alentours. Partout, ce sont les chefs eux-mêmes qui ont détruit la maison de N'Boio. Mais il reste encore à détruire l'influence du fétiche N'Dumi, plus cruel encore que N'Boio. Ce fétiche se compose de deux canons : l'un petit, l'autre plus grand ; le mari et la femme. Ce sont eux qui parlent, soi-disant, et demandent la mort de tel ou tel, et quelquefois d'une famille entière. Aucun de nos catéchistes de Banda-Pointe ne voulait y rester, de peur d'être empoisonné ; mais, sur la promesse du Père d'y retourner de temps en temps, ils veulent bien rester enseigner le catéchisme."

A Loango, en cette fin d'année 1897, ce ne sont pas les soixante-dix Européens qui occupent beaucoup le temps des missionnaires, du moins le temps consacré au ministère. De plus en plus nombreux dans les factoreries et au poste, ils le sont de moins en moins maintenant le dimanche, à la sainte messe. Il est vrai que, sous l'impulsion de M. Fourneau et de M. Michaud qui lui succède au mois de décembre, et de M. Arrighi, chef de la station, la ville s'est transformée. Les anciens sentiers envahis par les herbes dès le début de la saison des pluies sont devenus des routes bien damées et bordées de jeunes manguiers. Sur la crête du plateau, elles relient les divers bâtiments administratifs - depuis la maison du résident qui domine la baie, jusqu'à l'hôpital, que la mission des Soeurs sépare de la colline de Lubu - et descendent du centre administratif vers la douane et la plage, vers les factoreries et la mission.

Si les Européens n'aiment guère les utiliser pour venir à la messe, elles faciliteront du moins les courses cyclistes du Père Marichelle, car une bicyclette lui arrive en février 1898. On l'attendait déjà par le bateau d'octobre qui n'avait amené que des prospectus.

M^{re} Carrie en avait été vexé. "Si vous n'aviez pas confiance en nous, avait-il aussitôt répondu au directeur de l'Hirondelle à Saint-Etienne, vous pouviez vous adresser à notre économe de Paris. Afin d'éviter tout nouveau retard, je joins à cette lettre une traite de quatre cent vingt-huit francs. Vous voudrez bien ajouter deux flacons de votre émail, ce qui vous dispensera de vernir les parties nickelées. Envoyez une bicyclette pouvant être montée par des personnes de soixante à quatre-vingt kilos et qui, selon votre promesse, soit absolument parfaite et nous donne pleine satisfaction."

La première course de l'"Etoile Filante" ne donna malheureusement pas satisfaction. Le Père Marichelle l'a enfourchée de bon matin, sous l'oeil inconsciemment jaloux de "ceux-qui-ne-peuvent-passer-leurs-journées-à-se-promener". Il a traversé triomphalement la ville, qui n'a pas caché son admiration devant la nouveauté inédite de ce genre de locomotion. Puis, le poste administratif atteint, il lui a suffi de se laisser descendre vers la plage, tout en admirant une fois de plus l'enfilade des gorges de Diosso curieusement creusées par l'érosion dans la terre rouge et jaune.

En moins d'une heure, il est arrivé au village de Ntumpu, gagnant deux heures sur son horaire habituel, et semant sur son passage l'effroi chez les enfants, la curiosité chez les femmes, l'admiration chez les hommes.

Mais au retour, dans l'après-midi, sans doute longea-t-il la mer de trop près : une forte lame déferla soudain devant lui, recouvrant et tordant la roue "directrice". Incapable de la redresser, le cycliste dut recourir à l'aide de deux passants qui traînèrent son engin jusqu'à Loango.

- Une vague tordre une roue de bicyclette, ronchonna l'évêque lorsque, la nuit tombée, le Père Marichelle revint assez penaud à la mission. Je n'en ferai pas mes compliments au directeur des "Cycles Hirondelle" ! Ces gens-là vous promettent monts et merveilles ; ils vous assurent que leurs articles sont parfaits, qu'ils vous livrent ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils apportent à vous satisfaire des soins tout spéciaux. Et voilà que le premier obstacle

met hors de service cette merveilleuse marchandise vendue si cher. Mais qu'en avez-vous fait ?

- Je l'ai laissée au mécanicien du phare ; il redressera la roue, m'a-t-il assuré.

- Souhaitons-le ! C'est tout de même moins grave que de voir l'église incendiée par le sacristain qui s'amuse à brûler des fourmis dans la sacristie. Voilà la dernière nouvelle venue de Linzolo. A vrai dire, la chapelle qui datait du Père Augouard, ne tenait plus debout, et les briques de la nouvelle sont déjà sur place en partie. Il va falloir accélérer les préparatifs et la construction. J'espère que votre bicyclette vous mènera bientôt à vos autres postes de catéchiste.

Ces postes de catéchiste n'ont pas toujours donné satisfaction.

A Pointe-Noire, Louis-Joseph Tchínabakidi, que secondait l'excellent chef André Loemba, s'était heurté, après des débuts très prometteurs, aux exigences des parents de ses écoliers. Ceux-ci exigeaient tout simplement que leurs enfants soient traités comme les internes de Loango, c'est-à-dire qu'en plus de l'instruction la mission accorde à leurs enfants nourriture et vêtements. Ces revendications n'ayant pas été satisfaites, les écoliers se montrèrent de moins en moins assidus et, vers la fin de 1895, Louis revint à Loango : plus aucun enfant ne fréquentait l'école.

Mpili, entre Diosso et le Kouilou, et Longobonde, assez loin au-delà du fleuve, ont eu leur catéchiste : Maurice Loemba au premier village, et Edouard Fiti au second. Tous deux connaîtront le succès, puisqu'en mai 1896 la classe d'Edouard Fiti comprend jusqu'à vingt-quatre écoliers. Pourtant, en ces deux villages l'échec viendra dès cette même année, et pour la même raison : la paresse des gens du village à construire une école dont la mission offre pourtant de payer les frais.

Le Père Marichelle n'acceptait pas de se contenter de son poste de Sainte-Marie de Kayes. Le territoire de Ntumpu, pas bien loin de Mpili, semble accueillant : peut-être recevrait-il un catéchiste. Un mardi de juillet, il décide d'y aller voir, accompagné de Tchibinda, un catéchiste qui porte sa caisse et sa couverture. Au village de Kienge, un malade lui demande des soins ; à Diosso, il enseigne le catéchisme à un bon groupe de païens ; puis il s'arrête pour la nuit à Posta, village du Mafuka Baiorne. Le lendemain, avant de partir, petite séance de catéchisme aux enfants et aux bonnes âmes du village ; puis, en route pour Buali, où "les cases fiotes sortent de terre à chaque pas" ; traversée de nombreux villages, Bukegne, Uanda li Buali, Kindundu, Ntandu Muta, etc... De l'autre côté du gouffre de Buali, Ntandu Bilala aux nombreuses cases et Safi Ntmo. Vers la droite, loin au nord, la colline de Mpangi. Et tout de suite à gauche, après un nouveau ravin, le territoire de Ntumpu. Ses deux premiers villages, Tchisoto et Makosso ma Tati, le pressent de demeurer chez eux : "Qu'allais-tu faire à Mpili, lui reprochent-ils. Ses gens ont refusé de te garder. Ils ne connaissent rien. Reste avec nous. Bâtis une maison, et tu auras beaucoup d'enfants. Tu es le chef du pays. Nous t'obéirons." En ce premier village de Tchisoto, qui compte plus de cent cases, il fait le catéchisme, puis décide de prospecter encore la région.

De Mama Nzambi où il déjeune, il passe à Nkuku Sengo, puis à Tata Uola où un moribond refuse, hélas, le baptême, et à Tchivunu Tchi Sika situé

au bord d'un ravin où coule une petite rivière d'eau limpide. Par Lituba Magni et Bindi Li Ntchiamo, il rejoint enfin Tchisoto.

La décision est prise. Entouré de nombreux petits villages, eux aussi bien disposés, à proximité de la plage et du sentier des pêcheurs qui mène à Loango, Tchisoto peut devenir un centre chrétien important. Le lendemain, les notables l'aident à choisir l'emplacement de l'école, à proximité d'une source, d'un bois et d'une petite carrière de pierres. Puis il revient par Tchissanga, qui possèdera aussi bientôt son catéchiste.

Alors, en attendant sa bicyclette, il reviendra tantôt à pied, tantôt chevauchant son âne "Labrousse", passer à Ntumpu plusieurs jours chaque mois.

A cette époque du milieu de l'année 1897, M. Saubat, un colon qui désire rentrer en Europe offre à la mission sa propriété de la Côte Matève, sept cent cinquante hectares situés à six heures de marche au sud de Pointe-Noire, en bordure de mer, à l'embouchure de la Loeme.

Le Père Marichelle y voudrait installer un grand centre scolaire où la jeunesse serait à l'abri des tentations de la ville. Malheureusement, les conditions d'achat dépassent les possibilités de la mission, et l'affaire ne sera jamais conclue.

Il se consolera en septembre en ouvrant, dans ces parages du sud de Loango, deux nouvelles écoles rurales : l'une à Ngoio, gros village de deux cents vingt cases, avec le catéchiste Louis-Joseph Tchimbakidi, l'autre avec Alphonse Nzinzi, à trois kilomètres de là, à Tchimbamba-Mpaka, l'ancien poste du Père Giron, situé près de la rivière Tchivundu.

Connaissant des hauts et des bas, ces écoles se maintiendront, grâce peut-être aux facilités que procurera l'"Etoile Filante". Sainte-Marie du Kouilou demeurera cependant la mission de prédilection. En juillet 1897, il devra pourtant remplacer le maître, Antoine Mpadi, qui a, lui aussi, cédé à l'attrait de la ville.

MONSIEUR DE LAMOTHE, COMMISSAIRE GENERAL

En ce mois de février 1898, rendant visite à Monseigneur : "J'ai à vous faire part d'un événement important pour le Congo, lui annonce le résident, M. Michaud : M. de Brazza est remplacé par M. de Lamothe, gouverneur au Sénégal. La nomination du nouveau commissaire général est effective à partir du 1^{er} janvier de cette année. Vous savez que M. de Brazza se trouve à Alger avec sa femme depuis plus de six mois.

- J'avais en effet entendu parler du départ définitif de M. de Brazza. Nous n'avons pas toujours été d'accord, en particulier durant ces dernières années. Je le regrette cependant. Nous nous connaissions depuis longtemps, puisque notre première rencontre remonte en décembre 1880. Il y a donc plus de dix-huit ans. M. de Brazza arrivait exténué du Pool, ou plutôt de Mbey, où il avait signé avec le roi Makoko son fameux traité. Dix-huit mois plus tard, il revenait encore à Landana avec un de vos homonymes, M. Michaud. Entre

temps, ses explorations l'avaient décidé à faire de Loango le débouché de l'intérieur. Peut-on savoir la raison de son remplacement ? Santé ? Politique ?

- Les deux, sans doute. On trouve, je crois, en France que le Congo coûte trop cher : M. de Brazza a toujours été insatiable. Il n'était jamais satisfait des crédits que lui votait le Parlement. Et, non seulement il demandait toujours plus, mais lorsqu'on lui votait deux millions, il en dépensait trois, tout en étant personnellement, vous le savez mieux que moi, d'une rare probité. On trouve aussi que, malgré tout cet argent, le Congo ne s'organise pas. Voyez, par exemple, les difficultés rencontrées par l'expédition Marchand et le temps perdu pour atteindre simplement Brazzaville. On en rend responsable le commissaire général, très bon explorateur, dit-on, mais très mauvais administrateur. Pour remédier à cet état de choses, le gouvernement a, je crois, l'intention d'inaugurer une nouvelle politique qui, faisant appel aux capitaux et à l'industrie privés, mettra le pays en valeur à moindre frais. Pour cette politique nouvelle, il fallait un homme nouveau. D'où le choix de M. de Lamothe. Par considération pour son oeuvre, M. de Brazza, à défaut de la charge, conserve le titre de commissaire général. M. de Lamothe occupe déjà son poste à Libreville. Il se rendra bientôt, m'a-t-il écrit, à Brazzaville par le chemin de fer belge et demeurera ici quelques jours à cette occasion.

A la fin du mois de mars, le commissaire général débarquait du "Taygète". Après l'avoir accueilli à la plage avec toute la colonie européenne, l'évêque lui fait, dans l'après-midi, une visite personnelle que le commissaire général lui rend le surlendemain.

Imprimerie, internat, jardin, et même ministère et le développement des écoles rurales l'intéressent et reçoivent ses félicitations. Puis la visite se termine dans le salon épiscopal.

- Je pars à Brazzaville, confie-t-il à l'évêque, avec l'intention d'y transférer le siège du gouvernement. J'espère bien y rencontrer M^{gr} Augouard. M. Dolisie m'a vivement recommandé de faire sa connaissance. Je tiens à profiter de sa longue expérience du pays.

- Il est sans doute l'homme le mieux au courant des affaires de l'intérieur, et aussi un des seuls à avoir à leur propos, qu'elles soient belges ou françaises, son franc parler.

- Mon désir de porter mes services à Brazzaville lui sera certainement agréable. J'y connaîtrai mieux les besoins du pays, tout en étant relié à la côte par le chemin de fer Matadi-Kinchassa. Un courrier express reçu ce matin de Brazzaville m'apprend que, le 16 mars, on y a entendu pour la première fois le sifflet d'une locomotive.

- Que n'est-elle française, cette locomotive ! Elle n'aurait pas porté préjudice à Loango. Pendant quinze ans, notre petite ville a été l'entrepôt et le débouché de Brazzaville et de l'intérieur. D'où l'afflux sans cesse croissant d'Européens et d'Africains. Cette prospérité économique commence à disparaître et le pays à se dépeupler. Nos populations ont été fortement attirées par la construction du chemin de fer belge. Quel commerçant acceptera désormais de payer quarante-cinq ou cinquante francs le transport d'une charge qu'il faut tout d'abord fractionner en colis de vingt-cinq ou de trente kilos, et qui mettra vingt-cinq à trente jours pour arriver, peut-être, à destination, alors que le chemin de fer sera dix fois plus rapide, deux fois moins cher, dit-on, et infiniment plus sûr ?

- Hier, toute la journée, j'ai entendu leurs doléances. Il est profondément regrettable que, durant ces quinze ans, tant de projets reliant Loango à Brazzaville aient vu le jour et que si peu de choses aient été réalisées.

- Nous avons mis tous nos espoirs dans la société Le Chatelier. N'est-elle pas, elle aussi, en mauvaise posture ? N'assure-t-on pas que les Belges veulent s'en emparer pour mieux l'achever ?

- On a raconté, et on raconte, beaucoup de choses sur cette malheureuse société. Ce dont je suis sûr, moi qui connais personnellement le capitaine Le Chatelier, c'est qu'il n'est pas homme à agréer pareil arrangement. Ce difficile problème de relier Brazzaville à Loango est un de mes principaux soucis. Comptez sur moi, Monseigneur, pour doter rapidement Brazzaville d'un moyen d'accès à la côte.

VOYAGE A BUANZA ET A LINZOLO

De l'intérieur, les lettres implorent toujours Loango. Les caravanes ne parviennent qu'avec beaucoup de difficultés. Ravitaillement et même vin de messe font défaut. Et pourtant, depuis décembre 1897, trois Soeurs de Saint-Joseph de Cluny résident à Buanza, qu'on ne peut nourrir avec du manioc. Deux seront d'ailleurs emportées au cours des deux premières années : la Soeur Isabelle par la dysenterie, et la Soeur Anne par les fièvres. Le courrier lui-même se montre extrêmement fantasque, malgré toutes les réclamations. Il tombe dans l'oubli au poste de Loudima, ou continue jusqu'à Brazzaville, sinon plus loin.

A Linzolo, le Père Le Luec, revenu à contre-cœur dans le vicariat du Congo, demande impérativement à passer dans celui de l'Oubangui. La maison-mère autorise ce changement, auquel souscrit depuis longtemps M^{gr} Augouard. M^{gr} Carrie l'accorde enfin en avril 1898, et nomme supérieur le Père Boulenc. Raison nouvelle d'aller se rendre compte sur place de la manière dont le nouveau supérieur remplit sa charge et s'il est capable de construire son église. On l'appelle aussi dans l'intérieur depuis qu'une lettre circulaire du 25 février 1898 interdit aux supérieurs de changer le moindre petit détail, non seulement dans la direction des œuvres, mais aussi dans les installations matérielles des stations. Il leur est défendu, sans autorisation écrite de l'évêque, "de faire aucune modification, même accidentelle, aux constructions, comme de déplacer une cloison, un mur de séparation, une porte et une croisée, etc..., de désaffecter une machine, un atelier, un bâtiment, un immeuble quelconque, de son usage premier pour lui en donner un autre, d'entreprendre aucune culture ou exploitation industrielle, sans notre autorisation". Mais, comme au moins deux mois sont nécessaires pour demander et recevoir cette autorisation, les supérieurs de Buanza et de Linzolo s'estiment réduits à l'état de soliveaux.

A Paris, la maison-mère ne cache pas son mécontentement de voir durer si longtemps, et même s'amplifier, le grave désaccord qu'a provoqué entre les deux évêques la fameuse révision des comptes.

"Vous avez maintenant une nouvelle édition de l'affaire des caravanes, reproche dès le 20 août 1897 M^{gr} Le Roy à M^{gr} Carrie. Eh bien, c'est regrettable à tous les points de vue. Vous savez fort bien que, malheureusement, ces conflits ne restent pas entre nous. Tout le Congo en est informé

et, près des missionnaires comme des laïques, c'est un vrai scandale que de voir ainsi deux évêques aux prises pour des questions d'argent. Sincèrement, je pense qu'on peut avoir confiance dans les comptes du Père Levadoux."

Et comme son correspondant le prie de servir d'arbitre dans cette pénible affaire : "Je m'en sens bien impuissant, répond avec humour M^{er} Le Roy le 24 décembre. C'est à peine si le Juge Suprême pourra faire taire ces deux voisins d'Afrique et je suis persuadé que, pendant l'éternité, le Ciel rentendra encore du tapage commencé sur terre, au grand scandale des élus." Une fois de plus, ajoute-t-il, il est grand temps que cesse un pareil différé qui attriste les missionnaires et dont les Européens font des gorges chaudes.

Aussi M^{er} Carrie décide-t-il de quitter Loango au mois de mai, au début de la prochaine saison sèche. Alors revient de France son vicaire général, le Père Derouet qui dirigera durant son absence le vicariat et la mission.

Et, tandis que l'évêque reprend la route des caravanes, le Père Derouet retrouve le grand séminaire qui ne compte plus que trois élèves, les abbés Kambo, Massensa et Jamault, M. Vézier ayant regagné la France. Il recommence ses tournées et se remet au confessionnal.

Il s'y trouvait, le premier dimanche qui suivit son arrivée, alors que, devant l'église, chrétiens et catéchumènes, attendant le début de la messe, parlaient de son retour. Parmi eux se trouvait Kikunda. Petit bonhomme de sept ou huit ans, Kikunda ne connaissait que le Père Derouet. Entendant dire que son grand ami, absent depuis si longtemps, était de retour et se trouvait dans l'église, Kikunda s'y précipite. Ses yeux furettent partout. A part quelques pénitents autour du confessionnal, l'église est vide. "Peut-être y est-il", se dit Kikunda, qui trotte vers le confessionnal, se glisse aux côtés du pénitent qui avoue ses fautes, grimpe sur les jambes de l'homme agenouillé afin de se hisser à la hauteur du guichet, fouille de ses yeux à travers les barreaux entrecroisés et, dans l'ombre, aperçoit enfin son ami. Alors, piétinant dans sa joie l'homme qui lui sert de perchoir, il frappe de ses petites mains la grille du confessionnal, sourit de toutes ses dents à son Père retrouvé, lui crie un sonore : "Bueka Mpelo, bonjour mon Père !" et, étonné au remue-ménage qu'a provoqué son empressément affectueux, sort en trépanant d'aise annoncer partout que le Père est revenu, qu'il lui a parlé et qu'il en a reçu un sourire.

A Buanza, si, à part la chapelle des Soeurs qui n'est pas de première urgence, les constructions sont terminées, les santés demeurent bien déficientes. Monseigneur recommande et explique la méthode Kneipp. Il prescrit l'usage du café quininé. Au Père Schmitt, qui visiblement n'en peut plus : "J'ai besoin d'un bon économiste à Loango, nous reviendrons ensemble : l'air de la mer vous fera du bien. Le Père Derouet vous remplacera." Mais le Père ne veut pas quitté sa mission : "J'ai tant travaillé pour avoir les Soeurs à Buanza ! répond-il. A peine arrivées, vous me parlez de quitter Buanza... Laissez-moi un peu profiter du bien qu'elles font dans la région."

Et, tandis qu'ils partent leur rendre visite, le Père parle de l'infanticide, si fréquent chez les Babembes, les Babembas et les Diadis, mais qu'elles combattent déjà victorieusement en recueillant les bébés voués à la mort.

- Chez eux, explique-t-il, est Ndoki, ou mangeur d'âmes, tout nouveau-né dont la peau est par endroit recouverte de taches rougeâtres, tout enfant dont les incisives sont un peu proéminentes, dont la chevelure porte quelques poils roux, ou qui recouvre la santé alors que le sorcier a déclaré sa maladie mortelle. Tous ces Ndoki sont jetés au Niari ou enterrés vivants. Avec les Soeurs, nous sauvons ceux que nous pouvons recueillir. Et je vous assure que, tant chez elles que chez nous, ces Ndoki n'ont jamais mangé personne !

- Combien d'écoliers et d'écolières ?

- Quarante internes chez nous et quinze chez les Soeurs. Mais nous en aurons bientôt davantage, maintenant que, libérés des constructions, nous pourrions intensifier le ministère.

- N'oubliez pas les consignes données pour l'admission à l'internat. Ne le surchargez surtout pas d'enfants trop âgés ou incapables.

Le dimanche suivant, trente-deux écoliers recevaient la confirmation.

A Linzolo, où le Père Boulenc remplace le Père LeLuec, la population regrette le départ de ce dernier. "On m'en rend responsable", prétend même le nouveau supérieur. L'évêque, qui sait que les hommes passent et sont vite oubliés, le rassure et l'entend avec plaisir annoncer que ces mêmes villages réclament l'arbitrage de la mission dans leurs différends. Les grandes croix dressées près des cases des chefs les protègent toujours contre les exactions des miliciens de Brazzaville.

A l'internat, la plupart des soixante-dix garçons sont fils de famille libre. De son côté, Hélène Sanda forme une douzaine de filles qu'à brûle-pourpoint Monseigneur décide d'envoyer à Buanza, peut-être parce qu'il craint que, plus âgées, le Père Doppler ne les confie aux Soeurs de Brazzaville. Puis, laissant les Pères atterrés par cette décision qu'aucune objection n'a pu ébranler, il gagne le Pool où il se réconcilie rapidement avec M^{re} Augouard.

LE GOUVERNEUR DOLISIE A LOANGO

Dix semaines après son départ, Monseigneur revenait à Loango.

Le Père Derouet lui annonce aussitôt une mauvaise nouvelle : la Révérende Mère Saint-Charles, supérieure des Soeurs de Loango, est morte durant son absence.

- Peu après votre départ, explique-t-il, la Révérende Mère dut s'aliter. Son estomac ne supportait plus la moindre nourriture. Vers la fin de juillet, le docteur Roques m'engagea à lui donner l'extrême-onction. Il y eut ensuite des hauts et des bas. Parfois, elle ne reconnaissait plus personne. Puis le mal s'aggrava et, lundi dernier, à deux heures du matin, elle rendait son âme à Dieu. Nous l'avons enterrée le jour même. Tous les Européens l'ont accompagnée au cimetière, ainsi qu'une grande foule de chrétiens. Les hommes de la Martinique et de la Citade ont demandé à porter le corps jusqu'au cimetière. Quelle tristesse pour les Soeurs et pour nous ! La Mère n'avait même pas douze ans d'Afrique, puisqu'elle était arrivée à Loango le 29 décembre 1886.

- J'irai ce soir voir les Soeurs.

- L'école a reçu la visite d'un inspecteur, M. Hünmel, administrateur stagiaire, continue le Père. Jamais inspection n'a été aussi bienveillante - peut-être parce que M. Hünmel était venu seul. De l'école, ornée de feuillages et battant pavillon français en son honneur, il s'est rendu au jardin où, là encore, tout était très bien. Le Frère Euphrase n'a entendu que des félicitations. Comme M. Hünmel ne semblait pas vouloir nous quitter, nous l'avons invité pour la distribution des prix qui avait lieu cinq jours plus tard.

- Il a accepté ?

- Aussitôt. Un élève lui a lu un petit compliment auquel il a répondu très aimablement. Après la distribution des prix, il a tenu à en donner un personnellement, une pièce de deux francs qu'il a tirée de sa poche. Avant de nous quitter, il a encore remis une somme de vingt francs au Père James pour les internes les plus méritants.

- Je l'en remercierai à l'occasion. Pensez-vous à l'ordination du 18 septembre ? Messieurs Kambo et Massensa doivent recevoir le diaconat.

- Nous ne l'oublions pas, les abbés moins que quiconque. Tous deux très bien disposés, très réguliers, très pieux, toujours prêts à rendre service. M. Jamault aussi, d'ailleurs ; il souffre de ne pouvoir avancer aux ordres, faute de lettres dimissoriales. Nous les recevrons bientôt puisque, m'écrit le Père Gerrer, l'évêque de Coutances est enfin nommé. Il a promis d'envoyer l'Exeat demandé dès qu'il aura pris possession de son siège.

Cinq jours après le retour de Monseigneur, la grande promenade traditionnelle clôt le mois d'août et les vacances scolaires. Les internes passent la journée sur les bords du lac Kibala-Kitendekele, entre Loango et Pointe-Noire. Avant de prendre le repas de midi, ils s'amuse dans l'eau, surveillés de la berge par le Père Marichelle et l'abbé Massensa. Le Frère Célestin nage au milieu d'eux. Placide Taty, qui va entrer au noviciat des Frères, lui lance un défi : "Je nage plus vite que vous ! - C'est ce que nous allons voir !." Et tous deux s'élancent côte à côte. Taty est bientôt distancé. Mais lorsque, arrivé au but, le Frère se retourne vers son rival, l'enfant a disparu. Il se cache sous l'eau, pense le Frère. Mais les secondes passent, et Taty ne réapparaît pas. Alors, soudain inquiet, le Frère Célestin appelle à l'aide ; il refait en sens inverse le chemin parcouru, plonge et replonge, imité par tous les petits nageurs, à l'endroit où Placide a disparu. Mais le temps passe et toutes les recherches sont vaines. Alors, épuisés, il faut regagner la berge, refusant de croire à un dénouement fatal, imaginant toujours que l'enfant s'est caché, qu'il surgira d'un moment à l'autre au milieu de ses camarades, souriant du bon tour qu'il a joué et de la peur qu'il leur a causée. Mais, tandis qu'on se rhabille, ses vêtements l'attendent en vain sur la rive ; et, après de longs moments d'attente et de nouvelles recherches, il est temps de regagner tristement la mission, en jetant un dernier regard sur le lac tragique. Trois jours plus tard, le corps, revenu à la surface, recevra sur les bords mêmes du lac la sépulture chrétienne.

L'ordination ramène un peu de joie à la mission. Joie incomplète, car seul l'abbé Kamba recevra le diaconat : en proie à un fort accès de fièvre, M. Massensa a dû s'aliter.

Puis on annonce par le "Stamboul" l'arrivée de M. Dolisie, gouverneur du Gabon. Dans l'après-midi de son débarquement, Monseigneur monte au poste lui rendre visite.

- Le bateau qui vous a amené me mène demain à Sette-Cama, s'excuse Monseigneur. C'est ce qui explique ma hâte à venir vous voir.

- J'aurais été bien peiné de ne pas vous rencontrer, Monseigneur. Il m'est de plus en plus nécessaire de retrouver maintenant les compagnons des premiers jours, et ils se font de plus en plus rares. Nous sommes les derniers survivants d'une époque si différente de celle que nous vivons. M. de Brazza a été remplacé. M. de Chavannes est rentré en France. Cholet, mes deux frères, tant d'autres, ne sont plus. Avec qui évoquer nos débuts si difficiles ? Qui sait de quoi nous sommes partis ? Je me trouve de plus en plus seul au milieu de figures et d'équipes nouvelles qui pensent, et parfois disent, que nous n'avons rien compris au pays et que nous n'avons pas su le mener : maintenant qu'ils sont là, le sort du Congo est heureusement entre bonnes mains, à condition qu'ils sont là, on les laisse agir ! J'ai parfois l'envie d'imiter mon bon ami, M. de Chavannes, et de rentrer en France définitivement. Ma femme attend un nouveau bébé ; elle m'a précédé en France, où je ne tarderai pas à aller la rejoindre. Après, nous verrons ! Avez-vous des nouvelles de M^{er} Augouard ? Je tiens aussi à le revoir. Je monte à Brazzaville avec du renfort destiné à l'expédition Marchand : deux officiers, dont le lieutenant Fourneau, et une centaine de tirailleurs sénégalais. J'apporte à M^{er} Augouard un télégramme du ministre lui demandant de mettre ses bateaux à la disposition de cette troupe.

- M^{er} Augouard doit être à Brazzaville en ce moment. Il vient de m'annoncer une terrible catastrophe. Vous savez que, sur l'Oubangui, sensiblement au nord de la mission Saint-Paul, il a ouvert la mission de la Sainte-Famille. Le Baghirmi fournit du bétail à cette mission. Malheureusement, des rapides que vous connaissez bien empêchent toute communication régulière par le fleuve. Récemment, le supérieur de Saint-Paul des Rapides désirait s'approvisionner en bétail à la mission de la Sainte-Famille. Ne pouvant y aller par le fleuve, il décida d'emprunter une piste qui longeait l'Oubangui. Il en profiterait pour visiter les villages disséminés le long de cette piste. Un de ses compagnons, le Frère Séverin, l'accompagnait. Mais, mauvais marcheur, ce dernier usait le plus possible de la pirogue.

Au soir du deuxième jour de voyage, le Père et le Frère passèrent la nuit dans deux villages différents : le premier, avec sa caravane, dans un village de la route ; le second, avec un catéchiste-piroguier, dans un village sur le fleuve. Le lendemain matin, Frère et catéchiste s'installaient dans leur pirogue lorsqu'une flèche siffle qui se fiche dans le dos du catéchiste. Le Frère n'a pas le temps de faire un geste qu'une autre flèche se plante dans sa cuisse et qu'un couteau de jet lui tranche presque entièrement le cou, faisant basculer dans le fleuve son corps que le courant emporte. Aperçu et repêché un peu plus tard par une pirogue qui le croise, le cadavre, destiné sans doute à être mangé, est dissimulé sous une couverture de feuilles de bananier. Heureusement, surviennent par hasard des Sénégalais qui transportent le courrier le long du fleuve. Ils aperçoivent cette pirogue d'allure suspecte, la hêlent, découvrent le corps du Frère et le ramènent à Bangui où il put être enterré en terre sainte.

Un même sort attendait, paraît-il, le Père Supérieur. Les Bondjos réussirent à l'isoler de sa caravane. Puis ils tentèrent de le noyer dans le fleuve et de le tuer en tirant sur lui avec son propre fusil. Mais les cartouches ne partirent pas et le Père put se sauver à la nage et regagner sa mission, mourant de faim et les vêtements en lambeaux. Il est "prêt à recommencer son odyssée", m'écrivit en terminant M^{er} Augouard.

- Quel héroïsme ! Que de souvenirs réveille cette tragique his-

toire ! C'est bien là le vrai Congo, notre Congo, le Congo de nos débuts ! Nous avions à faire alors à des hommes qui ne pouvaient nous comprendre, tant nous leur étions différents. Pouvait-on leur en vouloir de chercher par tous les moyens à s'emparer des richesses merveilleuses et abondantes qu'ils voyaient entre nos mains, alors que nous venions troubler leurs coutumes et leurs habitudes de vie ? Pouvait-il être question alors de raisonner nos gens ? On se faisait agréer, comme Brazza ; on s'imposait, comme Stanley ; ou bien on était massacré. Du premier des chefs au dernier des esclaves, chacun nous admirait, nous craignait ou nous détestait.

Puis, à Libreville, à Loango, à Brazzaville et un peu partout, nous avons imposé notre façon de concevoir la vie, de réagir devant les hommes et les circonstances. Et nous avons été héberlués et mécontents de nous rendre compte que ceux chez qui nous venions n'acceptaient pas de la même façon que nous le moule dont nous prétendions les coiffer, qu'ils n'en prenaient que l'extérieur, le côté facile et superficiel. Et nous nous sommes fâchés lorsque nous avons constaté que leur intelligence, qui nous paraissait inférieure, rétive à notre logique cartésienne et à nos normes occidentales, se révélait très perspicace dans l'art d'utiliser à son avantage nos faiblesses, nos divisions, notre démagogie, notre suffisance et notre mauvais exemple.

Maintenant, nous voici empêtrés dans une situation de plus en plus fausse. Nos colonies nous coûtent de plus en plus cher. Nous nous rendons de mieux en mieux compte que, contrairement à l'Angleterre, nous ne nous sommes pas assurés les terres les plus riches et les populations les plus denses. Les peuples que nous sommes venus "civiliser" nous semblent de moins en moins désireux d'accepter les bases essentielles de notre civilisation. Et, comble de malheur, les jeunes administrateurs qui prennent la relève rendent les anciens responsables de cette pétaudière et s'imaginent naïvement qu'il leur suffira de tenir les rênes du commandement pour que tout tourne rond en Afrique. Je vous avoue que j'en suis souvent ulcéré.

- Si cela peut vous consoler, M. Dolisie, moi aussi je trouve chez mes jeunes Pères ce même état d'esprit. Eux aussi, en arrivant, jugent et critiquent facilement leurs anciens, les méthodes de travail et les maigres résultats obtenus. A les entendre, nous avons perdu notre temps et notre argent avec nos écoliers et nos séminaristes. Nous n'avons pas compris qu'il fallait nous lancer tout de suite dans l'intérieur du pays, parcourir les villages en brûlant les fétiches et en prêchant l'évangile. Ces braves gens, qui d'ailleurs changent d'avis au bout d'un an ou deux, ne se rendent pas compte que le pays a considérablement évolué en moins de vingt ans. Ils ne comprennent pas que, sous peine de mourir physiquement et moralement, nous devions accepter de travailler comme nous l'avons fait.

Vous et moi, cher M. Dolisie, nous avons été parmi les premiers à présenter au Congo ce que nous avions dans le cœur. Le Congo l'a reçu à sa façon. Pouvait-il en être autrement ? Pouvions-nous espérer qu'il en soit autrement ? Nous ne prétendons pas que notre oeuvre soit parfaite, n'ait pas la moindre tache, la moindre scorie. Les parents ne sont jamais parfaits dans l'éducation de leurs enfants. Mais je ne pense pas qu'un intérêt humain vous ait plus que nous poussé à venir ici. Ce n'est ni l'argent ni la gloire humaine qui vous ont mené jadis au Pool avec le Père Augouard, mais bien le désir d'aider des peuplades, confiantes en la France et désirant son soutien, à connaître et à acquérir tout ce dont la France, plus que n'importe quelle autre nation, je crois, est riche, tout ce qui constitue, malgré ses déficiences, le prestige moral, le rayonnement intellectuel, l'équilibre et la force de notre

pays. C'est pour cela qu'à la suite de M. de Brazza vous avez peiné durement et accepté mille privations. C'est pour cela que vous avez risqué votre vie. Que le résultat obtenu ne corresponde pas à vos efforts et à vos espoirs, c'est assez normal. Un enfant ne s'élève pas en un jour. Son éducation demande bien des soucis à ses parents ; et vous savez que ce n'est que bien tard, souvent lorsqu'il élève lui-même ses propres enfants, qu'il comprend tout ce qu'il doit à ses parents. Pourquoi donc nous étonner si les Africains ne sont pas tellement émerveillés et reconnaissants de ce que nous faisons pour eux ? Ceux qui viendront après nous recueilleront ce que nous semons.

Ce que je trouve plus regrettable, voyez-vous, c'est cette concurrence, cette opposition souvent occulte que nous nous faisons entre Européens. Au lieu de travailler dans l'union, chacun dans son domaine et chacun respectant le domaine du voisin et l'aidant de son mieux, nous donnons trop souvent l'exemple de la discorde, de la jalousie, de la rivalité, de la détraction. Quelle piètre éducation que celle d'enfants dont les parents sont en perpétuelle dispute ou affectent de s'ignorer ! Là, me semble-t-il, réside le point faible de notre colonisation. Mais, là encore, quels parents sont sans défauts ? Et qui peut nous jeter la première pierre ?

- Vous avez raison, Monseigneur. Et, pour reprendre votre comparaison, je suis peut-être semblable à ces parents qui ne se rendent pas compte que leur enfant grandit. Les yeux neufs de mes jeunes collaborateurs sont sans doute plus perspicaces que les miens.

- Je n'en suis pas sûr, M. Dolisie. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'ils ont grand besoin de votre expérience.

VOYAGE A SETTE-CAMA ET A MAYOUMBA

Le lendemain, Monseigneur s'embarquait sur le "Stamboul" qui le déposait à Sette-Cama.

Les Pères Herpe et Murard, les Frères Auxène et Dominique l'attendaient, les uns sur la plage, les autres au débarcadère de Ngaley. Trop fatigué de la poitrine - il décèdera le 21 novembre -, le Frère Similien avait dû demeurer à la mission.

Comme de coutume, Monseigneur consacre ses premières journées à inspecter locaux, jardins, plantations et école, où chaque écolier est soumis à un petit examen, à contrôler les registres du ministère et de l'économat, à recevoir les visites des chefs, des notables et des Européens du voisinage, et surtout à s'entretenir avec ses missionnaires de leurs différents problèmes.

La toux du Frère Similien rappelle celle du Père Levadoux, et le Père Herpe souffre de plus en plus de l'estomac. Il s'en inquiète.

- Nous ne sommes pas à Buanza, lui répond en plaisantant ce dernier. Depuis le Père Sublet, on ne meurt plus à Ngaley. Dans peu de temps, nous irons mieux tous les deux, et je pourrai prendre ma part des tournées. Sur les bords mêmes du lac Ndogo, le Père Murard a dénombré deux cent trente villages Balounbous : huit mille âmes, estime-t-il. Il y passe ses journées, quand il n'est pas plus loin, chez les Varamas ou les Pahouins. Je voudrais pouvoir l'aider.

- J'ai remarqué une forte augmentation de baptêmes de moribonds.
 - Nous devrions en baptiser encore beaucoup plus. Mais, dès que notre pirogue est en vue, on s'empresse de les cacher. Et si nous tentons de nous informer et de demander des nouvelles, nous n'obtenons que des réponses contradictoires.

- Ces grands jeunes gens renvoyés de l'école et devenus catéchistes vous donnent-ils satisfaction ?

- Ils ne font encore que débiter. Mais ils travaillent bien là où ils sont accésés. Les Varamas réclament une école, et les Pahouins aussi. Mais ceux-ci, à condition que les écoliers soient nourris et habillés par la mission.

- Il n'en est pas question. Je trouve d'ailleurs vos plantations scolaires bien insuffisantes. Vous avez tracé un peu partout de trop larges chemins : pour qui et pour quoi ? Terrain perdu et entretien onéreux. Vous auriez mieux fait de développer vos cultures vivrières, de mettre en valeur et de récolter les ressources naturelles de l'île : les palmiers et les arbres à fruits n'y manquent pas. Pourquoi n'avoir pas planté des plants de caoutchou-tiers dans les endroits frais, sur le bord de l'eau ? Vous manquez de nourriture, me dites-vous. Mais vous servez à vos internes des rations beaucoup trop copieuses : cent soixante dix bananes cochons et cent vingt-trois grosses chikouangues, ou l'équivalent, pour soixante-seize élèves ! Et cela, à chacun des trois repas, matin, midi et soir ! Je ne m'étonne pas qu'il y ait de nombreux restes à jeter aux cochons ! Vous gaspillez la nourriture ; vous gaspillez aussi les pagnes. Je n'ai jamais autorisé les enfants à en porter deux durant la journée, un autour des reins, un sur les épaules. Malgré mes décisions, j'ai encore vu à l'école des enfants ou trop jeunes ou trop âgés ; et aussi, des internes affreusement débiles. L'internat n'est ni une pouponnière, ni un hôpital, ni un asile !

- Tous ceux que nous avons pu renvoyer dans leur village l'ont été, Monseigneur. Mais que faire des esclaves rachetés, et donc sans parents ni village ?

- Mettez-les dans la deuxième catégorie : qu'ils aident les Frères dans les travaux agricoles. Cela aussi a été dit. J'en parlerai d'ailleurs au Frère Auxène, puisqu'il est plus spécialement chargé des enfants. J'ai visité une poulailler, sa basse-cour, ses deux jardins : pourquoi deux jardins ?, la menuiserie, la sacristie. Tout cela manque d'ordre et de propreté. J'en dirai de même de la pharmacie et de la réserve de vivres. Vous avez multiplié les constructions inutiles et acheté toute une flotille de pirogues que ne justifie pas votre présence dans une île : est-ce conforme à nos principes d'économie ? Je vois ici beaucoup de dépenses et peu de travail. Il y a trois façons de perdre son temps : en ne faisant rien, en ne faisant pas ce qu'on doit faire, en mettant trop de temps à faire ce qu'on doit faire. Veillez à Ngaley à ne tomber ni dans l'une ni dans l'autre.

- Nous essayerons, Monseigneur. Je vous disais tout à l'heure qu'à l'exemple de Loango nous serons peut-être appelés bientôt à ouvrir des écoles rurales, par exemple chez les Varamas. Il nous faudra donc du terrain. Or j'entends dire que le gouvernement délivre maintenant d'importantes concessions à diverses compagnies commerciales. Il semble même que tout le territoire sera réparti entre ces compagnies, à charge pour elles de le mettre en valeur. Accepteront-elles de nous laisser nous installer sur leur terrain ?

- Où établissons-nous nos écoles rurales ? Dans les villages. Le gouvernement ne va tout de même pas déposséder les Africains de leurs villages.

Donc l'existence de ces sociétés commerciales ne changera rien à notre activité. Comme par le passé, nous n'aurons qu'à nous entendre avec les chefs de terre. Mais, de toute façon, je sais qu'à Paris M^{eur} Le Roy s'est déjà préoccupé de ce nouvel état de choses et qu'il a rappelé à qui de droit le principe posé en 1884 par l'Acte Général de Berlin, d'après lequel le droit d'organiser des missions religieuses et d'ériger des églises et des chapelles ne sera soumis à aucune restriction ni entrave. Nous savons que le territoire de Sette-Cama est échu à la société Deves qui nous est à priori bienveillante.

A Mayoumba, l'évêque ne ménage pas non plus ses observations.

- Vous avez donné beaucoup trop d'importance aux plantations de cacao, de caoutchoutiers, d'ananas, de corosoliers et d'orangers, reproche-t-il au Père Le Mintier. Il fallait au contraire développer les espèces vraiment utiles : arbres à pain, cocotiers, papayers. Au lieu de border vos chemins avec de la citromnelle, plantez du vétiver : il vous servira à couvrir vos cases.

- Cacao et caoutchoutier, Monseigneur, nous sont imposés par le gouvernement, sous peine de perdre la nouvelle concession de quatre cent quatre-vingt-six hectares accordée en juin dernier. Nous ne travaillons plus aussi facilement que jadis : la compagnie française du Congo occidental commande maintenant un immense territoire, dont Mayoumba est en quelque sorte le centre. De nombreux agents sont arrivés, dont M. Vergnes est le directeur. C'est un homme d'une activité prodigieuse qui a parfaitement organisé son affaire. Il a embauché, moyennant un salaire assez élevé, tous les travailleurs de la région, hommes et même jeunes garçons. Et comme ces enfants travaillent sous la direction d'Européens, ils apprennent à baragouiner assez rapidement le français et s'imaginent vivre à l'européenne. Que souhaiter de mieux ? D'autant qu'après le travail ils jouissent de la liberté la plus parfaite et qu'à la fin de la semaine ils touchent une belle somme d'argent !

Alors, pourquoi venir s'enfermer dans un internat ? ou travailler chez les Pères dont les magasins ne regorgent pas d'aussi belles marchandises que ceux de M. Vergnes ? Car, à côté du bureau où il paie ses ouvriers, M. Vergnes s'est empressé d'ouvrir d'importantes boutiques.

- Vos catéchistes demeurent-ils fidèles ? Vous les avez placés dans des villages beaucoup trop près de la mission : à Kuango, par exemple, où les petits séminaristes se rendent en une petite promenade.

- Selon vos ordres, le territoire de la mission a été divisé en districts. Certains sont proches de la mission, c'est entendu. Mais nous en avons trois chez les Baloubous et plusieurs dans la contrée de Banda-Pointe et dans celle de Mambi. Et ceux-là ne sont pas à l'abri du poison des sorciers. Lors de la tournée d'avril, le grand chef des Baloubous m'a lui-même apporté son fétiche Ilou Nghendo, et j'ai pu baptiser chez eux de nombreux moribonds, car ils n'ont pas peur du baptême. Nous espérons pouvoir placer bientôt des catéchistes chez les Banzabis et les Bayakas. Leurs villages sont très peuplés. Malheureusement, ils habitent très loin, dans une contrée assez aride. Si nous leur donnons des catéchistes, il faudrait être assuré de pouvoir les visiter assez fréquemment. Ce sont des gens industriels et travailleurs qui fabriquent des poteries et forgent eux-mêmes leurs armes avec des cercles de barriques qu'ils troquent contre des pistaches.

- Vos tournées chez les Baloubous durent de huit à dix semaines. Les grands enfants de l'œuvre vous accompagnent comme piroguiers : n'est-ce pas là tout simplement la cause de la désaffection pour l'internat ?

- Il nous faut au moins six piroguiers. Mayoumba ne peut se payer le luxe d'entretenir à longueur d'année une équipe de six piroguiers. Pour nos cent quatre-vingt internes et nos catéchistes, vous nous avez accordé cette année la somme de deux mille huit cent quatre-vingt-quatre francs trente-cinq, soit quatre centimes par personne et par jour. Pour nous cinq, vous nous donnez trois mille deux cent cinquante francs ; ce qui fait pour l'année six cent cinquante francs par tête. Comment vivre dans le luxe ?

- Peste, mon Père ! Vous oubliez que vous nourrissez entièrement vos enfants avec les produits du pays. La terre de Mayoumba est riche. La lagune vous fournit tout le poisson que vous voulez ; et les sangliers et les buffles ne manquent pas dans la région. Que vous faut-il de plus ? Appelez-moi le Père Laurent et l'abbé Maonde. Nous avons maintenant à parler du séminaire.

- Les séminaristes, estime Monseigneur, font preuve d'obéissance et de piété. Le travail intellectuel donne aussi satisfaction. La mort du petit Pierre Makaya est une perte pour le diocèse : n'était-il pas le meilleur d'entre eux ? Elie Ngimbi et Gabriel Makosso ont demandé à partir : ils n'étaient venus, prétendent-ils, que pour faire comme les autres. De dix-huit, leur nombre tombe donc à quinze.

- Et sans doute à quatorze, intervient le Père Laurent : le latin rebute le pauvre Henri Nvumbu qui, à plusieurs reprises, a manifesté le désir de regagner son village. Et peut-être même à treize, car Bruno Poati voudrait entrer au postulat des Frères.

- Ces départs seront compensés par des vocations qui s'annoncent à Loango, à condition, du moins, que cesse la manie d'établir des distinctions entre les enfants, louant les uns à priori et blâmant les autres. J'ai même lu cette phrase dans le Journal du séminaire : "Le chant de la tribune est très goûté le dimanche. Quel changement avec Loango !" C'est inadmissible. Je n'accepte pas pareil procédé. La simple politesse exigerait même que les étrangers soient traités avec plus d'égards. J'interdis absolument qu'on accuse tel groupe d'enfants d'apporter ici du mauvais esprit : ils se valent tous. J'ai remarqué aussi que chacun se permet de les commander, et même de les corriger. Comment voulez-vous qu'ils n'y perdent pas la tête et leur vocation ? Désormais, seuls les commanderont directement le Père directeur et le Frère Charles. Le supérieur n'interviendra que dans les cas très graves. Pourquoi aussi crier toujours sur certains, parce que, soi-disant, ils ne travaillent pas aussi bien que les autres dans les plantations ? Si vous traitez à chaque instant ces enfants de paresseux et de gourmands, comment voulez-vous qu'ils persévèrent ?

- Au séminaire, ne peut s'empêcher de déclarer le Père Laurent avec vivacité, il n'y a, Monseigneur, aucun à priori contre aucun enfant. Que devant vous tel ou tel crie à la persécution, c'est possible, et même probable. Cela ne veut pas dire que nous les persécutons. C'est uniquement par devoir que nous sommes obligés de reprocher toujours aux mêmes leur dédain et leur paresse à l'égard du travail manuel - et parce que tout séminariste, quel qu'il soit, doit, à mon avis, faire preuve d'humilité et d'obéissance. Le Frère Charles vous dira lui-même qu'il a plus de difficultés avec ces séminaristes qu'avec les internes. Pourquoi lui, qui est africain, aurait-il des à priori contre ces enfants ?

- A mon avis, intervient le Père Le Mintier, l'abbé Gaspard a exercé une mauvaise influence sur ces élèves. Je ne l'avais accepté qu'avec réticence, et vous avez dû le rappeler au mois de mars. N'avait-il pas été jusqu'à

obligé les séminaristes à faire une neuvaine de prière pour obtenir la mort du Frère Marie-Joseph qui gênait son influence auprès des internes et des novices Frères ?

- Ne mettons pas en cause les absents, coupe Monseigneur. Et, puisque vous parlez des novices Frères, j'ai trouvé au postulat des garçons beaucoup trop jeunes : à cet âge, ces enfants n'ont aucune idée de la vocation religieuse. C'est perdre son temps et l'argent du vicariat que de les prendre si jeunes. Quant à l'internat, j'ai vu que vous avez supprimé, sans mon autorisation, l'oeuvre, ou du moins les paiements à l'oeuvre de Saint Isidore. Les comptes de la mission et ceux de l'oeuvre sont deux comptes différents. Si vous utilisez les services de ces grands internes, vous devez les rétribuer à l'oeuvre. Une désobéissance au règlement n'est jamais bénie de Dieu. Pourquoi alors s'étonner si ces grands garçons ne sont pas contents ?

Pour terminer, je rappelle qu'il est interdit de fumer. Quand il n'y aura plus que ce remède pour conserver sa santé, on rentrera en France.

Le dimanche suivant, Monseigneur donnait la confirmation à dix-huit enfants et adultes et, le jour de la Toussaint, il baptisait devant les fonctionnaires et les commerçants du poste, Antoinette-Clémentine, la grosse cloche de trois cents kilos offerte à Mayoumba par la marquise Le Mintier de la Mothe-Basse. Puis il s'embarquait sur le "Boma", constatant, en passant à l'embouchure de la lagune, que la mer avait emporté la maison du douanier et qu'elle se trouvait maintenant à dix mètres de celle de l'administrateur.

ENCORE L'INTERIEUR

Dès son retour, de mauvaises nouvelles arrivent de Buanza. Le Père Schmitt signale que son hydropisie augmente et qu'il n'en peut plus ; puis, dans une lettre du 5 novembre, il annonce la mort, deux jours auparavant, du Frère Hyacinthe, âgé de vingt-quatre ans. En deux jours, un violent accès de fièvre l'avait emporté, alors qu'il achevait de tailler une grande pirogue dans un arbre. Le manque de ravitaillement et la faiblesse générale qui s'ensuivait sont en bonne part cause de cette mort, estime le Père. "Nous avons maintenant, écrit-il, quatre jeunes Frères au cimetière. Nous sommes tous fatigués et anémiés et, si nous ne sommes pas ravitaillés, d'autres malheurs sont à redouter." Il signale aussi que la somnose, maladie inconnue jusqu'alors, décime les populations du Niari : quatre villages proches de la mission ont été anéantis en moins de trois ans. Prochainement, la tribu des Diadis aura cessé d'exister. Plusieurs écoliers sont atteints. La somnose attaque, sans raison apparente, des sujets estimés jusqu'alors très sains. Elle se manifeste par une fièvre persistante, de longues insomnies, un manque total d'appétit, une hébété de plus en plus complète. Incapable de sortir de la torpeur qui l'envahit, le malade somnole à longueur de journées, jusqu'à ce qu'il tombe dans un état comateux, précurseur de la mort. La maladie du sommeil, estime le Père Schmitt, est provoquée par le manioc insuffisamment dégagé de son acide prussique. Grands mangeurs de manioc, Bakambas et Diadis en sont les victimes habituelles ; au contraire des Babembes et des Bayakas qui se nourrissent presque exclusivement de bananes et d'arachides.

Monseigneur connaissait l'existence de ce mal, qui ne sévissait malheureusement pas que sur les bords du Niari. Il en avait évidemment re-

cherché la cause et le remède. A son avis, le manioc, mal fermenté ou incomplètement débarrassé de son acide prussique, pouvait provoquer certaines maladies, en particulier des fièvres tétaniques ou de véritables empoisonnements. Mais il fallait chercher ailleurs la raison du sommeil. "Dans nos oeuvres, où les enfants sont bien nourris et ont une vie active, répond-il, on ne voit pas cette maladie. Elle attaque ordinairement ceux qui sont mal nourris et croupissent dans la paresse. Les femmes y sont moins exposées que les hommes, parce qu'elles ont une vie plus active et se nourrissent mieux." Aussi prescrit-il "de combattre la fièvre et l'anémie en donnant de la liqueur de Fowler suivant le système ordinaire et de la digitale pour ranimer le coeur et, par suite, la circulation. Dans le même but, deux bains par jour, une bonne nourriture, du vin et du café. Avec ce traitement, plusieurs malades ont été guéris de cette terrible maladie", assure-t-il.

Entre temps, il a pris la décision de rappeler à Loango le Père Schmitt, et de le remplacer par le Père Derouet. Arrivé à son nouveau poste le 22 novembre, ce dernier réclame aussitôt du ravitaillement, tout en signalant qu'une fois de plus la route est coupée - ce que confirme une lettre de Linzolo : "La guerre règne dans la région de Kimpanzou-Manyanga, écrit le Père Boulenc. Le chef de poste ayant fait briser les pirogues qui transportent sur la rive belge les produits de la rive française, les indigènes se sont révoltés et ont attaqué le poste qui n'était défendu que par un jeune agent et six miliciens. L'agent n'ayant plus de cartouches, se retira à Manyanga. Les noirs sont venus sur la route des caravanes, vers la rivière la Lua et ont tué un Loango d'une caravane du gouvernement. La guerre continue toujours et on ne sait quand elle se terminera. Dernièrement, M. Fourneau est arrivé à Kimpanzou avec quelques soldats. Jusqu'ici, nous n'avons pas souffert de cette guerre. Beaucoup de noirs sont même venus à la mission se mettre sous notre protection. Selon eux, tout le terrain à trois ou quatre lieues à la ronde appartient aux Pères et le gouvernement n'a rien à voir à leurs affaires. Tout le pays aux environs de la mission est bien tranquille. Lors de sa visite, M. Fourneau m'a dit qu'il avait donné des ordres pour qu'on respecte tous les villages qui se trouvent entre la croix dressée sur la route et la mission, à condition que les indigènes ne commencent pas les premiers à tirer. En cela, il n'y a rien à craindre."

Linzolo demande aussi du ravitaillement : "Il reste en magasin trois litres de vin de messe. Et depuis bien longtemps, Pères et Frères n'ont pour se désaltérer que l'eau grésillé de la gargoulette et se contentent de mets indigènes. Les caractères s'en ressentent un peu, et aussi les santés. Le cher Père Doppler, à l'exemple des ministres Cavaignac et Zurlinden, a déjà voulu donner plusieurs fois sa démission. Et cela, non pour une affaire Dreyfus, mais pour des bagatelles." Ce qui n'empêche pas la même lettre de reconnaître que, "à l'extérieur, la mission semble prendre un vigoureux essor et sortir de l'ornière. Les enfants libres viennent nombreux. Nous en avons trente-trois à l'internat. Les noirs fréquentent la mission. Nous pouvons trouver dans le pays beaucoup d'ouvriers, alors qu'autrefois on avait bien du mal à en recruter cinq ou six dont on n'était pas satisfait. Pour bien faire, il faudrait un Père continuellement dehors occupé uniquement du ministère. Dès que la chapelle sera achevée, je pense pouvoir, moi aussi, faire un peu de ministère et sortir de temps en temps, au moins dans les villages situés près de la mission. Le Père Doppler n'arrive pas à faire le quart du bien qui pourrait se faire si nous étions plus nombreux."

En terminant, il évoque la difficile situation de leurs grands internes devenus adultes et en âge de se marier. Si les jeunes gens de condition libre peuvent trouver dans leur village des jeunes païennes qui, une fois dotées, accepteront de se préparer au baptême, le choix des anciens esclaves est beaucoup plus restreint, surtout depuis que les fillettes rachetées de l'esclavage ont été confiées aux Soeurs de Loango et de Buanza. Pressés de se marier, ces grands garçons se contentent parfois de femmes sensiblement plus âgées, elles aussi rachetées de l'esclavage.

D'un choix si limité et de mariages souvent si mal assortis naissait ordinairement un mal pire que celui que les missionnaires avaient voulu éviter.

ORDINATIONS SACERDOTALES

Revenu à Loango, M^{re} Carrie va, pour la seconde fois, avoir la joie de conférer le sacerdoce à ses séminaristes africains. Six ans plus tôt, le 17 décembre 1892, il avait ordonné prêtres les abbés Louis de Gourlet et Charles Maonde. Relevant de la préfecture du Congo, l'abbé Louis de Gourlet avait ensuite regagné Landana, où malheureusement la tuberculose l'avait rapidement emporté. L'abbé Maonde, moins brillant sans doute que son compagnon, mais d'une modestie, d'une obéissance, d'un dévouement et d'une piété exemplaires, rendait partout où il passait d'inappréciables services.

Les abbés Jean-Baptiste Massensa et Charles Kambo faisaient partie du deuxième groupe de petits esclaves que le Père Carrie avait rachetés à Boma en 1876. Tous deux étaient nés à la même époque, au cours des années 1865 ou 1866, et dans la même région de l'embouchure sud du Congo, qui s'étend entre Noki et San-Salvador.

Vendu huit fois avant d'être racheté par le Père Carrie, et s'attendant à mourir dans sa marmite, le petit Jean-Baptiste n'avait pourtant pas gardé de son enfance la même inaltérable tristesse que Charles Kambo, peut-être parce que ce dernier avait connu plus âgé les souffrances de l'esclavage, la razzia qui s'abat sur le village, tue les hommes, emmène les femmes et les enfants, les longues marches forcées, la faim et les coups, un pays nouveau où l'on est seul.

Bâtis en force tous deux, Massensa, au perpétuel sourire, aimait plus encore que Kambo les rudes travaux où le corps se dépense. Petit séminariste, personne ne l'égalait pour défricher, planter et jardiner et, la nuit, monter la garde auprès des plantations. Grand séminariste, il guettait impatiemment les heureux moments où des débarquements urgents réclamaient des bras supplémentaires. L'étude lui plaisait moins. Il s'y appliquait pourtant avec ardeur et, servi par un jugement droit et une heureuse mémoire, se classa de bonne heure parmi les premiers.

Moins bien doué, Charles Kambo avait dû à une volonté héroïque et à un travail acharné les notes suffisantes pour réussir aux examens. Tous deux avaient très vite adopté la mission et les Pères de Landana. Ils les aimaient et se sentaient aimés. Obéissants, dociles et pieux tous les deux, Kambo, sur ce terrain, surpassait peut-être Massensa.

Ce fut donc pour leur évêque qui, vingt-et-un ans plus tôt, les avait libérés de l'esclavage et, seize ans auparavant, les avait reçus au séminaire, une joie sans égale de leur conférer le sacerdoce, le 19 décembre 1898. Ensuite, il n'eut pas le courage de s'en séparer, et leur première obédience fut Loango.

L'abbé Massensa fut chargé des villages de Diosso, Buali, Tchissanga, Mpili, et l'abbé Kambo de Tchivesso, Lubu, Mama Nzambi, Binghele. Plus rapprochés des centres européens, la besogne n'y était pas moins rude, les populations en étant plus blasées.

Sa joie, l'évêque l'écrivait à Paris dès le surlendemain : "Voici quatre prêtres ordonnés à Loango. Un est mort à Landana, qui a perdu en lui un saint prêtre, un prêtre vraiment zélé et qui semblait appelé à faire un très grand bien dans sa mission. Son confrère d'ordination et de classes est à Mayoumba, où il rend d'excellents services pour les oeuvres de la mission.

"Sur nos trois séminaristes du Congo, deux sont devenus prêtres, le troisième a dû nous quitter par suite de maladie nerveuse. Cette oeuvre du clergé indigène est sans doute délicate et difficile ; mais enfin, avec la grâce de Dieu, on peut y arriver. Pour moi, c'est une immense consolation d'avoir pu ainsi, dans ma carrière apostolique, ordonner quelques prêtres indigènes. Espérons que les impressions produites par cette ordination seront utiles à la gloire de Dieu, à la conversion des pécheurs et des infidèles et serviront à susciter de nouvelles vocations, en même temps qu'elles consolideront les autres."

Au cours de la même ordination, l'abbé Jamault recevait les ordres mineurs : Coutances avait enfin envoyé les Lettres nécessaires.

CHAPITRE XXII

BOUDIANGA

Ce n'est malheureusement pas sur la note joyeuse de l'ordination que se terminent à Loango l'année 1898.

LETTRES PASTORALES

A Loango et dans les autres missions du vicariat, il était devenu en quelque sorte de bon ton de fréquenter la mission. Une sorte d'auréole paraît volontiers celui qui recevait régulièrement les sacrements, mélangé aux Européens demeurés en général fidèles aux grandes fêtes de l'année, sinon à la messe du dimanche.

Repris cependant par leurs vieilles habitudes d'antan, certains chrétiens, afin de se conserver ces marques de considération, en arrivaient à concilier pratiques chrétiennes et coutumes ancestrales diamétralement opposées à la foi ou à la morale de leur baptême.

Alerté, l'évêque réagit vigoureusement. Et, le 21 décembre, il dénonce publiquement dans une lettre pastorale ce scandale qui risquait de contaminer les brebis fidèles :

"Nous ne pouvons tolérer plus longtemps de semblables profanations des choses saintes, fit-il lire en chaire, le dimanche de la veille de Noël. C'est pourquoi Nous avons résolu d'opposer au mal les mesures suivantes :

"1° Il est expressément défendu à tout prêtre de notre juridiction d'admettre à la Table Sainte les pécheurs publics avant qu'ils n'aient réparé leur scandale par une conversion sincère et une vie vraiment chrétienne.

"Seront considérés comme pécheurs publics tous ceux qui, étant légitimement mariés à l'église, ne cohabiteront pas sans raisons reconnues légitimes par l'autorité ecclésiastique.

"2° L'entrée de l'église sera interdite, pour tous les offices publics, à tous ceux qui vivront publiquement dans le concubinage.

"3° Seront privés des honneurs de la sépulture ecclésiastique tous les chrétiens qui auront refusé le prêtre à leurs derniers moments et tous ceux qui, n'ayant pas accompli leur devoir pascal par leur faute, seraient morts sans donner des signes de repentir véritable.

"4° Dans toutes les églises et chapelles publiques de notre vicariat sera dressée et affichée à la sacristie la liste des chrétiens scandaleux, désignés ci-dessus, afin que le clergé de ces églises ou chapelles sache bien à qui il ne doit pas donner la sainte communion."

Jugeant qu'il est encore préférable d'éviter le mal, M^{gr} Carrie publiera quelques mois plus tard, en juin 1899, une nouvelle Lettre qui, forte de sa longue expérience africaine et de son grand amour de pasteur des âmes,

expose à ses missionnaires les moyens qu'il estime les meilleurs pour travailler à la formation tant matérielle que spirituelle des Africains.

Après avoir rappelé que tous les hommes sont frères par leur origine, leur destinée éternelle et les promesses de la Rédemption, il leur recommande tout d'abord : "de bien se garder d'oublier que nos gens ne sont pas nés et n'ont pas vécu jusqu'à présent dans la civilisation. Agir avec eux comme nous le ferions avec les peuples civilisés est un grand défaut, dans lequel tombent généralement les Européens. Il est cause que ces apprentis de notre civilisation, la trouvant trop difficile, trop pénible, trop contraire à leurs habitudes, se découragent, envoient tout promener et retournent à leur vie première. Il est donc indispensable de se faire tout d'abord sauvage avec les sauvages, enfant avec les enfants.

"Ce premier défaut en engendre tout naturellement plusieurs autres. C'est d'abord le découragement des éducateurs. Les noirs ne donnant pas immédiatement ou assez vite ce qu'on leur demande, puisqu'on leur demande plus qu'ils ne peuvent donner, on en conclut qu'ils ne sont bons à rien, qu'on n'en fera jamais rien, que c'est perdre son temps et sa peine que de chercher à les civiliser et à les instruire. Dès lors, on n'a plus pour eux que du dédain, du mépris, des paroles humiliantes et blessantes, des manières rudes et qui, souvent, sont loin d'être polies. Parfois, on tombe dans un défaut opposé : on se laissera aller à la familiarité et à des plaisanteries déplacées. On aura moins de dignité que le noir lui-même.

"Il résulte de là que l'Européen ne se respectant pas en présence de l'Africain, celui-ci perd également tout respect pour le blanc. Dès lors, le blanc ne lui fera plus aucun bien. La force morale n'existant plus pour diriger le noir, on aura recours à la force physique. L'irascibilité, la vivacité, le manque de patience, et le diable aussi s'en mêlant, on en vient à des excès regrettables. On se fait détester, et tout est perdu."

Il est possible, constate l'évêque, de rencontrer quelque chose de cet état d'esprit, l'un et l'autre de ces défauts chez des missionnaires. Mais alors :

"Ils ont une toute autre importance que chez les gens du monde. Un missionnaire qui s'y laisserait aller habituellement deviendrait plus nuisible qu'utile à sa mission et, par conséquent, serait obligé de la quitter. Car il s'agit de la perte ou du salut des âmes, de la perte ou de la conservation de la vocation apostolique, selon que l'on évitera ou non les défauts que nous signalons ici. Il est bien évident, en effet, que si on ne réussit pas même à civiliser ces gens, on réussira bien moins à les christianiser. L'évangélisation présuppose nécessairement des rapports sociaux convenables."

De principes si justes et si clairement exposés, il dégage ensuite les conclusions :

"Afin d'éviter un tel malheur, nous ne devons pas mépriser les noirs, parce que, si nous les méprisons, nous ne les aimons pas ; si nous ne les aimons pas, nous ne leur ferons pas de bien ; et si nous ne leur faisons pas de bien, nous perdons notre temps avec eux. Et dès lors, nous n'avons plus qu'à nous retirer.

"Nous ne devons pas mépriser ces gens incultes, parce que ce n'est absolument pas de leur faute s'ils sont tels. Que serions-nous nous-mêmes, si nous étions nés dans un milieu semblable au leur ?

"Nous devons donc plutôt les plaindre et chercher par tous les moyens possibles à les élever. N'oublions pas que c'est précisément parce que ces peuples sont incultes que nous sommes envoyés pour les civiliser."

Evoquant ensuite le plan missionnaire proprement dit, il rappelle que, créés à l'image de Dieu, les noirs ont part, eux aussi, à la Rédemption du Christ, même si l'image de la divinité semble bien effacée en eux.

"Nous devons donc marcher sur les traces de tant d'apôtres qui se sont dévoués pour leur salut. D'ailleurs, n'en trouve-t-on pas qui sont intelligents et vertueux, qui comprennent le bien qu'on veut leur faire et qui répondent à nos efforts et à nos sacrifices. Ce nombre, quelque petit qu'il soit, est suffisant pour mériter tout ce que vous pouvez faire pour eux."

Puis l'évêque évoque les âmes déjà sauvées en trente ans, depuis la reprise des missions du Congo, malgré les difficultés du début et le temps consacré aux installations matérielles. Comment, après un tel succès initial, envisager l'avenir avec découragement ?

Si nous estimons les noirs, nous les aimerons. Nous les aimerons "comme un bon père aime ses enfants, mais il n'aime pas leurs défauts. Instruisons-les de tout ce qu'ils doivent connaître pour vivre en bons chrétiens et en hommes civilisés. Donnons-leur l'exemple de toutes les vertus et sachons les reprendre et les corriger avec fermeté et bonté, de manière que notre correction soit utile. Et elle le sera si elle part d'un cœur paternel, si elle n'a pour but que le bien de ceux qui en sont l'objet."

Le noir comprendra, estime Monseigneur, et correspondra à notre dévouement affectueux, car "il est plus affectueux qu'on le croit souvent. Il aime ceux qui l'aiment ; et il faut souvent peu de choses pour gagner son cœur. Une bonne parole, une marque d'attention, un léger service ne le laissent pas indifférent, comme on le suppose trop souvent. Le noir est peu expansif. Il ne sait pas toujours manifester par ses paroles les sentiments de son âme ; cependant, il ne faudrait pas en conclure qu'ils n'existent pas. L'expérience nous a souvent montré le contraire. Au reste, nous ne devons pas non plus nous attendre à trouver dans une âme inculte cette délicatesse de sentiment qui est le résultat d'une bonne éducation et surtout de la charité chrétienne. Cela viendra peu à peu.

"Après tout, un missionnaire ne doit pas aimer pour être aimé, mais pour faire du bien. Le missionnaire doit s'oublier pour faire aimer Dieu, seul auteur de tout bien et seul digne d'être aimé pour lui-même."

Se plaçant ensuite sur le plan surnaturel : "Nous sommes avant tout ici, continue-t-il, pour sauver les âmes. Pour y arriver, il est évident que nous devons faire usage des moyens surnaturels que Dieu met à notre disposition. Le premier moyen est la prédication ou l'enseignement de la doctrine du salut. Porteurs de la bonne nouvelle, nous devons annoncer à tous que le temps du salut est arrivé pour tous les hommes, pour les noirs comme pour tous les autres."

Comme les noirs seront éternellement damnés s'ils ne servent pas Dieu, ils sont obligés d'écouter et de respecter la parole et l'autorité divines. Les missionnaires doivent donc profiter de toutes les circonstances pour faire connaître le vrai Dieu. Il faut parler simplement, mais comme des parents à leurs enfants, c'est-à-dire de telle sorte qu'on comprenne qu'on doit obéir, et avec cette piété qui entraîne le respect de la religion : "N'est-ce pas faute de cette onction surnaturelle, que les saints connaissaient si bien, dans notre enseignement, que les noirs n'ont que peu ou point de religion ? Soyons des saints, et nous sauverons les âmes."

"Ce premier moyen nous conduira au second : l'administration des sacrements. La prédication est nécessaire, mais elle ne régénère pas. Ce sont les sacrements qui régénèrent, augmentent et perfectionnent la vie surnaturelle dans les âmes. C'est Dieu qui sauve les âmes, et non pas nous. Il veut cependant se servir pour cela de notre ministère : soyons toujours à sa disposition, comme des instruments dociles, dévoués et aimants."

Comme moyens surnaturels, l'évêque recommande encore l'usage des sacramentaux, "biens précieux dans ces pays infidèles, soumis encore à l'empire de Satan", et les pratiques de dévotion, "pas trop ni de trop compliquées, mais de première importance, comme la dévotion au Sacré-Coeur, au Très Saint Sacrement, à la Sainte Vierge, à Saint Joseph, à l'ange gardien, au Saint patron."

Enfin, avant de conseiller à ses missionnaires de relire les lettres du Vénérable Père Libermann, qui donnent les pensées du fondateur sur la façon de traiter les Africains - lettres 81, 102, 113, 134 -, il résume tous ses conseils en trois mots : "politesse, prévenance et charité envers les noirs ; avec cela et la grâce de Notre-Seigneur, nous sommes assurés de lui gagner un grand nombre d'âmes."

MORT DU PERE HERPE

A cette époque, le chemin de fer belge relie régulièrement en deux jours Matadi à Kintchasa, drainant tout le trafic commercial de la route des caravanes. N'entendant pas demeurer sans emploi, les anciens porteurs se sont rendus là où ils en trouvaient, sur la ligne du chemin de fer, au Gabon, ou même au Cameroun qui réclame des bras.

Pour desservir ses deux postes de Loudima et de Comba, l'administration dispose des prisonniers de Loango et de Brazzaville. Les miliciens servent de contre-maîtres à ces caravanes nouveau modèle.

Buanza et Linzolo ne jouissent évidemment pas de ces avantages. Et, dès le début de l'année, le Père Derouet recommence à crier famine. "Nous n'avons ni vin, ni poudre, ni sucre, ni savon, écrit-il le 18 janvier. Je fais les achats avec des pioches et des étoffes. J'en ai encore pour deux mois à peine." Une fois de plus, il signale les terrifiants ravages de la maladie du sommeil. Puis, le 23 février, constatant que le gouvernement ne s'intéresse plus au problème des porteurs, il suggère de les faire accompagner et surveiller par un Frère européen : "Il aurait là une charge très profitable aux stations de l'intérieur".

Si la route des caravanes était abandonnée, on continuait cependant à y installer la ligne télégraphique qui, un jour, relierait Loango à Brazzaville. A vrai dire, les travaux progressaient lentement, car ils rencontraient bien des aléas : fils électriques trop peu résistants, poteaux déracinés par des éboulements ou les éléphants. Au début de l'année 1899, M. Etiennot, le chef de ces travaux, approchait de Brazzaville. Il se trouvait à Kimbedi, entre Buanza et Comba. Un jour, ses hommes durent le transporter, atteint d'une bilieuse, à la mission de Buanza où, écrit le Père Derouet, "après douze jours de soins et grâce à son bon vin et à ses caisses de premier choix, il a pu reprendre le dessus". Sa convalescence ne fut pas de tout repos pour les missionnaires, car la fièvre le reprennait de temps en temps, et il lui arrivait alors de commander à ses hommes de grimper sans raison au haut des poteaux télégraphiques, de couper les fils en tirant sur eux à balles, ou même de prendre comme cible la porte de la chambre du Père Derouet.

Pendant que M. Etiennot guérissait de sa bilieuse, le Père Herpe, supérieur de Sette-Cama, décédait de la même maladie. Jeune prêtre de vingt-six ans, il était arrivé à Loango vers la fin de l'année 1894. L'évêque lui avait confié son petit séminaire. "Tous mes petits séminaristes veulent s'en aller, lui avait-il avoué. Tâchez de faire renaître en leur cœur l'amour de leur sainte vocation."

Ses efforts avaient été vains, et huit mois plus tard le petit séminaire avait été fermé. Nommé économiste de Loango, le Père Herpe héritait peu après du poste du Père Levadoux, supérieur de Sette-Cama, lorsque ce dernier vint remplacer son évêque obligé de refaire ses forces en France.

A cette époque, les Pahouins débouchaient sur la côte. Le Père Herpe prit immédiatement sa part des longues tournées. Ce qui lui valut, au cours de l'une d'elles, d'être roué de coups dans un village Warama.

A la mission, ses petits internes Camas, que soutiennent les chefs de la tribu, refusent de travailler aux plantations : "Nous ne sommes pas des femmes", protestent-ils, avant d'aller se plaindre au poste qui, alors hostile aux missionnaires, leur donne gain de cause et transmet la plainte à Libreville où, par deux fois, le Père doit aller se justifier.

Un catéchiste devenu traitant et en rupture avec la mission croit habile de se justifier d'actes de violence et d'abus de confiance en exhibant d'anciennes lettres où le Père lui recommande de ne pas trop se fier aux promesses du gouvernement. Le missionnaire doit encore se défendre en haut lieu.

Très affecté par ces accusations qui l'ont fait comparaître en justice, épuisé par son travail, le Père n'eut ni la force ni le courage de lutter contre la maladie, dès qu'il se vit dangereusement atteint. Il demanda simplement au Frère Auxène, le Père Murard étant au loin chez les Waramas, de faire venir un Père de Mayoumba. Alerté par télégramme, l'abbé Maonde accourut. Il franchira en deux jours et demi les cent quatre-vingt kilomètres qui séparent Mayoumba de Sette-Cama. Deux fois, sa pirogue chavire dans les lagunes. A plusieurs reprises, il s'égare dans les sentiers mal tracés qui deviennent ruisseaux sous les tornades fréquentes à cette saison. "Arrêtons-nous, supplient les hommes qui le guident. "Un père m'attend pour mourir", répond

l'abbé sans même se retourner. Un hippopotame joue autour de sa pirogue durant qu'il traverse la lagune du Ndogou. Quand il arrive, vers les cinq heures du soir, le malade possède encore toute sa connaissance. "Rien ne m'inquiète", confie-t-il à l'abbé qu'il remercie de son dévouement. Puis il lui demande d'entendre sa confession et de recevoir l'extrême-onction. Vers minuit : "Commencez les prières des agonisants", murmure-t-il ; et, à deux heures du matin, il expire.

Une fois de plus, MST Carrie doit annoncer à Paris la mort d'un de ses missionnaires : "Il avait tout pour être un apôtre de premier ordre, écrit-il, et voilà qu'il disparaît à trente ans, au moment où il allait commencer à récolter une abondante moisson d'âmes. Quelle perte ! Quel sacrifice ! Quel mystère dans ces desseins de la divine Providence ! Pauvre Afrique !"

NOUVELLES DE MAYOUMBA ET DE LINZOLO

La même lettre du Père Le Mintier qui relatait le décès du Père Herpe informait Loango des derniers événements survenus à Mayoumba.

Depuis la ratification du traité Makoko, le Congo imposait à la France un apport financier de plus en plus considérable, que ne contrebalançait pas, comme au Gabon et au Congo belge, une activité commerciale de plus en plus prospère.

Lasse de cette stagnation, la France avait donc pris la décision de confier le territoire à des compagnies concessionnaires. Les demandes de concessions avaient immédiatement afflué. Hypnotisé par la facilité avec laquelle on obtenait des dizaines de milliers d'hectares, on ne doutait pas de la fertilité de la terre d'Afrique, de la qualité de sa main-d'oeuvre qualifiée, de la possibilité d'évacuer sur la côte les produits de l'intérieur. Les blancs arrivaient par centaines, directeurs ou employés de compagnies. "Depuis plus d'un an, écrit le 16 avril 1900 MST Augouard à MST Carrie, plus de trois cents Européens sont arrivés ici, et vous ne reconnaissez plus Brazzaville. Une société a déjà dépensé un million quatre cent mille francs, et une autre huit cent mille, sans avoir encore expédié en Europe un kilo d'ivoire ou de caoutchouc. Les autres sont à l'avenant et se précipitent vers la ruine. C'est un formidable Panama congolais qui se prépare et d'ici peu il y aura une débacle qui pourra bien amener la ruine définitive du Congo français. A la Bourse, il y a un agiotage scandaleux, et un député m'écrivait que les Belges sont en train d'écouler leurs actions en hausse sur le marché français. Vous savez en effet que toutes les sociétés du Congo français sont belges, avec des prête-noms français.

"M. Bouvier, ancien correspondant du docteur Lucan, a la concession de la Léfini où dernièrement je lui ai transporté cinq agents, qui meurent aujourd'hui de faim et de misère. M. Bouvier, qui n'a pas un sou, n'est évidemment qu'un prête-nom. Le docteur Lucan lui-même s'est laissé arracher sa signature pour une concession dans la Kémo, rivière au-dessous de la Sainte-Famille. Je lui ai écrit de se faire nommer directeur ou inspecteur, payable d'avance, mais de ne pas mettre un sou dans l'affaire."

Le territoire de Mayoumba avait donc été concédé à la C.F.C.O. ; M. Vergnes y avait rapidement mis sur pied d'immenses plantations de caout-

choutiers et de cacaoyers, où même de tout jeunes enfants étaient employés au salaire de un dollar par mois - ce qui ne faisait pas le compte du Père Le Mintier : "Le nombre des internes, écrit-il, est tombé à soixante ; et nous n'en trouvons plus... M. Vergnes nous fait beaucoup de tort. Si cette situation continue, j'ai peur de voir l'oeuvre des enfants mourir à petit feu, à moins que nous ne donnions aussi un dollar par mois. Mais c'est agir contre votre manière de faire, et cela pourrait avoir des conséquences trop graves. On arriverait à ne rien avoir sans payer les noirs. Ce qui est inadmissible. Ils arriveraient à demander un matabiche pour écouter le catéchisme."

Par contre, les anciens élèves demeurent fidèles. "Ils reviennent avec plaisir à la mission pour remplir leurs devoirs de chrétiens. Aux jours de grande fête, la chapelle est trop petite. A Noël, nous avons compté cent douze communions, et à Pâques cent vingt-cinq à la grand'messe."

Même note favorable au séminaire, à part un certain Casimir Taty qui joue à l'esprit fort et qu'on envisage de remercier, s'il ne veut pas se corriger.

Les postulants Frères donnent satisfaction. Quatre d'entre eux pourront prendre l'habit le jour de la S. Pierre Claver. Un autre fera profession si l'évêque l'accepte.

Les treize catéchistes poursuivent fidèlement leur travail d'évangélisation : "Grâce à eux, dans chaque village il y a au moins quelqu'un qui sait son Tat'itu et son Minu n'Kunda". Ils se refusent cependant à entretenir les bâtiments que, dans les villages, la mission met à leur disposition. "Le Père Garnier, spécialement chargé d'eux, est trop bon, estime le Père. Il n'ose pas forcer quelqu'un qui dit non." Au point qu'un nouvel incendie menace la maison de Mambi reconstruite à l'usage de quatre catéchistes chargés de ce secteur.

"Cette mission est entièrement sous l'herbe. Toutes les cases sont entourées d'herbes. Les serpents font leur nid dans la salle principale. La saison sèche approche. Une imprudence peut être faite, les herbes brûlent, et la maison avec. Malgré ce que j'ai dit, le Père ne veut pas forcer ses catéchistes à gratter l'herbe. Il faudrait peut-être une demi-journée de travail tous les trois mois. De plus, une tornade a enlevé une partie du chapeau de la toiture. Ils ont des pailles tout près, ainsi que des lianes. Le Père ne veut pas non plus qu'ils fassent des pailles pour réparer cette toiture. Si c'était leur case, ils le feraient bien, mais parce que c'est la mission, ils ne peuvent pas le faire. Qu'en pensez-vous ? Le Père voudrait que les enfants de Mayoumba aillent là-bas pour un si petit travail, ou que la mission paye des hommes pour cela. Je ne le veux pas.

"Le Père Garnier est maître dans l'étude des langues, dans la manière d'évangéliser les villages, poursuit le supérieur. Mais en fait d'administration, il n'y voit goutte. Le Bon Dieu distribue ses dons comme Il l'entend."

Le pauvre supérieur se fait aussi du souci avec la région de Banda-Pointe, où les menaces d'empoisonnement se précisent et visent aussi maintenant tous ceux qui accompagneront le Père Garnier dans ses tournées. Coïncidence ou action du poison, deux internes, Yves Ndunga et Athanase Makoso, re-

venus dans la région passer leurs vacances, meurent subitement huit jours après leur arrivée.

"La population, écrit cependant le Père Le Mintier, revient à de meilleurs sentiments, et cela parce qu'elle est persuadée que son grand-chef Binga-Bantu, emprisonné pour avoir empoisonné une de ses esclaves, a été délivré par moi. Or je n'y suis pour rien. C'est un pur hasard. Je me suis seulement trouvé au poste un jour avant sa libération. Il m'avait demandé d'intercéder pour lui auprès du commandant. Vu son cas, je n'en fis rien. Mais, dans la conversation, le commandant me dit qu'il le renverrait. Alors, en repassant, je lui dis qu'il serait délivré bientôt. Le lendemain, en effet, il partait."

Linzolo connaît les mêmes difficultés que Mayoumba. Là aussi, supérieur de la mission et chef de poste de Brazzaville ne s'entendent guère.

De futiles accusations de païens contre des chrétiens de Linzolo sort à l'origine du conflit. Croyant se faire bien voir en haut lieu, le chef de poste, M. Henrion, a immédiatement pris parti contre les chrétiens et les a jetés en prison. Ravis de ce succès inespéré, les païens s'en donnent à cœur joie, et les chrétiens affluent dans les prisons de Brazzaville. Le Père Boulenc s'alarme. Il va aux nouvelles. "Affaire très grave, lui répond M. Henrion, d'un air mystérieusement apitoyé. Vos chrétiens font preuve d'un total mépris des lois les plus élémentaires." Et comme le Père insiste, on lui oppose le secret professionnel. "Cette question ne regarde que nous. Je ne puis parler tant que M. le commissaire général n'aura pas donné une conclusion à cette très importante et pénible histoire. De nouvelles pièces ne cessent de s'ajouter à un dossier déjà volumineux. J'avais lieu d'espérer un tout autre comportement de gens formés à la mission et qui se targuent d'être supérieurs aux autres."

Vint heureusement le moment où M. Henrion retourna en France prendre son congé. Son successeur, M. Hemmel * se montra beaucoup moins distant et mystérieux : avec les missionnaires de Linzolo, il feuilleta le fameux dossier.

On n'y trouva rien de sérieux. Des accusations portant sur des faits vieux de plus de cinq ans, reprochant à des chrétiens d'avoir fait régler leurs différends, non par Brazzaville, mais par leurs chefs coutumiers et d'avoir servi d'arbitres entre des païens. Un missionnaire aurait menacé de brûler un village dont il n'était pas satisfait. Un autre aurait publiquement affirmé que le supérieur de Linzolo avait seul autorité sur tout le pays, Brazzaville y compris. Bref, un ensemble d'affirmations ou impossibles à prouver ou grossières à plaisir.

De cet épouvantail dressé contre la mission, M. Hemmel retint un cas déjà ancien de vol commis par un chrétien : "Celui-là demeurera encore quelques jours en prison. Je relâche immédiatement les autres, conclut-il. Et ainsi se termine une lamentable histoire qu'on a mal fait d'engager."

La confiance revenue, les catéchistes reprirent leur tâche avec un nouveau courage. Mais les caravanes ne parvenaient toujours qu'avec une

* ou Hünmel

extrême lenteur, mettant parfois six mois pour relier Loango à Linzolo. Le Père Boulenc s'en plaint le 6 avril : "Beaucoup de charges sont arrivées en mauvais état. Les ornements sont complètement pourris. Il est impossible de s'en servir." Le chemin de fer belge, estime-t-il, est préférable.

RETRAITE DES CATECHISTES - LA BALEINIERE DU PERE ZIMMERMANN

A Loango, le Père Marichelle multipliait ses tournées. Son passage à bicyclette sur la plage ou sur les sentiers constituait toujours une attraction de premier choix.

Un jour, il s'ouvrit à son évêque de son désir de grouper à la mission tous ses catéchistes en vue d'une petite retraite.

- A l'issue de la retraite, renchérit l'évêque, nous pourrions les consacrer officiellement au service de Dieu. Ils promettraient d'enseigner fidèlement le catéchisme et l'évangile, et de se montrer dignes de cette haute fonction. Je recevrai leur promesse et les chargerai solennellement de cette mission. Ils prendront mieux conscience de leur tâche ; et leur autorité sera en quelque sorte renforcée. Soumettez-moi le règlement de cette retraite. Quand aura-t-elle lieu ?

- Après les fêtes de Pâques. Elle durerait cinq jours.

- A mon premier moment libre, je rédigerai le cérémonial de l'engagement solennel.

Les fêtes de Pâques n'attirèrent qu'une quinzaine d'Européens, et seule Madame Dumonet, femme du trésorier-payeur, s'approcha de la sainte table. Mais tous les catéchistes étaient là avec leurs chrétiens.

Le mercredi de Pâques, ils entrèrent en retraite. Un dortoir et un réfectoire leur avaient été aménagés dans le bâtiment de l'ancien séminaire. Le dimanche soir, après un dernier entretien du Père Marichelle, Monseigneur présida la cérémonie officielle de la consécration à l'apostolat.

Le lendemain, les catéchistes font leurs adieux. L'un d'eux lit un compliment qui remercie de sa bonté Monseigneur "qui, comme Dieu, est le père des blancs et des noirs" et le Père Marichelle de son dévouement et de ses entretiens. En conclusion, les catéchistes demandent un petit cadeau d'argent "qui nous rappellera ces belles journées et nous encouragera à tenir notre promesse".

Les catéchistes partis, "la fin a tout gâché, murmure le Père Marichelle en accompagnant l'évêque dans son pavillon : en refusant le petit cadeau, nous avons fait des mécontents."

- On croirait que vous ne les connaissez pas. Votre sensibilité de poète prend toujours trop au sérieux les faits et gestes de ces grands enfants. C'est justement parce qu'ils étaient contents de nous qu'ils se sont dits : on va encore leur demander quelque chose. Mon refus est déjà complètement oublié ; soyez tranquille et continuez à me préparer de bons catéchistes. Je vous en demanderai bientôt pour les Bayakas.

- Vous pensez toujours à eux ?

- Plus que jamais. Je recevrai demain la visite de M. de la Rozière, le directeur de la compagnie qui s'installe sur leur territoire, au nord du Niari et de la Louesse. Je lui parlerai de mon projet. Le Père Zimmermann vient prochainement de Buanza chercher la baleinière que leur a offerte Madame Letellier, leur bienfaitrice du Luxembourg. Dès que j'aurai vu le Père, je partirai fixer l'emplacement de la nouvelle mission. Le Père Garnier et le Frère Marie-Joseph m'accompagneront. Le pays se vide de plus en plus. Les hommes de Diosso travaillent sur la voie ferrée belge et ailleurs. Nous n'allons pas rester devant des villages vides.

A la fin du mois, le Père Zimmermann arrivait. La Soeur Firminie l'accompagnait. Epuisée par le climat, la Soeur rentrait en France. Divers incidents avaient marqué le voyage de Buanza à Loango. Jovial, expansif, boute-en-train, ayant toujours une histoire drôle à raconter, le jeune Père Zimmermann groupe immédiatement toute la communauté autour de lui.

"Dès le départ, raconte-t-il, j'ai bien cru devoir rebrousser chemin. A vingt-cinq kilomètres de Buanza coule la Nkenke qui traverse la piste de Loango pour se jeter dans le Niari, rive gauche. En saison sèche, l'eau vous monte à peine jusqu'à la ceinture : on en est quitte pour un bon bain de pieds. Les jours précédents, nous avons été particulièrement bien servis à Buanza au point de vue pluie. Je pensais tout de même qu'on s'en tirerait. Mais, arrivés sur le bord de la rivière, les hommes refusent de passer. "Si on passe, c'est la mort", disent-ils. De fait, la Nkenke était bien pleine, et le courant rapide. Les moutètes sont déjà par terre, et les hommes assis à regarder l'eau couler. Que faire, sinon attendre ? Je voulais pourtant traîner le moins possible en route à cause de la Soeur Firminie. Voilà qu'arrive Mody. Mody, c'est le facteur : il porte régulièrement le courrier de Comba à Loudima, et vice-versa. Mody, c'est aussi un Sénégalais et, par dessus le marché, un sergent. Il mesure un mètre quatre-vingt-dix, est large comme une armoire à glace et solide comme trois Turcs. Mody nous regarde.

- Tu attends quoi, mon Père ? me demande-t-il.

- Mes hommes ont peur du courant.

"Mody regarde la rivière, puis les hommes.

- Ce ne sont pas des hommes ! Viens, je te passe.

- Non, Mody. Passe la Mère. Moi, je suis un homme.

- Bon. Ma Mère, je te passe ?

- Oui, Mody.

- Attends, ma Mère. Je serre bien mon ceinturon. Monte sur mon dos, ma Mère. Tiens-moi bien, ma Mère. Aie pas peur, ma Mère. En avant, ma Mère.

"Et Mody, portant la Soeur Firminie plus ou moins rassurée, avance dans le courant rapide. Trois minutes après, il escaladait la rive opposée.

"Du coup, les porteurs se décident et, formant la chaîne, tirés par Mody revenu à notre rencontre, nous passons tous avec de l'eau jusqu'au cou.

"Un peu plus loin, mauvaise rencontre : des sangsues s'accrochent à nos jambes dans un marigot boueux où l'on enfonce jusqu'au genou.

"Enfin apparaît Kissende, le village du fameux Mabilia Panzou qui donna jadis du fil à retordre à Baratier. Dès qu'on nous aperçoit, tout le monde s'agite au village. Mabilia vient au-devant de nous, entouré de ses guerriers. La Soeur et les porteurs ne sont guère rassurés. Moi non plus, d'ailleurs. Sait-on jamais ?... Pourtant, depuis Baratier, il n'a jamais

fait de mal à la moindre caravane. Les apparences ne sont pas mauvaises. Je le fais remarquer à la Soeur.

"Pris d'un beau zèle, Mabilia venait en effet nous supplier de passer la nuit dans son village. Il avait appris que j'étais en route avec une Soeur : il tenait absolument à loger chez lui la femme blanche. 'Deux cases neuves sont prêtes, nous dit-il ; et aussi la nourriture pour vous et pour les porteurs.'

"Trois jours plus tard, nous arrivions à Loudima, où le chef de poste, M. Fulchiron, nous reçoit tout aussi aimablement. 'Il n'est pas question de voyager demain dimanche, décide-t-il après nous avoir offert à manger : c'est le jour du Seigneur. Vous reprendrez la route au plus tôt lundi. J'ai un voisin charmant, l'agent de la C.P.K.N., je vais le prévenir de votre arrivée. Connaissiez-vous les grottes de Mpassi-Pe, sur la rive droite du Niari ? Non, n'est-ce pas. C'est impardonnable ! Nous irons les explorer demain. Et lundi, le boat de la C.P.K.N. vous fera passer à Loudima.'

"Après Loudima et Loubomo, commence le Mayombe. Les porteurs chantaient en quittant la savane brûlante pour s'engager à l'ombre de la forêt. Ils dansaient de joie en quittant, cinq jours après, l'atmosphère humide et les sentiers rocailleux et escarpés de ce terrible Mayombe. J'en ai profité pour faire, près de Moukondo, un pèlerinage au 'Baobab de Brazza'. Mais je n'y ai trouvé que les initiales du docteur Ballay : E.B. 1887.

"Et maintenant, je pars à la lagune faire connaissance avec la baleinière !"

Quelques jours plus tard arrivent les missionnaires de Mayoumba. On commence les préparatifs de la tournée : "Nous n'emporterons que l'indispensable, a décidé Monseigneur : quarante porteurs doivent suffire."

Mais il faut tant de choses pour une fondation ! Matériel de campement, objets de culte, de troc, de pharmacie, boîtes de conserves et outils : tout cela s'entasse dans une pièce vide de la mission. Monseigneur inspecte et soupèse chaque objet. Il s'est renseigné sur les préférences des Bayakas et des Bakotas. Il sait qu'un mouton vaut dix grosses perles bleues ou douze couteaux ; une poule douze boutons blancs, cinq chikouangues, une cortade de tissu. Et grosses perles bleues, coraux longs et ronds, matchettes, couteaux, boutons blancs, cortades d'étoffe sont préparés. Tout ce qui n'est pas de première nécessité est éliminé. Il reste encore quarante-deux charges lorsque tout a été trié, choisi, pesé. Deux charges de boîtes de conserve sont sacrifiées : "Nous mangerons des vivres du pays", décide l'évêque.

Pendant ce temps, le Père Duclos a recruté, avec bien du mal, les quarante porteurs. Et la caravane épiscopale quitte Loango le 16 juin, dirigée par Joseph Mapakou, un excellent contre-maître.

Le 24, l'équipe des dix payeurs du Père Zimmermann est prête, elle aussi. Le contre-maître Nzaou la commande. On part au Bas-Kouilou, où a déjà été menée la baleinière.

Depuis huit jours, Monseigneur et ses compagnons ont progressé vers le nord. L'évêque voudrait sa nouvelle mission à égale distance de Mayoumba, de Loango et de Buanza. Dès le troisième jour, les guides se dérobent. "Tu cherches un terrain, lui disent les chefs. Reste avec nous. Nous te donnons toute la terre que tu voudras et tu enseigneras tous nos enfants." Comme il refuse de s'arrêter, les figures se ferment, les gens se dérobent, la nourriture est introuvable. Il faut seize jours pour atteindre Makabana, petit village de sept ou huit cases, où la piste du nord franchit le Niari au confluent de la Louesse.

Le fleuve traversé, on se trouve, non chez les Bayakas, comme on le pensait, mais à proximité de petits villages Bassandki, Bakougnis et Bakotas, qui ont rejeté les Bayakas à l'est et à l'ouest.

L'accueil n'est guère empressé. Epuisé, l'évêque décide de ne plus s'éloigner. Une vaste plaine s'étend devant eux. Après deux jours de recherches, il découvre, dominant la plaine, un plateau proche d'une forêt et d'une petite rivière : la Maïtula, lui dit-on.

- Voilà ce qu'il nous faut, déclare-t-il au Père Garnier. Nous aurons à proximité le bois et l'eau. Nous sommes à environ dix jours de marche de Loango, de Mayoumba, de Buanza et de Franceville. Donc, en un point central que desservent deux fleuves et leurs affluents. Plusieurs tribus nous entoureront, ce qui assure un champ d'apostolat illimité. La terre semble fertile. Demain, je réunirai les chefs et signerai avec eux l'acte d'achat du terrain.

- Je crains le voisinage des Bakougnis, objecte le Père. Ceux que j'ai rencontrés sont insupportables. Hier encore, un chef me menaçait à propos de cinq bâtons de manioc : il en exigeait toute une brasse d'étoffe. Et comme ils terrorisent les Bassandjis et les Bakotas, j'ai bien peur que la mission ne souffre de ces terribles voisins.

- C'est juste. Les Bakougnis me rappellent les Mossorongos de mes débuts : toujours à crier, à menacer, à s'imposer. Et rusés comme eux. Nous ne nous laisserons pas faire, voilà tout. D'ailleurs, les Bakotas sont beaucoup plus nombreux et mieux implantés dans le pays. Ces gens-là sont intéressants. Le négoce et l'argent ne les ont pas encore contaminés. Il est grand temps de les évangéliser. L'apostolat sera plus aisé ici qu'à Loango. Nous allons nous installer à la lisière de la forêt. Nous n'aurons pas à chercher loin le bois des constructions.

Le campement installé, on s'aperçoit que les vivres sont rares et chers dans les deux petits villages les plus proches à deux heures de là : on exige une matchette pour trois oeufs et un couteau pour deux. Le Frère Marie-Joseph, le contre-maître Mapaku et des porteurs partent en chercher plus loin. Quand ils reviennent, un jardin est déjà défriché et planté de canne à sucre, de vétiver et de citronnelle. Mais Monseigneur a découvert un meilleur emplacement un peu plus au sud. On s'y transporte, après l'avoir acheté au cours d'un palabre qui réunit les sept chefs des environs. Chacun d'eux reçoit dix cortades de tissu et un gallon de tafia, et le propriétaire cent cortades. Et Mapaku et quelques hommes retournent à Loango annoncer la bonne nouvelle et, surtout, chercher du ravitaillement, spécialement vin de messe, poudre de

bonne qualité, hameçons et clous dorés - ces derniers articles très demandés pour le troc. Quand ils sont partis, on se rend compte que le cuisinier et le blanchisseur ont disparu. "Ils ont profité de la caravane pour désertier", suggère l'évêque, qui envoie à leurs trousses un courrier rapide. Rejoints à Makabana, les deux hommes reviennent un peu honteux, et promettant de remplir assidument leurs fonctions durant encore six mois.

Avec les porteurs demeurés à Boudianga, les missionnaires abattent dans la forêt le bois nécessaire aux constructions et, le 16 juillet, une petite chapelle de trois mètres sur quatre et un logement pour les hommes sont terminés. Mais, chaque jour, les missionnaires constatent la fourberie des Bakougnis : tantôt ces derniers veulent les affamer en conseillant aux Bassandjis et aux Bakotas de ne leur apporter que du manioc et de le vendre très cher ; tantôt ils les trompent en leur affirmant que la riche tribu des Bassandjis ne se trouve pas à trois ou quatre heures de distance, mais à quatre ou cinq jours.

- Il faut savoir qui dit vrai, décide un jour Monseigneur. Et puisque des Bassandjis nous ont apporté des pailles pour nos toits, le Frère Marie-Joseph retournera avec eux : il verra si leur région est aussi prospère qu'on l'assure et en profitera pour étudier le cours de la Louesse.

Parti le 20 juillet, le Frère ne revient que le 27. Le chef du premier village Bassandji, Mombo-Boulonghimi, l'accompagne.

Ce village se trouve à une journée de marche, annonce le Frère. Il ne compte qu'une dizaine de cases. Il faudrait deux jours à une caravane chargée, tant le chemin à travers la forêt est mauvais. Dans la plaine Bassandji que l'on dit riche, mais qui paraît très sablonneuse, il n'a aperçu qu'une dizaine de villages de quinze à vingt cases chacun. Il a remonté la Louesse en compagnie des deux fils du chef. Au delà des rapides, la rivière est navigable ; pourtant, aucune pirogue ne la sillonne. Des linguistères des maisons de Loango commercent dans ces villages bassandjis.

Monseigneur s'en irrite : "Voyez-vous cela, Père Garnier ! Les Européens lancent leurs employés dans ces villages pour gagner de l'argent. Et nous, nous n'y avons encore rien fait pour gagner les âmes au Seigneur ! Mes missionnaires veulent tout faire par eux-mêmes. Ils rechignent à préparer et à utiliser des catéchistes. Et maintenant, nous arrivons trop tard chez les Bassandjis. Le commerce et ses agents les ont déjà gâtés, comme ils ont gâtés les Bakougnis. Que faire ? Aller chez eux ? C'est nous éloigner considérablement dans l'intérieur. Et comment ravitailler ensuite une mission si lointaine ? Demeurons ici, c'est plus sage. Une vingtaine de villages nous entourent. Nous sommes au voisinage des Bassandjis, des Bakougnis et des Bakotas, sur les chemins qui mènent de Loango au nord, de Kakamoeka à l'est. Et les enfants de Mombo nous sont promis pour l'école.

"J'envoie des porteurs chercher des étoffes à Kakamoeka : l'article est si demandé que nous n'en avons plus. Il faut une demi-brasse pour une petite poule ; deux pour une cane ; quatre pour un petit cabri ; huit ou dix pour un gros mouton ! Dès leur retour, nous partirons explorer les rives de la Louesse."

Cette petite tournée, qui dure trois jours, n'apporte que déception. Pas le moindre village. Du moins, au retour, le Père Garnier peut-il s'installer dans sa petite case, et huit jours plus tard, le 18 août, Monseigneur dans la sienne.

Mais, une fois de plus, les vivres manquent, et il faut en envoyer chercher au loin. Cette perpétuelle menace de famine effraie le Père. L'emplacement est-il vraiment si favorable ? Monseigneur lui fait valoir, une fois de plus, la proximité du territoire des Bassandjis, si riche et si peuplé, et lui propose une nouvelle tournée dans leur région.

- Nous allons partir vers le nord. Il y coule, paraît-il, une rivière aussi large que la Louesse et qu'on appelle la Lali. Elle serait navigable au delà d'une chute appelée Panga. C'est, j'imagine, un affluent de la Louesse. La Lali nous permettrait peut-être de pénétrer dans le nord et dans l'est du pays. Terminons la grande chapelle. Nous irons ensuite nous en rendre compte et visiter le territoire des Bassandjis. Il faudrait aussi demander à Loango les objets de culte nécessaires. Je confierai à la caravane un mot pour le Père Schmitt, car je dois maintenant penser à regagner Loango. Le Père Moulin et l'abbé Kambo me remplaceront ici.

Le 18 septembre, les missionnaires partent vers la Louesse, la Lali et le pays bassandji.

En traversant la forêt, Monseigneur est tout heureux d'apercevoir un certain nombre de cases. "J'ai compté au moins douze villages", assure-t-il au Père en arrivant à Mombo où ils passent la nuit. Le lendemain, ils rencontrent un important village de Bakotas et un affluent de la Louesse, le Itsibou ; puis, après s'être arrêtés longuement à Pendi, l'embarcadère de la Louesse, ils arrivent en deux étapes au village de Panga. Laissant la Lali, dont l'embouchure se trouve à deux jours de marche, la caravane continue son chemin en direction de la plaine des Bassandjis, traversant de nombreux villages Bakotas qui les supplient de demeurer chez eux. En trois jours, ils y parviennent. Mais la déception est grande, car, vaste et assez peuplée, la plaine démunée leur paraît peu fertile. L'accueil y est pourtant, là aussi, enthousiaste, et tous les chefs pressent les missionnaires de s'installer dans leur village. Mais quand on repart le surlendemain, il est aussi difficile qu'à l'aller de trouver des guides, qui se dérobent d'ailleurs à la première occasion.

Revenus à Boudianga, on entreprend la construction d'une école et le forage d'un puits. Il faudrait aussi assécher deux marécages voisins. Monseigneur indique où creuser les canalisations. "La mission aura là un terrain fertile pour ses plantations. Vous réaliserez cela avec le Père Moulin."

Ce dernier arrive à la fin d'octobre. Ces quinze jours de marche à travers le Mayoumbe l'ont fatigué. Mais, visitant la mission le lendemain, il ne peut cacher sa surprise devant tant de travail réalisé en si peu de temps.

- Quatre ou cinq jours avant Boudianga, on m'en parlait déjà dans les villages, confie-t-il à l'évêque et au Père Garnier. Des enfants me montraient qu'ils savaient faire le signe de la croix. Mais je ne m'attendais pas à trouver une école et des catéchismes réguliers.

- Le Père Garnier a déjà donné naissance aux principales oeuvres de la mission, répond l'évêque. Vous les développerez. Car lui aussi vous quittera dans un mois ou deux pour regagner Mayoumba. Mais, évidemment, je le remplacerai. Il vous faudra aller en brousse. La petite carte que nous avons dressée guidera vos premiers pas. Vous pourrez bientôt lancer sur la Louesse la pirogue que taillent nos charpentiers et pénétrer facilement à l'intérieur par le Niari, la Louesse et leurs affluents.

RETOUR DE BOUDIANGA

Le 12 novembre, un joyeux carillon annonce à toute la mission de Loango le retour de son évêque. Ecoliers, ouvriers, missionnaires se précipitent au-devant de lui sur le chemin qui mène au poste. Monseigneur est visiblement heureux de retrouver sa mission. Mais ces cinq mois d'absence l'ont durement marqué.

- Après tant de fatigues, lui suggère le Père Schmitt, vous allez prendre quelques jours de repos.

- Peste, mon Père ! Vous croyez donc qu'un évêque peut se reposer ! Travaillons tant que nous sommes en vie. Nous nous reposerons durant l'éternité. Après tous ces mois d'absence, le travail ne manque pas. Je vais prendre connaissance du courrier qui m'attend ; puis vous m'entretiendrez des événements survenus pendant que j'étais à Boudianga.

Le lendemain, Monseigneur inspecte la mission. Il veut se rendre compte des changements qu'on aurait pu apporter durant son absence. Puis il appelle le Père procureur, le Père Duclos :

- Vous m'aviez écrit que la route des caravanes serait améliorée. Je n'ai remarqué aucun changement. Qu'a donc décidé M. Deville ?

- Comme je vous l'ai signalé, le secrétaire général de Brazzaville nous est arrivé peu après votre départ. Les commerçants et la mission furent convoqués au poste pour l'entendre. "Nous allons rendre à la route son activité, nous déclara-t-il. La route sera aménagée, dotée de ponts et protégée contre les pillards. Les caravanes reprendront, les Loangos reviendront dans leurs villages et votre commerce retrouvera sa prospérité."

On convint alors de fixer à trente-cinq francs le salaire d'un porteur Loango-Brazzaville. Ceci fait :

"Avant de nous séparer, ajouta M. Deville, j'ai à vous transmettre une récente décision de M. le commissaire général. Vous n'ignorez pas que l'importation et la consommation d'alcool ne cessent de croître en ce pays dont nous avons pris en mains les destinées. Or cet alcool, que l'Africain exige maintenant très fortement titré, ruine leur santé, brûle leur cerveau et provoque d'innombrables méfaits familiaux et sociaux. M. le commissaire général a donc résolu d'en réduire la consommation en majorant de cinquante pour cent la taxe douanière perçue sur cet article. Nous pensons ainsi faire oeuvre salulaire.

"Nous comprenons très bien l'importance et l'urgence de ce problème, Monsieur le secrétaire général, répondit un des commerçants. C'est pourquoi, dès demain, nous doublerons le prix de la bouteille de tafia.

Aussitôt ces mesures de salut public connues, tout ce qu'il y avait de travailleurs à Loango se mit en grève. Le tafia entrant pour une large part dans le salaire journalier ou mensuel, et la valeur de l'alcool ayant doublé, le paiement en nature était donc diminué de moitié. Plus de dockeurs, plus de rameurs, plus de porteurs. Tel fut le seul résultat de la visite à Loango du secrétaire général. Comme vous l'avez constaté, les mesures annoncées pour la route des caravanes sont oubliées. Les villages de Diosso continuent à se vider et nos Pères de Buanza et de Linzolo à se plaindre de n'être pas ravitaillés. Nos lettres, pourtant régulièrement affranchies à quinze centimes, ne leur parviennent qu'avec un ou deux mois de retard. Nous avons cependant gagné pendant votre absence une amélioration du service des bateaux. Désormais, un Havrais jette l'ancre dans la baie tous les mois, entre le 12 et le 15 ; puis il continue sur Matadi, d'où il revient le 21 ou le 22. Les communications avec la France sont donc plus rapides et régulières.

Quelques autres nouvelles, avant d'en venir à celles concernant la procure. Joséphine, la jeune femme d'Alphonse Nzinzi, le catéchiste de Mpaka, a été empoisonnée par un de ses oncles. Le village a fait justice à sa manière. Le Père Marichelle vous en parlera mieux que moi.

M^{re} Augouard a rompu un long silence. X Il vous envoie la copie d'un rapport où il signale à Libreville que, si ses missions sont soumises à l'impôt prévu de cinq centimes par hectare, il ne pourra faire face à cette taxe qui s'ajoute à toutes les autres. Si la colonie lui a versé, en 1898, un subside de cinq mille deux cents francs pour ses onze écoles, elle s'est très largement remboursée de cette somme par les frais de douane qui ont porté à soixante-deux mille huit cents francs les dépenses consacrées, durant cette même année, à l'entretien des élèves et de leurs professeurs. Le cas échéant, il se verra donc obligé de renvoyer ses sept cents écoliers et de ce contenter du terrain strictement nécessaire aux besoins de l'évangélisation du pays, c'est-à-dire à la construction d'une église et d'une maison d'habitation. En conclusion, il envoie à l'administration cette volée de bois vert, qui est bien de sa plume : "Il me semble aussi, écrit-il, qu'en retour de l'occupation de leur pays, les indigènes auraient le droit à ce qu'on s'occupe de leur relèvement moral et de leur civilisation. Comme, en dehors des missions, on ne fait rien pour leur apprendre le français et les divers métiers qui seraient si utiles à la colonie, il est facile de prévoir que l'influence française ne se développera pas et que la colonie continuera à végéter encore pendant de longues années.

- M^{re} Augouard est maître dans l'art d'utiliser l'argument présence française, influence française, emprise française. Il obtient ainsi tout ce qu'il veut du gouvernement français. Il lui arrive bien de crier parfois avant qu'on l'ait touché. Mais, en ce cas, il a cent fois raison. J'ai moi-même reproché souvent au gouvernement de nous mettre sur le même rang que les colons, venus ici uniquement pour faire fortune en exploitant la colonie. J'en reparlerai à M^{re} Le Roy et dans mon rapport à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

- Dans une autre lettre, M^{re} Augouard se montre mécontent que vous ayez confié à la maison hollandaise, "une maison protestante" écrit-il, le transit des colis de Linzolo par chemin de fer. Il en avait eu l'envie, lorsque ses colis transitaient par la route des caravanes ; mais vous-même lui aviez fait remarquer combien cette mesure risquait d'accréditer la rumeur d'une mésentente entre les deux évêques. Malgré ce service que vous avez demandé à la maison hollandaise, le chemin de fer ne cesse de mélanger les

charges de Linzolo aux siennes. Ce qui oblige donc Brazzaville à s'en occuper et provoque d'innombrables complications avec le chemin de fer, les douanes belges et françaises et la maison hollandaise elle-même. Il ajoute que les missionnaires de Linzolo en profitent pour venir perdre leur temps à Brazzaville chez les commerçants, qui ne sont pas toujours de très bonne fréquentation. Et comme là-bas on s'imaginerait que Linzolo dépend de lui, on ne comprend pas qu'il tolère ouvertement de pareilles choses.

- Linzolo, Linzolo ! M^{gr} Augouard n'a que ce mot à la bouche ! Il ne cesse de critiquer cette mission, de prétendre que l'opinion publique la croit rattachée à Brazzaville. Pourquoi tout cela ? Tout simplement parce qu'il voudrait l'avoir dans son vicariat. M^{gr} Le Roy est déjà à moitié conquis à ce projet. Mais jamais je ne l'accepterai. Plutôt donner ma démission ! On m'a déjà pris Brazzaville, jamais je ne céderai Linzolo.

- Le Père Boulenc envoie ses statistiques. A l'école, cent quatorze internes, dont soixante-et-onze petits esclaves rachetés : trente-huit garçons et trente-trois filles. La mission ne compte encore que cent cinquante-trois chrétiens adultes. Il faudrait, écrit le Père, que les cinq catéchistes s'établissent dans ces centres de brousse, d'où ils pourraient rayonner. Mais le Père Doppler, responsable des catéchistes, ne veut pas les laisser partir tant qu'ils ne seront pas mariés : les risques de tentation seraient trop grands, estime-t-il. C'est peut-être vrai, mais leur activité apostolique est aussi très réduite : ils ont fait six mariages dans l'année, et soixante-quinze baptêmes, dont la moitié in articulo mortis. Evidemment, ils se plaignent des transports et voudraient en priorité des tôles pour leur église.

A Buanza, Madame Letellier, la grande bienfaitrice, désirait une chapelle à la mission des Soeurs. Le Père Derouet a fait ses comptes et a estimé que l'argent envoyé suffirait tout au plus pour transformer en oratoire une grande pièce vide de la maison des filles. Il trouve d'ailleurs bien inutile une deuxième chapelle, à cinq cents mètres de celle de la mission. Apprenant cette décision, Madame Letellier s'en est vexée et m'a averti que désormais ses dons partiraient dans une autre direction.

- Voilà qui est bien ennuyeux ! Il faut rétablir la bonne entente. Je lui écrirai, ainsi qu'au Père Derouet.

- Votre circulaire du 7 septembre l'a fortement troublé.

- Je le sais. Il m'a écrit pour me demander s'il était frappé par la mesure que j'avais prise. Il s'est cru personnellement visé. Si j'ai décidé de frapper de suspense à sacrifier les prêtres de mon vicariat et de priver de la sainte communion les Frères et les Soeurs qui quittent leur mission sans mon autorisation ou sans raison urgente, c'est en entendant parler des voyages inutiles des Pères Boulenc à Buanza et Kieffer à Linzolo et à Brazzaville et parce que lui-même, le Père Derouet m'annonçait, sans m'en demander la permission, qu'il partait à Brazzaville traiter différentes affaires. Qu'ont-ils tous à faire à Brazzaville ? J'ai su ensuite que la principale de ces affaires était d'obtenir, selon mon propre désir, la suppression du poste de police installé au bas de la mission de Buanza. Pourquoi ne pas m'avoir signalé qu'il allait à Brazzaville dans ce but ? On prend maintenant l'habitude de voyager sans raison. Est-ce conforme à nos règlements ecclésiastiques et religieux ? Nous devons économiser nos ressources et notre temps, les consacrer entièrement au bien et aux oeuvres de la mission et ne pas prêter le flanc aux critiques si spontanées de nos chrétiens européens et africains. Voyez ce que j'écris M^{gr} Augouard à propos des déplacements des Pères de Linzolo. Le Père Derouet a une âme sensible qu'un rien émeut. Je vais le rassurer.

- Vous pourrez aussi féliciter le Père Zimmermann d'avoir mené à bon port la baleinière. En un mois, son équipe de Vilis a remonté le Kouilou jusqu'à Buanza sans le moindre incident. Une matinée a suffi, aux chutes de Sounda, pour pousser l'embarcation le long de la rive droite, et lui faire franchir la dénivellation de dix à douze mètres.

Ces derniers jours, à Buanza encore, la mission des Soeurs a échappé à un attentat criminel. La Soeur Jacob avait acheté cent vingt pains de manioc pour le repas du soir. N'ayant pas assez de vivres pour le repas de midi, elle se servit d'une partie de ce manioc. Dès le premier pain découpé, "Ne mangez pas, crièrent deux grandes écolières, le manioc est empoisonné !" On constata, en effet, dans la chikouangue, une fermentation particulière et la présence d'une matière rougeâtre qui fut reconnue comme un violent poison. Si le manioc n'avait été présenté qu'au repas du soir, aurait-on discerné le poison, à la faible lueur de la veilleuse à huile de palme ?... Et les religieuses, qui s'étaient réservées quelques portions, auraient aussi été empoisonnées. Le vendeur fut appréhendé : c'était un individu que les Soeurs avaient plusieurs fois chassé la nuit du bâtiment des filles, où il tentait de pénétrer. Sans doute voulait-il se venger. Le Père Derouet l'a conduit au poste de Comba avec les pièces à conviction.

DIX ANNEES D'ENSEIGNEMENT

- Peu après votre départ pour Boudianga, M. l'administrateur nous a adressé copie d'une lettre envoyée par le secrétaire général du gouvernement de Libreville. Cette lettre datée du 27 juin communiquait le texte d'une dépêche du ministère des Colonies réclamant, en vue de l'Exposition de 1900, "des rapports sur l'état et le progrès depuis une dizaine d'années de l'enseignement primaire dans les possessions françaises". M. Deville, le secrétaire général de Libreville, déclarait aussi à Loango que "cet enseignement étant exclusivement dans les mains des missions chrétiennes", nous étions seuls capables d'établir le rapport. Quel aveu d'impuissance !

- Dites plutôt : quelle excellente occasion pour nous de faire savoir à Paris ce que nous faisons pour la jeunesse du Congo, comme aussi la mauvaise volonté du gouvernement à nous aider à divulguer la langue française. Si vous le voulez bien, voyons déjà tout de suite si je possède tous les éléments de la réponse.

En 1889, il y a dix ans, nous avions donc 5 écoles primaires pour les garçons et 1 pour les filles, c'est-à-dire 130 garçons et 45 filles à Loango, 60 garçons à Mayoumba, 50 à Linzolo, 15 à Brazzaville et 10 à Liranga - ce qui donne un total de 310 élèves.

L'année suivante, le chiffre monte à 370.

En 1891, du fait de la création du vicariat de l'Oubangui, nous perdons Brazzaville et Liranga, mais nous ouvrons Sette-Cama, et nous avons encore 400 internes ; 456 en 1892 ; 500 en 1893, avec la fondation de Buanza ; 515 en 1894, 555 en 1895.

Je vois dans mes papiers un léger fléchissement, en 1896, avec seulement 510 élèves ; mais ils sont 670 en 1897, grâce en partie à l'ouverture de l'internat des filles de Buanza, pour retomber à 465 l'année suivante, du fait de la concurrence des sociétés concessionnaires.

Enfin, nous venons de commencer l'année scolaire avec 566 internes.

De 1889 à 1899, nous avons donc logé, habillé, nourri et instruit 5.317 élèves.

Si nous comptons une dépense de 50 fr par an et par tête, cela nous donne un chiffre de 265.850 fr, auquel il faut ajouter 30.000 fr pour la construction de Buanza et de Sette-Cama, et environ 100.000 fr pour l'entretien du personnel enseignant européen et africain. Nous ne sommes donc pas loin, en dix ans, d'une dépense totale de 400.000 fr.

- Signalerez-vous l'existence de nos petites écoles de villages ?

- Pourquoi pas ? En ce moment, nous en avons 6 sur le territoire de Loango, 15 à Mayumba, 3 à Sette-Cama et autant à Linzolo. Si nous comptons 30 élèves par école, cela nous donne un chiffre de 900 garçons qui apprennent aussi le français. Combien de ces jeunes sont entrés ensuite dans l'administration ou le commerce ! Et nous aurions obtenu des résultats bien supérieurs en quantité et en qualité si le gouvernement nous avait aidés, par exemple en faisant pression sur les chefs de village, en salariant nos instituteurs de villages et en ne reprenant pas à la douane les subsides qu'il nous accorde pour nos écoles. Je vais réfléchir sur ces données.

Envoyez-moi maintenant le Père Marichelle : je veux lui parler de Joséphine.

Ce dernier arrive peu après.

- Que s'est-il donc passé à propos de Joséphine ?

- Vers la fin d'août, un lundi, nous étions en retraite. Une lettre d'Alphonse me demande quelques friandises pour sa femme malade. Le lendemain, une autre lettre m'apprend brusquement qu'elle est morte à trois heures du matin. L'abbé Kambo, qui ne participe pas à la retraite, part faire l'enterrement, en emmenant un cercueil. A son retour, "on chuchote dans le village que Joséphine a été empoisonnée par un de ses oncles", me dit-il. Je cours à Mpaka, aussitôt la retraite terminée. Et là, on me confirme les dires de l'abbé et on me demande de faire punir le coupable. Je l'envoie chercher. Il se garde bien de venir. Mais le lendemain, après la messe, son frère accourt m'annoncer que, se sachant démasqué, il a tenté de s'empoisonner. Le poison n'agissant pas assez vite, on lui avait administré une nouvelle dose qui, celle-là, avait été foudroyante. Dans l'entourage du catéchiste, on estima que l'affaire n'était pas finie pour autant : le coupable avait, paraît-il, des complices, ou du moins des amis. "Si vous laissez l'affaire comme cela, me dit-on, votre catéchiste, et nous après, nous serons aussi empoisonnés : il faut nous laisser faire comme avant : on jette le cadavre dans la brousse, ou bien on le brûle."

Puisque c'était ainsi, je laissais faire. Et voici mes hommes qui courent au quartier du coupable et mettent en fuite tous ses gens. Trouvant le cadavre dans une case, ils dressent un bûcher et obligent trois femmes des environs à y jeter le cadavre et à allumer le feu, qui dévore aussi tous les objets du défunt et tous ses fétiches. Je surveillais l'opération à distance, car mes hommes avaient parlé de brûler en même temps toutes les autres cases. Quand je quittais les lieux, j'entendis une forte détonation : c'était le ventre du misérable qui éclatait.

- Avez-vous prévenu l'administration ?

- Je m'en suis bien gardé ! La justice était faite. L'administration aurait été capable de brouiller les cartes, d'emprisonner ceux qui avaient puni l'assassin et, par le fait même, d'encourager ses amis.

LE PROCES DE BOUDIANGA

Pendant que l'évêque reprenait son travail habituel, deux mauvaises nouvelles lui parviennent.

A Buanza, l'une des deux Soeurs européennes venait de mourir. "Elle a été emportée, elle aussi, par une bilieuse, écrit le Père Derouet. Nous avons pourtant suivi scrupuleusement les prescriptions détaillées que vous donnez dans votre brochure concernant cette maladie. Une de nos deux novices africaines est rentrée dans sa famille ; l'autre se meurt du sommeil. Bientôt la pauvre Soeur Jacob se trouvera seule. Elle fait preuve d'un remarquable courage. Mais, dans ces conditions, vous devinez son état d'âme."

Revenant un jour de la ville, M. Henrion, annonce de son côté le Père Schmitt, est indigné de nous savoir à Boudianga. Ce territoire lui appartient, prétend-il. La compagnie propriétaire du Kouilou-Niari l'a obtenu par décret du 17 juin 1897. Après la mission catholique, viendront les protestants, dit-il ; et après les protestants, n'importe qui. Il descendra prochainement annoncer lui-même qu'il nous faut déguerpir de "ses terres".

"De ses terres", s'écrie l'évêque. Mais où a-t-il vu que le plateau de Notre-Dame des Victoires lui appartient ? Boudianga faisait partie de la réserve des chefs, à qui je l'ai achetée. Voilà une mission parfaitement installée, bien située à côté de beaux cours d'eau navigables et poissonneux, dans une région saine et centrale, puisque nous sommes à dix jours de Loango, de Buanza, de Mayumba et de Franceville, et à proximité des Bakougnis, des Bassandjis, des Bayakas, des Bakotas et des Batekes. De hautes croix se dressent déjà sur les places des villages environnants. Son personnel est en place, puisque le Père Duclos remplace le Père Garnier, et le Frère Célestin le Frère Marie-Joseph. Et cet ancien fonctionnaire belge du Congo prétend maintenant que Boudianga lui appartient ! Qu'il vienne me voir ! Ces concessionnaires se croient les maîtres du pays. S'il le faut, nous irons devant le tribunal, et M. Aubert le forcera à reconnaître mes droits."

Le lendemain, en effet, ni l'évêque ni M. Henrion n'ayant cédé, chacun affirmant être maître à Boudianga, il est décidé, après une discussion assez orageuse, d'en référer au tribunal de Loango.

Peu après, M. Dewitte, le représentant de la C.P.K.N. à Mandji et à Makabana, rompt avec le Père Moulin : "Les actes et les paroles de l'évêque de Loango nous forcent à interrompre toute relation avec votre mission", lui signifie-t-il dans un court billet daté du 29 janvier.

"Que faire ?" demande aussitôt le Père à Loango, en signalant que la mission pourrait éventuellement se transporter sur le terrain de la société voisine de la Lougomo. Son directeur, M. Timon, et ses agents locaux, MM. Aubert et Orieux les accueilleraient avec plaisir. Ils lui ont même indiqué un emplacement très favorable dans la plaine de Zamana, peuplée de Bayakas, à deux jours de marche au nord-ouest de Boudianga. Il se propose d'aller reconnaître cet emplacement.

Mais l'affaire semble évoluer favorablement. M. Aubert, l'administrateur de Loango et dépendances, reconnaît les droits de la mission. Le con-

trat passé avec les chefs africains doit cependant être légalisé par M. le commissaire général. "Cela ne tardera guère", lui écrit-on de Loango.

Le Père Moulin n'en est pas certain : "Je crains bien, répond-il le 18 mars, que le gouvernement ne nous refuse la concession, sous prétexte que nous sommes venus ici sans lui. Ce ne sera qu'une platitude et une reculade devant la société du Bas-Kouilou. Dieu veuille que je me trompe."

Encouragé, il reprend cependant ses travaux d'aménagement, d'assèchement, de construction. Sur un des canaux creusés pour assécher les marais, il installe une roue hydraulique qui actionne une scie mécanique capable de débiter trois cents petites adaubes par jour, du moins quand il y a du bois. Il a, en effet, calculé que trois mille cinq cents planches lui sont nécessaires pour sa future maison de treize mètres sur cinq. Non seulement il ne parle plus de liquider son poulailler, mais il réclame au contraire des marchandises de troc : "de grosses perles blanchâtres qui font fureur ici, tandis que les autres, surtout les petites, restent en magasin. De même, des clous avec pointe en cuivre ne ~~se~~ passent pas ; ceux avec pointe en fer passent très bien. La guinée bleue est trop chère. Les indiennes ne passent que très, très difficilement." Dès ce mois de mars, il envoie aussi une commande "pour France", afin que le transport de Loango à Boudianga puisse se faire durant la saison sèche. Les cases provisoires, annonce-t-il, sont déjà rongées par les fourmies blanches. Aussi veut-il pouvoir rentrer, dès la fin du mois d'août dans la case définitive, dont le soubassement, qui montera à cinquante centimètres au-dessus du sol, est en pierre. Mais qu'il est difficile de trouver des porteurs ! "Pour Kakamoeka, écrit-il le 14 avril, nous en avons à volonté, au salaire de quatorze cortades. Mais pour Loango, même avec le prix que nous avons donné, nous n'en avons plus. Les gens d'ici sont plus exigeants que les Loangos." Enfin il annonce qu'il a acheté une pirogue au chef de Makabana.

Cette pirogue allait susciter un nouveau conflit entre mission et C.P.K.N. Achetée pour assurer le passage du fleuve aux gens de la mission, le Père l'avait placée, avec deux gardiens, au débouché du sentier qui vient de Loango.

Détenant le monopole du commerce, M. Dewitte prétend avoir aussi le droit de contrôler les marchandises qui transitent sur Boudianga. Il se saisit donc de la pirogue de la mission et l'amarre à son embarcadère, obligeant ainsi les caravanes à passer devant son bureau.

Le Père Moulin l'accuse aussitôt de violer le droit des gens : "Sur quel décret vous appuyez-vous pour poser un tel acte, lui écrit-il le 26 avril, d'une plume acerbe. A Loango, le gouvernement passe en revue toutes les charges. Vous êtes bien hardi en faisant un deuxième contrôle. De quel droit détournez-vous le chemin public ?" Et le Père termine en réservant ses salutations à plus tard...

M. Dewitte répond le jour même, et sur le même ton, tout en s'en défendant : "Je ne veux pas, comme vous, prendre le ton agressif. Quand vous m'envoyez une lettre plus polie, je verrais à vous répondre. Réservez vos salutations à plus tard, si vous le désirez."

Mais, en ce début d'année, ce qui afflige l'évêque plus encore, c'est d'avoir vu, une fois de plus, mourir dans ses bras, emporté lui aussi par une bilieuse, un de ses missionnaires. Petit novice de dix-huit ans, le Frère Timothée était venu de France avec lui en 1896. Le 12 janvier 1900, il mourait saintement à Loango, offrant sa vie pour ceux auprès de qui il n'avait travaillé que quatre ans.

CHAPITRE XXIII

LES SOEURS DE SAINT-JOSEPH RENTRENT EN FRANCE

La région côtière du Congo demande de l'eau. Depuis plus de quatre mois, les femmes ont planté les petites tiges de manioc dans les buttes rectangulaires qui quadrillent leurs champs. La pluie ne tombe pas ! Que de jeunes plants ont déjà dû être remplacés ! Ceux qui ont trouvé un peu d'humidité sortent de terre maigres et poussiéreux.

Monseigneur prescrit des prières, préside un triduum de processions ; puis, le 21 février, un Havrais l'emmène à Sette-Cama. Le Père Doppler qui rentre en France l'accompagne.

SETTE-CAMA ET MAYOUMBA

A Sette-Cama, la barre est franchie sans encombre. Européens du poste et de la douane, ceux des factoreries anglaises et françaises, et les Pères de Ngaley accueillent l'évêque. L'arrivée d'un voyageur est une distraction dont on n'a garde de se priver.

La grève sévit en ce moment à Sette-Cama. Obligés de payer l'impôt, les villages se vengent en refusant d'apporter leurs produits et de fréquenter les factoreries. Les commerçants s'en plaignent. Philosophe, "la faim fait sortir le loup du bois", déclare l'administrateur à l'évêque. "Ils ont trop pris goût à nos produits d'Europe, ne serait-ce qu'au tafia, pour nous boudier longtemps."

Fiers de transporter leur évêque, les payeurs atteignent rapidement Ngaley, où les chrétiens attendent massés au débarcadère.

Après une prière à l'église et la bénédiction :

- J'irai demain visiter l'école, déclare l'évêque. Combien y avez-vous d'internes ?

- De cent dix qu'ils étaient en 1898, le chiffre était tombé à cinquante lorsque, selon vos directives, nous avons réservé notre enseignement à ceux qui étaient capables de le recevoir et créé deux sections : l'école primaire et l'école d'apprentissage. Depuis, nous ne cessons de recevoir de nouveaux enfants de condition libre. Nous étudions alors les aptitudes de l'enfant et, si nous l'acceptons, il rentre dans l'une ou l'autre section. Ils sont en ce moment quarante-cinq dans la première et vingt-cinq dans l'autre. Cinq sont partis au petit séminaire et quatre au noviciat des Frères.

Le lendemain, après l'inspection de l'internat des garçons et de celui des filles, Monseigneur se rend au jardin et aux plantations. Les légumes du Frère jardinier, le Frère Auxène, viennent d'être primés au concours

agricole de Libreville. Orangers, manguiers, avocatiers, corossoliers et goyaviers sont en plein rapport.

- Intensifiez le caoutchouc, le cacao et le café, recommande-t-il. Vos successeurs en profiteront. Vous avez bien fait de remplacer les patates par des arachides.

Et, au Père Koffel qui l'accompagne :

- Cet après-midi, nous parlerons du ministère avec le Père Murard. En même temps que les registres, je voudrais voir la carte qu'il a établie au cours de ses tournées. Elle me servira à fixer nos frontières avec le diocèse de Libreville.

Devant la carte, l'évêque ne cache pas sa satisfaction :

- Vous allez m'en faire une copie pour M^{gr} Le Roy, recommande-t-il au Père, que ce travail supplémentaire n'enchanté guère. Monseigneur le Très Révérend Père s'intéresse énormément à ces travaux, et il me demande justement des documents pour le pavillon missionnaire de l'Exposition Universelle.

Manque de temps et tournées à faire, argue le Père...

- Les Loubous, les Varamas et les Pahouins qui descendent de plus en plus sur la côte, prennent tout mon temps. Rien que sur les bords du lac Ndogo, j'ai recensé deux cent trente villages et au moins huit mille habitants. Le travail n'y est pas facile. Baptiser un moribond, c'est le faire mourir. Aussi s'empresse-t-on de cacher tous les malades, dès que ma pirogue est signalée. Ce qui me prive du ministère le plus consolant. Je dois apprivoiser lentement mes gens. Quelques catéchistes commencent heureusement à m'aider chez les Varamas et chez les Pahouins, peuple fier, querelleur et guerrier qui ne les respecte guère. Ils ont grandement besoin d'être encouragés. Que de difficultés pour avoir les enfants Pahouins à l'école ! Il faudrait presque les payer.

- Surtout pas ! Quand nous en serons réduits à cette solution, nous retournerons en France. Mais je tiens à votre carte. Vous retarderez un peu votre tournée, voilà tout ! N'oubliez pas non plus la traduction du catéchisme en Varama.

La confirmation donnée et la visite pastorale terminée, Monseigneur regagne Loengo. Le 23 mars, un autre Havrais le mène à Mayoumba où, arrivé à la tombée de la nuit, il débarque le lendemain matin.

Le Père Le Mintier ayant gagné la France pour y prendre un peu de repos, le Père Garnier le reçoit à la plage. Une fois seuls à la mission :

- Le Père Le Mintier m'a laissé à votre intention un petit rapport sur Mayoumba, lui déclare-t-il. Vous y verrez en particulier que, depuis sa fondation, cinq cent soixante-et-un baptêmes ont été faits sur le territoire de la mission. Dix-sept catéchistes nous aident dans notre apostolat et s'occupent spécialement de vingt villages chrétiens et de cinq écoles rurales. Nous aurons bientôt comme chef de poste M. Rouhaud, bien connu pour ses excel-

lentes dispositions à notre égard. Vous savez combien c'est important, surtout en brousse. Durant ces derniers dix-huit mois, nous avons eu deux cent quatre-vingt-quatre baptêmes, dont soixante d'enfants, dix-huit confirmations, seize mariages, dont celui de la soeur de M. Vergnes qui a épousé un agent de la Compagnie Française du Congo occidental, vingt-deux premières communions, dont huit de jeunes femmes converties et mariées chrétiennement. Nous avons aussi distribué près de sept mille communions. La dévotion au Sacré-Coeur, le premier vendredi du mois, est très à l'honneur, et nos chrétiens viennent de loin aux grandes fêtes se confesser et communier. Je vous montrerai l'harmonium que M. Vergnes nous a offert à l'occasion du mariage de sa soeur.

- Ces menaces d'empoisonnement et ces empoisonnements dans la région de Banda-Pointe ?

- On en parle beaucoup moins. Les chefs nous sont peut-être plus favorables. Ainsi, le vieux Maboukou Ntinou qui préférerait, disait-il, avoir la tête coupée plutôt que venir à la mission, nous a fait la surprise d'une visite. Il est vrai que, peu auparavant, nous avions comblé tous ses désirs en lui donnant un chapeau en peluche rouge. Nous avons profité de sa visite pour glisser dans une de ses poches une médaille de la Sainte Vierge. Après votre départ, je partirai en tournée. La première, depuis Boudianga. Bayakas, Bandzabis et Baloubous me reçoivent bien. Ils se mettent à construire des chapelles écoles.

- A Sette-Cama, les Baloubous cachent leurs malades au Père Murard.

- Ici, il n'en est pas question. Si vous pouviez nous donner un autre Père, je suis bien sûr que toute la population viendrait très vite à nous.

- Où voulez-vous que je le trouve ? Le Père Schmitt est rentré en France par le bateau qui m'amenait ici de sorte que je n'ai plus que trois Pères à Loango. Vous êtes aussi nombreux ici, avec l'abbé Maonde. Etes-vous satisfait de l'oeuvre des filles ?

- Elle ne se développe guère, car celles que nous avons rachetées ont grandi et se sont mariées, et on n'en trouve plus à racheter. Comme les villages n'acceptent pas de mettre leurs filles à l'école, notre internat n'est alimenté que par quelques jeunes femmes païennes, épouses de chrétiens, qui apprennent ici le catéchisme en vue du baptême et du mariage chrétien. Nous en avons une dizaine. Cette oeuvre ne nous donne aucun souci, ni celle des novices Frères. Les Frères Louis et Raphaël ont pris l'habit en décembre, et le Frère Martin a fait profession.

- Oui, parlons maintenant des vocations. Appelez-moi le Père Laurent.

Ce dernier arrivé :

- Combien avez-vous de séminaristes ? demande l'évêque.

- Quatorze, Monseigneur. En juillet dernier, nous avons terminé l'année scolaire avec onze enfants. Cette année, deux nouveaux nous sont arrivés de Sette-Cama, Raymond et Stanislas, et un troisième, Ambroise Loemba, de Mayoumba même. Mais nous avons perdu un de nos meilleurs enfants, Séraphin Poati, assez curieusement. Sa mère païenne étant malade au village, il demanda d'aller la voir, persuadé qu'il pourrait la baptiser avant la mort. Ce qui, de fait, arriva. Sa mère décédée, il nous revint, apparemment satisfait d'avoir pu procurer le paradis à sa maman. Mais bien rapidement, lui qui s'était toujours montré studieux, obéissant et pieux, il commença à faire du mauvais

esprit et à mériter de mauvaises notes. Douceur, patience, conseils, légères remontrances, rien n'y fit. Paresse et désobéissance ne faisaient qu'empirer. Il semblait vouloir que nous le mettions dehors. Un beau jour, il nous déclara qu'il voulait partir, qu'il n'avait jamais eu la vocation. Nous avons encore patienté. Mais il s'est entêté, et un beau jour il est parti. Deux mois plus tard, un postulant Frère le remplaçait au séminaire.

- A part ce cas, êtes-vous content d'eux ?

- Je n'ai pas trop à m'en plaindre. Il faut lutter contre leur petite vanité qui leur fait ouvrir des yeux tout ronds devant les costumes extravagants de certains Africains les jours de fête. Ils emploient mille ruses pour se faire donner et arborer des vêtements non autorisés par le règlement, cols ou gilets. Ils boudent facilement lorsqu'en classe ils récoltent une mauvaise note. J'ai dû supprimer les jardins particuliers parce que, non seulement ils ne les entretenaient pas pendant les moments prévus, mais parce qu'ils profitaient de ce temps pour jouer dans la grande bananeraie qui limitait leurs petits jardins, et manger les régimes de bananes. Cependant, les études sont bonnes. Aux examens, les "Très bien" dominent. Ainsi, à l'examen de fin d'année scolaire, nous avions cinq "très bien", quatre "bien" et deux "assez bien".

- A ce propos, intervient le Père Garnier, je voudrais savoir à quel taux récompenser les bons points des séminaristes. La page 79 du règlement indique que la note 4 obtenue à la fin de la semaine donne droit à un bon point ; que la note 5 donne droit à deux bons points ; trente bons points récompensent celui qui n'a encouru aucun reproche dans le mois, et quatre cents celui qui ne s'en est attiré aucun dans l'année. Et la page 55 précise la valeur attribuée à ces bons points : soit un franc pour cent bons points. Ceci est clair. Mais voici ma difficulté. Ces récompenses sont fournies aux enfants à notre prix de revient. Or le prix de revient est obtenu, nous dit la page 55, en majorant de cinquante pour cent le prix d'achat en France, pour frais de transport et de douane, tandis que la page 24 prescrit de ne les majorer que de trente pour cent. Je n'ai pas pensé à demander au Père Le Mintier ce qu'il faisait. Faut-il donc les majorer de cinquante pour cent ou de trente pour cent ? Ceci a de l'importance, puisque Gilles, premier l'an dernier en excellence, n'avait pas moins de trente-cinq francs cinquante-neuf en bons points, et qu'un de nos Isidorien récemment marié me demande en marchandises les deux cents francs qu'il possède dans notre caisse.

- Si vous aviez lu attentivement le règlement, réplique l'évêque, vous auriez compris aussitôt que ces majorations différentes du prix d'achat sont dues à la différence de frais de transport et de douane des diverses marchandises. Appliquez-les donc en conséquence.

- Quelques séminaristes désirèrent vous parler en privé, Monseigneur. En particulier, Vincent Ngimbi, qui prétend ne plus avoir la vocation.

- J'irai lundi au séminaire et leur dirai quand je pourrai les recevoir. Père Garnier, j'ai aperçu beaucoup d'ouvriers à l'embarcadere : vous sont-ils tous vraiment utiles en ce temps de sécheresse ?

- Monseigneur, vous connaissez l'importance de notre concession. Elle s'est agrandie de quatre cent quatre-vingt-six hectares en juin 1898. Vous savez qu'il nous faut payer un impôt pour tout ce terrain et que, par le fait même, nous ne pouvons le laisser improductif, d'autant qu'une nouvelle décision du gouvernement nous oblige à planter un certain nombre de cacaoyers et de caoutchoutiers avant cinq ans, par hectare défriché ; puis, deux fois plus cinq ans plus tard, et trois fois plus ensuite. Ceci, sous peine de confiscation du terrain. Si je renvoie les ouvriers, je serai obligé d'en prendre

d'autres quand la pluie tombera. Et ceux-la ne seront ni habitués ni formés au travail. Nous avons besoin aussi de nombreux payeurs, tant que le Père Le Mintier n'aura pas découvert à l'Exposition Universelle le petit moteur qui les remplacera avantageusement.

- M^{gr} Augouard a raison de prétendre que cet impôt de cinq centimes par hectare nous étrangle sans en avoir l'air. Il ne demande maintenant que six hectares pour ses nouvelles missions. Mais il fait remarquer à l'administration qu'avec si peu de terrain il ne peut ouvrir écoles et ateliers. L'administration en est-elle touchée ? J'en doute fort. Il a du moins l'avantage d'être aidé par les sociétés concessionnaires. Ici, la C.P.K.N. veut nous interdire Boudianga ; là, elles lui demandent, paraît-il, des missionnaires, lui votent des subsides et lui proposent de construire ses missions. Pour en revenir à vos ouvriers, j'irai voir de plus près s'ils ne perdent pas trop leur temps. Vous leur ferez planter des arbres à pain dans la cour du séminaire.

Le 4 mars, la visite et la confirmation terminées, l'évêque revenait à Loango.

L'EAU MICROBICIDE

A Buanza, la Soeur Jacob, demeurée seule depuis la mort de ses compagnes, attend impatiemment le renfort promis. Les journées lui semblent longues, et plus encore peut-être, les repas, qu'elle écourte le plus possible. La voyant déprimer, le Père Derouet l'invite de temps à autre à la table des Pères. Ce qu'il signale à son évêque.

"C'est un manquement grave à la discipline religieuse, à la prudence et au respect que vous vous devez, lui répond ce dernier. Si vous ne cessez immédiatement cet abus, je retirerai les Soeurs de Buanza. Si vous n'avez pas d'autre moyen de soigner la Soeur, vous n'avez qu'à la renvoyer à Loango. Je vous rappelle les prescriptions de la Constitution 79 que vous n'observez pas, surtout les n° 23, etc... Trop de bonté et de simplicité dans un supérieur peuvent avoir de graves conséquences. Il faut avoir la simplicité de la colombe, mais aussi la ruse du serpent."

Puis il aborde l'éternel problème des caravanes, mais pour annoncer que le gouvernement ayant plus de douze cents poteaux télégraphiques à transporter vers Brazzaville, et la société de l'Ougomo plus de deux mille cinq cents charges à expédier sur Makabana, il est plus difficile que jamais de trouver des porteurs. Pourquoi ne pas imiter Boudianga qui recrute ses caravanes sur place ? "Ne pourriez-vous pas envoyer des porteurs Babelbes prendre vos charges ? Les prix ici, pour Buanza ou Boudianga, sont de cinq cortades de ration et trente cortades de paiement, plus deux bouteilles de recrutement, deux cortades au contremaître par porteur, et sa ration - soit en tout trente-huit à trente-neuf cortades par charge. Voyez ce que vous pouvez faire avec ces prix."

A Buanza, un autre problème crucial demeure celui des santés. Cette année même, l'évêque vient de résumer toute son expérience et tous ses conseils en une brochure de trente pages. Il estime que si les missionnaires savaient se soigner et se soigner, comme il convient en Afrique, ils y vivraient comme ailleurs. Mais, hélas, dit-il, personne n'est plus négligent qu'eux à cet égard.

Il leur demande d'éviter les imprudences, le surmenage, les fréquentes traversées de marigots, les stations ou les courses trop longues au soleil, de maintenir une parfaite hygiène dans le logement, l'habillement, de veiller à la propreté du corps. Il estime indispensable l'usage du parasol et de la moustiquaire, de désinfecter les habitations, les vêtements et l'organisme. Les microbes intérieurs seront combattus tous les matins, prescrit-il, par un petit verre de café noir contenant dix à douze grammes de quinine, puis, à chaque repas, par une cuillerée d'eau "microbicide", obtenue en versant un gramme de Grésyl-Jeyès dans un litre d'eau. Enfin, il ne faut pas craindre d'avoir recours aux boissons laxatives, tout particulièrement à "l'eau minérale du Congo", mélange de bicarbonate de soude, de sulfate de soude, de sel de cuisine, de sulfate de fer et d'acide citrique ou tartrique.

Tel est, estime l'évêque, le secret d'une bonne santé. Si l'on suit ces prescriptions, on se portera bien, même en Afrique. Malheureusement, Buanza refuse de l'écouter.

"Vous dites, écrit-il au Père Derouet dans la même lettre, que vous suivez ce régime de votre mieux, dans la mesure du possible. Cela me rappelle le langage des Normands. Dire qu'on ne suit pas le régime : on ne peut pas le dire. On le suit un peu, de temps en temps, quand on y pense, quand cela plaît. Dire qu'on le suit bien, de manière à en retirer réellement de bons effets : non, on ne peut le dire. Alors, que conclura-t-on de ce régime ? C'est qu'il ne signifie rien, ou pas grand'chose - attendu qu'on l'a suivi et qu'on a été malade quand même. Je n'ai jamais prétendu que ce régime parfaitement suivi vous rendrait immortel ; mais j'ai dit, et je crois encore, que si vous le suivez bien, vous vous porterez bien, aussi bien, sinon mieux, qu'en France. Mais, comme je le prévoyais parfaitement, on ne le suit pas, ou on le suit mal - et on dit que ce régime ne signifie rien, que c'est de la blague, comme bien d'autres choses en médecine. Voilà, j'en suis convaincu, ce qui se pratique à Buanza. Je le déduis de votre lettre. Si vous vous portez si mal, c'est que vous ne prenez pas les soins nécessaires pour conserver vos forces et vos santé. Vous devez prendre tous les jours de l'eau de Vichy artificielle, selon la formule, et ne boire que de cette eau à vos repas. Vous redoutez si fort les microbes de votre presque-île... - mais, combattez-les donc avec le Grésyl pris de toutes les manières : boisson, lavages, désinfection des bâtiments et des chambres qui doivent toujours être bien fermées à la tombée de la nuit."

A Loango même, confie l'évêque au Père Derouet, le Père Marichelle ne se remet pas de son influenza pour les mêmes raisons : "Ce n'est pas lui qui peut dire avoir suivi le régime de Loango". Mêmes confidences au sujet du Père James, rentré en France le 23 de ce mois de mai, à la suite d'une bilieuse : "Il ne dira pas que c'est le régime de Loango qui l'a tué. Si le Père Marichelle rentre en France, comme il le désire, je resterai seul avec le Père Frankoual et le Frère Odon. Que deviendront alors les oeuvres entreprises ?"

Il recherche aussi la cause de la maladie du sommeil qui ne cesse de se développer. A Bergues Sainte-Marie, six cents des douze cents inscrits sur les registres des Pères belges ont été emportés par cette maladie. Serait-elle due, comme l'affirment certains docteurs, à une mauvaise préparation du manioc insuffisamment débarrassé de son acide prussique ? Elle est effectivement plus

répandue chez les Bakambas et les Diadis, grands mangeurs de manioc, que chez les Babembes et les Bayakas, qui se nourrissent surtout de bananes et d'arachides. A Landana, cependant, le manioc mal préparé provoquait jadis des fièvres tétaniques, et non le sommeil. D'ailleurs, estime-t-il, le sommeil est contagieux, donc il est dû à un microbe. En conséquence, le Père Derouet doit isoler les malades et désinfecter tout ce qui a été à leur usage. Il veillera aussi à ne pas donner prise au microbe par un mauvais état de santé : "Ce microbe, écrit-il, s'implante ordinairement sur les personnes malades, souffreteuses, menant une vie de privations ou d'indolence. Il n'y a donc rien d'étonnant que vos enfants chétifs soient atteints de cette maladie. Un enfant vigoureux, actif et travailleur n'en est pas atteint. Les femmes y sont moins exposées que les hommes parce qu'elles ont une vie plus active et se nourrissent mieux."

PROCES PERDU A LIBREVILLE - DEPART DES RELIGIEUSES

M. Henrion ayant fait appel à Libreville contre le jugement de Loango, Monseigneur décide d'y partir le 5 mai. Il déposera lui-même devant le tribunal. Libreville ne peut évidemment que ratifier la décision de M. Aubert. Les clauses du Congrès international de Berlin seraient-elles par hasard annulées au profit des sociétés concessionnaires ? Les villages africains n'auraient-ils plus désormais la faculté d'appeler à eux les missionnaires ? Et l'existence des missions serait-elle maintenant soumise au bon plaisir des directeurs des sociétés ?

Lorsqu'il revient le 24 du même mois, le tribunal ne s'est pas encore prononcé.

L'ordination au diaconat de M. Jamault, le 9 juin, l'annonce de la mort du P. Schmitt à Dakar où il a dû être débarqué, lui font un instant oublier ce souci.

Le bateau suivant fait connaître la décision de Libreville. Cette fois, les juges donnent raison à M. Henrion : la mission est condamnée à évacuer Boudianga, à publier le jugement, à payer les dépens. Après un moment de stupeur, l'évêque décide de se pourvoir en cassation. Paris ne peut avoir oublié les clauses de l'Acte général de Berlin qui protège les missions contre les attaques de la franc-maçonnerie, responsable à ses yeux de cette sentence inique.

En même temps que cette nouvelle, la "Ville de Pernambuco" avait amené à Loango trois religieuses de Saint-Joseph, victimes malheureusement toutes trois de l'épidémie de typhus qui s'était déclarée à bord après l'escale de Dakar. Moins atteinte ou plus résistante, la Soeur Firminie s'en remettrait, pensait le docteur ; mais il n'avait guère d'espoir pour les Soeurs Odile et Moïse. Il exigeait le licenciement immédiat des écolières.

"Que vont-elles devenir, s'attristait l'évêque ? Quelle terrible épreuve ! Neuf religieuses rappelées à Dieu en moins de quatorze ans ! Certaines n'avaient pas même vingt ans ! Si les deux Soeurs disparaissent, j'y verrai un signe de la Providence : je comprendrai que j'ai été téméraire en

les appelant ici, elles repartiront toutes en France. Nous adopterons le système de Linzolo : il est beaucoup mieux adapté au pays. Que sont devenues la plupart de toutes les filles sorties de chez les Soeurs ? A quoi leur a-t-il servi d'avoir été formées à l'euro péenne, de savoir le français, d'apprendre à coudre et à broder ?"

Comme le craignait le docteur, la Soeur Odile succombe le 20 juin, et la Soeur Moïse le 2 juillet. Les Soeurs de Saint-Joseph quitteront donc le Congo. Monseigneur communique sa décision à la Révérende Mère Saint-Prix, supérieure de Loango. Pour permettre à la Soeur Jacob de fermer sa mission et de venir de Buanza, et à la Soeur Firminie de reprendre des forces, il est alors décidé que la Père Saint-Prix embarquera sur la "Ville de Maranhao", le 20 août, en compagnie des Soeurs Odette et Marie-Paul, tandis que les Soeurs Rose, Firminie et Jacob ne quitteront Loango que le 23 septembre.

Le 9 juillet, nouvelle surprise à Loango : le Père Derouet arrive inopinément de Buanza. Une bilieuse l'a mis à deux doigts de la mort. Chacun a jugé à Buanza qu'un repos à la côte lui était indispensable.

- J'avais justement l'intention de vous appeler, lui dit l'évêque en l'accueillant. Je l'aurais même fait dès le début de la saison sèche si une mauvaise plaie au pied ne m'avait empêché de partir visiter les missions de l'intérieur. L'absence des Pères Schmitt et James exigeait d'ailleurs ma présence ici. Donc, vous ne remplacerez pendant ma tournée, et ensuite je vous garderai. Avec la nomination du Père Zimmermann à Linzolo, le Père Kieffer est seul à Buanza avec l'abbé Kanba, mais cela ne durera pas : il recevra l'abbé Janault. Maintenant, j'ai hâte de partir. Figurez-vous que le Père Boulenc veut faire faire les confirmations par M^{gr} Augouard ! Il ne manquerait plus que cela ! Plusieurs de ses grands écoliers le quittent en septembre. Or ils n'ont pas été confirmés : "Si vous ne pouvez venir avant leur départ, m'écrit-il, puis-je les conduire à Brazzaville, ou demander à M^{gr} Augouard de venir les confirmer à Linzolo ?" Voyez-vous cela ! M^{gr} Augouard confirmant à Linzolo ! Lui qui désire tant annexer Linzolo ! Quelle bonne aubaine ! Rome et la maison-mère l'apprendraient aussitôt et en déduiraient normalement qu'on a enfin compris à Loango que Linzolo doit dépendre de Brazzaville.

VOYAGES A L'INTERIEUR

A Boudianga, première étape du voyage, l'évêque trouve les Pères Moulin et Duclos installés dans une petite maison en pierres et briques sèches.

L'école n'a guère prospéré. Les Bakougnis n'en voient pas l'utilité, explique le Père Moulin. Mais il a remédié à ce dédain pour l'école en embauchant comme petits ouvriers de nombreux jeunes garçons. Ceux-ci assistent tous les jours au catéchisme. Et leur satisfaction est si grande d'être devenus catéchumènes que, s'ils reviennent au village, ils envoient leurs petits camarades à la mission.

- Cette propagande spontanée est d'autant plus heureuse, confie le Père Moulin à l'évêque, que le Père Duclos n'a pas la santé du Père Garnier. Il ne supporte pas la nourriture indigène, et encore moins l'eau grésylée,

même coupée de vin. Incapable de faire de longues tournées, il en profite pour étudier la langue bakougni. Un dictionnaire et un catéchisme sont déjà en chantier. Vous aurez dix enfants à confirmer, conclut-il, avant de parler du procès qu'à l'avance il estime perdu. La C.P.K.N. l'emportera encore en cour de cassation. Et cela, pour deux raisons : parce que le gouvernement a voulu les sociétés concessionnaires et leur a donné en toute propriété le terrain qu'elles ont demandé ; il ne peut donc en même temps affirmer que le même terrain appartient aussi aux villages africains ; et parce que le contrat passé avec les chefs africains n'a pas été avalisé par l'administration : bonne occasion pour le gouvernement de nous faire comprendre que nous avons eu tort d'aller de l'avant en nous passant de lui.

- Là n'est pas la question, répond l'évêque manifestement vexé.

M^{gr} Le Roy l'a fort bien compris. Toutes les difficultés viennent uniquement de la mauvaise foi de la C.P.K.N. et de la franc-maçonnerie de Libreville. A Paris, le conseil d'administration de la C.P.K.N. est présidé par un certain M. Cravoisier à qui M^{gr} Le Roy, sur ma demande, est allé parler de l'affaire. M. Cravoisier a d'abord proposé que nous rachetions à sa société le terrain de Boudianga. Il devait cependant soumettre sa proposition au prochain conseil. Après la réunion, il n'était plus question d'achat, mais de location du terrain.

Et voyez leur machiavélisme : la C.P.K.N. se réservait le droit de nous confisquer la mission, sans la moindre compensation si un de nos hommes était surpris faisant du commerce. Vous voyez le traquenard ! On tend un piège à l'un de nos hommes ; on le pousse à faire du commerce, à notre insu, évidemment ; puis on le prend en flagrant délit. Il ne reste plus qu'à jouir de notre travail, à s'installer dans notre nid. M^{gr} Le Roy, que ces Messieurs avaient pris pour un gamin facile à berner, n'a pas caché son indignation à M. Cravoisier. Du coup, il est question d'un autre arrangement dont les lettres de Paris ne me donnent pas le détail. Elles insistent surtout sur la nécessité de garder le calme, de ne pas rendre le mal pour le mal, mais au contraire de fournir toute l'aide possible aux agents de la C.P.K.N., si l'occasion s'en présente.

- De Paris, c'est facile à dire, bougonne le Père Moulin.

- Vous me disiez que M. Timon, de l'Ougomo, vous était favorable, qu'il vous offrait de vous installer à Moutamba ?

- J'ai changé d'avis, Monseigneur : Moutamba est en plein pays des Batsangis, que les Bayakas et les Bassoundis craignent et fuient comme la peste. --- Installés chez les Batsangis, jamais un Yaka ou un Soundi n'aura le courage de venir nous y trouver. D'ailleurs, si M. Dewitte est un pirate et M. Henrion un Bismarck, M. Timon ne vaut guère mieux. En juillet dernier, il est venu chez nous en compagnie de l'administrateur, M. Dumonet. C'était à qui dirait le plus de mal des agents de la C.P.K.N., dont l'attitude envers Boudianga, estimaient ces Messieurs, était inqualifiable. La C.P.K.N. allait au devant d'un échec certain. Mais quand je demandais à M. Dumonet d'interdire à M. Dewitte de confisquer notre pirogue, il se déroba immédiatement, alléguant qu'il n'en avait pas le pouvoir, comme si un administrateur n'est pas là pour faire respecter la libre circulation sur les cours d'eaux et sur les pistes. En nous quittant, savez-vous où ces Messieurs se sont rendus ? Directement chez M. Dewitte, avec qui ils ont festoyé durant quarante-huit heures.

On assure d'ailleurs que la C.P.K.N. et l'Ougomo sont deux sociétés soeurs. Quelle confiance accorder à ces gens-là ? Ils ne respectent même pas le pavillon français : M. Henrion a enlevé celui qui flottait sur le village de Mandki, son principal centre, nous a dit M. Dumonet, et l'a rem-

placé par le pavillon de sa compagnie. On pouvait s'y attendre de la part d'un ancien fonctionnaire belge. Ses agents l'ont imité. Quant à M. Timon, il se déclare très satisfait de ses affaires. Mais pourquoi voit-on ses caravanes, payées à prix d'or, descendre sur Loango les mains presque toujours vides ? Et pourquoi laisse-t-il ses agents mourir de faim ?

- Peut-être, comme le demande M^{gr} Le Roy, pour que vous ayez l'occasion de les aider !

Sur la route de Buanza, l'évêque est effrayé par le nombre de villages abandonnés.

- Ce pays était si peuplé lorsque nous nous y sommes installés, dit-il au Père Kieffer. Quel changement depuis ! Le Père Derouet m'en avait bien parlé. Mais je pensais qu'il exagérait.

- La mort de Buanza a commencé avec la fin des caravanes. La maladie du sommeil nous achève.

- J'ai rencontré de pauvres sommeilleux en chemin. On les abandonne à l'écart des villages, dans un semblant de case qui ne les abrite guère de la pluie et du froid. Pas bien loin d'ici, nous avons aperçu une pauvre femme dont tous les os saillaient sous sa peau racornie. Elle était couchée sous une sorte d'avant-toit tout percé. A côté d'elle, quelques morceaux de manioc, deux ou trois gargoulettes ébréchées, une pipe au milieu de charbons éparpillés. De ses yeux éteints, elle nous regardait sans paraître nous voir. Je me suis approché avec Athanase, qui lui a parlé du Bon Dieu. Était-elle chrétienne ou non ? Personne n'était là pour nous le dire. Elle-même en était incapable. Je l'ai baptisée sous condition, et lui ai donné ensuite l'absolution et l'extrême-onction. Pauvre femme ! Avant de partir le cœur serré, nous avons rallumé son feu et lui avons laissé un peu de tabac, quelques provisions et de l'eau dans ses gargoulettes.

- Près de la mission, quatre villages ont été anéantis en moins de trois ans par le sommeil. Dans peu de temps, la tribu des Diadis aura cessé d'exister. L'internat a été décimé. Il me serait facile de remplir les vides, puisqu'à la saison de la chasse on m'offre, presque chaque jour, des garçons contre de la poudre et du plomb. J'ai toujours refusé, en pensant aux reproches que vous faisiez M. de Brazza. Mais j'avais le cœur gros : d'autres, sans doute, achèteront ces enfants et n'en feront certainement pas des chrétiens.

- Laissez M. de Brazza et ses reproches. Son successeur n'entre pas dans ces raisonnements subtils. Et si on vous présente des enfants, n'hésitez pas à les libérer de l'esclavage et à vous en charger, à condition du moins qu'ils soient aptes à entrer à l'internat. Et le ministère ?

- Le Père Derouet a pu vous en parler. Les constructions étant terminées, nous avons exploré notre vaste secteur. Le Père a ouvert trois centres importants : Nazareth de Kimbakouba, au pied du massif minier des Dianga, à deux heures de marche d'ici ; nous y avons dix-huit fervents catéchumènes. Saint-Antoine de Kisouadi, gros village de deux cent trente cases, en pleine tribu Camba, sur l'ancienne piste des caravanes. Vous vous souvenez de son chef Nfoumou Ngondo, qui accueillait toujours l'ort bien nos porteurs : il est mort empoisonné. Son successeur est tout aussi accueillant. Les vingt-deux catéchumènes sont très réguliers. Enfin, à Saint-Maurice de Nguidi, à une petite journée de marche au nord, chez Nfoumou Mousounda, le roi des Bembes, c'est un missionnaire qu'il faudrait, et non un catéchiste, tant la population

est nombreuse. Les dix-sept élèves de l'école ont déjà appris, en six mois, la moitié de leur catéchisme. Malheureusement, l'engagement de nos catéchistes Loangos touche à sa fin, et je doute fort qu'ils le renouvellent. Par qui les remplacer ? Nos grands écoliers sont encore trop jeunes.

- Le Père Derouet n'a pas perdu son temps ! A vous de maintenir cet élan et de le développer.

- C'est bien mon intention. Mais pourquoi nous avoir enlevé le Père Derouet et l'abbé Gaspard, sans compter, en décembre dernier, le Père Zimmermann ? Le Frère Euphrase est pris par la cuisine, la basse-cour, le jardin ; l'abbé Kampo par les internes et l'enseignement religieux des ouvriers ; et moi par le travail manuel, l'économet et la vie de la paroisse. Ni l'abbé, ni moi ne pouvons nous éloigner en brousse. Il nous faudrait un autre Père.

- J'y ai pensé. Je vous enverrai l'abbé Jamault dès son ordination.

A Linzolo aussi, l'évêque constate les progrès du ministère :

- Si auparavant, lui dit le Père Boulenc en l'accueillant, on fuyait parfois quand nous approchions, maintenant les jeunes nous déclarent ouvertement qu'ils ne croient plus aux fétiches. Nos dix catéchistes font du bon travail. Ils viennent ici chaque dimanche, entourés de dix, quinze ou vingt de leurs ouailles. S'ils sont trop éloignés, ils arrivent dès le samedi soir. Les registres vous diront que nous avons déjà fait plus de cent cinquante baptêmes dans l'année.

- Vous commencez à récolter ce que vos prédécesseurs ont semé. C'est un encouragement dans la tâche qui reste dure. Comme d'habitude, je visiterai la mission, les écoles, les plantations, puis nous parlerons.

Le surlendemain, l'évêque convoque chez lui les Pères Boulenc et Zimmermann. Après avoir promis d'envoyer un Frère menuisier qui dotera la nouvelle église des meubles indispensables, et redit sa satisfaction devant les succès croissants du ministère :

- Tout n'est malheureusement pas parfait à Linzolo, constate-t-il. Il semblerait tout d'abord que cette mission ignore la lourde charge que ses dettes imposent au vicariat. Dans votre commande annuelle de ravitaillement, vous osez demander des pruneaux, des confitures, des pommes tapées et d'autres friandises. Etes-vous, oui ou non, des religieux ? Vu la fertilité de votre sol, vous n'auriez même pas dû commander les deux sacs de riz. De plus, vous avez vendu, en me le cachant, votre excédent de haricots et, au lieu de payer vos dettes avec cette somme, vous vous êtes empressés de la dépenser en achat de viande. Toutes les autres missions réunies en consomment moins que vous. Voulez-vous donc la ruine du vicariat ?

- Nullement, Monseigneur, intervient sèchement le Père Boulenc. Permettez-moi de vous dire que celui qui vous a parlé de nos achats de viande vous a méchamment trompé. Que Linzolo soit en dette, ce n'est malheureusement que trop vrai ! Avec vous, je le déplore. Mais soyez sincère et dites-nous si c'est de notre faute ? Lorsqu'à la fin de 1895 vous m'avez chargé de cette mission, je l'ai trouvée grevée d'un passif de dix mille francs, dû en très grande partie au prix élevé des transports, couverts de façon dérisoire par les deux cents francs ajoutés à l'allocation annuelle que vous nous versez par missionnaire. Je dis bien : de façon dérisoire, puisque, l'an dernier seulement, nous avons dû dépenser quatre mille trois cent quatre-vingt-six francs

pour les transports. Or, Monseigneur, malgré cette lourde charge, nous avons, chaque année, diminué la dette de Linzolo, qui passa à 6.333 francs en 1896, à 5.576 francs en 1897, à 4.417 francs en 1898, à 3.292 en 1899, qui en est à 2.022 francs cette année. Et si, l'an dernier, nous avions reçu, comme les années précédentes, les allocations de l'oeuvre anti-esclavagiste pour nos soixante-et-onze enfants rachetés, nous aurions maintenant un avoir en procure. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi cette somme n'a pas figuré sur nos comptes. Peu avant son départ à Boudianga, le Père Duclos m'a, en effet, écrit que cette allocation nous était accordée.

Pour la question des haricots, nous avons eu, grâce à Dieu, l'an dernier, une récolte largement excédentaire. Cet excédent, nous l'avons vendu à Brazzaville, c'est exact. Une partie - minime - de cet argent nous a servi à acheter un peu de viande pour nos enfants, c'est encore exact. Mais ce qu'on ne vous a pas dit - cela figure cependant dans les comptes -, c'est qu'avec la plus grande partie de cette somme nous avons acheté des barrettes de laiton pour le troc. Que voulez-vous, Monseigneur ! malgré nos réclamations, vous ne nous envoyez de Loango que des étoffes dont on ne veut pas ici. Comment acheter aux villageois ce dont nous avons besoin, avec des marchandises qu'ils refusent ? A nous, donc, de nous procurer la contre-partie qu'ils acceptent. Il est faux d'affirmer que Linzolo achète plus de viande que toutes les autres missions réunies. Nos livres vous prouvent même que cette année nous avons moins dépensé en cette matière que les années précédentes. Et je dépenserais encore moins si je pouvais procurer à mes enfants du poisson de Mossamedes. J'ai connu une mission de votre vicariat où, en plus du poisson sec de Mossamedes, on faisait venir d'Europe, chaque mois, une tonne et demie de riz et une tonne de haricots. Je n'invente rien : les chiffres ont été publiés dans le "Lys de Saint Joseph".

- Peste, mon Père ! Même devant moi, vous attaquez Loango ! C'est la manie de Linzolo. Je voulais vous en parler : je ne veux pas de ces critiques perpétuelles que vous répétez ici, après les avoir entendues pas bien loin.

- Qui donc a encore pu vous raconter que nous passons notre temps à critiquer Loango ? Nous avons autre chose à faire ! S'il nous arrive parfois d'évoquer les avantages de la côte, nous savons que cette médaille a son revers. En visitant hier nos villages chrétiens qui vous apparaissent si propres, si peuplés d'enfants, si empressés autour de nous, n'est-ce pas vous-même qui avez déclaré que vos villages de Loango ne les valaient pas ? Quant à prétendre que la mission de Brazzaville favorise chez nous un état d'esprit critique, croyez-vous, Monseigneur, que les Pères de Brazzaville soient toujours eux-mêmes contents des directives qu'ils reçoivent de leur chef ?

- A propos de Brazzaville, j'ai entendu dire, Père Zimmermann, que vous y partez pour un oui ou pour un non et que la maison hollandaise de M. Gresshoff, et surtout la compagnie des messageries fluviales, vous intéressent beaucoup plus que la mission et vous retiennent souvent tard dans la nuit. M^{GR} Augouard lui-même m'a plusieurs fois écrit le mauvais effet que vous produisez sur la population de Brazzaville. Vous ne pourrez pas prétendre, cette fois, qu'il s'agit d'un racontar d'Africains. Il se demande où vous passez la nuit, après avoir veillé si tard chez vos amis européens. Ici même, lorsque vous recevez des étrangers, vous êtes, paraît-il, toujours prêt à bavarder, à plaisanter, à rire et même à vous amuser comme un gamin avec eux. Etes-vous religieux missionnaire, oui ou non ?

- Lorsque je vais à Brazzaville, Monseigneur, c'est d'abord toujours

sur l'ordre de mon supérieur, et pour les besoins de la mission, dont le ravitaillement nous vient, selon vos désirs, par la maison hollandaise. Et le Père Boulenc vous dira combien souvent la maison hollandaise nous appelle pour les déclarations en douane, le contrôle des charges, etc... Dois-je refuser de m'occuper des intérêts de Linzolo ? Si, à Mpila, M. Gresshoff aime profiter de mes passages pour réunir à sa table ses agents et ses amis, où est le mal ? Vous connaissez suffisamment ce Monsieur pour savoir que, chez lui, tout se passe toujours très correctement. Je reconnais cependant qu'un de ses fidèles invités se comporte régulièrement assez mal ; il vide les fonds de bouteilles, et même nos verres, si nous n'y veillons pas ; et, lorsqu'il a trop bu, il jette les bouteilles vides à la tête des boys et les pourchasse armé d'un solide gourdin, en poussant des cris farouches. Mais il faut vous dire que ce triste individu n'est autre que le chimpanzé de M. Gresshoff. Lui, sans aucun doute, ne pense qu'à rire et à s'amuser et à prendre la vie du bon côté.

La compagnie des messageries fluviales me reçoit aussi volontiers : pourquoi ? Parce que son personnel sort des Chantiers de la Manche, dont le centre est Dieppe. Or vous n'ignorez pas, Monseigneur, que je suis dieppois. Parfois, ces braves gens me retiennent à manger le soir. S'il fait clair de lune, j'aime faire dans la fraîcheur de la nuit les vingt-cinq kilomètres qui séparent Linzolo de Brazzaville, ou, du moins, atteindre notre école du Djoué. C'est autant de gagné sur l'étape du lendemain. Et nous évitons la mauvaise influence de la mission voisine...

Que mes allures scandalisent la population de Brazzaville, c'est-à-dire l'administrateur et ses sous-fifres, le docteur de l'hôpital, ces Messieurs Tréchet, en perpétuelle bagarre avec M^{re} Augouard, et les agents des huit ou dix maisons de commerce de la place, si vraiment je les scandalise, c'est d'un scandale pharisaïque. L'administrateur de Brazzaville ferait mieux de se demander si c'est ou non un scandale de dépenser soixante-dix mille francs à clôturer un jardin, seize mille francs à construire une salle des fêtes et dix-huit mille francs pour une installation électrique qui n'a jamais marché et ne marchera jamais. D'autres dépenses sembleraient plus urgentes et plus nécessaires au bien général. Ces chiffres ne sont nullement fantaisistes. Parlez-en à M^{re} Augouard. Par charité chrétienne, je préfère ne pas vous parler de la conduite des agents de commerce que je scandalise...

Quant à m'amuser ici comme un gamin, je vois de qui vous tenez ce précieux renseignement. Ce brave Kola, avec qui le Frère Jérémie et moi faisons l'école, a vite compris que sa fatuité m'agace, que je trouve pour le moins curieux de la part d'un auxiliaire de la mission de se pavaner chaque jour, en plein soleil, vêtu d'une chemise de fin lin, d'un tricot fourré, d'un pantalon et d'une veste achetés au "décrochez-moi-ça", et coiffé d'un casque surmonté d'un superbe cimier bleu. Qu'il soit vexé de constater qu'au lieu d'admirer son déguisement je le trouve ridicule, qu'il se venge en essayant de vous indisposer contre moi, je trouve cela normal. Mais, Monseigneur, que vous acceptiez comme paroles d'Evangile ses calomnies, permettez-moi de vous le dire, je ne le trouve pas normal, ni guère encourageant. D'après vous, je m'amuse donc comme un gamin à enseigner B, A, BA, à longueur de journées à vingt ou vingt-cinq petits négroillons qui, une fois devenus grands et sachant lire et écrire, se soucieront de nous comme de leur premier pagne et n'auront plus qu'un but dans leur vie : gagner le plus d'argent possible et par n'importe quel moyen... Je m'amuse à étudier pendant un an la langue Vili à Loango, pendant huit mois la langue Bembe à Buanza, pendant combien de temps

la langue Lari ici... ? Je m'amuse à gagner la fièvre en catéchisant les villages de la brousse... Je m'amuse à obliger mon estomac à manger de la chikouangue et à boire de l'eau grésylée... Je m'amuse...

- Peste, mon Père, ne vous emballez pas ! Je suis votre évêque. Et mon premier devoir consiste à rappeler à mes missionnaires leurs obligations, à les maintenir dans le droit chemin. J'ai entendu vos explications et je les accepte, sauf une : celle concernant Kola, votre auxiliaire. Vous n'avez pas à être agacé, ou du moins à manifester votre agacement en le voyant si empressé à copier, même en les exagérant, les façons européennes. Il est normal que le noir désire imiter l'européen. Il est normal qu'il se figure être un véritable européen en portant notre costume et en prenant nos façons extérieures - et qu'il soit moins tenté par la pratique des vertus chrétiennes dont les européens ne donnent guère l'exemple. Pourquoi eux aussi ne se figureraient-ils pas que l'habit fait le moine ? Il est si facile de porter un costume, et si difficile de vivre chrétiennement. Soyez charitable, mon cher Père, envers et malgré tout. C'est le seul moyen de réaliser notre tâche et de guider vers Dieu ceux dont Il nous a confié la responsabilité. Voici, mes Pères, ce que j'avais à vous dire. Nous irons demain rendre visite à M^{gr} Augouard.

- Monseigneur, la plaie que vous aviez à Loango s'est de nouveau ouverte. Nous n'avons pas de tipoye. Vous ne supporterez pas la route à pied.

- Je monterai votre âne Sultan.

PREMIERS SIGNES DU DECLIN

Le 14 décembre, Monseigneur revenait épuisé de sa tournée de trois mois dans l'intérieur. Le manque de force et sa plaie au pied l'avaient obligé, pour la première fois, à utiliser la chaise à porteurs, s'il ne se traînait pas appuyé sur le bras robuste de son boy, Athanase Mavungu.

Effrayé de le voir arriver harassé, les traits tirés et souvent crispés, le buste fréquemment agité de tremblements convulsifs, le Père Derouet propose d'appeler le docteur.

- Pour qui me prenez-vous, répond-il vivement ? Suis-je un malade ou un vieillard ? Laissez votre docteur où il se trouve. Je sais mieux que lui ce que j'ai à faire. Vous viendrez demain me mettre au courant des événements survenus durant mon absence.

Le lendemain, l'évêque ne paraît guère reposé. Et comme le Père lui en fait la remarque :

- Travaillons tant que nous sommes en vie, se contente-t-il de répondre, selon son habitude. Nous nous reposerons durant l'éternité.

- Une bien triste nouvelle, commence le Père : à Sette-Cama, le Frère Auxène a perdu la main gauche en pêchant à la dynamite.

- Cela devait arriver. Combien de fois lui ai-je dit qu'il commettait des imprudences ! Il souriait et continuait. Pauvre Frère ! De naissance, il a déjà la main droite atrophiée. Que s'est-il donc passé ?

- Le Père Koffel l'avait envoyé se reposer quelques jours chez son ami M. Addo. Au cours d'une partie de pêche, une cartouche de dynamite lui a éclaté dans la main. On a pu le ramener tout de suite à Ngaley, puis l'embar-

quer pour Libreville, où le docteur a dû lui sectionner la main à l'articulation du poignet.

- Il était si précieux à Sette-Cama.

- Le Père Koffel vous supplie de ne lui adresser aucun blâme et de lui permettre de reprendre son poste d'instituteur à son retour de convalescence. Telle qu'elle est, écrit-il, sa main droite lui permet d'assurer son travail à l'école et à l'intérieur de la mission. Le Frère est très aimé à Sette-Cama. Son accident y a provoqué la consternation générale, et tous les Européens, de l'administrateur aux commerçants anglais, ont rédigé et signé la supplique que voici. Elle demande de leur rendre le Frère après sa guérison.

A l'égard du Père Murard, les lettres du Père Koffel sont moins enthousiastes ; il semble même écrire parfois : lui ou moi à Ngaley.

- Je sais, je sais... Voilà deux missionnaires excellents tous les deux ; malheureusement, nullement faits pour vivre ensemble. S'il faut les séparer, j'enlèverai le Père Koffel : la brousse de Ngaley a trop besoin du Père Murard. Mais où trouver un autre supérieur ?

- Vers la mi-septembre, M. Lemaire, commissaire général par intérim, a débarqué à Loango.

- Est-il venu jusqu'ici ?

- Oui, Monseigneur. Nous l'avons reçu de notre mieux. Un écolier lui a lu le traditionnel compliment, auquel il a répondu par quelques mots d'encouragement et l'octroi du traditionnel jour de congé.

- Quelle impression ?

- Apparence très aimable. Beaucoup de compliments, en particulier pour notre troupeau de douze bêtes à cornes : "C'est le premier effort sérieux que je trouve dans le pays en vue de lui procurer de la viande fraîche", nous a-t-il avoué. Nous avons beaucoup parlé du dépeuplement du territoire. Le commissaire général apparaît décidé à arrêter le mouvement d'émigration ; mais pourra-t-il faire cesser la maladie du sommeil ?

En France, écrit le Père Le Mintier, revenu à Mayoumba, le gouvernement nous est de plus en plus hostile. La loi sur l'enseignement va passer, et les Sociétés religieuses n'auront plus droit d'exister légalement. En fait de moteur à pétrole, il n'a rien trouvé qui soit au point à l'Exposition Universelle.

Pour terminer, une lettre de M. Henrion propose une solution au conflit concernant Boudianga. Il cesserait toute opposition à deux conditions : Nous reconnaissons que le terrain appartenait à sa compagnie, et nous prenons l'engagement de n'utiliser que sa voie du Bas-Kouilou. Ceci, précise-t-il, pour empêcher nos porteurs de faire de la contrebande à ses dépens. En contrepartie, il offre d'acheminer gracieusement nos charges, sinon jusqu'à Boudianga, du moins jusqu'à Mandji, ou même Makabana.

- Laissons Paris décider si oui ou non Boudianga appartient à la C.P.K.N. : je ne veux pas engager l'avenir et renoncer pour toujours à la route des caravanes. Si néanmoins il veut bien faire transporter nos charges par le Bas-Kouilou, j'aurais tort de refuser ses services. Je lui répondrai dans ce sens.

LE CHEF DE LA DOUANE ET LES ECOLIERES DE LOANGO

Au soir de la fête de l'Epiphanie, les nouvelles lampes à acétylène que Monseigneur vient de recevoir de France éclairent de leur vive lumière le

réfectoire de la mission. Les murs et les poutres du plafond ont été tapissés de feuilles de palmiers ; la brise de mer agite les folioles et fait danser sur le mur des reflets d'ombre.

En ce début de l'an nouveau 1901, Monseigneur a convié à sa table l'administrateur, le chef de poste, le docteur, les principaux chefs de service : milice, douane, poste et télégraphe, et aussi M. Timon, le directeur de l'Ougomo. Après le repas, le Père Marichelle étrenne devant eux sa récente lanterne magique, en projetant des vues en couleurs sur la France, que chacun trouve superbes.

Quatre jours après cette petite réception, le gardien de la mission des Soeurs, où travaillent les écolières durant la journée, accourt à la mission. Il veut parler d'urgence à Monseigneur.

- Qu'y a-t-il donc, mon brave Benoît, demande l'évêque, lui voyant la mine soucieuse et mécontente.

- Monseigneur, deux blancs sont venus quand les filles faisaient la couture. Ils sont entrés dans la classe pour regarder les filles et parler avec elles, et rire avec elles. Après, ils ont commencé à jouer avec elles, à leur dire de venir avec eux. Madame Marie-Claire m'a appelé. Je leur ai dit que, ici, ce n'était pas chez eux, qu'ils devaient partir. Ils m'ont dit : "Tais-toi. Voilà dix francs, va chez toi." Je n'ai pas pris l'argent et j'ai dit aux filles : "La couture est finie. Descendez au village Saint-Benoît avec Madame Marie-Claire." Les blancs ne voulaient pas. Ils essayaient de partir chacun avec une interne. Mais je les ai empêchés. Et toutes les filles sont descendues au village avec Madame Marie-Claire.

- C'est très bien, Benoît. Tu connais ces Messieurs ?

- Oui, Monseigneur. C'est le commandant de la douane et celui qui travaille avec lui.

- Je te remercie, Benoît. Tu as bien fait ton travail.

Une enquête menée auprès de Madame Marie-Claire et des écolières confirme les déclarations du gardien.

- Dire qu'il y a quatre jours il mangeait à notre table ! murmure le Père Derouet en revenant d'interroger les enfants.

- Je lui écris immédiatement ce que je pense de sa conduite.

- Il se vengera sur le Père Frankoual qui a souvent à faire à lui.

- Puis-je me taire devant un tel événement ? Sommes-nous des chiens muets incapables de défendre le troupeau qui nous est confié ?

Huit jours plus tard, le directeur de la douane trouvait un excellent prétexte pour se venger.

Un bateau portugais débarquait cinquante-deux sacs de poissons séchés destinés à la mission. N'en ayant commandé que cinquante, le Père Frankoual avait porté ce chiffre sur sa déclaration.

"Fraude caractérisée, assortie d'un vol, ricana le directeur qui s'était empressé de convoquer le Père Frankoual. Pourquoi vouloir faire croire à votre vendeur de Mossamedes que le franc vaut trois cent cinquante réis

alors qu'il n'en vaut que deux cent cinquante. Et on joue au gardien de la moralité !"

Le Père Frankoual eut beau expliquer qu'il lui était impossible de prévoir que cinquante-deux sacs seraient descendus du bateau, alors qu'il n'en avait commandé que cinquante. Il eut beau demander la preuve que le franc était brusquement tombé à deux cent cinquante réis. Le directeur et son adjoint, appelé pour savourer leur vengeance en commun, ne répondaient que par monosyllabes ironiques ou sourires méprisants. Et pendant trois jours, ils prirent un malin plaisir à faire monter en plein soleil le Père dans leurs bureaux, sous prétexte de déclarations incomplètes ou mal rédigées, avant de lui infliger une amende.

Tout cela contrariait l'évêque, dont les crispations du visage et des mains devenaient de plus en plus fréquentes et les exigences méticuleuses.

DE PLUS EN PLUS EXIGEANT

Simple missionnaire, il avait toujours considéré l'économie comme une vertu majeure. "Vous regardez par dessus vos lunettes pour ne pas les user", lui prétendait en riant le Père Augouard à Landana. L'âge avait développé son goût des petits calculs, des petits bénéfices, des petits profits. Il se plaint maintenant fréquemment de ne pas trouver cette vertu d'économie chez ses missionnaires.

Le Père Kieffer demande d'aller se reposer en France : "Veuillez, lui répond-il le 22 janvier 1901, à ce que la maladie du pays ne s'implante pas à Buanza. Cette maladie se répand de plus en plus parmi mes missionnaires. Quand on se fait missionnaire, c'est pour vivre et mourir dans sa mission. En parlant pour les missions, on quitte son pays sans retour, sans regard en arrière. Souvenez-vous de la femme de Loth. A quoi peut être bonne une statue de sel ? Quel bien peut faire dans sa mission celui qui regarde le pays qu'il a quitté ?"

On dépense beaucoup trop à Sette-Cama, que dirige maintenant le Père Derouet : "Cela ne peut continuer de la sorte". Il exige le renvoi des ouvriers. "Je puis vous assurer, répond le Père, que nous faisons fort peu de dépenses. Nous congédierons les ouvriers, mais après Pâques seulement, puisque ce sont des Varamas venus ici exprès pour faire leur première communion. C'est d'ailleurs vous-même qui avez autorisé le Père Murard à les embaucher. Nous nous contenterons aussi pour les tournées de quatre rameurs, bien qu'à mon avis ce chiffre soit insuffisant. Tous les jours, les parents de nos écoliers viennent nous demander des cadeaux. Comme nous refusons, on nous fait une réputation d'avarice incomparable. Heureusement, M. Gadou, le chef de poste, a énergiquement soutenu notre point de vue."

Ce qui, de l'avis du Père Derouet, constitue une source de dépenses bien inutiles, c'est l'excès, fixé par l'évêque lui-même, de bons points distribués aux internes : "Nous en donnons dans nos missions beaucoup plus qu'on en donne en France dans les écoles primaires. Pour la distribution des prix, leur somme monte à quatre-vingt-dix francs. Il y a eu des années où on arrivait à un total de cent cinquante francs et plus. Je vois là une dépense,

sinon à supprimer, du moins à restreindre considérablement, surtout lorsqu'il s'agit des Isidorien qui sont déjà payés au mois."

Pour terminer, il fait part d'une confidence du chef de poste de Sette-Cama : un relèvement des tarifs douaniers serait à prévoir à partir d'avril 1902. "Ils seraient augmentés, prévoit-on, de trente pour cent pour les marchandises étrangères et de dix pour cent pour les marchandises françaises. Il n'y aura plus de Bassin Conventionnel du Congo. La distinction de la ligne de 2° 30 aura cessé d'exister. Nous serons donc soumis au régime douanier du Gabon." En conclusion, le Père suggère de commander sans tarder un stock important de marchandises courantes.

Il y a de nouveau pléthore de haricots à Linzolo, pourquoi donc acheter de la viande, demande l'évêque au responsable de la cuisine, le Frère Jérémie, qui lui répond avec un certain humour : "Vous dites, Monseigneur, qu'il est prouvé aujourd'hui que les haricots nourrissent mieux que la viande. D'accord. Mais cela ne signifie pas qu'il ne faut plus désormais manger que des haricots et qu'une ration de viande ou de poisson soit nuisible, si on peut se la procurer. Le but qu'il s'agit d'atteindre, c'est de diminuer les dépenses. Je crois, Monseigneur, que vous avez pu vous convaincre que j'ai toujours poursuivi ce but si désiré."

Enfin, le Père Le Mintier, en date du 29 juillet 1901 : "Vous nous dites, Monseigneur, de veiller sur nos dépenses et de nous suffire à nous-mêmes. Que dépensons-nous ? Un peu de graisse, d'huile, de vin, et c'est tout. La mission, avec les quelques ressources de la Propagation de la Foi et de la Sainte Enfance, entretient donc cinq Européens, deux cents Africains, dix-huit catéchistes, et crée et entretient une plantation industrielle. Vous ajoutez : il n'est pas suffisant que vos fonds se maintiennent, ils devraient s'augmenter. Je prétends, moi, qu'ils augmentent. Pour le prouver, il faut des chiffres, et j'en donne. Veuillez prendre les comptes de Mayoumba. Cherchez au 1^{er} octobre 1899 ; vous trouverez à notre avoir 15.214 francs. Prenez maintenant au 30 juin 1901, vous trouverez à notre avoir 24.901 francs. Faites la soustraction et vous trouverez que, malgré nos charges qui sont le triple de celles des autres stations, notre avoir s'est augmenté de 9.686 francs. Malgré cela, vous nous faites le même reproche qu'à Sette-Cama qui, dites-vous, a dépensé ses 12.000 francs d'économies. Oh, Monseigneur, je ne puis croire que vous parliez sérieusement ! En tout cas, je ne prends pas vos paroles au sérieux. Ce n'est pas sans un grand étonnement que j'ai lu, dans le compte-rendu de votre dernière visite, que nous allons à la ruine, quand nous avons fait 9.686 francs d'économies, malgré toutes nos charges, en vingt-et-un mois. NON, Monseigneur, je vous en prie, ne venez pas à Mayoumba avec des idées préconçues, car le bien des oeuvres en souffre."

Les missionnaires aussi souffraient de ces reproches. Et ils en souffraient d'autant plus qu'ils avaient parfois à reprocher à leur évêque de réaliser des petits profits à leurs dépens.

"Autrefois, réclame le Père Boulenc, Loango ne faisait pas payer les divers imprimés. Et j'ai été très étonné de voir dans le dernier compte deux cents consécration au Sacré-Coeur, imprimés en langue fiote. A deux francs cinquante-cinq le tout, c'est un peu cher, d'autant plus que nous n'avons pas

deux cents chrétiens sachant lire et que je n'ai jamais demandé qu'on nous envoyât ces imprimés. Puis, on nous fait maintenant payer les timbres de votre correspondance avec Linzolo. Nous serons donc obligés de diminuer notre correspondance avec vous. Les petits ruisseaux font les grandes rivières. C'est la première fois que je vois figurer sur nos comptes le prix de vos timbres, et même d'une lettre que vous avez dû écrire pour nous à M. Gresshoff."

Et un mois plus tard : "Je vois figurer dans les comptes une caisse de perles noires dont on ne veut pas à Boudianga. Si vous avez bonne mémoire, rappelez-vous, Monseigneur, que vous m'aviez offert cette caisse de perles lors de votre séjour à Linzolo : 'Ces perles ne passent pas à Boudianga, m'aviez-vous dit, les voulez-vous ? Je vous les enverrai si elles peuvent payer le transport. Cela débarrasserait le magasin.' Or ces perles ne passent que pour presque rien à Linzolo. J'en retirerai le prix du transport, peut-être, mais pas le prix d'achat que pourtant vous me facturez. Même chose pour la caravane n° 112, fournie par Maïa, qui m'a apporté sept ballots de tissus de petite largeur qui ne passent pas à Linzolo. Je l'ai déjà écrit plusieurs fois. D'où viennent ces tissus ? Qui les a commandés ? Voilà donc encore plusieurs centaines de francs que Loango nous fait dépenser inutilement ! Pour remettre Linzolo à flots, il faudrait un supérieur actif et débrouillard. Je n'ai guère ces qualités, puisque vous me trouvez endormi."

Et Mayoumba : "Vous trouvez que les Chargeurs ont pris trop cher en demandant huit francs cinquante pour la caisse que vous nous avez expédiée. Mais vous, vous nous demandez trois francs cinquante pour le transport de cette même caisse de la mission de Loango à bord. Lequel est le plus cher des deux ? A ce tarif, je serais en droit aussi de vous demander le même prix pour les chats que nous vous avons expédiés à Loango. Mais jamais je ne ferai cela... Je trouve vos syllabaires bien cher pour une si mauvaise impression : les fautes pullulent."

A Boudianga, le Père Moulin et le Père Duclos, qui est couvert de plaies et de crow-crows depuis son arrivée, ne se plaignent pas, bien qu'ils avouent être dans une situation des plus précaires, et "réduits à manger les perroquets et tout ce qui se présente devant le fusil, qui est notre seule ressource. Pas de graines : donc, pas de légumes." Ils renvoient à Loango le jeune Frère africain Célestin : "Il va partir emportant tout un stock de réclamations et de griefs contre tout et tous. Il est très bien ici, dit-il, mais on lui en veut. Voilà sa thèse. En réalité, lui et les autres ne se font pas dans les missions de l'intérieur. Pourquoi ? Est-ce parce qu'à l'intérieur on leur en veut ? Je ne le crois pas. La raison, me semble-t-il, la voici : à Loango et à Mayoumba, tous les jours ils ont des exercices spirituels, des conférences ; mais, tous les jours aussi, ils ont leurs trois repas bien fournis. En tous temps, même les vigiles, les quatre-temps et le carême, poisson excellent. Souvent, ils ont de la viande. La chikouangue, le manioc, le riz, cela ne manque pas. L'habillement est complet. Sont-ils malades : on leur donne des remèdes d'Europe. Mais, s'ils sont envoyés dans l'intérieur, à Boudianga, par exemple, plus de manioc, plus de chikouangue, plus de riz, plus d'iodoforme, plus de salicylate pour dégonfler les veines, plus de viande, sinon la vulgaire viande de singe qu'ils méprisent. Sur vingt-sept litres de vin de messe annoncés dans le dernier envoi, nous n'avons reçu que dix-sept litres. Coulage ? Il ne nous reste que cinq petites bouteilles. S'il ne nous en arrive pas avant un mois, nous allons être obligés de ne plus dire la messe."

CHAPITRE XXIV

LE CREFUSCULE

Sur place, l'évêque du Congo exigeait de ses missionnaires la plus stricte économie ; hors du Congo, il s'adressait à tous ceux dont il pouvait espérer des secours. L'Alliance Française propage l'influence de la France à l'étranger : il lui fait aussitôt savoir que, sur son territoire, il est seul, par ses écoles, à enseigner la langue française, à lutter contre l'influence anglaise, très sensible encore par son commerce, dans les alentours de Sette-Cama en particulier, et contre l'influence portugaise, prépondérante au sud, du côté de Pointe-Noire et de Massabe. Il sollicite du matériel scolaire et deux cents francs par an pour chacun de ses trente-et-un instituteurs-catéchistes.

- Je fais remarquer à ces Messieurs, confie-t-il au Père Frankoual, son procureur, que je ne leur demande rien pour nos six Pères et nos six Frères instituteurs, européens et africains, et qu'en taxant les marchandises destinées à nos cinq cent dix-sept internes, l'administration nous reprend, et au delà, les subsides qu'elle nous accorde.

- Leur parlez-vous de notre prochaine mission de Pointe-Noire ?

- Oui. Mais prochaine, c'est beaucoup dire. Depuis février, M. Aubert ne donne à ma demande de concession que des réponses évasives. Et comme nous ne pouvons plus passer par les chefs africains...

Au début de l'année, était descendu de Buanza, en même temps que le Père Derouet, l'abbé Gaspard d'Oliveira. Fils d'un commerçant portugais et d'une femme de Malimbe, il avait été confié très jeune, ainsi que son frère Albert, au Père Duparquet, alors supérieur de Landana. Tous deux avaient suivi M^{re} Carrie à Loango et parcouru avec succès le cycle complet des études du petit séminaire. C'est lui qui, en 1893, alors clerc tonsuré, avait exposé en latin, devant le duc d'Uzès, la thèse philosophique sur l'origine des idées. Minoré en 1896, ainsi que son frère, ils avaient, peu après, commencé à douter, tous deux, de leur vocation. Et, tandis qu'Albert s'engageait au service d'un commerçant belge de Boma, lui étudiait sa vocation en secondant les Pères à Mayoumba, puis à Buanza, où il avait instruit et baptisé près de deux cents moribonds. Si, à Buanza, sa vocation s'était affirmée, sa santé s'était compromise. Ordonné sous-diacre à Loango le 20 janvier, on avait dû, aussitôt après, l'envoyer se reposer à Landana, son pays natal.

En juin, parvenait à Buanza la nouvelle de son décès.

- Monseigneur met encore cette mort au compte de Buanza, ronchonne le Père Kieffer, en l'annonçant au Père Koffel. Que dira-t-il lorsqu'il apprendra que nos Babembes, lassés d'être volés par Lassies et Ngoma, nos ouvriers Loango, les ont empoisonnés ?

- Est-ce empoisonnement ou maladie du sommeil ?

- Les deux peut-être ! Monseigneur ne prétend-il pas que le poison

peut provoquer la maladie du sommeil que peuvent guérir - toujours selon lui - dix gouttes de ~~crésyl~~ dans un verre d'eau, matin, midi et soir !

- Merci ! Il faut un estomac comme le sien pour supporter pareil traitement !

- ... dont, à vrai dire, il n'est pas entièrement satisfait, puisqu'il l'a expérimenté sans succès, m'écrit-il, sur des Loangos revenus malades de l'intérieur. Il n'est pas non plus satisfait de la lettre que le Frère Euphrase lui a écrite en revenant de Boudianga. Il avait trouvé la mission très insalubre, lorsqu'il y mena les dix petits esclaves que Monseigneur nous avait demandé de procurer à leur internat. Elle est entourée de quatorze marécages, nous avait-il raconté à son retour, et située dans un pays désertique et pauvre. Ses impressions, il les avait confiées toutes crues à Monseigneur.

- Qu'a répondu Monseigneur ?

- Que les quatorze marécages n'existent que dans l'imagination du Frère, qu'il est prouvé que la fièvre n'est pas due aux miasmes dégagés par les marais, mais, selon un professeur de Bordeaux, un certain docteur Le Dantec, à un parasite, appelé hématozoaire, qui se nourrit aux dépens des globules rouges et que propage un moustique de l'espèce anophèle.

- C'est possible. Mais un marécage est certainement favorable à l'éclosion de ces moustiques.

- Il affirme aussi que le Père Duclos se porte beaucoup mieux à Boudianga qu'à Loango, et que les Pères y trouvent toute la viande fraîche qu'ils désirent. En acceptant de racheter des esclaves pour Boudianga, nous nous sommes attirés son mécontentement, car, paraît-il, trois de ces enfants sont somnoleux et j'aurais dû m'en rendre compte : "Quand on fait quelque chose pour rendre service, m'écrit-il, il faut toujours le faire très bien. Autrement, tout en ayant l'air de rendre service, on est souvent plus nuisible qu'utile. C'est votre devoir et votre honneur." Evidemment, nous avons payé les enfants trop cher : un tonnelet de poudre pour un enfant, c'est exagéré, estime-t-il. Du moins, il annonce un prochain ravitaillement en Guinée. C'est heureux, car l'achat de ces petits a vidé notre magasin. Il veut bien, pour terminer, nous féliciter du nombre de nos baptêmes à Pâques et du succès de nos écoles rurales.

- Le catéchisme babembe sortira-t-il bientôt des presses de Loango ?

- Ne m'en parlez pas ! Monseigneur a jugé bon de refondre tout mon manuscrit, ou plutôt de confier ce travail à l'abbé Gaspard. Connaissait-il le babembe mieux que moi ? Quoi qu'il en soit, en parcourant les premières épreuves, je n'ai plus reconnu mon oeuvre. La terminaison IRI des verbes au passé est devenue UA. Des mots vilis remplacent d'authentiques mots babembe, en déformant parfois le sens de la phrase. Par exemple, j'avais traduit le mot "vertu" par l'expression babembe "bonne chose de l'âme". Monseigneur n'est pas satisfait de cette traduction et y substitue un mot vili qui, en vili, signifie "vertu", mais qui, en babembe, signifie "avarice de l'âme". Il a aussi complètement modifié ma façon d'orthographier la langue babembe, parce que, dit-il, contraire aux habitudes de son vicariat. Or cette orthographe, je l'ai héritée du Père Derouet, qui la tient de M^{gr} Le Roy et du P. Sacleux, mondialement reconnus comme des spécialistes de la langue bantoue. Il prétend tout connaître mieux que n'importe qui, et dans n'importe quel domaine. Le plus fort, c'est que, m'écrit-il, je dois m'estimer heureux de ces corrections, sans lesquelles je n'aurais pas été fier de mon catéchisme. Or je pense précisément tout le contraire, et je le lui dirai !

VISITE DE L'ADMINISTRATEUR FOURNEAU

En juin, M. Fourneau, ancien administrateur de Loango, venait à l'improviste surprendre Monseigneur.

- Je descends à Massabe délimiter la frontière franco-portugaise, annonce-t-il. Il est temps de savoir où elle passe exactement.

- Si le gouvernement n'avait pas été tellement timide jadis, nous aurions le Congo comme frontière. Mais, puisque nous sommes déjà incapables d'administrer ce que nous avons...

- Comment cela, Monseigneur ?

- Tout l'actuel Congo n'est-il pas confié à une quarantaine de sociétés concessionnaires ?

- Vous ne leur semblez pas favorable !

- Pas le moins du monde !

- Excusez-moi, Monseigneur : j'oubliais vos difficultés avec la C.P.K.N. !

- Mon procès ne dicte en rien mon jugement. Que je le gagne ou que je le perde, nous resterons à Boudianga. Si je le perds, je comprendrai simplement que Paris considère comme parfaitement légal de voler leurs terres aux Africains et de les donner à d'autres. C'est tout.

- Permettez, Monseigneur. Il n'est pas du tout question de voler leurs terres aux Africains et de les donner à d'autres. Il s'agit de mettre en valeur des terres que les Africains se montrent incapables d'exploiter eux-mêmes. Pour mettre en valeur un territoire, il faut y investir des capitaux. Le gouvernement les obtient, ces capitaux, en créant les sociétés concessionnaires. Est-ce un vol ? Est-ce une injustice ? Ou au contraire, un moyen très efficace de remplir le devoir qui incombe à l'humanité de faire fructifier la terre dont elle dispose ? Il ne s'agit nullement de prendre en Afrique la place des Africains. La France nous suffit. Le Français peut, vous le savez mieux que quiconque, user au Congo et au Gabon les années de sa jeunesse, il n'y fait pas souche ; il peut, en usant sa santé, et souvent en y laissant sa vie, faire germer les richesses de l'Afrique, richesses en nature et en hommes, qui dorment depuis toujours ; il ne peut faire de l'Afrique une colonie de peuplement. Notre effort épuisant profite autant à l'Africain qu'à l'Européen. Ne les formons-nous pas au travail ? Ne leur montrons-nous pas les avantages qui résultent du travail ? Ne se montrent-ils pas si friands de ces avantages que vous les voyez accourir en foule là où on leur donne du travail ?

- Tout cela est très vrai. Mais ce que je dis, c'est que les sociétés concessionnaires n'assureront pas la prospérité de l'Afrique. Elles en extraieront quelques richesses : de quoi satisfaire les actionnaires de Paris, de quoi obtenir leur gratitude pour ceux qui travaillent sur place. On dépensera le moins possible, on gagnera le plus possible. Le commerçant n'est pas un philanthrope. Qui paiera en définitive ? L'Afrique et l'Africain.

- Un cahier des charges est imposé à ces sociétés.

- Je sais. Mais il est bien léger, ce cahier des charges ? Qu'y figure-t-il, à part la création de routes ? Et qu'ont-elles fait comme routes ? Je ne sais... Ce que je sais, c'est qu'elles interdisent certaines routes, ouvertes depuis toujours et reliant directement un point à un autre, par exemple Loango-Boudianga, et qu'elles imposent - l'administration favorisant ou consentant - l'emploi d'un unique chemin agréé par elles. Et cela, sous peine de confiscation des pirogues. Les habitudes des villages sont bouleversées.

- Les salaires perçus par les travailleurs y amèneront aisance et bien-être.

- J'en doute. L'Africain n'est pas formé à l'économie. Il dépense immédiatement tout ce qu'il gagne, et même plus... en bagatelles et en alcool. Les sociétés le savent, qui s'empressent d'ouvrir, à deux pas du bureau où l'ouvrier touche son salaire, leurs magasins aux étalages fascinants. Beaucoup travaillent d'ailleurs à des centaines de kilomètres de leur village, voire au Gabon, au Congo belge et au Cameroun. Que de maris abandonnent pour toujours femmes et enfants ! On prétend même que le gouvernement touche, parfois, une prime de cent francs pour toute personne qui accepte de s'expatrier. On prétend aussi que la petite guerre a commencé entre concessions rivales - et, parfois, au sein d'une société. Des agents isolés et plus ou moins affamés se seraient révoltés contre leurs chefs. Et les sociétés de la côte ou commandant le passage des fleuves et des communications paralyseraient le trafic des concessions de l'intérieur. Ce qui est sûr, c'est qu'elles vidant nos écoles et débauchent nos catéchistes, avec la complicité de l'administration. Sans école et sans écoliers, un pays retourne obligatoirement à la sauvagerie.

- Peut-être avez-vous raison, Monseigneur. M. de Brazza condamne, lui aussi, la politique actuelle du gouvernement du Congo. J'avoue que moi-même je perds parfois confiance.

LE CAS TRÉCHOT

En exprimant son emertume à M. Fourneau, M^{re} Carrie pensait en particulier à son école de Mayoumba que décimaient M. Vergnes et M. Thibault, et à la mission de Loango où élèves, employés et ouvriers étaient l'enjeu de surenchères non dissimulées. Il ne se doutait pas que, quelques semaines plus tard, il aurait à affronter, pour la même raison, une des principales maisons françaises de la place, celle des quatre frères Tréchet.

Tout en affichant des sentiments très peu favorables à la mission, les Tréchet y puisaient, sans la moindre vergogne, le personnel nécessaire à leurs nombreuses factoreries. En septembre, l'évêque estima qu'ils exagéraient.

- Qu'ils débauchent nos meilleurs éléments, nous n'y pouvons rien, confia-t-il au Père Frankoual venu l'entretenir de ce sujet. Nos garçons sont libres de se laisser tenter par un gain supérieur. Notre seule tristesse est de penser que, hors de chez nous, ils oublieront à peu près tous les principes qu'ils ont appris. Mais les Tréchet semblent prendre un malin plaisir à s'attaquer à nos foyers chrétiens et à les désorganiser. L'an dernier, ils ont emmené Mathieu Magnanga et Césaire Nzamba. Et, depuis un an, femmes et petits enfants vivent dans la misère et ne savent ce que sont devenus leur mari et leur père. Maintenant, ils s'en prennent à Vincent Poati, André Kikaia et Antoine Bikedi. Eux aussi vont abandonner leur jeune femme, et Bikedi son petit bébé, puisqu'ils seront envoyés à Brazzaville, voire dans la Sangha. Comment ont-ils pu signer un pareil contrat ?

- Ces Messieurs s'y prennent toujours de la même façon. Ils se montrent extrêmement aimables avec ces garçons, qu'ils invitent chez eux sous un prétexte ou sous un autre ; ils les font boire verre après verre, les plaignent de trouver auprès de nous si peu de compréhension et des salaires si faibles, s'émerveillent de voir en eux tant de compétence, leur font miroiter

les avantages et les salaires élevés de leurs propres employés et, quand ils jugent que le fruit est mûr, ils leur proposent de signer un contrat, d'un air très détaché, comme s'ils voulaient leur rendre service et leur permettre d'utiliser enfin leurs éminentes qualités. Grisés par ces belles paroles, et aussi par la boisson, ces petits sots se voient déjà promus aux plus hautes destinées et signent d'un cœur débordant de joie le papier qu'on leur présente - et qui ne fixe même pas le salaire qu'ils toucheront et le lieu où ils seront envoyés. Poati fait exception à cette règle, puisqu'il n'a rien signé : il s'est contenté de donner un consentement verbal ; malheureusement, notre nouveau résident, M. Deleschaux, assistait en témoin à la scène.

- Que Kikaia et Bikedi se soient laissés prendre à ce jeu, je le comprends un peu ! Mais, de la part de Poati, je n'en reviens pas.

- Lui non plus, d'ailleurs. Il n'a donné son nom qu'entraîné par l'exemple des autres, m'a-t-il dit. Comprenant aussitôt sa bêtise, il est allé, dès le surlendemain, retirer son consentement. M. Tréchot lui a répondu qu'une parole donnée était une parole donnée, surtout en présence de l'administrateur résident. Poati n'a pas hésité : il est monté au poste trouver M. Deleschaux. Ce dernier l'a renvoyé au commissaire de police qui, sans doute mis au courant par M. Tréchot, l'a copieusement injurié, avant même de le laisser parler, le traitant de menteur, de sale jésuite et de sale curé. Sortant assez abasourdi du commissariat, Vincent rencontre, comme par hasard, M. Tréchot qui lui demande s'il a enfin compris qu'il doit respecter son engagement. Et, comme Vincent lui répond qu'avant de s'engager avec lui il était depuis longtemps engagé avec l'évêque, l'autre lui sort une bordée d'injures contre la mission et lui promet de le faire saisir par un milicien s'il ne vient pas de lui-même.

- Et Kikaia et Bikedi ?

- Eux continuent à vouloir nous quitter, et leur foyer, pour suivre Tréchot.

- Pourquoi donc ce Tréchot tient-il donc tant à Vincent ? Envoyez-moi Poati. Je l'accompagnerai chez le résident, s'il veut vraiment demeurer avec nous.

Devant l'évêque, l'administrateur se fait plus doux. Il reconnaît que Poati est parfaitement libre de conserver son engagement avec la mission. L'affaire semblait donc terminée, et Vincent avait repris son travail de maître à l'école lorsque, trois jours plus tard, un milicien vient à la mission le chercher.

- Tu as le papier de l'administrateur ? lui demande Monseigneur.

- Pas de moukande.

- Alors, retourne au poste.

- M. Tréchot a entrepris M. Deleschaux, annonce l'évêque au Père Frankoual. Ils manigancent quelque chose contre Vincent. Ils sont capables de s'en emparer par la force. Conseillez-lui d'aller avec sa femme coucher cette nuit chez des amis.

De fait, durant la nuit suivante, des manoeuvres de M. Tréchot forcent la porte de l'instituteur. Ne le trouvant pas, ils reviennent dans la matinée et réussissent à s'emparer de sa femme. Mais, ses cris ameutant le village Saint-Benoît, les habitants accourent, dégagent la femme, se saisissent des deux envoyés et les amènent triomphalement à l'évêque. Devant lui, ils se déclarent piroguiers de l'administration.

- Qui vous a commandé de prendre la femme de Poati ?
- Le chef du drapeau.
- Montrez-moi sa moukande.
- Il n'a pas donné.
- Enfermez-moi ces deux bonshommes, décide l'évêque. Et, au Père Frankoual : Je signale le fait à l'administrateur et lui demande qui autorise les Tréchet à troubler la paix et la sécurité du village chrétien le jour et la nuit.

La réponse ne tarde pas. Elle est sèche.

"Vous vous êtes mis gravement en tort en arrêtant deux agents de l'administration locale et en les empêchant de remplir leur mission, écrit M. Deleschaux. Je vous somme de les relâcher immédiatement, et j'en réfère à Libreville."

- Puisqu'il en réfère à Libreville, déclare l'évêque au Père Frankoual, j'en ferai autant. Des piroguiers sans mandat et sans uniforme ne sont pas, à ma connaissance, des agents de l'administration. Vincent, qui était orphelin, nous a été confié, il y a dix ans, par son oncle, mort depuis plusieurs années. Je suis donc en quelque sorte son tuteur. Avant de s'engager avec Tréchet, il aurait fallu que Vincent soit libre. Or il a un contrat avec nous, puisqu'il travaille à la mission depuis trois ans, moyennant salaire. Vincent l'a si bien compris qu'il est allé très rapidement retirer son consentement. Peut-on d'ailleurs appeler contrat un oui exprimé, même devant un administrateur, sans que l'intéressé connaisse le montant de son salaire, ce qu'on attend de lui et où il sera envoyé ? Savez-vous qu'il devait tout d'abord porter de Loango à Brazzaville une charge de bouteilles de vin, avec, à la clé, une amende de quinze francs par bouteille cassée. Je dirai aussi que de pareils contrats sont anti-sociaux, qu'ils rappellent le temps de l'esclavage et sont indignes de l'oeuvre civilisatrice de la France. On verra qui gagnera à Libreville. Ma lettre expédiée au chef du service judiciaire, je partirai visiter Mayoumba et Sette-Cama.

- Ne craignez-vous pas que l'administrateur profite de votre absence pour faire arrêter Poati ?

- Une affaire soumise à Libreville est obligatoirement laissée dans le statu quo. Au lieu d'aider les commerçants à nous ennuyer, ces Messieurs de l'administration feraient beaucoup mieux de lutter contre l'émigration qui dépeuple nos régions, d'empêcher les empoisonnements par la Nkassa qui se multiplient et de s'efforcer de lutter contre la maladie du sommeil.

SETTE-CAMA ET MAYOUMBA

L'évêque avait hâte de revoir le Frère Auxène et de se rendre compte des services qu'il pouvait encore rendre. Ne se plaignait-il pas, depuis son accident, d'être sujet à de fréquents malaises qui l'empêchaient de faire la classe ?

"Le mal est surtout moral, confie le Père Derouet à l'évêque. Le Frère ne se fait pas à l'idée d'avoir perdu sa main. Il y penserait moins s'il faisait régulièrement l'école. Je tiens pourtant à le garder. Sa présence est nécessaire ici où l'un de nous est très souvent absent."

L'évêque trouvait précisément que les deux Pères étaient trop souvent absents. Supérieur, le Père Derouet se devait davantage à la mission même. Il lui en fait la remarque.

Le missionnaire se défend :

- Mes absences sont toujours très courtes. Les Pahouins de l'intérieur viennent maintenant à la côte. C'est une véritable invasion. Je n'ai jamais rencontré une race aussi intéressante, aussi vigoureuse, aussi énergique. Ces Pahouins savent ce qu'ils veulent. Ils ne craignent pas leur peine. Ils ne sont pas toujours commodes, c'est vrai. Ce n'est pas toujours facile de leur faire entendre raison. Mais eux ne vous racontent pas de boniments, ne vous font pas de belles promesses, jamais tenues. Par contre, s'ils estiment que vous vous êtes montré injuste à leur égard, méfiez-vous. Je vous raconterai plus tard leur dernier coup du 14 juillet. Nous avons créé pour eux, au village d'Assonga, à trois heures de pirogue, une école et un centre catéchistique. Enfants et adultes y viennent nombreux. Le catéchiste est sérieux, quoique un peu âpre au gain, comme tout bon Pahouin. Je me suis réservé la surveillance de ce poste et la visite des villages pahouins proches de chez nous ; le Père Murard conserve les Varamas et les Baloubous.

- Père Murard, êtes-vous satisfait de votre dernière tournée, au mois de juin, chez les Varamas ?

- Pas autant que j'aurais voulu, car le temps m'a manqué. J'aurais préféré partir dès le mois de mai, comme je vous l'avais demandé. Dix-neuf jours ne suffisent pas pour visiter tous ces lointains villages... Notre catéchiste Souza nous a malheureusement quittés, après d'excellents débuts, puisque l'an dernier il avait parfaitement préparé au baptême une dizaine d'écoliers. A son centre de Mamanina, j'ai trouvé une école complètement délabrée, au toit semblable à une passoire. Dix enfants, au lieu de vingt l'an dernier, n'y savaient absolument rien. Souza ne faisait plus le catéchisme, ne mettait plus les pieds dans les villages environnants et, donc, laissait les moribonds mourir sans baptême. J'ai compris la raison de cette soudaine volte-face lorsque les gens m'ont mené à sa nouvelle maison : un vrai palais, agrémenté de larges vérandas sur trois côtés, une grande pièce servant de factorerie. Du coup, Souza m'a annoncé qu'il nous rendait ses galons de catéchiste et travaillait pour un commerçant.

- Un de plus ! Que deviendra ce centre ?

- Nous y placerons un autre catéchiste et nous continuerons. Si Souza nous quitte, la population nous demeure très fidèle. Les chefs réclament la mission promise par les Pères Herpe et Levadou, alors qu'ils ne veulent pas des commerçants européens. La maison Hatton et Cookson en sait quelque chose. Je suis revenu à Ngaley avec trois nouveaux écoliers, c'est-à-dire tout ce que pouvait contenir ma petite pirogue de quatre rameurs.

- Votre nouveau catéchisme Varama vous est certainement très utile.

- C'est un beau travail, dont je vous remercie, Monseigneur. Dans mon manuscrit, j'avais rendu certains mots, comme par exemple "péché", par le terme français qu'ils utilisent, et tels qu'ils l'utilisent, c'est-à-dire déformés par leur prononciation. Vous les avez malheureusement remplacés par des mots vilis qu'ils n'emploient pas.

- Sans doute. Mais le Vili est tout de même plus proche du Varama que le français.

- Indiscutablement. Seulement, il arrive ceci que, parfois, un mot

vili a un sens aussi en Varama, mais un sens différent. Ainsi, "Sumu", traduction vili du mot "péché", signifie en Varama quelque chose qu'on ne peut nommer honnêtement en public. Ce terme figure maintenant dans mon catéchisme varama. Vous avez aussi complètement modifié mon orthographe, qui est pourtant celle du Père Derouet.

- Parce que le Père Derouet est officier d'académie, le voilà infaillible dans l'orthographe fiote !

- Mon pauvre titre d'officier d'académie n'est pour rien dans l'affaire, croyez-le bien, Monseigneur. Je ne suis pas plus infaillible en fiote qu'en d'autres domaines. J'ai simplement éclairé ma lanterne auprès de gens dont la compétence en langues africaines est universellement reconnue. Le Père Sacleux me l'écrivait encore récemment. Notre orthographe est celle de tous les africanisants actuels.

- Ce n'est pas celle de mon vicariat, et je n'en veux pas trente-six. Vous n'avez pas à aller prendre vos directives auprès du Père Sacleux. Dans mon vicariat, quand l'évêque parle, personne ne l'écoute. Mais il suffit qu'un évêque d'un diocèse voisin, ou n'importe quel petit personnage lointain, émette n'importe quelle opinion pour qu'aussitôt ses paroles soient vénéérées comme paroles d'Evangile. Le bien ne peut sortir de pareille anarchie. Père Murard, vous adopterez, comme mes autres missionnaires, l'orthographe fiote du vicariat. Je pense avoir au moins autant d'expérience et de connaissance africaines qu'un MGR Le Roy, qu'un jeune Père Sacleux et que tous vos africanisants. Parlez-moi plutôt de vos Baloumbous.

- Leur accueil est de plus en plus favorable, grâce en bonne partie à leur excellent catéchiste. Le vieux chef Tsandi Koumba commence à s'intéresser à la religion. Le seul point noir, c'est le temps perdu à naviguer d'un village à l'autre, d'une île à l'autre.

- Il vous faudrait aussi un petit moteur. L'ex-Frère Dominique est-il revenu à de meilleurs sentiments ?

- Après nous avoir quittés comme tant d'autres, attiré par le mirage du commerce, il nous seconde maintenant très efficacement dans le grand centre vili de Yengue. De leur côté, les Pahouins de Sette-Cama sont aussi fort bien servis. Leur catéchiste est un garçon intelligent, courageux, dévoué, très zélé, peut-être même trop, car dans les bagarres on est sûr de le voir au premier rang. Et vous savez si les Pahouins aiment la bagarre. Le 14 juillet, ils trouvèrent moyen de se quereller avec les miliciens du poste qui réussirent à s'emparer de leur chef et à le mettre en prison. Pendant la nuit suivante, grande agitation chez tous les Pahouins des environs. Au petit jour, une masse de guerriers en grand costume débouchent au pas de course dans Sette-Cama, brandissant sagaies et fusils et criant qu'ils vont étrangler tous les blancs. La maison Deves est envahie et, avant qu'on ait compris ce qui arrive, son agent général, M. Merlet, est capturé et emmené dans la forêt. "Nous le relâcherons, déclarent les Pahouins, lorsqu'on nous aura rendu notre chef". L'administrateur jugea prudent de céder, et la chaloupe du poste reconduisit le chef à son village et ramena M. Merlet.

- Etes-vous en bons termes avec eux ?

- Ils savent que nous ne cherchons qu'à leur faire du bien. Mais, pour cette raison, ils voudraient qu'en toute occasion nous intervenions en leur faveur auprès de l'administration - qui ne les voit pas d'un très bon oeil puisqu'ils refusent obstinément de payer l'impôt. Ce n'est pas notre rôle, sauf dans certains cas exceptionnels.

- Avez-vous entendu dire que la maison Deves serait bientôt en liquidation ?

- Pas de façon explicite. Nous savons seulement que beaucoup de ses employés européens sont partis pour ne plus revenir et que M. Vergnes tourne beaucoup en ce moment autour de cette maison. Mais ce ne sont que des indices.

A Mayoumba, Monseigneur visite le séminaire, le postulat des Frères, et félicite le Frère Hildevert, lauréat au dernier concours agricole de Libreville. Puis le Père Garnier l'entretient des succès de son ministère.

- Une croix se dresse maintenant au centre de la plupart des villages qui s'étendent de Konkwati à Nyanga, et le drapeau du Sacré-Coeur flotte au-dessus de la case de chacun de nos catéchistes. On peut dire que, de Konkwati à Nyanga, l'ensemble de la population sait ce qu'il faut faire et croire pour aller au ciel. Au delà de Mayoumba, trois catéchistes évangélisent les principaux centres de la plaine Baloumbou et nous en avons deux chez les Bayakas. Ils ont déjà baptisé environ trois cents moribonds et enseignent le catéchisme à plus d'un millier de catéchumènes, dont au moins cent cinquante se montrent très assidus.

- Viennent-ils régulièrement aux offices du dimanche ?

- Le Père Garnier, coupe le Père Le Mintier, estime que les villages situés à une demi-journée de la mission sont dispensés de l'assistance à la messe. Je me demande pourquoi, vu qu'ils sont capables, pour n'importe quel motif ou prétexte, de se rendre dans des villages distants de quatre à cinq jours de marche.

- En effet.

- Il ne s'agit pas seulement d'une question de distance, répond le Père Garnier, mais aussi d'une question de calendrier. Nos villages vivent encore selon le calendrier fiote, dont la semaine ne compte que trois jours de travail, suivis d'un jour de repos. De sorte qu'ils ne savent jamais quand tombe notre dimanche. J'ai beau essayer, durant les tournées, de leur faire adopter notre semaine, ils reviennent tout de suite à leurs habitudes. Je ne peux tout de même pas les obliger à porter au cou un calendrier à effeuiller chaque jour, ni à faire trois jours de marche pour venir nous demander quand arrive le dimanche !

- Qui vous parle de pareilles extravagances ? Vos catéchistes connaissent notre calendrier. Qu'ils vous amènent, au moins un dimanche par mois, les chrétiens et les catéchumènes de leurs villages situés à plus d'une demi-journée de marche.

- A propos de l'abstinence, intervient encore le Père Le Mintier, nous ne sommes pas d'accord non plus. Le Père Garnier dispense pratiquement tous ses chrétiens de la loi de l'abstinence, sous prétexte qu'en brousse on ne trouve que de la viande et qu'il ne faut pas la laisser pourrir.

- Nos gens ne sont pas tellement bien nourris, réplique le Père Garnier. Je n'ai pas le courage de leur interdire de manger de la viande, lorsqu'ils ont réussi à s'en procurer.

- Vous n'acceptez donc pas pour vos chrétiens les exigences que les païens s'imposent depuis toujours. Les sorciers peuvent leur interdire de manger telle ou telle espèce de viande, et ils se soumettent scrupuleusement à cette prescription. Mais vous, Père Garnier, vous estimez que, durant le carême, vos chrétiens n'ont pas à observer les lois générales de l'Eglise concernant un précepte semblable. Où allons-nous ? Quelle formation chrétienne donnez-vous à votre jeune chrétienté ? Qui vous dit qu'il faut laisser pourrir la viande ? Si vraiment cette viande ne peut attendre jusqu'au lendemain,

qui leur interdit de la vendre ou de la donner à des païens à charge de revanche ? Ce n'est pas en laissant vos chrétiens manquer au précepte dominical et à celui de la mortification chrétienne que vous bâtirez une Eglise sur le roc. Que ceci soit bien compris ! Père Le Mintier, avez-vous trouvé un bon moteur pour vos pirogues ?

- Pas encore, Monseigneur. J'écarte tout d'abord le modèle "Ali-cante" dont vous m'avez envoyé le prospectus. Ceci, pour deux raisons. Parce que son moteur fonctionne non à la benzine, mais au pétrole. Or les moteurs à pétrole sont extrêmement délicats ; il faut les démonter et les nettoyer tous les soirs. Et parce que, surtout, ce moteur ne développe que la force d'un cheval-vapeur. Or pour remonter le courant de nos lagunes qui est de quatre noeuds, il nous faut un moteur d'au moins quatre chevaux. J'ai mieux avec le moteur "Abeille", et surtout avec le Propulseur Universel qui se monte sur n'importe quelle embarcation. Cependant, M. Vergnes, qui possède deux de ces Propulseurs n'en a rien obtenu jusqu'à présent : la bougie du premier n'a jamais voulu fonctionner ; quand au deuxième, il l'a alimenté avec du pétrole, au lieu de l'alcool à 90° qui est prescrit. Lorsque j'aurai trouvé le moteur idéal, j'agirai selon vos désirs, en partageant avec Sette-Cama les dix mille francs reçus pour l'achat d'une embarcation à moteur.

- Avez-vous entendu dire que M. Vergnes reprendrait la concession Deves ?

- Oui, Monseigneur. Comme aussi la concession Isambert du Fernand-Vaz. Elles seraient toutes deux en liquidation. Pourtant, M. Vergnes me disait récemment que sa propre société se trouvait dans la période des vaches maigres. Comprenez qui pourra !

- Toutes ces concessions vont mourir les unes après les autres. M^{ET} Augouard l'a prévu dès le début, et aussi, paraît-il, M. de Brazza. M. Fourneau, qui dans son for interne semble du même avis, me l'a confié récemment.

- Que devient-il, votre ancien compagnon ?

- Toujours selon M. Fourneau, il attend les événements, soit à Paris, soit dans sa propriété d'Afrique du Nord. C'est la patience personnifiée ! A la suite de l'arrêté ministériel qui a mis fin à sa carrière coloniale, il a laissé passer l'orage ; mais, ces derniers temps, il a envoyé un long rapport au Ministère de la Marine, dont il dépend toujours. Il y répondait aux attaques portées contre lui, particulièrement contre sa gestion financière. A la suite de quoi, et peut-être des événements actuels, un revirement se serait, paraît-il, produit en sa faveur.

A propos de finance, je n'accepte pas le prix exorbitant d'achat et de transport des deux dernières pirogues fournies à Loango. Vous étiez beaucoup plus raisonnable, il y a quelques années, lorsque vous nous cédiez une pirogue pour douze francs.

- Je me doutais qu'au lieu de remerciements, j'allais encore recevoir des reproches ! Prix exorbitant d'achat. Peut-on comparer les deux envois ? La pirogue à douze francs était minuscule et son prix exceptionnellement au-dessous du tarif normal : je vous l'avais signalé. Vous en avez profité : tant mieux. Mais peut-on exiger pareil avantage à tout coup ? Quant au transport, il fut bien inférieur à vos propres prévisions. Vous pensiez, m'écriviez-vous, qu'il vous reviendrait à cent francs. Or le commandant Warnaele n'a demandé que vingt-cinq francs de Mayoumba à Loango, et je n'ai dépensé que quinze francs pour amener les pirogues à la plage et les hisser à bord. Si, à propos de finance, quelqu'un doit se plaindre, ce serait plutôt moi : ne vous avais-je pas demandé, dans une récente commande, deux lampes "phares" neuves ? Même

au réfectoire, nous n'avons que des lampes-tempête. Or qu'avons-nous reçu ? Des vieilleries dont Loango se débarrasse : deux lampes usagées que tous nos efforts n'ont jamais réussi à faire fonctionner. Je vous les renverrai, et je pense bien qu'elles ne figureront pas sur nos comptes.

- A Loango, elles fonctionnaient très bien. Vous ne savez pas vous en servir, c'est tout. Je vous les allumerai ce soir.

LES GRANDES COMMANDES DE MONSEIGNEUR

De retour, Monseigneur apprend avec satisfaction que le palabre de Vincent Poati est terminé : Libreville a donné tort à M. Tréchet et au résident.

- M. Deleschaux nous quitterait avant janvier, ajoute le P. Frankoual.

- Ces Messieurs ne font que passer. A peine connaissent-ils leur territoire et leurs hommes, qu'ils partent ailleurs. Quel travail sérieux réaliser dans de pareilles conditions ? Depuis Dolisie en 1883, j'en suis à mon vingt-huitième résident. Plusieurs, il est vrai, ne furent qu'interimaires. Si M. Deleschaux nous quitte en janvier, il aura administré Loango et ses dépendances six mois ; son prédécesseur, M. Couzinet, est resté quatre mois ; M. Aubert, quinze mois, mais coupés par un intérim.

- Comme la Cour d'Appel, la Cour de Cassation a déclaré que, n'étant pas revêtu des signatures des prétendus vendeurs, l'acte de vente du terrain de Boudianga n'est pas susceptible de faire loi. Autrement dit, nous n'avons pas acheté le terrain aux Africains. Le jugement élude le point essentiel et évite de décider si, oui ou non, les Africains jouissent du droit de propriété dans leurs réserves. "A supposer, déclare-t-il, que d'anciens occupants eussent des droits à faire valoir sur les immeubles dont il s'agit, ledit chef de la mission ne justifiait d'aucune qualité personnelle pour exercer ces droits en leurs lieu et place". A la suite de quoi, M. Henrion s'est montré bon prince. Il nous prie de demeurer sur place.

- Plaisante justice qui exige que des illettrés signent des contrats, et qui soutient que l'acheteur prend indûment la place du vendeur !

- Nouvelle plus réjouissante : Linzolo annonce deux cent dix baptêmes dans l'année.

- Ce qui nous fait une chrétienté de deux mille six cents baptisés. Mais qu'est-ce en face des deux ou trois millions de païens du vicariat ? Quelle moisson encore pour nos vingt missionnaires, nos trois prêtres africains, nos douze Frères européens, nos sept Frères africains et nos quarante-neuf catéchistes ! Heureusement le ministère prend partout un essor considérable que développera encore, une fois rentrés chez eux, l'influence de nos quinze cent quatre-vingt-sept écoliers et écolières.

En janvier 1902 parvient dans les diverses missions l'importante commande de tissus et d'objets divers, faite en prévision de l'augmentation des frais de douane. Cet arrivage massif et inattendu mécontente les destinataires.

"Je viens de recevoir une expédition considérable de tissus, écrit le Père Derouet. Si j'ai bonne mémoire, Monseigneur, je vous avais dit ici, lors de votre dernière visite, que nous n'en avons pas besoin pour cette

année. J'ai donc été quelque peu surpris de cet envoi, d'autant plus que je comptais restreindre le plus possible les commandes de l'année, afin de remettre le budget à flot. Or je vois avec peine que cela me sera impossible."

A Linzolo, le Père Doppler refuse tout simplement la majeure partie de cet envoi : "Nous avons reçu dix-neuf ballots de tissus pour enfants, écrit-il. Mon prédécesseur, le Père Boulenc, en avait demandé trois. Je suis donc obligé d'en renvoyer dix. Neuf nous suffisent amplement et pour longtemps. Que faire des autres que je ne pourrais pas vendre ? Le pays est inondé d'étoffes de Boma, de Matadi, de Tumba et de Brazzaville. Personne n'achèterait ces étoffes si chères, et elles pourriraient."

La jeune mission de Boudianga apprend avec effarement que quarante ballots l'attendent à Kakamoeka. "Seize ballots sont déjà ici, annonce le Père Moulin. J'en ai ouvert cinq : quatre sont complètement pourris par l'eau de mer ; le cinquième a donné deux pièces bonnes sur les sept qu'il contenait. Les autres sont certainement dans le même cas. En voilà une perte ! Remarquez que nous avions encore en magasin vingt-cinq ballots des anciennes étoffes. Par conséquent, nous n'avions pas besoin de ces nouvelles étoffes. Mon compagnon, le Père Peres, est trop souffrant en ce moment pour pouvoir rester seul. Lorsqu'il sera guéri, je descendrai à Kakamoeka ouvrir ces ballots qui ont séjourné dans l'eau, soit en passant la barre, soit dans les chalands de la C.P.K.N. Vous m'accusez d'avoir ruiné mon budget par cette commande : "On ne vous paiera plus rien, m'écrivez-vous ; Loango ne paiera pas vos dettes". Mais, c'est vous, dans votre lettre du 24 juillet 1901, qui m'en avez donné l'ordre. Et jamais je n'ai pensé ni dit que Loango paierait nos dettes."

Tandis que les autres missions se plaignaient de recevoir des objets de troc qui se perdaient ou grevaient inutilement leur budget, celle de Mayoumba reprochait à l'évêque d'avoir agi de telle sorte qu'elle n'avait pu être servie.

Son supérieur, le Père Mintier de la Mothe-Basse, jouissait au point de vue finance d'un privilège spécial. N'ayant aucune difficulté à faire vivre sa mission, grâce aux dons très généreux qu'il recevait de sa famille et de ses relations, il avait l'autorisation de traiter directement par la procure de la maison-mère avec les commerçants agréés par l'évêque. Pendant que ce dernier envoyait sa commande générale, il avait donc envoyé la sienne. Selon l'habitude, la maison-mère réglait les factures et les mettait ensuite aux comptes du vicariat ou de la mission.

Malheureusement, depuis quelque temps M^{gr} Carrie s'était dépouillé de tout son avoir en procure de la maison-mère. Celle-ci ne lui versant pas d'intérêt, il estimait préférable de le placer directement chez ses principaux fournisseurs qui, assurés des commandes à venir, puisqu'ils en détenaient à l'avance le règlement, avaient immédiatement consenti certains avantages.

Mis au courant de cette mesure, le Supérieur Général, M^{gr} Le Roy, avait aussitôt signalé à Loango le danger qu'elle comportait et exprimé son mécontentement : "Si, écrivait-il, le dépôt est fait au nom de la mission du Congo, celle-ci n'était pas personne civile, n'a pas qualité légale pour posséder ou hériter. S'il est fait au nom personnel d'un missionnaire, l'argent reviendra, en cas de décès, à ses héritiers naturels."

Recevant pour l'exécuter la commande du Père Le Mintier et, pour les régler, diverses factures des commerçants, le procureur, le Père Faugère, dut répondre à Mayoumba et à Loango qu'il leur fallait s'adresser aux diverses maisons de commerce, devenues "les banquiers de Monseigneur", et, aux commerçants, que l'évêque de Loango ne possédait pas d'avoir chez lui. A Loango, il ajoutait "qu'à moins de recettes imprévues, M^{gr} Carrie voudra bien se faire à l'idée que son crédit à la maison-mère ne pourra normalement être rétabli que vers la fin de mai 1902, par le versement de la Propagation de la Foi".

A cette nouvelle, le supérieur de Mayoumba ne put cacher son mécontentement : "A la suite de susceptibilité de votre part avec le Père Faugère, écrivit-il à son évêque, vous avez enlevé à plusieurs reprises tous vos fonds de la maison-mère, et ni le Père Faugère ni M^{gr} Le Roy ne veulent engager la Congrégation pour nous. Il est profondément regrettable que vous mettiez vos missions dans l'embarras pour une susceptibilité personnelle. Comment faire maintenant ? A vous incombe toute la responsabilité, si nous avons des droits énormes à payer plus tard."

Si l'évêque pouvait répondre au supérieur de Mayoumba qu'il n'avait pas à tenir compte de ses plaintes, il ne lui était pas possible d'agir de la même façon avec ses créanciers, que le Père Faugère n'avait pu satisfaire. Et chacun, à Paris et à Loango, s'estimant dans son bon droit, mettait l'autre en demeure de remplir ses obligations.

Pris lui aussi à parti, le Secrétaire Général de la maison-mère, le bon Père Pascal, se justifie, le 14 juin 1901, en rappelant que son rôle consiste simplement à écrire sous la dictée du Supérieur Général : "Le Secrétaire sait fort bien qu'il n'a ni grâce ni mission pour 'faire la morale' aux chefs de mission, et il ne songe nullement à usurper un rôle qui ne lui appartient pas. Aussi, Monseigneur, chaque fois que, dans les lettres venues de la maison-mère, vous trouverez une remontrance, une appréciation, un avis ou quoi que ce soit qui ressemble à 'une morale' et suppose l'autorité, vous pouvez tenir pour certain que cela ne vient pas de 'la forte tête du Secrétaire', alors même que matériellement cela soit sorti de sa plume et de son encrier." Et M^{gr} Le Roy ajoutait en marge : "Prière de n'en vouloir ni au Secrétaire ni au Patron qui l'inspire. Ce sont de braves gens tous les deux, qui seraient navrés de faire de la peine à un vénérable Vicaire Apostolique comme celui du Congo."

Ce qui n'empêcha pas le Supérieur Général, le 14 novembre suivant, à propos d'une affaire de trousseau dans laquelle Loango estimait avoir été lésé par le Père Faugère, d'être encore obligé d'écrire : "Personne dans la Congrégation n'a le droit d'insulter un confrère. Je regrette profondément, chez Monseigneur, d'être obligé de le rappeler si souvent."

Malgré toutes ces explications, le Père Faugère se refusant, toujours pour la même raison, à payer une traite adressée par M^{gr} Carrie à un commerçant de Nantes, l'évêque de Loango alla jusqu'à donner à son fournisseur pleins pouvoirs pour se faire payer même par voie d'huissier : "Je vous retourne la traite, lui écrivit-il, et vous prie de bien vouloir la faire payer le plus tôt possible à Paris, et au besoin par voie d'huissier. Je vous donne à ce sujet pleine et entière procuration pour poursuivre, au besoin en mon nom et

place, le Père Faugère, détenteur injuste des fonds de notre mission. J'écris d'ailleurs à Paris à ce sujet et en fait prévenir le Père Faugère. J'ai tout lieu de croire qu'il s'exécutera et ne vous obligera pas à employer le moyen de rigueur signalé."

Mais cette lettre, adressée, le 3 avril 1903, au directeur de la maison de conserves Bauvais-Flon, est postérieure à de terribles crises nerveuses dont les symptômes se font sentir depuis longtemps et qui vont abrégier prématurément la vie de l'évêque du Congo.

LA NKASSA

S'il donnait à ces questions matérielles une importance qui le mettait parfois en opposition avec les siens et fatiguait ses nerfs, l'évêque était encore plus préoccupé par la recrudescence de certaines coutumes anciennes qu'il estimait à bon droit d'autant plus détestables qu'elles se donnaient libre cours sous les yeux indifférents de l'administration.

Rites de sorcellerie et épreuve du poison se pratiquaient maintenant couramment aux portes de Loango, sans que l'autorité jugeât bon d'intervenir.

En ce début de l'année 1902, les premières pluies n'étaient pas encore tombées, alors que normalement elles apparaissent au plus tard en octobre. La sécheresse brûlait les plantations, la famine menaçait. Contraint par ses gens, le Ma Loango avait, à plusieurs reprises, annoncé solennellement la fin de la saison sèche. Il avait publiquement sacrifié aux esprits défavorables et invoqué le dieu de la pluie.

Le ciel refusait toujours de l'écouter, et les villages grondaient de plus en plus ouvertement devant les sorciers impuissants. Il fallait trouver un responsable. On en trouva deux.

Une jeune fille du Tchikumbi de la Citade, village proche de Loango, ayant été surprise la nuit avec un homme, Ma Loango et sorciers déclarèrent avec ensemble que ces relations coupables attireraient la colère des esprits. Une punition exemplaire et publique s'imposait, et la pluie tomberait. On en fixa le jour. Mis au courant, l'évêque prévint le chef de poste qui refusa d'intervenir. Prié de "faire cesser de telles horreurs qui se passent ici sous vos yeux", le résident ne daigna même pas répondre.

Et, au jour fixé, les deux complices furent savamment torturés en public. La pluie ne tomba d'ailleurs pas. Et le Ma Loango dut s'exiler à Ndembanu.

Quelques jours plus tard, à Mpaka, le grand centre du Père Marichelle, trois hommes sont empoisonnés au cours d'une séance de Nkassa. Circonstance particulièrement pénible à l'évêque, la scène s'est déroulée dans la cour de l'ancien catéchiste, Alphonse Nzinzi qui, depuis sa rupture avec la mission, joue au magistrat.

Le Père Marichelle prenant son congé en France, Monseigneur décide d'étudier lui-même le cas et, le 10 février, il se rend sur les lieux. Après

deux jours de longues discussions, la culpabilité des féticheurs et de l'ancien catéchiste est reconnue. Cette fois, devant les témoignages et les faits recueillis par l'évêque, M. Prins, le successeur de M. Deleschaux, décide de sévir.

Ce qui n'empêche pas que deux nouveaux cas d'empoisonnement demeurent impunis au grand village de la Guadeloupe, à trente minutes du poste.

Renaissance de ces rites cruels, ravages de la maladie du sommeil, inertie du gouvernement devant l'exode qui brise les foyers et dépeuple des contrées autrefois florissantes, tout cela ravage l'âme du vieux missionnaire du Congo, et aussi les trois nouvelles qu'il apprend coup sur coup : le décès du Père Campana en France où il était revenu bien fatigué, et la maladie du sommeil qui, à Sette-Cama et à Mayoumba, s'est déclarée chez les jeunes abbés Kambo et Massensa.

- Les desseins de Dieu sont impénétrables, murmure-t-il profondément accablé au Père Frankoual. Ces jeunes prêtres africains étaient l'espoir et la fierté du vicariat. Ils nous avaient demandé des années d'efforts et de préparation. Ils étaient demeurés fidèles. Et voici que le Bon Dieu se prépare à nous les enlever. La moisson est grande et les ouvriers peu nombreux. Ici même, vous êtes seul avec le jeune Père Carrié et les trois Frères. Qu'il est donc difficile de faire du bien !

CRISES NERVEUSES

Le lundi 24 mars 1902, le repas de midi vient de commencer au réfectoire. Selon l'habitude, un écolier fait dans le silence la lecture à haute voix. Soudain, dans la stupeur générale, Monseigneur laisse sa fourchette tomber de ses mains et, poussant un gémissement, glisse de sa chaise, en proie à de violents tremblements nerveux. Immédiatement porté dans sa chambre, il est étendu sur son lit, où le Père Frankoual, qui a couru à la sacristie, lui administre l'Extrême-Onction. La cérémonie terminée, l'évêque reprend connaissance.

- Que s'est-il passé ? demande-t-il en essayant de se lever.
- Vous êtes tombé sans connaissance au réfectoire, Monseigneur.

Reposez-vous.

- Aidez-moi à me lever. Ce n'est qu'un petit malaise. On ne se couche pas pour un petit malaise.

- Reposez-vous, Monseigneur. Vous ne souffrez pas d'un simple petit malaise. Vous êtes longtemps demeuré sans connaissance, à la suite de crises nerveuses. Nous appelons le docteur.

En entendant parler du docteur, l'évêque s'agite plus encore :

- Je ne veux pas de docteur. Laissez-moi me soigner moi-même. Faites ce que je vous dis. Aidez-moi à me lever et allons au réfectoire.

A ce moment, une nouvelle crise secoue le malade sur son lit. Aidés d'Athanase, les missionnaires ont fort à faire pour l'y maintenir. Quand il revient à lui, apprenant qu'il a reçu l'Extrême-Onction, il demande au Père

Frankoual de l'entendre en confession et accepte de se reposer, veillé par son boy Athanase. Mais qu'on attende le lendemain pour prévenir le docteur.

La nuit tombait lorsque, vers les 6 heures du soir, une nouvelle crise se déclanche, plus violente et plus longue encore que les deux précédentes.

Empoisonnement, méningite chronique, épilepsie, le docteur Domnenjou que l'on a fait chercher n'ose prononcer. Il opine plutôt en faveur d'attaques d'apoplexie d'un caractère spécial, qu'expliqueraient le travail incessant du malade, ses soucis, les contrariétés et les fatigues des derniers temps, les longues années d'Afrique et la lourde chaleur orageuse de cette saison des pluies.

Un retour en France sera nécessaire, prescrit-il. Et, pour le moment, le repos le plus absolu et le calme le plus complet. C'était trop demander à l'évêque de Loango.

Trois jours plus tard, les crises ne s'étant pas renouvelées, il veut présider les cérémonies du Jeudi-Saint. On obtient à grand peine un délai. Mais le jour de Pâques, il exige de chanter la grand'messe pontificale.

Le lendemain, lundi de Pâques, dans l'après-midi, une nouvelle attaque du mal sanctionne cette lourde fatigue - attaque que suivront désormais de très fréquentes crispations des nerfs.

L'évêque s'avoue alors vaincu. Et, le 7 avril, il annonce à Paris son mal, les exigences du médecin qui réclame un repos absolu, mais aussi sa répugnance à céder à ces exigences, tant il craint de donner à ses missionnaires un piètre exemple de fidélité dans le labeur.

Lui répondant le 14 mai, M^{gr} Le Roy s'efforce de calmer ses scrupules : "Il est indispensable, lui écrit-il, que vous preniez du repos. Nous pensons que mieux vaudrait rentrer en France ? Ne craignez pas, cher Monseigneur, que ce congé puisse faire mauvaise impression sur les missionnaires : ils savent bien que vous ne vous en donnez pas un par agrément. En tout cas, il faut, comme le dit le médecin, cesser absolument tout travail."

Ce travail de la direction du vicariat, M^{gr} Le Roy conseille d'en charger soit le Père Derouet, soit le Père Le Mintier. Et, n'oubliant pas sa responsabilité de Supérieur Général : "Vous penserez aussi, certainement, cher Monseigneur, à laisser toutes choses en ordre, registres, comptes, correspondance. Inutile de vous recommander spécialement l'argent que vous avez en dépôt ailleurs qu'à la maison-mère, afin qu'il fasse retour à la mission." Et, une fois de plus, il l'assure des bons sentiments de la procure et de la maison-mère : "Du reste, si, comme je l'espère, vous rentrez, vous pourrez vous convaincre sur place de notre sincère affection à tous."

BREF REPOS EN FRANCE

Pendant que M^{gr} Le Roy écrivait ces lignes, M^{gr} Carrie, accompagné d'Athanase, voguait déjà vers la France. Avant de quitter Loango, le 7 mai, par le "Thibet", il avait confié la direction du vicariat au Père Derouet, rappelé de Sette-Cama.

Une lettre du Père Faugère signale le 13 juin son arrivée à Paris, après un séjour d'une semaine à Marseille : "Le voyage l'a presque guéri", annonce-t-il. Et le lendemain M^{gr} Le Roy confirme au Père Derouet cette bonne nouvelle : "M^{gr} Carrié est arrivé à la maison-mère dans un état relativement bon. Il garde sans doute les traces de la double attaque d'apoplexie qu'il a eue. Mais il y a espoir qu'il revienne à un rétablissement suffisant pour recevoir sa chère mission."

Les médecins de France exigeant, eux aussi, le calme le plus complet, Loango et les autres missions sont priées d'éviter toute cause de souci à leur évêque dans leur correspondance, d'autant que les premiers espoirs sont vite déçus : les crises réapparaissent, si violentes que, craignant pour la vie du malade, on lui administre une fois de plus, le 11 août, l'Extrême-Onction.

Le calme de l'esprit qu'exigent les médecins, l'évêque le recherche vainement d'une maison à l'autre de la Congrégation. Après Paris, où il n'est demeuré que huit jours, il séjourne à Chevilly, puis dans la nouvelle maison de Châtenay, puis de nouveau à Chevilly, "avec son fidèle Athanase qui lui rend beaucoup de services", et encore à Paris. Les crises lui interdisent très fréquemment de célébrer la sainte messe. "Pourra-t-il retourner en mission, écrit le 13 septembre le secrétaire de M^{gr} Le Roy ? C'est plus que douteux. Plusieurs fois dans ses crises, il s'est vu sur le point de rendre l'âme. La moindre attention le fatigue ; même une simple conversation de quelques minutes. A plus forte raison, ne peut-il aucunement s'occuper d'affaires."

C'est pourtant ce qu'il fait entre deux crises, négociant avec la Compagnie Frayssinet le transport de ses missionnaires et des commandes du vicariat, et recherchant des fournisseurs disposés à lui accorder de meilleures conditions.

En ce début de septembre et de l'hiver, il a décidé de fuir le froid de la France et de demander à Cintra du Portugal, où il fut jadis professeur, le calme qu'il ne peut décidément trouver dans la métropole. Et le voilà à Bordeaux, prêt à s'embarquer pour Lisbonne. Mais, tandis qu'il attend le paquebot, un télégramme lui parvient de Cintra : il n'y peut malheureusement recevoir les soins que réclame son état. Il gagnera donc Marseille et, de là, Miserghin, près d'Oran, où il arrive à la fin du mois d'octobre. Dans cette grande propriété, plantée de pins, d'orangers et de vignobles, ses nerfs trouvent enfin l'apaisement recherché. Il s'estime aussitôt guéri et, malgré l'insistance de M^{gr} Le Roy qui lui demande de ne pas se contenter d'un mieux passager et de ne reprendre l'administration de son vicariat qu'au printemps, il s'embarque à Oran le 22 décembre.

RETOUR DE MONSEIGNEUR

Le 17 janvier, le "Taurus" jetait l'ancre dans la baie de Loango. Les Pères Derouet, Marichelle, Frankoual et Carrié, et les Frères Hilaire et Symphorien, qu'entourent chrétiens et écoliers, reçoivent leur évêque sur le bord de la plage. Au cimetière, Monseigneur prie longuement devant la tombe de l'abbé Kambo, décédé le 2 juillet ; puis, il revêt les ornements pontificaux à l'entrée de la mission et pénètre dans l'église au chant du Benedictus.

La cérémonie terminée, il reprend possession de son pavillon et, sans tarder, fait appeler le Père Derouet : il a hâte d'être mis au courant des événements survenus durant son absence.

Ses premières paroles sont cependant des reproches : pourquoi avoir si peu écrit durant les six mois qu'il vient de passer hors de son vicariat ? N'avait-il pas le droit d'être mis au courant de tout ce qui s'y passait ?

Le vicaire général invoque les directives reçues de la maison-mère, le besoin de repos, la nécessité d'éviter toute cause de soucis.

- Parlez-moi du ministère, enchaîne l'évêque.

- Nos quatre postes de brousse ont retrouvé toute leur activité, au retour du Père Marichelle, en juillet dernier. Sa nouvelle bicyclette Lusiemolui facilite beaucoup ses tournées à Kouani, Ngoio, Mpaka, Ntumpu, et surtout Sainte-Marie du Kouilou, bien que distante d'une quarantaine de kilomètres. L'ancien parloir de la maison des Soeurs y a été transporté et est devenu là-bas une chapelle. A Dioso, où demeure en permanence un catéchiste, nous avons érigé une chapelle sous le vocable de l'Enfant-Jésus. Poison et maladie du sommeil continuent malheureusement leurs ravages. Nous multiplions nos sorties dans les environs pour baptiser ces dormeurs d'une maigreur effrayante, qui attendent le dernier moment oubliés derrière une case ou couchés dans les hautes herbes qui bordent les sentiers. La somnolence atteint même les bébés qui têtent encore le sein de leur mère. C'est affligeant !

- Que devient l'école ? Avez-vous eu des vocations ?

- L'internat se maintient avec une certaine d'enfants. Ces petits Vilis ne manquent pas d'intelligence, malgré qu'ils nous arrivent souvent en bien triste état de leur village. Malheureusement, la persévérance n'est pas leur fort. Ils nous quittent souvent à la première occasion, après une légère réprimande, ou parce que, nous disent-ils, la faim du village les a gagnés. Difficultés aussi avec nos catéchistes, qui réclament le même salaire que les commis des maisons de commerce. En juillet, nous avons eu cependant la joie d'envoyer à Mayoumba quatre élèves : Henri Kibassa, Nicolas Dombi, Simon Makaya et Eugène Loemba. Les deux premiers sont entrés au petit séminaire, et les deux autres au noviciat des Frères. En octobre, deux autres les ont suivis au petit séminaire : Théodore Buiti et Zacharie Makosso.

- Six vocations, dont quatre de futurs prêtres : vous ne pouviez m'annoncer nouvelle plus agréable.

- Elles sont moins bonnes à Sette-Cama, où le fétiche M'Buiti refait parler de lui. Le Père Le Scao tomba un jour, à Yenghi, sur une de ces réunions fétichistes qu'on appelle Bukosso. De jeunes initiés qui venaient de mâcher la dikoba, plante qui agit sur le système nerveux, gisaient par terre, inconscients. Un serpent de terre cuite, parfaitement imité, la gueule rendue mobile par un ingénieux système de lianes, présidait la réunion. Dans ce coin-là, le serpent est maître. On en rencontre partout, adroitement confectionnés avec des branches d'arbres ou de simples lianes. Les fétiches M'Buiti et M'Boio ont la vie dure. Nos chrétiens eux-mêmes y reviennent facilement, pour peu que nous délaissions quelque temps leurs villages. Et malheureusement le Père Murard est très pris en ce moment par la rédaction de ses catéchismes.

- Ont-ils envoyé des vocations à Mayoumba ?

- Pas une seule cette année. Je sais bien qu'une épidémie de variole s'est déclarée dans leur école au mois d'août. Vingt-huit enfants ont été at-

teints ; mais, grâce à Dieu, pas un seul n'a succombé ; et, de toute façon, ce n'est pas l'épidémie qui a pu empêcher les vocations. Par contre, les chrétiens viennent maintenant si nombreux aux offices du dimanche, peut-être parce que les Pahouins se sont un peu calmés, que j'ai autorisé le Père Murard à agrandir son église selon le plan dressé par vous, il y a deux ans. Chaque village chrétien fournit une semaine de travail bénévole. - Est-ce un bien ou un mal pour la mission ? le poste de Mayoumba perd de jour en jour de son importance, car les factoreries, entravées par les sociétés concessionnaires, abandonnant la place et les navires y font de moins en moins escale. Quoi qu'il en soit, les villages du Ndougou s'adressent maintenant beaucoup à la mission, puisqu'ils se ravitaillent difficilement à Mayoumba. Ces allées et venues mettent beaucoup de vie à la mission et donnent aux Pères l'occasion de contacts fructueux.

A Boudianga, le Père Moulin, découragé par des critiques méchantes, m'a supplié de monter me rendre compte moi-même de l'état de la mission. Ne l'avait-on pas accusé, au sein du conseil d'administration de la C.P.K.N., de se comporter beaucoup plus en commerçant qu'en missionnaire !

- J'ai appris cela à Paris. Mais depuis, le conseil d'administration a été renouvelé. Et le nouveau nous est beaucoup plus favorable.

- Pour contenter le Père Moulin, je suis donc monté à Boudianga vers la fin du mois d'août. Aucun reproche de ce genre ou d'un autre n'était à adresser au Père Moulin, comme je le pensais bien. Lui et ses compagnons, le Père Duclos en particulier, ont durement travaillé durant ces trois dernières années, et dans des conditions physiques et morales très pénibles. Ils y ont usé leur santé. Physiquement et moralement, j'ai trouvé le Père Moulin très déprimé. Il ne cesse de répéter qu'on perd son temps et son argent à Boudianga, car, dit-il, si les environs lointains sont assez peuplés - mais de races, malheureusement, très diverses -, autour de la mission, c'est quasi le désert.

- J'ai donc, il y a trois ans, fondé une mission en plein désert ! Autrement dit, l'évêque de Loango ne sait pas ce qu'il fait. Il s'amuse à gaspiller au petit bonheur la santé de ses missionnaires et l'argent de son vicariat. Sur la foi du Père Duclos, j'ai entendu ce reproche de la bouche de M^{re} Le Roy. Il m'a été facile de répondre que, si les missionnaires de Boudianga se montraient un peu plus courageux et ne se contentaient pas de gémir comme des enfants, ils trouveraient des âmes à évangéliser, comme partout ailleurs. Mais voilà ! Quand on leur demande, à eux et à d'autres : combien de catéchumènes ? combien de baptêmes ? combien d'écoliers ? et qu'ils sont obligés d'avouer des chiffres ridicules, ils ajoutent, pour s'excuser : "Notre mission a été construite en plein désert". Ce qui signifie que le fondateur de cette mission n'était qu'un gamin irréflectif. Et ainsi, la responsabilité du manque de ministère retombe sur l'évêque.

- Ce n'est pas du tout, Monseigneur, ce que veut dire le Père Moulin. Il y a trois ans, lors de la fondation, les villages étaient sans doute beaucoup plus nombreux autour de Boudianga : j'en ai vu moi-même deux abandonnés entre Bikongo et Boudianga. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à trois lieues autour de Boudianga, j'ai dénombré, en tout et pour tout, Bikongo au sud, que l'on traverse peu après avoir franchi le Niari, à l'est les douze cases du petit village Bakuni de Nguala et les trente-trois cases Bakotas de Kiloundou, au nord les trente-deux cases Bakotas du chef Makono, et enfin, à l'ouest, les vingt-quatre cases Bakounis du village de Ntondo. A douze kilomètres à la ronde, c'est tout de même assez peu. Comment s'étonner si le Père Moulin dé-

sire abandonner Boudianga ? Je l'ai cependant laissé suffisamment réconforté pour envisager la fondation d'un internat avec des enfants du pays et non plus seulement avec des petits esclaves rachetés à Buanza.

A Linzolo, le nouveau supérieur a eu du mal à se faire agréer, tant de M^{re} Auguard que de ses confrères, le Père Zimmermann et le Frère Jérémie. Le bon Père Doppler a manqué un peu de tact : il laissait naïvement entendre qu'il avait hérité d'une oeuvre bien défectueuse. Or son prédécesseur, le Père Boulenc, était très aimé de tous, confrères et chrétiens. Il ajoutait, avec une déconcertante simplicité, à la prière du soir, des invocations de son cru qui recommandaient à Dieu ses confrères et les défauts de leur caractère. Il ne tolérait aucune initiative. J'ai attiré son attention sur ces petits travers et, comme il n'y a en lui aucune méchanceté, il a tenu compte de mes remarques. La bonne entente est rapidement revenue et, sous son impulsion certainement énergique et laborieuse, catéchistes et villages chrétiens se multiplient autour de Linzolo. Près de trois cents personnes assistent régulièrement à la messe le dimanche et une centaine au catéchisme. Aidés de leurs quatorze catéchistes, ils ont pu, en huit mois, inscrire dans leurs registres cent quinze baptêmes, dont beaucoup d'adultes. Les relations avec la mission et l'administration de Brazzaville sont maintenant excellentes. M. le commissaire général Grodet a même envoyé de Brazzaville une lettre officielle félicitant la mission de sa bonne influence et de l'importance et du succès de ses écoles, qui groupent deux cent cinquante élèves dans les centres de brousse et soixante-cinq internes à la mission.

- J'ai entendu dire que le gouverneur Gentil résidait à Brazzaville ?

- C'est exact. Connaissant Linzolo depuis 1895, il se montre encore plus favorable que son prédécesseur.

Mayoumba développe énergiquement l'évangélisation de ses Tseris, Loumbous, Yakas et Vilis. Les trois premières tribus possédaient déjà leur catéchisme. Nous terminons en ce moment l'impression d'un catéchisme Vili pour Mayoumba, car son Vili diffère notablement de celui de Loango. Mayoumba connaît tous les bonheurs : en plus de ses vingt catéchistes, ses chrétiens enseignent maintenant bénévolement le catéchisme dans les villages.

- Ils savent donc lire ?

- Pas le moins du monde. Ils connaissent par cœur questions et réponses et, m'a expliqué le Père Garnier, ils ont inventé eux-mêmes, pour plus de sûreté, un système ingénieux de signes conventionnels, reproduits sur du papier ou de simples planchettes. En cas d'oubli ou d'hésitation, on s'y reporte.

- Mayoumba est une mission bénie ! Quel dommage que tous nos chrétiens ne soient pas animés du même courage ! Je pense tout de même qu'on ne se contente pas de cet enseignement ?

- Ce n'est évidemment qu'un début. Mais tel qu'il est, il permet à nos gens de commencer à s'instruire sans avoir à quitter leur village ou à attendre le catéchiste. Un autre résultat, c'est un grand engouement pour le baptême et la mission. A Noël, Mayoumba a reçu et prit entièrement à sa charge, durant quinze jours, quatre cents enfants venus avec leurs catéchistes de centres distants parfois de dix jours de marche. Ce succès est dû en grande partie au Père Garnier. C'est un travailleur infatigable qui ne cesse de parcourir son vaste territoire à pied ou en pirogue. Je me demande comment il a pu résister si longtemps à cette vie austère et épuisante, se nourrissant de nourriture indigène, couchant la nuit sur une natte ou un lit pliant. Sa dernière tournée lui a été malheureusement fatale. La pluie l'a surpris plusieurs fois,

sans qu'il puisse s'abriter. Il a dû revenir en hâte à la mission, grelottant de fièvre. Coup sur coup, deux bilieuses ont failli l'emporter. Son retour s'imposait, après onze ans de séjour. Il est rentré en France peu avant Noël.

Le décès, en pleine jeunesse, de ses amis, les abbés Massensa et Kambo, a beaucoup affecté l'abbé Maonde, mais ne lui a rien enlevé de son courage. Au contraire, il semble vouloir compenser cette perte en redoublant d'ardeur dans les villages des alentours de Mayoumba, et auprès de ses dix petits séminaristes. Deux nous ont quittés à la rentrée de septembre, dont Joseph Mpangu, premier de classe, sujet excellent, à qui nous n'avions rien à reprocher.

- Un de ces enfants, m'avez-vous écrit, aurait été guéri quasi miraculeusement par le Vénérable Père Libermann ! Dans quelles circonstances ?

Il s'agit de Joseph Makanga. L'enfant était condamné par les médecins. Tuberculose avancée et hydropisie abdominale. Le docteur Girod, d'un havrais faisant escale à Mayoumba, avait même refusé de lui faire une dernière ponction au mois de juin : "L'enfant me restera entre les mains, avait-il répondu au Père Le Mintier qui lui avait mené Joseph à bord. Son cœur ne supportera pas l'intervention, et sa famille dira ensuite que nous l'avons tué sur le bateau. Il n'en a plus que pour quelques jours. Tout remède est inutile. Autant mettre des cautères sur une jambe de bois". Le lendemain, l'enfant ne pouvait plus parler. Le Père lui donne le viatique et l'Extrême-Onction, et au séminaire, le Père Laurent fait commencer une neuvaine au Vénérable Père. Or, la nuit suivante, Joseph dort, pour la première fois depuis longtemps, d'un sommeil calme et prolongé. A son réveil, la fièvre a bien diminué. Il peut de nouveau parler. Tout danger imminent semble écarté. Dix jours plus tard, hydropisie et douleurs de poitrine ont complètement disparu sans le moindre remède. L'enfant va en classe et joue en récréation comme s'il n'avait jamais été malade. Depuis, le mal n'est pas revenu.

Le plus malade de tous semble être le Père Carrié qui assure l'intérim du Père Laurent. Il tousse sans arrêt d'une toux sèche et cavernueuse, se plaint de la poitrine et souffre d'une bronchite chronique. Il vous demande l'autorisation de consulter le docteur de Loango.

- Je ne puis la lui refuser. Vous le lui écrirez de ma part.

- Du côté Frères africains, leur générosité donne toujours satisfaction, au noviciat et au postulat, où le nombre se maintient toujours entre sept ou huit. Un novice émettra prochainement ses vœux. Sept Frères seront alors sortis du noviciat depuis que vous l'avez ouvert. Malheureusement, le Frère Louis serait peut-être pris par le sommeil.

- Souhaitons que cette crainte soit vaine ! Sept Frères ! Vous voyez qu'il ne faut jamais se décourager. Et Buanza ?

- J'y arrive. Les santés n'y sont malheureusement pas meilleures qu'auparavant. Le seul homme valide de la mission semble le Père Koffel, qui vient de remplacer le Père Kieffer. Comme tous ses prédécesseurs, il se plaint déjà de la rareté et de la lenteur des caravanes qui mettent quarante cinq jours pour venir à Loango. Lui aussi critique volontiers son prédécesseur : "Il a multiplié les baptêmes à l'aveuglette, écrit-il, nous laissant le soin d'instruire ces nouveaux baptisés". Le croirez-vous ? Buanza demeure un centre important de rachat d'esclaves. Les Pères ont pu racheter discrètement quatre-vingt petites esclaves qui se préparent à devenir des petites chrétiennes, et plus tard des épouses chrétiennes. Ils ont quatre-vingt-dix internes, de familles libérées en général, car les Babembes commencent à accepter l'école, et aussi les catéchistes. Cinq villages chrétiens entourent la mission. Malheureusement,

le pays continue à se dépeupler sous les coups de la maladie du sommeil, de la lèpre et des expéditions militaires chargées de percevoir l'impôt, que les villages fuient en abandonnant la route des caravanes et en se reconstruisant au loin dans la forêt. La léproserie de la mission est surpeuplée, et les baptêmes in extremis s'y multiplient.

Voilà, Monseigneur, un rapide aperçu de vos missions. Vous trouverez évidemment bien d'autres nouvelles dans les lettres qui vous attendent sur votre bureau.

- Je vous remercie. Mon vicariat s'est trouvé entre bonnes mains durant mon absence. Appelez-moi maintenant le Père Frankoual et ses comptes.

- Pas aujourd'hui, Monseigneur. Cette longue conversation vous a fatigué. Reposez-vous un peu maintenant. Il sera temps demain d'étudier les comptes du Père Frankoual.

- Non, non. Aujourd'hui même. Je n'ai nul besoin de me reposer après six mois de repos en France. Travaillons tant que nous sommes sur terre. Nous nous reposerons durant l'éternité.

SUPPRIMERA-T-ON BOUDIANGA ?

A Paris, on fut stupéfait d'apprendre que M^{gr} Carrie avait si rapidement quitté Miserghin. Peut-être regagnait-il Loango par petites étapes, se reposant longuement aux escales de Dakar, de Conakry et de Libreville. C'est ce qu'on voulait espérer.

Lorsqu'on pensa qu'il était arrivé à Loango, le Supérieur Général lui fit écrire par son secrétaire qu'il n'était pas en état de reprendre la direction des affaires. Et pour donner plus de poids à ses recommandations, il ajouta quelques mots de sa main, en février 1903 :

"Cher Monseigneur, A tout hasard, je vous écris ces deux mots à Loango, car j'ignore si vous avez poussé jusqu'au bout votre voyage, ou si vous vous êtes arrêté en chemin. Quoiqu'il en soit, cher Monseigneur, puisque vous avez voulu retourner dans votre mission, vivez-y comme vous auriez vécu à Miserghin, sans vous casser la tête avec les affaires courantes. Le Père Derouet, aidé du Père Frankoual, a très bien fait l'intérim ; laissez-les continuer jusqu'à ce que vous soyez en état de reprendre votre travail. C'est entendu."

S'estimant précisément en état de reprendre son travail, Monseigneur se contente de laisser à son vicaire général une partie de sa correspondance. Son écriture, jusqu'alors si régulière et si bien formée, devenait d'ailleurs de plus en plus illisible.

Le docteur de Loango ayant diagnostiqué chez le Père Carrié une tuberculose très avancée, il décide de renvoyer en France le malade qui y décèdera malheureusement peu après son arrivée, et d'envoyer à Mayoumba le Père Frankoual que le Père Moulin, rappelé à Loango, remplacera à la procure. Revenu de France le mois précédent, le Père Kieffer reçoit la charge de Boudianga.

Ce dernier estime, lui aussi, rapidement, que Boudianga n'est pas viable. Pourchassée par les collecteurs d'impôts, authentiques ou non, revêtus d'un uniforme ou d'un semblant d'uniforme de milicien, la population fait de plus en plus le vide autour de la mission ; les garçons embauchés comme petits ouvriers, et à qui les missionnaires enseignaient quelques bribes de catéchisme, ont été réclamés par la C.P.K.N., et il a bien fallu céder. Et

Bakuni et Bakota persécutent la mission ; les premiers, parce qu'elle a refusé de participer à l'enterrement païen de leur chef, et surtout pour n'avoir pas marqué par un don généreux l'avènement de son fils Makono, héritier du titre et des femmes de son père ; et les seconds, prenant un malin plaisir à interdire à leurs craintifs adversaires de toujours, l'accès de la mission sous prétexte de la protéger, et, écrit le Père Duclos, "mettant même à la fourche nos anciens écoliers bakuni".

"Pourquoi dépenser inutilement de l'argent qui ne nous appartient pas, et duquel nous avons à rendre compte ?" demande, dès le 20 juillet, le Père Kieffer à son évêque. Qu'on revienne au plus tôt à la côte, qu'on s'installe chez les Baloubous des environs de Kakamoeka, ou qu'on s'enfonce plus au nord chez les Bapunus de la Nyanga. Toutes ces solutions, il les suggère les unes après les autres. Parfois cependant une lueur d'espoir revient : "Pourquoi, écrit-il alors, abandonner tout, et réduire brusquement à néant trois années d'efforts ?"

Malgré quelques courts moments d'hésitation, c'est toujours la pensée de l'évêque qui, sans s'inquiéter de l'embauchage intensif de la C.P.K.N. insiste sur la nécessité d'ouvrir un internat. Le Père Duclos peut ramener une quinzaine d'écoliers de la lointaine région de Mabanga, située à huit jours de marche vers le sud-ouest. Mais trois mois plus tard, tous les enfants se sont déjà sauvés chez eux, car, disent-ils, la mission ne leur donne aucun salaire, ni à eux, ni à leurs parents, ni à leurs chefs.

Un nouvel essai est tenté dans la plaine de Nsanda. Mais, persécutés par les Bakotas, les trente petits bakunis que le Père a ramenés se sont déjà tous enfuis après quelques semaines. Ils reviendront, d'ailleurs, et même plus nombreux, lorsqu'un peu plus tard, les missionnaires auront protégé les villages voisins contre les exactions d'une opération militaire.

En attendant, Boudianga vivote, et remplace ses cases provisoires par deux bonnes maisons de quinze mètres de long, construites en briques séchées, et par une nouvelle chapelle de vingt mètres sur huit.

NOUVELLES DIFFICULTES FINANCIERES AVEC LA MAISON-MERE

Dès le mois de mai, les lettres de Paris expriment une fois de plus du mécontentement à propos de questions financières. Monseigneur a de nouveau retiré son argent de la procure générale, et d'autres vicaires apostoliques dont celui de Brazzaville, l'ont imité. Le différent est soumis au cardinal Préfet de la Propagande, qui donne raison à M^{gr} Le Roy. "Les évêques missionnaires, ordonne-t-il, doivent suivre la coutume, et laisser leurs fonds à leur procure générale."

Mais à Paris, où il se trouve alors, M^{gr} Augouard discute cette décision, car selon lui, Rome a été mal informé. M^{gr} Le Roy, écrit-il à M^{gr} Carrie, a laissé croire au cardinal qu'il verse aux vicaires apostoliques l'intérêt de leurs avoirs, alors que ces intérêts ne profitent qu'aux services généraux de la Société, et il conclut : "En ce moment de persécution, les placements de la maison-mère ne sont pas plus sûrs que les vôtres".

Encouragé dans sa résistance, puisque Paris a jugé bon "d'attacher le grelot", répond M^{gr} Carrie, il va le "faire sonner". Et il énumère tous ses griefs envers le Père Augère et la procure ; mais ceci fait, il avoue ne plus se sentir capable de prolonger cette querelle : "Chargez-vous en pour nos chères missions, demande-t-il à M^{gr} Augouard, car pour moi, je suis fini et trop fatigué pour pouvoir m'en occuper".

Depuis son retour, il a, en effet, abusé de ses forces, et repris, malgré les conseils, non seulement la direction du vicariat, mais aussi celle de la mission de Loango, où il suit de très près l'élevage de bêtes à cornes destinées à la boucherie. Aussi les crises nerveuses recommencent-elles vers le milieu du mois d'avril, tandis que la paralysie gagne son bras et sa jambe gauche.

Il tient cependant à confirmer une centaine de chrétiens le jour de la Pentecôte, à porter le Saint-Sacrement durant la procession de la Fête Dieu, et, le lendemain, à monter à la Résidence saluer M. Gentil, commissaire général, qui rejoint Brazzaville dont il fera l'année suivante, la capitale du Congo.

ENCORE MAYOUMBA ET SETTE-CAMA

Depuis que le petit séminaire et le noviciat des Frères sont installés à Mayoumba, cette mission lui est particulièrement chère. Aussi, malgré une nouvelle crise le 19 juin, s'y rend-il le surlendemain par le "Maranhao".

Cent soixante huit chrétiens l'attendaient qui allaient recevoir la confirmation. Et aussi le Père Le Mintier frappé au mois de mars, d'une punition qu'il estimait injuste. N'avait-il pas, à cette date, trouvé dans ses comptes, une amende de 200 f. pour n'avoir pas fait descendre d'un bateau des Chargeurs et réembarqué sur le bateau suivant, de la Compagnie Freyssinet, le Frère Jérémie qui regagnait la France ? Le Père n'ignore pas que, depuis les récentes démarches de Monseigneur, le voyage ne revient qu'à 400 f. sur les Marseillais, alors qu'il coûte 600 f. sur les Havrais. Mais a-t-il le droit, lui, simple supérieur de Mayoumba, de modifier les projets d'un missionnaire de Linzolo qui, avec la permission de son évêque, rentre en France épuisé par un séjour de seize années ? Embarqué à Matadi, le Frère a d'ailleurs fait escale à Loango. Pourquoi ne pas l'avoir arrêté à Loango ? C'est ce qu'il tente d'expliquer à son évêque, inutilement d'ailleurs :

- A Loango, le Frère Jérémie n'est pas descendu à terre, répond ce dernier. Et nous ignorions sa présence à bord.

- J'ignorais pareillement sa présence sur le Havrais. Je l'y ai trouvé incidemment en portant des légumes frais au bateau.

- Ce n'est pas la première fois que vous êtes responsable de ce surcroît de dépense. Vous avez aussi renvoyé par des Havrais les Pères Garnier et Laurent et le Frère Hildevert.

- Pourquoi parler des Pères Garnier et Laurent ? Ils sont rentrés

en France en novembre de l'an dernier, alors que je n'ai connu vos arrangements avec Frayssinet que par votre lettre de février dernier.

- Vous aurez beau dire tout ce que vous voulez, vous avez tort. Et puisque vous êtes responsable de cette dépense inutile, c'est à vous de la payer.

- Précisément, je n'en suis pas responsable. Et puisque je n'en suis pas responsable, ce n'est pas à moi de la payer. S'il le faut, je demanderai à M^{sr} Le Roy ce qu'il en pense.

- Peste, mon Père, si vous écrivez à M^{sr} Le Roy, moi aussi je lui écrirai ce que j'en pense.

Les Pères Boulenc et Le Scao, et le Frère Achille, attendent Monseigneur sur la plage de Sette-Cama. A Ngaley, la chapelle s'est écroulée au cours des travaux d'agrandissement. Une autre commence à sortir de terre. Monseigneur s'en étonne et exprime son mécontentement : "Voilà ce que c'est que de voir trop grand et vouloir tout changer. A Loango, l'évêque se contente de sa vieille chapelle. Mais en brousse ses missionnaires veulent une nouvelle église tous les cinq ans. Et maintenant, vous n'avez qu'une pièce de la mission transformée en oratoire pour recevoir vos chrétiens le dimanche. Autant dire qu'ils restent dehors !"

Le lendemain, école et plantations visitées, et les comptes contrôlés, l'évêque réunit ses missionnaires. Il revient sur l'inopportunité de l'agrandissement de l'ancienne chapelle, sur la lenteur de la nouvelle construction qu'il accuse d'être responsable de la récente bilieuse de Père Murard et de son retour précipité en France.

- Si les travaux n'avancent guère, répond le Père Boulenc, c'est que les villages qui nous aidaient, ont tous fui devant les miliciens qui perçoivent l'impôt. Le Père Murard ne s'en est jamais occupé, mais seulement le Frère Achille. Et d'ailleurs, ils étaient interrompus depuis trois semaines faute de travailleurs, lorsque la bilieuse s'est déclarée. Ce qui a permis au Frère Achille de soigner et de guérir le Père grâce à son traitement à base de chloroforme.

- Un traitement à base de chloroforme ! s'écrie l'évêque en se tournant vers le Frère Achille. Où avez-vous ^{vu} cela dans les prescriptions de ma brochure sur la bilieuse ? Vous savez maintenant mieux que votre évêque comment on guérit les bilieuses. C'est toujours la même chose dans mon vicariat ! Chacun veut faire à sa tête. Qu'il s'agisse de ministère, de construction, d'enseignement, de soins à donner ! Etonnons-nous, après cela, si le Père Murard, soi-disant guéri par ce traitement, n'a pas pu attendre un bateau de la Compagnie Freyssinet pour regagner la France. En son absence, que deviennent les tournées de brousse ?

- Le Père Le Scao le remplace. Son séjour à Mayoumba pour aider le Père Le Mintier l'a malheureusement empêché de faire tous les baptêmes qu'il prévoyait.

- Père Le Scao, on vous dit trop violent avec les païens et les sorciers !

- On me dit trop violent avec les païens et les sorciers ! Mais, Monseigneur, puis-je accepter que ces maudits sorciers continuent sous mes yeux à exploiter les honnêtes gens avec leurs supercheries du M'boio et du M'buït. Puis-je accepter qu'ils y ramènent nos chrétiens ? Si leurs fétiches leur ap-

partiennent, nos chrétiens nous appartiennent. Si les chefs poussent nos chrétiens à danser les danses fétiches, moi je me permets de confisquer les fétiches. Donnant, donnant. C'est ce que j'explique partout où je passe. Et, ma foi, c'est le seul langage qu'ils comprennent. Dans ma dernière tournée au Ndogou, j'apprends que dans un village, deux chrétiens ont dansé le M'boio. J'y pars aussitôt. Je réprimande les chrétiens, confisque le fétiche et reprends ma tournée. Au village suivant, les gens du M'boio, prévenus j'en sais comment, m'attendaient au débarcadère. Ignorant leurs intentions, j'accostai comme d'habitude. Ce fut aussitôt un véritable déchaînement. Se bousculant et poussant des rugissements, ils agrippèrent ma pirogue et tentèrent de reprendre la boîte à fétiche. Nous réussîmes à nous dégager, mais alors une grêle de pierres tomba autour de nous, tandis que, bondissant dans leurs pirogues, des hommes se lançaient à notre poursuite. Voyant qu'ils nous gagnaient de vitesse : ils auront peut-être ma peau, mais sûrement pas le fétiche, me dis-je. Et, ouvrant la boîte, je jetai à l'eau le crâne, puis tous les bilongos, et enfin la boîte elle-même. Les cris redoublèrent : "Umfoa ; Umfoa . Tu mourras ; tu crèveras". Puis ils firent brusquement demi-tour et me laissèrent tranquille. Vous le voyez, Monseigneur, il faut être violent avec les violents. C'est la seule façon de s'imposer.

- Violent avec les violents ? je n'ai jamais lu cela dans l'Evangile.

- C'est possible. Mais lorsque vous étiez à Landana avec le Père Duparquet, n'y a-t-il pas eu parfois quelques actes de violence ? N'ai-je pas entendu dire que, parfois même, les fusils entraient en jeu ?

- Ne comparez pas ces temps anciens avec l'évolution moderne. A Landana, nos vies et celles de nos écoliers étaient en question. Ici, il s'agit de coutumes locales et millénaires que vous voulez combattre par la violence. Encore une fois, ce n'est pas conforme à l'Evangile.

- Pourquoi, alors, s'éterniser auprès de gens qui ne veulent pas nous écouter ? Allons chez les Bayakas, chez les Varamas, où chez les Bapunas de la Nyanga. Je les connais. Eux, du moins, ne sont pas esclaves de leurs fétiches comme les villages du Ndogou. Vous avez un endroit idéal pour une mission sur les bords de la Mukala qui est un affluent de la Nyanga.

- Vous plaisantez, Père Le Scao. Abandonner Sette-Cama après tant d'années d'efforts ! Terminons-en avec ce sujet. Tant que je vivrai, la mission de Sette-Cama restera à Sette-Cama.

CHAPITRE XXV

LES DERNIERS JOURS

A Paris, les nouvelles concernant la santé de M^{gr} Carrie parvenaient de plus en plus mauvaises. Les crises se succédaient, terrassant parfois l'évêque à l'autel. Deux au mois d'avril, trois au mois de mai, une autre encore en juin. Les missionnaires l'écrivaient à Paris : leur vicaire apostolique ne leur semblait plus capable de diriger son diocèse. Il était revenu beaucoup trop tôt à Loango. Il abrégeait ses jours en se maintenant à son poste, en continuant, malgré la présence du Père Derouet, à s'occuper des plus petits détails.

A la requête de la Sacrée Congrégation de la Propagande, M^{gr} Le Roy lui demanda, une fois de plus, avec ménagements, de laisser pleins pouvoirs à son vicaire général, et même de présenter à Rome sa démission.

"Cher Monseigneur, lui écrivait-il le 14 juillet 1903,

"L'état toujours précaire de votre santé nous préoccupe vivement. L'administration de la mission ne peut plus, surtout dans les circonstances actuelles, que vous apporter des soucis et des préoccupations de tout genre que, du jugement des Pères du Conseil Général et des Pères de la mission, vous n'êtes plus à même de supporter.

"Je viens donc, cher Monseigneur, vous proposer d'en arriver aux conclusions que, souvent, vous aviez mises en avant, et que je n'avais pas cru devoir adopter jusqu'ici :

1° - Remettre l'administration de la mission entre les mains du Père Derouet, vicaire général, assisté du Père Moulin à titre de procureur.

2° - Vous retirer dans une de vos missions, Mayoumba, Sette-Cama, etc... mais non Loango où, nécessairement, vous seriez toujours de nouveau pris dans l'engrenage des affaires.

3° - M'envoyer votre démission de vicaire apostolique, en me priant de la transmettre à la Propagande.

"Je suis disposé, si vous le voulez, à commencer dès maintenant les démarches pour la nomination d'un coadjuteur, selon les indications que vous m'avez données, et celles que je tiens des autres Pères de la mission.

"Mais surtout, une fois l'administrateur nommé, laissez-le agir et jouissez tranquillement du repos que vous avez gagné par tant d'années au service du Bon Dieu.

"Suis-je cette fois dans vos intentions ? Je le crois, cher Monseigneur, et vous prie d'agréer l'expression de ma sincère affection en N.S.

Alexandre Le Roy, sup. gén.

L'évêque de Loango médita longuement ces lignes. Certaines le touchèrent particulièrement, qu'il souligna au crayon bleu. C'était l'aveu que ses missionnaires ne le jugeaient plus capable de diriger son vicariat et l'invitation à se retirer dans une autre mission que Loango.

Le 29 août, il rédigea sa réponse d'une écriture dont la maladie ou l'émotion rendit illisibles les derniers mots.

"Monseigneur,

"Je suis absolument à bout de forces et incapable du plus petit travail sérieux. Par conséquent incapable de remplir plus longtemps la charge de vicaire apostolique du Congo français. Je crois donc de mon devoir de vous donner ma démission de cette charge et de vous prier de me donner au plus tôt, un coadjuteur ou un successeur, comme le jugera à propos la Sacrée Congrégation de la Propagande, à laquelle je vous prie de vouloir bien transmettre cette demande, et de la faire agréer.

"Adieu, Monseigneur, pardonnez-moi toutes les peines que j'aurai pu..."

En attendant la réponse de Rome, il demanda au Père Derouet d'aller confirmer les chrétiens des missions de l'intérieur. S'il s'estimait encore capable de gagner par mer Mayoumba et Sette-Cama, il ne lui était évidemment plus possible de supporter les fatigues des longues marches sous la pluie ou le soleil, les marigots boueux dans lesquels on s'enfonçait jusqu'à la ceinture, la boîte de conserve ou la poule coriace et mal cuite avalée à l'étape, et les nuits passées sous la tente ou dans un village de la brousse.

LE PERE DEROUET VISITE LES MISSIONS DE L'INTERIEUR

Le Père était parti enchanté, le 12 août. Le "Paraguay" l'avait mené à Matadi. Et pour la première fois, il avait fait connaissance avec cette côte que l'apostolat, déjà lointain, de son évêque et de ses prédécesseurs lui rendaient vénérable. Landana, entourée de ses collines boisées, la pointe étroite et basse de Banane plantée de cocotiers qui dominent quelques petites maisons blanches, les bras multiples de l'immense Congo, et Boma, port bruyant qu'alimente la voie ferrée qui descend du Mayombe, capitale aux nombreuses villas bordées de larges avenues rectilignes qui, derrière les factoreries, escaladent, sous l'ombre des baobabs, la pente de la rive que domine, pavillon flottant au vent, le palais du gouverneur. Quatre heures après Boma, le "Paraguay" mouille devant Matadi. Le train de voyageurs ne montant à Kinchassa que dans trois jours, c'est l'occasion pour les Pères Rédemptoristes de grouper leurs chrétiens vilis autour du Père Derouet, et pour ce dernier, de rendre visite à la maison hollandaise chargée du transit de Linzolo.

Puis, en deux jours, la nuit passée au gîte d'étape de Tumba, le voyageur arrive à Kinchassa. Visite à la maison hollandaise, traversée du Pool à bord du "Colonel Klobb" des Messageries fluviales, et avant 5 heures du soir, en l'absence de son évêque qui se trouve en France, le vicaire général de Brazzaville reçoit celui de Longo.

Brazzaville aussi s'étoffe, et le Père Remy tient à le montrer au Père Derouet. Le lendemain, après l'avoir mené à la maison hollandaise, il lui fait visiter la ville qui s'étire sur quatre kilomètres, le long du fleuve, le nouveau palais du gouvernement, l'usine à caoutchouc des Messageries fluviales, l'hôpital et le Service annexe du Dr Brumpt où s'étudie le trypanosome de la maladie du sommeil, et enfin la mission et l'école des Soeurs de Saint-Joseph.

La visite terminée, les deux missionnaires se séparent au Djoue.

- Je n'aurai plus à payer 200 f. pour deux jours de chemin de fer, plaisante le Père Derouet en guise d'adieu. C'est la moitié du prix du voyage Loango-Marseille.

- C'est vrai, riposte son compagnon. Mais voyager à pied vous reviendra encore plus cher.

A Linzolo, le Père Derouet constate le zèle et le dévouement des quinze catéchistes. Dans l'après-midi du samedi, il les voit dévalant des collines qui entourent la mission, à la tête de leurs chrétiens et catéchumènes, chantant des cantiques ou récitant le chapelet.

- Ils viennent particulièrement nombreux pour la confirmation de demain, explique le Père Doppler qui jouit de l'étonnement admiratif du Père Derouet. Mais au moins deux cents chrétiens et catéchumènes nous arrivent de la brousse chaque dimanche.

- Dire qu'à Loango, nous n'en avons même pas le dixième certains dimanches, si l'on ne compte pas nos écoliers, évidemment !

Les missionnaires passent de groupes en groupes.

- Laissons-les maintenant apprêter leurs feux pour la nuit, dit le Père Doppler. Le Père Zimmermann nous attend à l'église pour les confessions.

Le lendemain, neuf cents Ballaris et Batekes s'entassent dans l'église, pendant que le Père Derouet donne la confirmation à deux cents d'entre eux. Après la cérémonie, chaque catéchiste enseigne la doctrine à ses ouailles dans un coin d'ombre de la cour.

- C'est ainsi tous les dimanches, remarque encore le Père Doppler qui demande au Père Derouet de réunir ensuite les catéchistes et de leur adresser un petit mot d'encouragement. Vous avez pu remarquer qu'ils vous assistaient à l'autel, ajoute-t-il. Les priver d'assurer le service de nos messes serait pour eux la plus pénible des punitions. Evidemment, chacun a aussi sa petite école en brousse. Dans l'ensemble, ils enseignent à quatre cents enfants les premiers rudiments du français.

L'entretien terminé avec les catéchistes :

- Voyons la comptabilité, propose le vicaire général. Monseigneur m'a chargé de vous en parler. Il trouve que vous dépensez beaucoup trop. Il a été effrayé en voyant dans vos derniers comptes une dépense de près de dix mille francs.

- exactement 9.223 f. 35. C'est le montant de tous les achats faits sur place du 1^{er} novembre au 13 mars 1903, soit en plus de seize mois. Est-ce une dépense tellement exagérée ? D'ailleurs, je n'en suis responsable qu'à partir du 14 janvier 1902, date de ma nomination ici. Et durant cette période, je n'ai dépensé que 3.590 f. 10, que couvrent en partie des dons dont le total s'élève à 890 f. J'estime n'être pas responsable des dépenses du Père Boulenc, et qu'une dépense de 3.500 f. en quatorze mois n'a rien d'exagéré. N'ai-je pas à m'approvisionner à Brazzaville en tissus et en barrettes pour le troc, et en

sel et en pétrole que Loango ne nous envoie pas ? Par mesure d'économie, j'ai même supprimé, ces derniers temps, l'éclairage au pétrole.

- Vous avez eu bien tort. Ce n'est pas un luxe. Et je vous demande d'y revenir.

- Au lieu de nous accuser de mal gérer les finances de la mission, Monseigneur devrait se faire à lui-même ce reproche. Rappelez-vous les pertes et les ennuis qu'il nous a causés avec sa grandissime commande qui devait nous éviter de payer des droits de douane. Récemment encore, ma dernière commande d'objets de troc fut, comme d'habitude, transformée, modifiée, revue et corrigée à Loango. Tant et si bien qu'au lieu de douze douzaines de miroirs commandés, savez-vous ce que j'ai reçu ? Douze douzaines de bas mérinos ! Que voulez-vous que je fasse ici avec douze douzaines de bas mérinos ? Les renvoyer en France et payer de nouveau le transport ? Cela n'en vaut pas la peine ! Quoi qu'il en soit, c'est une dépense qui figurera au budget de Linzolo, et que rien ne couvrira. En suis-je responsable ?

- Cher Père Doppler, vous connaissez Monseigneur. Vous savez combien depuis toujours il cherche à éviter les dépenses inutiles. C'est son tempérament et son devoir. Les années ne l'ont pas rendu plus prodigue. Les dons de la Propagation de la Foi ont diminué. Ceux qui nous viennent directement de France, où se passent de tristes événements, vont aussi probablement se raréfier. Cela vous explique pourquoi Monseigneur insiste tant sur ces questions d'argent. Il ne faut pas vous décourager. Vous m'avez parlé de vos quatre beaux villages chrétiens de Saint-Paul, Saint-Isidore, Sainte-Anne et Saint-Pierre. Allons-y ; cela nous changera les idées.

Le jour venu de poursuivre sa route vers Bouanza, le Père Derouet, qu'accompagne le Père Doppler, gagne à dos d'âne Buadzuaka, où se font les adieux.

Le lendemain, il atteint Mbamou, sur la route des caravanes, par le sentier étroit et vallonné qu'ombragent parfois des galeries forestières. Puis, par Bembe, Misafou, Mindouli, Comba, Balimueka dont il revoit avec plaisir les rochers, les grottes et les curieuses pétrifications, par Kimbedi et Mfumu - Ngondo, il arrive en huit jours de marche à son ancienne mission.

La Loua traversée sur un pont de trois stipes de palmiers reliés par de fortes lianes, il voit venir à lui les trois missionnaires de Buanza. Il gravit lentement avec eux le sentier pierreux qui conduit au plateau, tout en répondant à leurs questions sur la santé de leur évêque et les rumeurs de démission.

En même temps, il revoit ce paysage auquel il demeure si attaché. Il n'a guère changé en quatre ans. On aborde maintenant l'étroite allée qui mène à la mission des Pères. Il l'a tracé, lui-même, avec soin, au cordeau, la bordant de chaque côté d'une ligne de manguiers qui sortent bien de terre. "Ils vous donneront bientôt des fruits et de l'ombre", remarque-t-il. Ecoliers et chrétiens babembes attendent leur ancien supérieur devant l'église. On se dit sa joie de se revoir, avant de pénétrer en se bousculant dans la chapelle pour une courte prière, puis de gagner la maison des Pères.

Quand, après un instant de repos, le Père Derouet retrouve les missionnaires de Buanza :

- J'ai promis aux internes d'aller les voir à l'école, dit-il au Père Koffel, le supérieur. Pourrions-nous y aller maintenant ? Combien en avez-vous ?
- Quatre-vingt-dix pour le moment. Tous assez jeunes. Le Père Péres et le Frère Eucaire s'en occupent très bien.
- Esclaves rachetés ou enfants de familles libres ?
- Beaucoup viennent encore de l'esclavage. La région demeure un centre important de ce malheureux trafic. Et nous faisons ce que nous pouvons pour libérer le plus d'enfants possible. Cependant, ces derniers temps, les familles libres nous confient volontiers leurs petits. Les miliciens sillonnent le pays qui n'accepte guère de payer l'impôt. Les familles ont peur. Chez nous, estiment-elles, leurs enfants sont à l'abri.
- Nous voici arrivés. Vous me permettrez d'interroger quelques uns de vos élèves.
- Ils s'y attendent.
- J'insisterai surtout sur le catéchisme. Ensuite, nous irons rendre visite à vos écolières.

Ces dernières occupent toujours, sous la garde de deux veuves, une partie des bâtiments des Soeurs, qui semblent cependant bien vides. Et c'est avec mélancolie qu'après avoir encouragé les élèves et leurs maîtresses, le Père quitte ces locaux qui ont coûté tant d'efforts et qui ont si peu servi.

Revenu à la maison des Pères :

- Combien de catéchistes en brousse ? demande le Père Derouet.
- Pas assez, malheureusement. Vous en aviez installé quatre, il y a cinq ans, François Poati, Alphonse Kibane, Joseph Bazika et Malenda. Le Père Kieffer ne s'est malheureusement pas entendu avec les trois premiers, de race vili ; et ils sont partis. Comme il ne voulait pas non plus de grands écoliers à l'internat, aucun catéchiste volontaire originaire du pays n'a été formé. Et Malenda est resté seul longtemps. J'ai pu, il y a quelques mois, rouvrir les centres de Mancodia, de Mienghe-Mienghe et de Mfumu-Ngondo que vous avez traversés en venant. Quand nos grands internes de quinze ou seize ans seront plus âgés, nous ouvrirons d'autres centres. Pour le moment, il faut attendre, puisque vous ne pouvez plus nous en envoyer.
- D'autant que nous n'en avons pas assez pour nous-mêmes.
- Le travail se fait tout de même, puisque vous aurez près de deux cents nouveaux chrétiens à confirmer.
- J'ai maintenant à vous parler de deux détails d'un autre ordre. Le Père Kieffer a isolé par un canal la presque île située en face de la mission. Cela afin de mettre en sûreté dans cette nouvelle île les troupeaux de la mission. Monseigneur se demande si l'idée est heureuse.
- A mon avis, le Père Kieffer a réalisé là des travaux aussi importants qu'inutiles. A la saison des pluies, la crue du fleuve inonde une bonne partie de l'île, et les caïmans enlèvent nos bêtes.
- Il n'y a donc pas à hésiter. Ramenez votre bétail en son ancien enclos. Autre remarque de Monseigneur : on consomme, paraît-il, beaucoup de vin à Buanza.
- On en consomme beaucoup, c'est exact. Nos livres de comptes en font foi, malheureusement. Mais on en boit très peu. Je m'explique. Malgré mes demandes mille fois réitérées, le vin que Monseigneur nous procure est d'une teneur si faible en alcool que, s'il supporte peut-être le voyage France-Loango,

il ne supporte pas le transvasement en dame-jeanne de Loango, et surtout le long voyage en plein soleil, Loango-Buenza. De sorte qu'il nous arrive le plus souvent piqué, vinaigré, imbuvable, plus nuisible à l'estomac que fortifiant. En réalité, donc, nous buvons très peu de vin. Chacun, vous l'avez vu, a devant lui, à table, sa petite bouteille étiquetée à son nom. Une bouteille doit lui suffire pour quatre jours. Et, croyez-moi, ce n'est pas en votre honneur que j'ai inauguré cette manière de faire. Je voudrais à mon tour vous poser maintenant deux questions.

Il arrive que nos chrétiens célibataires nous demandent d'épouser une de nos grandes internes rachetées de l'esclavage. Le rachat de ces jeunes filles nous a coûté en général cent cortades. Devons-nous les faire rembourser par le prétendant ? Si oui, n'est-ce pas aller contre le principe chrétien qu'un mari n'achète pas sa femme ?

- Je vous comprends bien. Il serait, en effet, excellent, d'instaurer ici, par cet exemple, l'égalité parfaite dans le mariage de l'homme et de la femme. Mais, que se passera-t-il dans la mentalité actuelle, si une jeune fille sait que son mari l'a obtenue sans rien verser pour elle ? Tout simplement ceci : qu'à la première dispute, elle dira à son mari qu'elle ne lui appartient pas. Elle le quittera, et partira avec un autre. C'est ce que je crois.

- Je le pense aussi. Autre difficulté : une certaine Porro, femme païenne d'une trentaine d'années, fut jadis rachetée de l'esclavage par le Père Kieffer. Peu après, Moulongo, un jeune païen, ouvrier de la mission, la demanda en mariage. Le Père Kieffer la lui donna, malgré le refus que Porro m'exprima, sans oser toutefois le manifester au Père Kieffer qui ne me crut pas lorsque je le lui rapportai. Porro aimait un autre ouvrier nommé Ngoko. Après le mariage coutumier, puisque tous deux étaient païens, Porro refusa obstinément d'aller résider chez Moulongo qui, trouvant en définitive sa femme trop âgée, n'insista pas. Ngoko obtint alors Porro, et ils vécurent ensemble. Mais à partir d'ici tout se complique. Des mauvaises langues firent croire au Père Kieffer que Ngoko l'avait trompé et ne voulait ni se convertir, ni conserver Porro comme unique et légitime épouse. Un esclave racheté et devenu chrétien, Henri Mbongu, demanda alors et obtint la femme, bien qu'il ait près de dix ans de moins qu'elle. Et le mariage fut célébré à l'église, car, entre temps, Porro avait été baptisée. Mais ces nouveaux époux ne vécurent jamais en bonne intelligence. Porro regrettait Ngoko dont elle attendait un enfant. Se fatigant vite de cette femme trop vieille et trop laide, disait-il, Henri Mbongu abandonna sa femme, après quatre mois de mariage, et s'enfuit de la mission. Nous ne savons ce qu'il est devenu. Et Porro et Ngoko veulent revivre ensemble. De qui Porro est-elle la véritable épouse ?

- La réponse me semble aisée. Elle ne l'est ni de Moulongo ni de Henri Mbongu, malgré le mariage à l'église, tout simplement par manque de véritable consentement qui, pour ces deux hommes, a été manifestement dicté par la crainte du Père Kieffer. Le vrai mari de Porro est donc Ngoko.

- C'est bien aussi ce que nous pensions. Ce brave Ngoko n'a d'ailleurs qu'un désir, c'est de devenir chrétien pour se marier à l'église avec Porro.

Après la cérémonie de la confirmation, il faut poursuivre le voyage et se rendre à Boudianga. Celui qui part et ceux qui restent, se quittent avec tristesse. Lui ne cache pas son émotion de laisser ses compagnons dans leur solitude, et aux prises avec un ministère parfois si décevant, d'abandon-

ner aussi cette mission du Niari dont il a aimé les populations babembes qu'éprouve la maladie du sommeil. Et eux voudraient tant retenir parmi eux ce compagnon enjoué, cultivé, à la délicatesse compréhensive et accueillante, qui durant ces quelques jours a transformé leur vie.

En tête des porteurs de ses bagages, le Père Derouet reprend la route des caravanes. Dix jours plus tard, après avoir traversé la Nkenke, Madingou, Loudima que le téléphone relie à Loango, Moudila dont les chasseurs bakunis brûlent la plaine, Nzila-Ngoma où le reçoit Nkenge-Mimbi, grand chef des bakunis, lui assure-t-on, il arrive à Makabana. Le vieux chef de terre Nziku-Moabi lui fait franchir le Niari dans une pirogue si vieille que les arachides y poussent. La nuit tombe lorsqu'il atteint Bikongo. Inutile d'aller plus loin. Un billet avertira Boudianga qu'il se trouve à deux kilomètres de marche.

Le lendemain, à mi-route, les Pères Kieffer et Duclos viennent à sa rencontre. Et c'est avec eux qu'il fait les derniers kilomètres. Devant la case-chapelle, l'attendent le Frère Marie-Joseph, un autre Frère africain, quelques hommes et une quinzaine d'enfants.

- Nos ouvriers et nos écoliers, dit en les présentant le Père Duclos. On pourrait même ajouter sans trop exagérer : toute notre chrétienté, tant le nomadisme, le sommeil et l'impôt déciment ou font fuir les quelques villages qui nous entourent.

- A nous laisser ici inactifs et en plein désert, on croirait que Monseigneur ne sait pas quoi faire de son argent et de ses missionnaires, murmure, sarcastique, le Père Kieffer.

- Allons à l'église, mes Pères, nous parlerons de tout cela plus tard, interrompt le Père Derouet.

L'après-midi, la visite de la mission commence par l'école.

- Le Frère Marie-Joseph, explique le Père Duclos, n'est pas seulement le professeur de ces enfants. C'est lui qui les a tous obtenus de leurs parents.

- Sans trop de mal ?

- Avec beaucoup de mal. On ne peut comparer Vilis et Bakunis. Depuis longtemps les premiers comprennent l'avantage de savoir lire et écrire, et donc d'avoir une école où l'on apprend à lire et à écrire. A quoi peut servir ici de savoir lire et écrire ? Les enfants nous viennent donc parce que le chef l'a ordonné. Mais lorsqu'après la classe, nous leur demandons de cultiver les plantations vivrières qui nous aideront à les nourrir, ils murmurent que nous les faisons travailler comme des femmes, et réclament un salaire. Au bout d'un ou deux mois, ils se sauvent. Depuis janvier, c'est-à-dire en dix mois, l'internat a vu passer soixante-douze enfants, soit tous les garçons des villages situés à un ou deux jours de marche. Evidemment, je pourrais remplir l'école avec de petits esclaves rachetés dans la région de Nzila-Ngoma. Mais alors, j'en suis sûr, aucun enfant de famille libre n'acceptera plus de venir chez nous.

La visite de l'école terminée :

- Je tiens à rapporter à Monseigneur le chiffre exact de la population qui environne Boudianga. Si vous le voulez bien, nous partirons tous deux, demain, les recenser. Nous ne serons absents que quelques jours.

Le lendemain, les voyageurs commencent leur périple dans la direction de l'est. A une heure de marche, les douze cases du petit village kuni de Nguala sont toutes complètement abandonnées. Un peu à l'écart, sont creusées neuf tombes, toutes de l'année. Plus loin, au village kota de Kiloundou, plusieurs cases se sont écroulées. Aucune n'a été reconstruite. Remontant vers le nord, les missionnaires sont accueillis par le chef Makono qui a ajouté à son nom celui de "Nsosana", depuis qu'il a hérité des femmes de son père. Les missionnaires passeront la nuit chez lui. Il y tient fermement. Et le lendemain, il les guidera, lui-même, dans ses petits villages bakotas. Là encore, même constatation, les populations ont diminué.

Il reste à descendre vers l'ouest, au village de Ntondo, où précisé-ment un milicien recense les cases.

- Plutôt que de payer 5 f. pour leurs cases, nos braves gens préfèrent les reconstruire à l'écart, dans la forêt, où les miliciens ne les trouvent pas et n'osent pas s'aventurer.

Pas plus à Ntondo qu'ailleurs, ils ne peuvent découvrir une construction nouvelle.

- D'ici à Bikongo, aucun village, conclut le Père Derouet. De même, il n'y en a pas de Bikongo à Nguala. Le circuit est rapidement terminé. Le Père Kieffer n'exagère pas tellement en prétendant qu'à une journée de marche, on ne trouve pas cinquante âmes autour de Boudianga. Disons une centaine, pour être juste.

- Et encore. Elles ne sont pas toutes de la même race. Nous en avons au moins cinq sur l'ensemble de notre territoire. Les Bakunis, les Bassanghis, les Bayakas, les Bakotas et les Bapunus. Cela fait cinq langues différentes à apprendre, si nous voulons les instruire.

Revenus à la mission :

- Appelez donc le Père Kieffer, dit le Père Derouet. Nous dégagerons avec lui les conclusions de cette petite tournée.

- Je puis vous dire à l'avance ce que pense le Père Kieffer. Il me l'a souvent répété : "Les Bakunis, quelle race ! Des sans-cœur ! Rien à faire avec eux !" Il est aigri par ce qu'il appelle son "limogeage" de Bouenza où, paraît-il, il se plaisait, et où il a passé huit ans. Tout récemment, Monseigneur a jugé bon de lui envoyer "en communication" une lettre du Père Koffel, son successeur. Le Père Koffel doit bientôt revenir en France prendre quelques mois de repos. Dans cette lettre, il énumère toutes les raisons selon lesquelles, à son avis, le Père Kieffer ne peut reprendre, même comme simple intérimaire, la direction de Bouenza. Vous pensez si cette lettre a remonté le moral de mon compagnon. En supposant même que tous les griefs énumérés soient exacts, la dernière chose à faire, me semble-t-il, était de communiquer cette lettre à l'intéressé. Monseigneur se rend de moins en moins compte des difficultés dans lesquelles nous nous débattons. Parfois, il nous donne l'impression de prendre plaisir à nous accabler. A une lettre dans laquelle j'exprimais qu'ici, faute de populations, nous perdions notre temps, j'ai simplement reçu comme réponse que cette raison "fausseté et illusoire" m'était dictée par mon "origine bretonne" et par les années passées comme "soldat de la Républi-

que", et qu'enfin, j'étais tout simplement un lâche si j'abandonnais Boudianga.

- Vous savez, Père Duclos, dans quel état se trouve maintenant Monseigneur. Boudianga est sa dernière fondation. Il la défend avec les entrailles d'un père pour son benjamin. Ne prenez surtout pas à la lettre des expressions qui dépassent sa pensée de beaucoup. Appelez-moi le Père Kieffer.

Comme prévu, le Père Kieffer se montre catégorique.

- Continuer Boudianga, objecte-t-il, c'est continuer à dépenser en pure perte le temps et la santé des missionnaires, et l'argent de la mission. C'est, par le fait même, continuer à tromper les bonnes âmes de France qui se privent parfois du nécessaire, non pas pour que nous vivions dans le désert à ne rien faire, mais pour que nous établissions l'Eglise en pays païen. Si on persiste à me laisser à Boudianga, je demande à être remis à la disposition du Supérieur Général. Il saura bien, lui, me trouver du travail. Monseigneur m'écrivait de prendre exemple sur les grands missionnaires que furent les apôtres, d'imiter la vaillance de S. François-Xavier. Tout cela est très beau. Les bons conseils n'ont jamais coûté cher. Mais je réponds, moi, que ni S. Pierre ni S. Paul ne sont venus évangéliser les Bakunis de Boudianga, et que S. François-Xavier, après quelques semaines sur la côte orientale d'Afrique, s'est empressé d'aller aux Indes.

- Nous pourrions peut-être, propose le Père Duclos, transporter Boudianga dans un centre plus peuplé, à Moutamba, par exemple, à deux jours au nord est de Boudianga, en plein pays punu, ou vers Loudima, le vrai centre Bakuni.

- Transporter Boudianga ailleurs, répond le Père Derouet, c'est évidemment une solution ; c'est même celle que propose la maison-mère. Mais cela veut dire abandonner les bâtiments de la mission, ses plantations et ses aménagements, et aussi ses quelques chrétiens. Vous savez les efforts et les dépenses que cela nous a coûté. Il faudra repartir à zéro. Si vous vous enfoncez encore plus vers le nord, vers Moutamba, croyez-vous que les caravanes qui montent déjà si difficilement de Loango, vous parviendront plus facilement ? Le Père Moulin prétendait qu'il avait, il y a trois ans, recensé dans les environs des catéchumènes par milliers et des chrétiens par centaines.

- Les chrétiens et les catéchumènes du Père Moulin n'ont jamais existé que dans son imagination, et encore à certaines périodes d'euphorie. En voulez-vous une preuve ? Combien Monseigneur a-t-il confirmé de chrétiens en 1900 ? Exactement neuf. Tous, écoliers internes. Combien en aurez-vous à cette seconde confirmation à Boudianga ? huit. Et cela, grâce aux cinq écoliers que nous allons baptiser demain.

- Alors, il resterait la solution de Loudima. Et Boudianga demeurerait un poste de catéchiste.

La confirmation terminée, le Père Derouet reprend le chemin du sud. Les Pères Duclos et Kieffer l'accompagnent quelques instants sur la piste qui mène au Niari. Abandonner Boudianga ou transporter la mission en un centre plus vivant : les conversations reviennent sans cesse sur ce sujet peu consolant. En se quittant, on estime préférable de part et d'autre, de brusquer les adieux.

LE PERE DEROUET, ADMINISTRATEUR DU VICARIAT

Dix jours plus tard, le 16 octobre, le Père arrivait à Loango.

- Monseigneur est maintenant presque entièrement paralysé du côté gauche, lui signale le Père Laurent, tandis qu'il s'apprête à pénétrer dans la chambre du malade.

- Durant votre absence, lui annonce l'évêque, j'ai envoyé à M^{gr} Le Roy ma lettre de démission, avec prière de la transmettre à Rome. Quand nous saurons qu'elle est acceptée, je me retirerai à Mayoumba. Peut-être pourrai-je me rendre encore utile en enseignant le latin aux petits séminaristes. Mais ma santé n'a aucun intérêt. Parlez-moi plutôt de Boudianga.

- Là-bas, c'est le découragement total. Et on les comprend un peu. Les villages voisins ont disparu ou se sont plus ou moins vidés, pour les raisons que vous connaissez : impôt, sommeil, besoin de bouger. J'ai recensé moi-même tout ce qu'on peut atteindre de Boudianga à distance d'une journée de marche. Qu'ai-je trouvé ? Pas même cent cinquante âmes. Moralement et physiquement, le Père Duclos, qui a toujours eu une petite santé, ne peut y demeurer plus longtemps. Ce serait sa mort. Lui ne se plaint pas. Mais j'estime de mon devoir de vous le signaler. Quand au Père Kieffer, il surmonterait peut-être sa tristesse actuelle, si un véritable champ d'apostolat lui était ouvert.

- Que voulez-vous dire ?

- Si le Père Duclos est remplacé par un confrère plus solide, le Père Kieffer pourra entreprendre de longues tournées au loin. Il ne désire que cela. Ces voyages l'attacheront à Boudianga, en lui faisant connaître et évangéliser ces lointaines populations. Ils nous permettront aussi, éventuellement, de savoir en connaissance de cause, où déplacer la mission.

- Qui vous dit qu'il est question de déplacer Boudianga ? La mission est très bien située là où je l'ai mise. Elle connaîtrait le développement de toutes les autres missions, si ses missionnaires se donnaient un peu plus de mal. Pourquoi le Père Kieffer n'a-t-il pas déjà commencé ces tournées dont vous me parlez ? Ecrivez-lui de les entreprendre au plus tôt. Dites-lui bien que la mission restera là où elle est. J'accepte de rappeler le Père Duclos à la côte. Mais qui le remplacera à Boudianga ?

- Je ne vois que le Père Laurent. Le Père Duclos prendrait sa charge de procureur.

- C'est cela. Envoyez-moi le Père Laurent ; je lui annoncerai sa nouvelle affectation.

Pendant votre absence, nous avons reçu quelques nouvelles de France. Le gouvernement a supprimé douze de nos maisons. Grâce à Dieu, il nous laisse les principales : la maison-mère, le séminaire de Chevilly, la maison de repos de Pierroton, et les deux procures d'embarquement de Bordeaux et de Marseille. M^{gr} Le Roy espère obtenir un adoucissement à ces mesures. M^{gr} Augouard a regagné Brazzaville, en passant ici quelques jours. Il doute de plus en plus de la prospérité du Congo en général, et du régime concessionnaire en particulier. Autant en France, dit-il avec raison, une adjudication de dizaines de milliers d'hectares constituerait normalement une excellente affaire, autant c'est ici une opération que le manque d'habitants et de routes, la difficulté du climat et les maladies, l'inexpérience et la solitude des colons, et bien d'autres raisons encore, mènent à la ruine. Enfin, nous verrons bien. Le Père Dubois vous dira que le 1^{er} septembre, les classes ont recommencé avec

cent cinq internes. N'avez-vous pas rencontré en route le lieutenant Mangin ? Il part vers le Chari par la route des caravanes avec une importante troupe de Sénégalais. Envoyez-moi le Père Laurent. Demain, nous parlerons plus en détail de votre tournée.

Le dimanche 15 novembre, Monseigneur convoque chez lui, après la messe, tous les missionnaires présents à Loango. Il a reçu la réponse de MGR Le Roy et tient à la leur communiquer. Il prie le Père Derouet de la lire devant tous.

"Paris, le 14 octobre 1903

Cher Monseigneur,

" J'ai reçu la lettre officielle par laquelle vous me priez de prendre les mesures nécessaires pour vous faire décharger de la mission du Congo français, à cause de l'état de plus en plus précaire de votre santé. Je vais sans tarder envoyer cette lettre à S.E. le cardinal Préfet de la Propagande, auquel je soumettrai une liste de trois Pères, parmi lesquels l'un d'eux sera choisi comme coadjuteur ou comme successeur. En attendant, cher Monseigneur, vous voudrez bien remettre l'administration de la mission à votre vicaire général, auquel elle revient de droit. Je nomme, en même temps, le Père Derouet, supérieur principal de nos missions du Congo français, au point de vue religieux. Ci-joint sa feuille de nomination que vous lui remettrez.

"Et maintenant, cher Monseigneur, vous pouvez vous retirer avec la conscience d'avoir fourni jusqu'au bout votre travail de bon ouvrier. Si vous vous arrêtez, ce n'est certes pas pour prendre un repos auquel vous auriez cependant un droit absolu ; c'est que les forces physiques vous trahissent, sans cependant avoir raison de vos forces morales ; vous comprenez que la mission serait en souffrance si sa direction n'était remise en des mains plus jeunes. Le Bon Dieu, cher Monseigneur, couronnera en vous un vrai missionnaire.

"Croyez à ma profonde affection."

Estimant dans son humilité avoir bien peu fait pour le règne de Dieu, l'évêque avait ajouté entre les lignes qui faisaient son éloge, qu'il n'avait fourni que la "carrière d'un pauvre missionnaire", et que le Bon Dieu couronnerait en lui "quand même un pauvre missionnaire". A la plume, et au crayon rouge, il avait souligné aussi le passage où MGR Le Roy lui disait qu'il comprenait que la mission serait en souffrance, si elle n'était remise en des mains plus jeunes, tant il lui était pénible de s'avouer vaincu.

Ces mains plus jeunes, c'étaient donc, en attendant la décision de Rome, celles du Père Derouet. Alors, on vit le vénérable évêque se lever de son fauteuil, le désigner à celui à qui il remettait ses pouvoirs, et tomber à genoux devant tous en attendant qu'une nouvelle place lui soit assignée. Mais le Père Derouet était déjà debout, et, protestant que celui qui avait été si longtemps à la peine devait demeurer à l'honneur, il aida son évêque à se relever et à reprendre son fauteuil.

Peu après, ce dernier tint cependant à laisser ses appartements à son vicaire général. Il s'installa humblement dans la chambre du séminaire la plus proche du presbytère à étage qu'il avait construit lui-même vingt ans plus tôt. "J'y serai plus près de l'imprimerie dont je vais maintenant m'occuper", donna-t-il comme prétexte.

Aussitôt nommé administrateur du vicariat, le Père Derouet est prié, tant par Paris que par les missionnaires de Boudianga, de décider au plus vite de l'avenir de la mission. A peine arrivé, le Père Laurent a été atteint d'une bilieuse hématurique, signale le Père Kieffer. Le malade est maintenant hors de danger, mais il est urgent d'envoyer des fortifiants. Le vin manque : "Le dernier envoyé était du pur vinaigre". Une fois de plus, il parle de transférer ailleurs la mission : "Le voilà, le Père Laurent, sacrifié au seul entêtement de Mgr Carrie ... Une lettre de Mgr Le Roy m'invitant à chercher un emplacement de mission à quelques jours de distance, je vais donc partir en tournée dans peu de temps".

Deux semaines plus tard, le Père Laurent annonçait lui-même sa convalescence, et le départ de son compagnon vers la rivière de la Nyanga, à six jours de marche à l'ouest de Boudianga. Lui aussi se montrait favorable au déplacement de la mission. Il proposait d'en céder les bâtiments à l'administration, et d'y revenir de temps en temps visiter les chrétiens. Mais, bon religieux, il prenait soin d'affirmer qu'il demeurerait "disposé à obéir jusqu'au bout, lors même qu'il faudrait rester ici au milieu de quatorze marigots".

De sa tournée de trois semaines, le Père Kieffer revenait assez déçu. "La plaine de la Nyanga est très marécageuse, écrivait-il. Nous avons traversé la rivière et sommes entrés dans la plaine des Bayakas ; tout ce pays est fortement attaqué par la maladie du sommeil. Pour une naissance, il y a bien quatre morts."

Un dernier espoir : la plaine de Nsanda à trois jours de marche au nord de Boudianga. Les Pères Laurent et Kieffer y partent ensemble. Ils trouvent au flanc d'un plateau qui domine la vallée, "un bel emplacement admirablement aéré, le terrain est fertile, une source très pure sort des rochers à cinquante mètres ; à douze minutes du plateau se trouve, au bord d'un ruisseau, un excellent emplacement de jardin. On serait là au point central de la population de tout le pays sans être cependant trop près d'aucun village". Malheureusement, là aussi c'est un ensemble très divers de villages bakotas, bakunis, bapunus, babonge.

Que faire ? On réclame une réponse d'autant plus urgente que la saison des pluies commence, et qu'il est grand temps de refaire toutes les toitures. "Ecrivez-leur de renoncer une fois pour toutes à ces explorations qui ont pour but de transférer ailleurs la mission. Qu'ils restent à Boudianga, et qu'ils y fassent oeuvre missionnaire", tranche l'évêque qu'il est impossible de tenir à l'écart de cette éternelle question.

Le repos auquel il est condamné, lui a rendu un peu de forces. Le 10 décembre, il peut ordonner au sous-diaconat l'abbé Bounga, de la Préfecture du Congo, et, le 7 février 1904, conférer la tonsure et les ordres mineurs à l'abbé Brouillet, venu il y a quelques années dans le vicariat comme Frère, et qui avait demandé, peu après, d'entrer au séminaire de Mayoumba.

DUALITE DE COMMANDEMENT

Lorsque le nouvel ordonné retourne à Mayoumba par le "Tibet" du 7 mars, Monseigneur décide brusquement de l'accompagner et de descendre à Sette-Cama.

De là, il signale que, mécontents de l'impôt de 3 f. qui frappe chaque case, les riverains du Ndougou font la grève, et affament le personnel de l'administration et des factoreries, et les quatre-vingt seize enfants de l'internat, en refusant de venir vendre à la côte, poisson et manioc. Il faut se résoudre à acheter du riz, et lever l'interdit qui, depuis l'accident du Frère Euxène, frappe la pêche à la dynamite. Il annonce aussi qu'ayant trouvés très fatigués le supérieur, le Père Boulenc, et le Frère Achille qui s'était remis à reconstruire l'église, il les avait renvoyés se reposer en France, le Père Boulenc avec la consigne de ne revenir que lorsqu'il aurait récolté suffisamment d'argent pour opérer le transfert de la mission de Ngaley en un autre site. Car l'évêque estimait maintenant l'emplacement actuel trop malsain. Puisqu'il faut bien poursuivre la construction de l'église, un télégramme suivant réclame le Frère Hilaire que le Père Derouet a nommé, depuis un mois, à la direction matérielle de l'internat de Loango. En échange, Monseigneur affecte à Loango un Frère africain de Sette-Cama, le Frère Jean. Il annonce aussi qu'après deux mois de séjour à Sette-Cama, il gagne Mayoumba.

A la fin du mois de mai, le Père Laurent arrive inopinément de Boudianga, épuisé, incapable du moindre petit effort. Le médecin d'un bateau qui fait escale à Loango, décèle "une petite pointe du côté du foie". Mais quatre jours plus tard, une forte attaque de bilieuse se déclare, qui, malgré les soins les plus assidus, emporte le missionnaire en moins de six jours. "Après deux heures de souffrances, lit-on dans le Journal de la communauté de Loango, après avoir demandé pardon à tous, et déclaré mourir pour le salut des Noirs, à quatre heures cinq, le bon Père expire, laissant à toute la communauté réunie depuis le début de l'agonie, ainsi qu'aux enfants, l'impression de la mort d'un saint. Il a conservé jusqu'au bout toute sa connaissance, répétant les noms de Jésus, Marie, Joseph."

A Paris et à Rome, on s'inquiète d'apprendre que M^{gr} Carrie reprend pratiquement à son vicaire général, les pouvoirs qu'il lui a donnés.

"Avec ce courrier, écrit le 4 juin M^{gr} Le Roy au Père Derouet, M^{gr} Carrie recevra une réponse de la Propagande à ses nouvelles démarches. La Propagande l'invite, en termes toujours modérés et délicats, mais précis, à remettre l'administration du vicariat à son vicaire général. Le cardinal Gotti m'a expliqué que, par déférence, il ne voulait pas donner des ordres, mais que son intention était formelle. Il désirerait davantage qu'un successeur fût nommé à M^{gr} Carrie ; mais cette nomination entraînerait le départ de Monseigneur de la mission, j'ai prié le cardinal d'attendre.

"Si M^{gr} Carrie croyait cependant pouvoir et devoir conserver encore l'administration de la mission, je présenterai immédiatement les trois noms requis, car le bien général exige la fin de toutes ces tergiversations.

"J'avertis de tout cela M^{gr} Carrie, à qui le désir de la Propagande et la vue du bien dicteront enfin la ligne de conduite nécessaire. Je comprends, cher Père, combien délicate et désagréable est votre situation en ces circonstances."

Deux mois plus tard, le 4 août, M^{gr} Le Roy devait revenir encore sur le même sujet.

"Je ne comprends que trop, écrivait-il au Père Derouet, la situation désagréable dans laquelle vous mettent les interventions inopportunes de M. Gentil et de M^{gr} Carrie (tous deux, semble-t-il, postulaient la nomination en tant qu'évêque de Loango, du Père Le Mintier, de la Motte-Basse, dont M^{gr} Carrie appréciait beaucoup la compétence en matière financière, et qu'il avait choisi comme co-signataire de ses dépôts d'argent dans les diverses maisons de commerce). Que vous en dire ? Sinon que je ne puis que vous exhorter à porter tout cela gaiement. Ce mot vous paraîtra étrange ! C'est peut-être le mot juste. Toute cette affaire de "succession Carrie" ressemble, en effet, à une espèce de comédie où nombreux sont les incidents. Le mieux est d'attendre la fin qui ne saurait maintenant tarder. Mais je puis vous le dire dès maintenant : la fin ne se marquera pas par l'apparition d'une mitre. Il serait donc inutile de préparer des fêtes à Loango et même à Mayoumba. M^{gr} Carrie est déjà averti, et aussi le cher Père Le Mintier.

"En attendant, voilà le saint et bon Père Laurent tombé victime de son obéissance. C'était là justement ce que nous redoutions, lorsqu'au Conseil Général, nous nous sommes prononcés pour l'évacuation de Boudianga. Ce malheureux Boudianga aura mangé des hommes, de l'argent et du temps, sans autre résultat que de satisfaire l'entêtement aveugle de celui qui l'a fondé !"

Enfin, dix jours plus tard, arrive de Rome par la voie de Paris, la nomination officielle du Père Derouet à la charge de provicaire apostolique de Loango.

"Cher Monseigneur, écrit M^{gr} Le Roy à M^{gr} Carrie le 13 août 1904, la lettre ci-jointe que je reçois de la S.C. de la Propagande, vient enfin donner satisfaction à votre demande d'être déchargé du vicariat du Congo français. Le Père J. Derouet est nommé provicaire pour l'administration de la mission au spirituel et au temporel.

"Dans la situation politique que nous avons actuellement en France, il n'a pas été possible de songer à un vicaire apostolique, pourvu d'un titre épiscopal. Attendons, les hommes passent et l'Eglise reste.

"Il me reste, cher Monseigneur, à vous dire combien nous avons tous été touchés de vos adieux. Soyez convaincu de votre côté, qu'il n'y a jamais eu ici, ni pour vous, ni pour la mission, trace des sentiments malveillants que vous avez voulu quelquefois relever dans vos lettres. Il y a eu des malentendus, oui ; mais pas autre chose."

Et au Père Derouet : "Voici, enfin, la situation de la mission et la vôtre fixées. La démission de M^{gr} Carrie est acceptée, vous êtes chargé du vicariat au spirituel et au temporel, à titre de provicaire. Par le temps actuel, où toutes les nominations épiscopales sont arrêtées en France, et dans les colonies françaises, même pour les évêques titulaires, on ne pouvait faire davantage.

"J'écris à M^{gr} Carrie une lettre que vous trouverez dans le courrier.

"J'écris aussi à M. Gentil, commissaire général, pour lui faire part de votre nomination. Vous ferez bien de lui écrire un mot de votre côté, quoique vous n'ayez vis-à-vis de l'autorité civile aucun titre officiel."

"JE ME SUIS DONNE A LA MISSION DU CONGO JUSQU'A LA MORT"

Lorsque ces dernières lettres parvinrent à Loango, Mgr Carrie se trouvait hors d'état d'en comprendre l'importance. Le début de juillet l'avait vu revenir épuisé de Mayoumba. Le buste qui, jusqu'alors, se tenait parfaitement droit, avait fléchi ; le côté gauche semblait inerte ; la main ne saisissait plus les objets et le pied labourait le sol. Les crises épileptiformes réapparaissaient, toujours plus violentes, chaque mois, au déclin de la lune, lui interdisant de célébrer la sainte messe, durant les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août. On le voyait alors venir humblement recevoir la sainte communion durant la messe de communauté. Il ne restait pas pour autant inactif. L'aide de son bâton ne lui suffisait plus, il arpentait la mission appuyé sur les épaules solides de deux grands élèves, s'intéressant à tout, gourmandant chacun et exhortant tout son monde au travail.

Puis, les forces revenant un peu, il célèbre de nouveau la messe dans son oratoire privé, aidé et soutenu par deux de ses missionnaires.

Mais, le 5 septembre, de nouvelles crises l'obligent à se faire porter dans un fauteuil à la chapelle et au réfectoire. Le surlendemain, estimant ses forces suffisantes, il exige qu'on le mène à sa chapelle, et qu'on le revête des ornements sacerdotaux. Malgré la fraîcheur de ce matin de saison sèche, de grosses gouttes de sueur coulent de ses tempes, l'air lui manque. Alors, celui qui a tant lutté durant sa vie, s'avoue vaincu. Renonçant à monter à l'autel, il retombe dans son fauteuil. "Je n'en puis plus, murmure-t-il. Enlevez-moi mes ornements." Et, aidé par Athanase et par ses missionnaires, il gagne la grande chapelle, après avoir murmuré tristement, tourné vers son autel particulier : "Allons, c'est fini. Adieu."

Le lendemain, après une nouvelle crise, le côté gauche devient complètement insensible. L'esprit, jusqu'alors parfaitement lucide, ne semble plus maître des idées. De la bouche, elle aussi paralysée, sortent des mots qu'il est difficile de comprendre.

Durant tout ce mois de septembre, il lutte encore contre la mort, résistant de toute la force de sa robuste constitution. Mais le mal poursuit son oeuvre, et l'évêque s'enfonce dans un engourdissement de plus en plus complet, dont il ne sort que pour prendre quelques liquides des mains d'un de ses missionnaires ou de son fidèle Athanase.

Le 7 octobre, nouvelles crises nerveuses qui font craindre un dénouement brutal, et pour la neuvième fois, Mgr Carrie reçoit l'Extrême-Onction. Ce n'est pourtant pas encore la fin, car cinq jours plus tard, à la stupéfaction joyeuse de son entourage, il retrouve, sinon ses forces, du moins toute sa lucidité. Il demande alors à un de ses missionnaires de l'entendre en confession, et de lui apporter la sainte communion. Puis, tous réunis autour de son lit, ils ont la surprise et l'émouvante consolation d'entendre celui qui, jusqu'alors, incarnait à leurs yeux l'austérité, la sévérité et la rigoureuse observance de la règle, leur parler comme un père compatissant, les encourageant dans les difficultés de leur ministère, les exhortant à travailler dans la joie, trouvant pour chacun un mot d'affection et parfois d'humbles excuses, et saluant la mort comme une délivrance et le retour vers Dieu.

Des larmes coulent de ses yeux, lorsque le provicaire lui résume le rapport annuel qu'il envoie à Rome. Mille deux cent quarante et un baptêmes ont été administrés dans l'année, et la population chrétienne du vicariat a passé de trois cent cinquante, lors de sa fondation, à quatre mille quatre-vingt quatorze.

Puis, craignant que le malade ne se fatigue :

- Nous allons maintenant vous laisser, lui dit le Père Derouet. Nous prions Dieu avec vous, lui demandant d'accepter vos souffrances pour l'Afrique et pour le Congo.

- Oui, oui, répond le malade avec force, pour l'Afrique, pour le Congo, et pour Loango.

- Pourriez-vous nous donner votre bénédiction ? demande encore le Père Derouet.

On voit alors l'évêque tenter de soulever sa main droite qui retombe sans forces sur le drap. A genoux, à la tête du lit, le Père Derouet soulève cette main qui a tant fait pour le bonheur du Congo, et l'aide à tracer le signe de la croix sur ceux qu'étreint l'émotion, tandis que dans un suprême effort, les lèvres du prélat murmurent les paroles de la bénédiction.

Après ce court instant de lucidité, dernière grâce accordée au vénérable moribond et aux siens, l'évêque retombe dans son état comateux dont il ne sortira plus.

La nuit passe sans alerte ; missionnaires et grands écoliers se relayant pour le veiller. Mais dans la journée, la respiration devient de plus en plus lente et difficile. A 6 heures du soir, après une courte agonie, le fondateur des missions du Congo rend son âme au Seigneur, en présence de ses missionnaires et de toute la mission, écoliers et ouvriers, à genoux, dans sa chambre, sous la véranda ou dehors sur le sable de la cour. Il était âgé de soixante deux ans, avait consacré trente cinq années de sa vie au Congo, et porté le fardeau d'un rude épiscopat durant dix huit ans.

Pendant que sonne le glas, et que chrétiens et catéchumènes accourent en foule, comprenant qu'ils ont perdu leur évêque, le Père Derouet procède à la toilette funèbre, aidé d'un Père et d'un Frère, avant de revêtir le corps des ornements pontificaux. Quelle n'est pas leur douloureuse stupeur de découvrir que de larges plaies, endurées sans un mot de plainte, suintent dans le dos du défunt !

Dans la chambre transformée en chapelle ardente, une foule pieuse et recueillie se succède sans discontinuer jusqu'à l'heure des obsèques. Enfants et ouvriers de la mission, chrétiens, catéchumènes, païens même, et en grand nombre, ne se lassent pas d'admirer une dernière fois les traits de leur évêque. Et de fait, il est beau, le vénérable prélat, étendu sur son lit de parade, revêtu de ses habits pontificaux. La mort n'a pas altéré son visage. C'est bien lui dont la dignité et la piété les saisissaient lorsqu'il pontifiait dans son église.

Après un service solennel célébré de bon matin, les obsèques ont lieu à 5 heures du soir, en présence de M. Rey, administrateur de la région de Loango, représentant officiel de M. Emile Gentil, commissaire général du Congo français, de tous les fonctionnaires et commerçants de la place, et d'un bon millier d'Africains. Jamais la mission n'avait connu pareille affluence.

Avant l'absoute, le Père Derouet rappelle en quelques mots la carrière apostolique du défunt, et ses qualités missionnaires. Puis, l'absoute terminée, huit grands internes soulèvent le cercueil, et le cortège funèbre se rend au lieu de la sépulture qui a été creusée à l'emplacement du chœur de la future cathédrale, face à la ville de Loango, et à cette route des caravanes si familière au défunt. Porté par les élèves, le corps de l'évêque passe une dernière fois devant le bâtiment de la procure, traverse la mission par l'allée centrale, longe le séminaire, et, contournant le chœur de la chapelle, parvient à l'endroit où a été creusée la tombe. Une large tôle, autour de laquelle une maçonnerie de briques a été élevée jusqu'à hauteur du cercueil, en garnit le fond. Alors seulement le couvercle est posé et vissé sur la bière qui est déposée dans la tombe.

APRES LA MORT

La ville de Loango ne subsistera guère à son évêque. Moins de trois ans plus tard, l'étude définitive de la future ligne de chemin de fer de Brazzaville conclut à la supériorité de la baie de Pointe-Noire, si bien que les commerçants de Loango commencent à y émigrer, sans même attendre que la construction du chemin de fer soit décidée en 1912, et que soit voté, en 1914, un premier emprunt de cent soixante et onze millions qui financera les travaux.

"La terre de Loango est morte", diront alors les Vilis. La ville qui, en 1908, groupait encore vingt cinq électeurs français, ne comptera plus que trente européens en 1913. Et si, dans sa rade, est encore ancré, bien que pour peu de temps, le trois-mâts goélette "Notre-Dame du Salut" qui dessert les factoreries Ancel, une fois seulement par mois le cri de "Selo" signale maintenant l'arrivée d'un paquebot.

S'il avait vécu encore quelques mois, le promoteur de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse congolaise aurait eu la joie de voir, à la suite d'un incident de minime importance, le gouvernement le suivre dans cette voie.

Un mois avant qu'il ne meure, s'était réunie à Brazzaville, la commission qui, chaque année, inspectait les écoles des missions. Les différents rapports devaient être étudiés, et les subsides attribués.

Quelle ne fut pas, au cours de ces séances, l'étonnement du Père Rémy, vicaire général de Brazzaville, en entendant tout d'abord, la lecture de deux compte-rendus, concernant, l'un l'internat de Bangui, l'autre celui de la Sainte-Famille. Le premier se montrait très sévère, le second très élogieux. Or, ni l'un ni l'autre de ces internats n'avaient été inspectés depuis cinq ans. Un autre rapport présentait ensuite l'internat de Boudianga comme une simple école rurale fonctionnant vaille que vaille, dans un quelconque village de brous-

se, sous la seule direction d'un catéchiste peu instruit. D'après celui de Linzolo, le Père Doppler aurait tout bonnement avoué aux inspecteurs qu'il utilisait ses internes comme boys et marmitons, et renvoyait les autres dans leurs villages. A Loango et à Brazzaville, les Pères et Frères instituteurs manquaient de compétence. Enfin, après avoir alloué 3.500 f. au vicariat de Loango qui, pour nourrir et vêtir les cinq cent trois internes de ses six écoles primaires, et payer en marchandises les maîtres des mille neuf cent quatre-vingt six écoliers de ses écoles rurales, en versait plus du double à la douane, et une somme un peu supérieure à M^{gr} Augouard, la Commission recommandait fortement et sérieusement aux deux vicariats de prendre exemple sur l'enseignement des missionnaires du Gabon.

Le Père Rémy estima que la plaisanterie dépassait un peu les bornes. Devant ces faits, ces reproches et ces inexactitudes, il ne put s'empêcher de manifester son mécontentement en pleine Commission, et de déclarer sa surprise de voir juger si sévèrement et si injustement l'oeuvre scolaire des missionnaires par des fonctionnaires et un gouvernement incapables, depuis vingt ans, d'ouvrir la moindre école.

Mis au courant des remarques du Père Rémy, M. Gentil en comprit la portée. Il ordonna immédiatement à un fonctionnaire de Brazzaville d'ouvrir sur-le-champ un cours du soir pour adultes. "Il a fallu de l'argent pour éclairer la salle et monter bancs et tables, commente aussitôt avec humour M^{gr} Augouard dans une lettre à M^{gr} Carrie. M. Gentil a promis une grosse gratification au fonctionnaire s'il réussit. Nous verrons si cela va durer, et surtout ce que cela va coûter. Je suis certain que cette misérable classe va coûter plus que la totalité de votre allocation."

Commencée sous cette forme embryonnaire, l'école officielle durera. Elle se développera même si bien que, de nos jours, la scolarisation du Congo se classe parmi les meilleures de l'Afrique noire.

A Loango cependant, l'administrateur ne put ouvrir son école qu'en 1908 ; encore dut-il tirer de prison son premier titulaire, tous les fonctionnaires africains sollicités, anciens Frères ou séminaristes, s'étant récusés par fidélité à la mission.

DOCUMENTATION

SOURCES PRINCIPALES

- . Lettres des Supérieurs Généraux de la Congrégation du Saint Esprit, des évêques et des missionnaires
 - . Journaux des communautés de Saint-Antoine du Sogno, Ambriz, Boma, Buanza, Landana, Linzolo, Loango, Mayoumba
 - . Comptes-rendus des Réunions d'Œuvres
 - . Carnets de notes et de voyages de M^{re} Carrie, des Pères Derouet, Doppler, Duclos, Le Mintier, Marichelle, Zimmermann
 - . Rapports de M^{re} Carrie à la S.C. de la Propagande, à la Propagation de la Foi, à la Maison-Mère
 - . Journal du Petit-Séminaire de Loango et Mayoumba
 - . Lettres ou Photocopies de Lettres de MM. Ballay, Behagle, Brazza, Chavannes, Marchand, des amiraux Conrad et Ribourt
 - . Bulletin Général de la Congrégation du Saint Esprit (Tomes I à XXIV)
 - . Mémorial du Congo (Tomes I à V)
 - . Missions Catholiques (Années 1868 à 1923)
 - . Les "Tablettes d'un Congolais", du Père Marichelle
 - . Les "Notes manuscrites sur les coutumes vilis", de l'abbé d'Oliveira
 - . Les Archives de la Maison-Mère des Pères du Saint Esprit (Boîtes 177 - 178 - 179 - Congo-Loango), de l'évêché de Pointe-Noire, de la Mission de Landana
 - . Les témoignages oraux d'Africains ou de missionnaires ayant connu M^{re} Carrie.
- N.B. : en vue de rendre le récit plus vivant, les lettres et autres documents ont souvent été utilisés sous forme de conversations s'efforçant de respecter même les termes employés.

LIVRES CONSULTÉS

- . ALEXIS : Le Congo français (1890)
- . M^{re} AUGOUARD : Vingt-huit années au Congo
- . BARATIER : - Au Congo, Souvenir de la Mission Marchand
- Epopées d'Afrique
- . BRAZZA : Trois explorations dans l'Ouest Africain
- . BROUSSEAU : Souvenir de la Mission Savorgnan de Brazza
- . BRASIO : Monumenta missionaria africana
- . CAMBIER : Diego Cao et le Congo
- . CASTRO E ALMEIDA : Chroniques
- . de CHAVANNES : - Avec Brazza
- Le Congo français
- . du CHAILLU : Voyages dans l'Afrique
- . DAPPER : Le Congo
- . DAYE : Léopold II
- . DUTEUIL du RHINS : Au Congo français (1885)
- . DROOGMANS : Le Congo (1894)
- . FOURNEAU : Au vieux Congo

- . GUIRAL : Le Congo français (1889)
- . JEANNES : Quatre Années au Congo (1886)
- . LOPES-PIGAFETTA : Description du royaume du Congo (1591)
- . de MANDAT-GRANCET : Au Congo (1900)
- . MANGIN : Souvenirs d'Afrique
- . NEUVILLE & BREARD : Les voyages de Savorgnan de Brazza
- . PAIVA MANSO : Historia do Congo
- . PROYART : Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique (1776)
- . RATOIN : Le Congo (1890)
- . ROUGET : Le Congo français
- . SIMAR : Le Congo au XVI^e siècle
- . STANLEY : - Dans les ténèbres de l'Afrique
- Autobiographie
- . VEISTROFER : Vingt ans dans la brousse africaine (exemplaire annoté par
M^{gr} Augouard)
- . VERNES : La France au Congo (1887)
- . VOULGRE : Le Congo français
- . X... : Angola

REVUES ET FASCICULES

- . Bulletin de la Société de Géographie
 - Article de Léon Jacob sur la route des caravanes
 - Article de du Chesnay sur Eludianga et les Bakotas
- . Bulletin de l'Union Gildarienne (Années 1904-1905 et 1930-1931)
- . Documents relatifs à la Préfecture Apostolique du Congo, chez de Soye et fils, imprimeurs, Paris, 1881
- . Etudes sur le Kouilou-Niari par les capitaines Cornille et Goudard
- . Grands Lacs : Les Anciens Rois du Congo
- . Journal Officiel du Gabon
- . Marché d'esclaves au Congo, par P. Rinchon
- . Mémoires pour servir à l'Histoire du Loango, par Cavazzi-Labat (1732)
- . Le Messager du Saint Esprit (Année 1913)
- . Rapport budgétaire 1901 des colonies
- . Revue d'Histoire des Missions
 - Documents sur les missionnaires français de Loango au XVIII^e siècle (I-XII-1927)
 - Notes sur les anciennes missions des Capucins
- . Revue du Génie militaire
 - Reprise des Travaux de Léon Jacob, le 12 septembre 1893
- . Les Sociétés Concessionnaires du Congo français, Grasset, 1909
- . Semaine Religieuse de Tours. (Année 1910)

La majeure partie de cette documentation a été recueillie par Son Excellence Monseigneur J.B. FAURET, évêque de Pointe-Noire, qui a voulu cet ouvrage. Je lui exprime ma respectueuse reconnaissance.

PRINCIPAUX ERRATA

<u>Page</u>	<u>ligne</u>		
7		S. Pierre Claver fut en réalité canonisé par le pape Léon XIII	
		<u>lire :</u>	<u>et non :</u>
28	12	Tchibamba	Tchilamba
33	20	De lui, de son rapport, dépendait	De lui, de son rapport, dépendant
40	2	Le roi du Cacongo la laissa	Le roi du Cacongo la laisser
42	38	Populations douces. Centre	Populations douces. Ce centre
54	4	fusils de traite	fusils de trait
56	8	brûler un peu fort	brûler un fort
83	17	Aussi a-t-il	Ainsi a-t-il
91	41	Après les avoir suivis pen- dant quelques années	Après les avoir suivis pen- dant années
91	45	montre ensuite quel succès	montre ensuite avec quel succès
94	20	selon le désir du Père Carrie	selon le désir former du Père Carrie
117	6	un canot à moteur	un canon à moteur
122	4	la mission paiera à titre d'impôt	la mission paiera annuelle à titre d'impôt
131	18	de celle qui se prépare	de celui qui se prépare
134	22	à la fin d'avril 1884	à la fin d'octobre 1884
169	37	les missionnaires de Boma :	les missionnaires de Boma.
174	20	face "pavais du roi"	"pavais du roi"
180	5	au moins mille porteurs	au moins dix mille porteurs
183	20	la grammaire française ou por- tugaise et le calcul ;	la grammaire française ou por- tugaise ;
192	21	de son billot de bois, agité	de son billot de bois, fut agité
196	41	d'une telle désaffection	d'une telle désaffectation
209	15	que commande M. Brusseau	que commande M. Brusseaux
213	42	pour de nombreuses marchandises	pour de nombreuses machines
236	20	nous ne pouvons nous faire servir par nos internes	nous ne pouvons nous faire servir par eux
250	43	(Sa tombe ... Loango.)	Sa tombe ... Loango.
302	29	affecté à Ndjole	affecté à Ndkole
330	21	le vieux Mabala	le vieux Mabalala
345	40	leurs fiancées païennes	leur fiancée païenne
378	11	villages Bassandjis	villages Bassandki
391	8	et nos chrétiens viennent	et nos chrétiennes viennent
397	52	le village de Mandji	le village de Mandki
412	39	leurs jeunes femmes	leur jeune femme
420	45	celle-ci n'étant pas	celle-ci n'était pas
433	32	Où avez-vous vu cela	Où avez-vous cela
451	42	Un autre rapport présentait	Un autre rapport présentant

TABLE DES MATIERES

	pages
Carte Gabon-Congo	
I - A LOANDA D'ANGOLA ET CONGO	1
Congo et Portugal - Renaissance de la Préfecture du Congo	
II - LES PERES DU SAINT-ESPRIT EN ANGOLA ET CONGO	11
Inaction forcée - A travers le Congo - Les gens d'Eglise - Ministère en Angola. (1867-1870)	
III - "ABANDONNEZ L'ANGOLA"	25
A Landana du Cacongo - Au Loango - Au Ngoio. (1870)	
IV - LANDANA, SIEGE DE LA PREFECTURE	33
La préfecture de Loango en 1767 - Les chrétiens de Don Juan - "Les peuples du Congo méritent tout notre intérêt". (1871-1872)	
V - LE PERE DUPARQUET, PREFET APOSTOLIQUE DU CONGO	45
Où installer la mission ? - Premières difficultés - Encore la guerre. (1873-1876)	
VI - NOUVELLES ETAPES	59
Préliminaires d'installation - La mission de Boma - Bonnet, chaises et pluie - Au Loango - Stanley. (1876-1877)	
VII - LE NOUVEAU SUPERIEUR DE LANDANA	79
Début du supériorat - Landana et Gabon - Situation financière rétablie - Petit Séminaire et méthode d'enseignement. (1878-1879)	
VIII - ASSOCIATION INTERNATIONALE AFRICAINE	95
Stanley, Pedro V, Coucoulou - Arrivée du Père Augouard, retour du Dr Lucan - Le Père Carrie, Vice Préfet ? - Ouverture de la mission de Boma - Savorgnan de Brazza - Premier voyage au Pool. (1879-1881)	
IX - SAINT-ANTOINE, LINZOLO, LOANGO	113
Deuxième voyage de Brazza à Landana - Les porcs de M. Roza et l'arbitrage international - Achat d'un terrain à Loango, arrivée des Soeurs de Saint-Joseph de Cluny - Voyage en France du Père Carrie. (1881-1883)	

X	- LES PORTUGAIS A LANDANA	125
	La France à Loango et à Pointe-Noire - Le Père Augouard au Pool, le Père Carrie à Loango - Retour à Landana - Un délégué portugais à Landana - Le Père Augouard, l'Ambassadeur de France à Lisbonne, le Nonce Apostolique - Les soucis du commandement - La Conférence de Berlin - Les Pères Augouard et Paris au Kassaï - Visite du Père Duparquet, son retour en Europe - L'Épiscopat. (1883-1886)	
XI	- L'EVEQUE DE LOANGO	155
	La nouvelle route Brazzaville-Loango - Le Père Augouard à Loango. (1886-1887)	
XII	- BRAZZAVILLE ET BANGUI	169
	De Boma à Brazzaville - En remontant le Congo - Retour à Loango - Difficultés avec M. de Chavannes. (1887-1888)	
XIII	- SUCCES ET DEFAITES - LES REGLEMENTS	189
	Mort de Pedro Gimbel - Retour et mort du Père Duparquet - Fondation de Mayoumba - Réconciliation avec M. de Chavannes - Le "Mémorial" et les Règlements. (1888)	
XIV	- VOYAGE MANQUÉ DANS LE HAUT-FLEUVE	207
	Fondation de Saint-Louis de Liranga - Discussions avec le Père Augouard - Dolisie et la route des caravanes - M. Vincent et l'épave d'un bateau américain. (1889)	
XV	- SETTE-CAMA - M ^{GR} AUGOUARD, EVÊQUE DE BRAZZAVILLE	221
	En pirogue sur le N'Dongo - Le Père Augouard en France, son sacre - Premières expéditions militaires centre-africaines - Sette-Cama - Monseigneur reçoit l'Extrême-Onction - Décisions de Rome - M ^{GR} Augouard revient de France - Douane et Etat-Civil. (1890-1891)	
XVI	- BUANZA	241
	Tournée pastorale - "Ce pays qui dévore ceux qui l'aiment plus qu'eux-mêmes" - Brazza à Loango - Subventions et taxes administratives - Fondation de Buanza - A Brazzaville, les Soeurs et la cathédrale - Désaccord entre évêques - Premières ordinations. (1891-1892)	
XVII	- LE BARRAGE DU KOUILOU	273
	Evêque et médecin - Dans l'intérieur - Brazza et l'Islam - Expéditions militaires - Koussounda. (1893)	
XVIII	- FOUSSEMAGNE ET MONTEIL	287
	Expédition Monteil - Vol et Incendie - M. Aubertin, juge d'instruction - Dolisie supprime l'exemption de la taxe sur les porteurs - NN.SS. Augouard et Le Roy. (1893-1895)	

XIX	- BUANZA MENACÉ	459 307
	Nouvelles accusations - A Buanza, bilieuses et refus de concession - Fermeture du Petit Séminaire - Une fois encore, Extrême-Onction - Au Kouilou-Niari - Grand Séminaire à Mayoumba et suppression de l'internat ? -- M ^{re} Augouard à Loango - M ^{re} Carrie en Europe. (1895-1896)	
XX	- RETOUR A LOANGO	327
	Baratier et la route des caravanes - Retour des évêques - Le Père Levadoux et les colis perdus sur la route des caravanes - Rectification des comptes - Sacre de M ^{re} Adam. Retour par Sette-Cama et Mayoumba. (1896-1897)	
XXI	- ESSOR DE L'APOSTOLAT	345
	Reprise du Séminaire. Méthode Kneipp - Ecole rurales et progrès du ministère - M. de Lamothe, commissaire général - Voyage à Buanza et Linzolo - Le gouverneur Dolisie à Loango - Voyage à Sette-Cama et à Mayoumba - Encore l'intérieur - Ordinations sacerdotales. (1897-1898)	
XXII	- BOUDIANGA	367
	Lettres pastorales - Mort du Père Herpe - Nouvelles de Mayoumba et de Linzolo - Retraite des catéchistes. La baleinière du Père Zimmermann - Boudianga - Retour de Boudianga - Dix années d'enseignement - Le procès de Boudianga. (1898-1900)	
XXIII	- LES SŒURS DE SAINT-JOSEPH DE CLUNY RENTRENT EN FRANCE	389
	Sette-Cama et Mayoumba - L'eau microbicide - Procès perdu. Départ des religieuses - Voyage à l'intérieur - Premiers signes du déclin - Le chef de la douane et les écolières de Loango - De plus en plus exigeant. (1900-1901)	
XXIV	- LE CREPUSCULE	409
	Visite de l'administrateur Fourneau - Le cas Tréchet - Sette-Cama et Mayoumba - Les grandes commandes de Monseigneur - La Nkassa - Crises nerveuses - Bref repos en France - Retour de Monseigneur - Supprimera-t-on Boudianga ? - Nouvelles difficultés financières avec la Maison-Mère - Encore Mayoumba et Sette-Cama. (1901-1903)	
XXV	- LES DERNIERS JOURS	435
	Le Père Derouet visite les Stations de l'intérieur - Le Père Derouet, administrateur du Vicariat - Dualité de commandement - "Je me suis donné à la mission du Congo" - Après la mort. (1903-1904)	
	DOCUMENTATION	453
	ERRATA	455

3 5282 00615 2774

Duquesne University



3 5282 00615 2774